

FIANCÉE IMAGINAIRE, roman complet, par Mary FLORAN

LA REVUE MODERNE

14c



16^e Année
MONTRÉAL, CANADA
Oct. 1935 — N° 12

An Anniversaire

Nos Motifs d'Espérer en des Progrès Nouveaux

LA REVUE MODERNE avec la présente édition, termine sa seizième année d'existence. Par une heureuse coïncidence, cet anniversaire s'accompagne d'un changement complet dans la direction, changement dont nos lecteurs . . . nous en avons la certitude . . . n'auront qu'à se louer.

Nous sommes des optimistes. Les progrès constants de notre oeuvre depuis ses débuts, joints aux nombreux témoignages d'une valeur inestimable que nous avons reçus de toutes parts, nous commandent d'espérer fermement en l'avenir. Nous ne doutons pas que nos lecteurs liront avec autant de plaisir que nous-mêmes quelques extraits de lettres reçues de personnes dont le nom et la situation font autorité dans tout le Canada français.

Son Excellence Mgr Em.-A. DESCHAMPS

*Evêque de Thennesis,
Auxiliaire de Montréal:*

... LA REVUE MODERNE entre dans sa dix-septième année, avec une direction nouvelle. Elle entend servir encore mieux que dans le passé les intérêts de la langue française et fournir à ses abonnés une lecture saine, intéressante et utile. C'est un but très louable et je ne saurais trop vous engager à lui faire donner son plein rendement.

L'Hon. Athanase DAVID

Secrétaire Provincial:

Je crois à la nécessité d'une revue canadienne-française dans la province de Québec, qui représente bien la mentalité de notre petit peuple et qui lui offre à lire des articles susceptibles de développer en lui un patriotisme plus éclairé et le goût des lettres et des arts... Je crois juste de vous adresser mes félicitations pour l'oeuvre déjà accomplie et mes souhaits de succès pour celle que vous désirez accomplir dans l'avenir... Je souhaite que LA REVUE MODERNE accepte comme tâche le relèvement du niveau intellectuel de notre population, par un dosage méthodique et sage de la lecture qu'elle lui offre, et je souhaite que tant d'efforts ne demeurent pas inutiles, mais au contraire aient le résultat d'instruire, d'affiner et de polir les intelligences et les esprits.

L'Hon. Cyrille-F. DELAGE

*Surintendant de l'Instruction
Publique:*

... Mes cordiales félicitations avec mes meilleurs vœux de pénétration dans vingt-cinq mille nouveaux foyers, partant de doubler le nombre de ceux qui la lisent non seulement avec plaisir et intérêt, mais aussi avec profit.

M. BEAUDRY-LEMAN

Président de la Banque Canadienne Nationale:

Une publication comme la vôtre tient un rôle éminemment utile, en propageant l'habitude de la bonne lecture, le souci du langage soigné et le goût de la culture française... Souhaitons que LA REVUE MODERNE contribue de plus en plus activement à mener à bien cette double tâche.

M. Olivier MAURAU, p.s.s.

*Recteur de l'Université
de Montréal:*

Elle s'est toujours efforcée de bien servir la cause de la langue française en ce pays et d'apporter dans nos foyers des pages d'agréable et saine lecture. Elle ne saurait poursuivre de meilleur but.

M. Albert HUDON

*Un des commerçants et des
Philanthropes les mieux connus
de Montréal:*

Depuis seize ans, LA REVUE MODERNE s'en va chaque mois dans des milliers de foyers canadiens-français porter de nombreuses pages de saine et instructive lecture. Pour ma part, je la lis avec intérêt et je suis convaincu qu'il y a là, non seulement un puissant moyen de servir les Lettres, mais un instrument nécessaire à la défense de la langue et des traditions dont nous sommes fiers.

M. Arthur VALLEE

*Bâtonnier Général de la Province
de Québec:*

Votre oeuvre mérite le plus entier encouragement... Vous offrez de nombreuses pages de lecture très agréable et qui n'a jamais besoin d'être censurée. Puissent vos efforts être couronnés d'un succès complet et définitif.

NOTRE COUVERTURE D'OCTOBRE

Fidèle à son constant souci de s'intéresser à ceux des nôtres qui cherchent à se tailler une carrière dans les domaines artistiques ou littéraires, LA REVUE MODERNE présente aujourd'hui à ses lecteurs, comme couverture de ce numéro, l'oeuvre d'une jeune Canadienne française, mademoiselle Blandine Mailloux, de la Rivière-du-Loup (en bas).

Le talent de mademoiselle Mailloux mérite d'être mis en lumière. Nous l'avons accueillie avec sympathie, et nous ne doutons pas que le sincère travail de cette jeune artiste ne la conduise à un brillant succès. Nous félicitons notre aimable collaboratrice de l'esprit de travail et du vouloir qui l'animent.

Les talents artistiques ne manquent pas chez nous. LA REVUE MODERNE sera toujours heureuse de reconnaître le mérite d'une oeuvre accusant un bon et sincère travail et d'en encourager l'auteur.

MARJOLAINE

Ces extraits suffiront, croyons-nous, à démontrer une fois de plus l'intérêt que suscite en haut lieu LA REVUE MODERNE. La nouvelle direction mettra tout en oeuvre pour continuer encore mieux que par le passé à se rendre digne de tels témoignages. Afin d'atteindre ce but et de s'acheminer vers de nouveaux progrès, nous sollicitons le concours de tous les talents et de toutes les bonnes volontés: écrivains, littérateurs, artistes, nous sollicitons la collaboration de tous et leur réservons le meilleur accueil pour la diffusion de leurs oeuvres et pour le plaisir et la satisfaction intellectuelle de nos concitoyens.

La direction



LA VIE CANADIENNE



L'actualité

Le Canada et la guerre

Le conflit italo-éthiopien, avec ses répercussions dans le champ de la politique internationale et plus particulièrement de la politique anglaise, remet à l'ordre du jour le problème de la participation du Canada aux guerres de l'Empire.

Il y a quelque cinquante ans, alors que la Grande-Bretagne luttait pour étendre son domaine africain et s'assurait la main-mise sur l'Égypte, porte du canal de Suez et de la principale route des Indes, sir John Macdonald refusait d'accéder à la requête de Londres et de participer à la guerre du Soudan. Moins de vingt ans plus tard, cédant à la pression des impérialistes canadiens et anglais, sir Wilfrid Laurier autorisait l'envoi de troupes au Transvaal. Le député de Labelle, qui était, alors comme aujourd'hui, M. Henri Bourassa, fut l'un des seuls à protester contre une telle politique et à souligner le danger d'un précédent dont on se servirait pour appuyer le principe de la participation du Canada aux guerres de la Grande-Bretagne. Puis, d'une Conférence impériale à l'autre, les délégués des Dominions et ceux de l'Angleterre établirent un système de coopération qui fut appliqué dès les premiers jours de la Guerre mondiale. Qu'il l'ait voulu ou non, le Canada prit part au conflit. Il ne pouvait en être autrement. Et, pas plus demain qu'hier, notre pays, devenu puissance internationale dans le cadre du troisième Empire britannique, ne sera libre d'empêcher une guerre d'éclater, ni à l'abri des contre-coups d'une telle catastrophe. Le plus qu'on puisse dire, avec M. Bennett, c'est que "si le trouble survient, ce sera par la faute d'un autre, non par la nôtre".

Il ne suffit pas d'affirmer, comme le faisait l'autre jour, M. Bourassa que "le Canada est irrévocablement lié à la cause de la paix". Que peut-il si une nouvelle guerre éclate, guerre dans laquelle la Grande-Bretagne pourra être entraînée? Il n'est personne, croyons-nous, étant donné l'extrême complication de la politique internationale et l'interdépendance des Etats, qui soit en mesure d'affirmer de promettre, que le Canada restera en dehors d'un conflit comportant la participation de l'Angleterre. C'est déjà beaucoup de savoir que le Parlement devra être consulté — ce qui est, du reste, un principe de notre droit constitutionnel — et d'apprendre qu'aucun des chefs de nos partis politiques n'entend disposer de nous sur un simple signe de Londres.

Parlant à London, le 16 août, M. Mackenzie King a déclaré: "En autant qu'il s'agit du parti libéral, je dis que si la grande responsabilité incombait à un gouvernement libéral de décider de la participation à un conflit européen, nous ne prendrions pas de décision sans convoquer le Parlement et ce sera la volonté du Parlement qui décidera". Au fond, cela ne veut pas dire grand-chose. Le chef de l'opposition, qui sera peut-être, demain, le premier ministre du Canada, ne nous a rien appris de nouveau. Il a dit ce qu'il ferait avant; mais après? M. Bennett s'est prononcé d'une façon beaucoup plus catégorique. "Ainsi qu'en temps de paix, de même en temps de guerre, a-t-il déclaré le 6 septembre, à la radio, le parti conservateur s'en tient à *Canada d'abord!*... Nous

Dans l'Alberta

Les élections provinciales du 22 août ont surpris tout le monde, à commencer par les vainqueurs eux-mêmes. Qu'est-ce au juste que ce parti du Crédit Social dont le chef, M. William Aberhart, ne fut longtemps qu'un maître d'école? C'est un parti nouveau dont la doctrine repose sur un système conçu par un Anglais, le major Douglas, système qui s'inspire des trois principes suivants: un dividende de base ou national — \$25.00 par mois à chaque citoyen de la province — le juste prix et la monnaie nationale. Disposant de 56 sièges sur un total de 63, le nouveau premier ministre, qui serait une espèce de Topaze, n'a pas encore dit comment et où il trouvera de quoi payer la rente promise. La dette de l'Alberta dépasse \$200,000,000. Hier encore, M. Bennett a versé \$2,250,000. M. Aberhart en demande 18. Qui paiera? La dette du Canada que les provinces de l'Ouest ont singulièrement contribué à accroître — les avances du fédéral, depuis moins de cinq ans, atteignent presque 90 millions — va subir une nouvelle hausse, à notre détriment. Encore une expérience dont l'Est risque de faire les frais.

..

Les chômeurs à Montréal

S'il faut en croire les récentes statistiques obtenues par l'échevin Léon Trépanier, il y aurait, à Montréal, 44,579 chefs de famille chômeurs. Ces chômeurs ont été classés suivant leur profession ou occupation habituelle. On relève parmi eux 1 avocat, 16 chimistes, 5 dentistes, 34 gardes-malades, 35 instituteurs, 25 ingénieurs civils, 2 médecins, 5 notaires, 53 musiciens, 28 pharmaciens, 117 imprimeurs...

Evidemment, la classe ouvrière est la plus durement atteinte. Mais, si l'ouvrier n'hésite pas à se porter chômeur, combien d'hommes de profession, surtout parmi les jeunes qui sont sans emploi ou remplissent des besognes pour lesquelles ils ne sont pas faits et dont la commission du chômage ignore les noms!

ne nous laisserons pas mêler à ces querelles étrangères où les droits du Canada ne sont pas en jeu, où le véritable intérêt du Canada nous commande de nous tenir à l'écart" Là-dessus, M. King, prenant la parole à Québec, le 7 septembre, n'a pas voulu être en reste avec le premier ministre: "Je dis que le premier ministre du Canada ne doit engager, ni directement, ni indirectement, le Canada dans une guerre sans l'approbation du Parlement, qui lui-même devra avoir reçu un mandat du peuple, par plébiscite, si nécessaire". Enfin, le chef du parti de la restauration nationale, M. Stevens, dans un discours prononcé à Montréal le 5 septembre, a promis qu'il ne considérerait pas "une participation dans une guerre européenne sans avoir, au préalable, consulté le peuple, ni sans avoir reçu un mandat explicite à cet effet".

Telles sont, jusqu'à ce jour, les principes posés. Puisent les faits ne pas les démentir et les intérêts du Canada ne pas être confondus avec ceux de l'Australie ou de la Grande-Bretagne. J. B.

Immigration et rapatriement

Depuis quelques années, le Canada a pratiquement fermé la porte à l'immigration. A l'époque où le gouvernement fédéral et les compagnies de transport multipliaient les offres alléchantes pour peupler l'Ouest du Canada, où les étrangers entraient chez nous comme dans un moulin, c'est-à-dire pendant les quinze ans qui précédèrent la Grande Guerre, nous vîmes arriver jusqu'à 402,432 immigrants en une seule année (1913). De 1901 à 1911, il en vint plus d'un million huit cent mille dont le cinq neuvièmes seulement restèrent au Canada. En 1930, nous recevions encore 163,288 immigrants; trois ans plus tard, il n'y en eut plus que 19,782. Les statistiques les plus récentes nous révèlent que, pendant les six premiers mois de 1935, il est entré au Canada moins de cinq mille immigrants. Cela, évidemment, ne fait pas l'affaire de certains impérialistes qui voudraient voir arriver chez nous une bonne partie des chômeurs de Grande-Bretagne.

Par ailleurs, pendant que nous ouvrons nos portes aux immigrants d'Europe, nous laissons partir des milliers et des milliers des nôtres. S'il faut en croire les statistiques de Washington, la population canadienne fixée aux Etats-Unis, en 1932, se chiffrait à plus de trois millions. Jusque vers 1928, les autorités fédérales et provinciales ne firent pratiquement rien pour opérer le rapatriement des Canadiens. Mais, depuis, il s'est fait quelque chose. De 1928 à la fin de 1931, près de 10,000 Canadiens sont revenus au pays. Au cours de six premiers mois de 1935, il en est rentré 3,675. Le progrès est faible, mais il existe.

..

Le nombre des électeurs

Près de six millions de Canadiens, exactement 5,948,503, pourront, s'ils le désirent, voter aux prochaines élections fédérales. De ce nombre, 2,172,596 habitent la province d'Ontario. On en compte 1,574,120 dans la province de Québec. Les sept autres provinces se partagent le reste, soit moins de la moitié. C'est l'île du Prince-Edouard qui en renferme le moins: 53,274, à peine moins que le seul comté d'Hochelaga, à Montréal.

..

Publicité canadienne à l'étranger

La Chambre a voté, le 20 juin, une somme de \$250,000 pour servir à la publicité du Canada dans le Royaume-Uni et en Europe. Cette somme est administrée par le Haut-Commissaire du Dominion à Londres. Nous serions heureux de savoir quelle part de cette somme n'est pas dépensée en Angleterre ou en Ecosse, dans des journaux et revues qui ne sont pas anglais. Nous voudrions bien savoir également si le ministre du Canada en France dispose, de son côté, de quelques crédits pour de la publicité dans les pays d'Europe où l'on parle le français, soit comme langue première ou langue seconde. L'an dernier, en tout, le gouvernement a dépensé \$90,813 en publicité, mais en Grande Bretagne seulement. Rien ne vaut ces détails, en apparence insignifiants, pour nous faire mesurer la petite place que les Canadiens français tiennent, dans l'ensemble du pays, au regard de l'étranger.

LA REVUE MODERNE

Rédacteur en chef: Jean BRUCHESI

Pages féminines: MARJOLAINE

Bureaux: 320 est, rue Notre-Dame

Tél. HARBOUR 6195

Bureaux à:

Toronto, New-York, Chicago, Londres, Ang.

PRIX D'ABONNEMENT:

Canada: 1 an..... \$1.50 — Etats-Unis: 1 an..... \$2.00

SOMMAIRE

La Vie Canadienne: Le Canada et la guerre; Dans l'Alberta; Immigration et rapatriement	3
La misère court les rues	4
Remontons aux causes	5
Tour du Monde: Guerre ou paix?; La Belgique en deuil	6
Dans l'intimité de Rodolphe Duguay	7
La Scène et l'Ecran: La nouvelle saison; Chaplin reçoit à dîner	8
Art et Musique: L'Exposition d'Art Français; Prochains concerts	9
En feuilletant les livres: Staline; Sébastien Pierre; A. Van-le-Nordet; L'ennemie aux cent visages	10
Dans le Monde des Lettres: Voici des livres; Le carnet du nouvelliste	11
Le rol des sports américains	12
Femina: Nous devant le vote; chapeau d'automne	13
Pêle-mêle: Le rite du thé au Maroc; Fidélité	14
Le bridge illustré: Rosaire Prieur	16-17

Pour l'installation d'automne	24
Pour que l'enfant se débrouille	29
Côtelettes et biftecks	34
La mode	38-41-44-56
La coiffure	39
Nos mots croisés	40
Le tricot	43
La Petite Poste	46
Pour embellir la maison	47
Notre concours	48
Le Courrier	55
En causant: La musique comme être vivant (suite et fin)	59
Le coin des enfants	61

MARJOLAINE

ROMAN

Fiancée Imaginaire

par MARY FLORAN

Page 19

La vie telle que la voient ces gens-là

La misère court les rues

Par Gabriel LANGLAIS



QUAND, il y a cinq mois, j'entreprenais, pour les lecteurs de LA REVUE MODERNE, d'aller interviewer ces "gens-là", j'étais loin de penser que je découvrirais parmi eux, des cas aussi intéressants. Les lettres que je reçois chaque mois, m'encouragent à continuer, et je sais gré aux lecteurs de me manifester leur sympathie avec autant de gentillesse.

Je regrette, je l'ai déjà dit, que plusieurs le fassent sous l'anonymat. Ainsi, tout récemment encore, je recevais une lettre de "F", de Shawinigan. Cette lettre écrite par une jeune fille de la Mauricie, qui, de son propre dire... "vit au pied des grandes orgues que sont les chutes de Shawinigan"... m'a profondément touché. Pourquoi n'est-elle pas signée? C'est peut-être que dans sa modestie, la lectrice redoute que je révèle son nom. Qu'elle soit sans crainte, mon indiscretion n'irait pas jusque là. En tiendra-t-elle compte à l'avenir? Il me tarde aussi de vous dire qu'un bon monsieur m'a offert, pour le chômeur de mon dernier article, une situation dans l'immeuble qu'il occupait. Des encouragements comme ceux-là me vont au cœur, et je profite de la courtoisie du rédacteur en chef de la revue, pour témoigner ma gratitude à ceux qui croient au bien à faire, dans la fréquentation de ces "gens-là".

J'ai eu beau chercher, consulté de plus savants que moi, personne n'a pu me dire comment il fallait appeler au juste, le héros de l'article que vous allez lire. C'est probablement que les Canadiens n'ont pas encore baptisé cette catégorie de gens que les Américains ont rendus célèbres dans une chanson populaire intitulée "Brother can you spare a dime"?

Vous l'avez deviné. Il s'agit de ces individus qui, sur la rue, vous arrêtent et vous demandent dix sous pour un bol de café. Ce sont, si vous le voulez bien, des mendiants, mais des mendiants qui se distinguent de leurs confrères par ce fait que la loi prohibe leur mendicité. Ce sont des mendiants honteux, des "collets blancs" pour la plupart, qui répugnent à solliciter des autorités, un permis de mendier. Faut-il les en blâmer? La crise a tellement bouleversé l'ordre des choses que je suis porté à leur être sympathique, pourvu, toutefois, qu'avec les dix sous qu'il m'arrive assez souvent de leur donner, ils n'aillent pas boire à ma santé. Ce que je me porterais bien alors!

J'en ai donc rencontré un, si je me souviens bien, un samedi soir. Il m'aborda timidement sur la rue Sainte-Catherine, tout près de la rue Peel. Ces mendiants se tiennent sur les rues les plus fréquentées. On les rencontre le plus souvent à la porte des hôtels, ou encore dans le hall des gares.

Il me demande de quoi manger. Les journalistes ont parfois la grâce d'état. Je songe à mes lecteurs. Et je lui réponds que s'il veut venir manger chez moi, j'ai ce qu'il faut pour le rassasier. "Je marcherais dix milles pour me mettre quelque chose sous la dent", me répliqua-t-il. Je l'amène donc à la maison, et pendant qu'il dévore ce que je lui donne, je lui pose quelques questions.

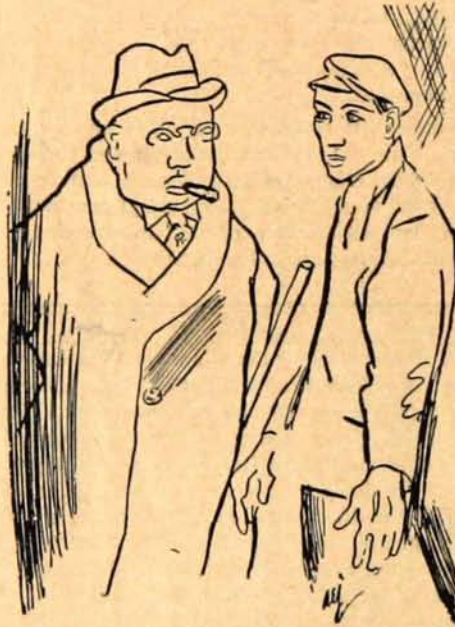
Un grand Irlandais de 24 ans. Il s'appelle Carl Runson et est originaire de Hamilton, Ontario.

A quinze ans, il laisse le High School de sa ville natale, pour travailler. Son père et sa mère vivent; il a même

deux sœurs. Mais toujours la même chanson: ses parents ne peuvent lui venir en aide. Pendant trois ans, il est commis dans une épicerie des Dominion Stores. Il aime bien son travail, le salaire est satisfaisant, mais le goût de l'aventure, comme l'âne de la fable, l'incite à "tordre des près la largeur de sa langue"... Il se fait marin.

"Je voulais voir du pays, me dit-il, et, surtout, le sourire des filles étrangères. Je me fis seaman à bord d'un cargo. Et je pris la haute mer! Je voyageai ainsi, pendant six ans. Et je parcourus tous les pays du monde. Mon idéal était de devenir officier, un jour. Pour varier mes pérégrinations je changeais de navire. On m'occupait à la vigie. Le dernier navire sur lequel je travaillai fut le *Leftbridge* de la C. S. L. Nous avions fait le voyage de Fort William à Montréal. Une fois au port de la métropole, le capitaine nous avertit — nous étions 21 de l'équipage, — que le cargo serait relégué en cale-sèche. Il y a de cela trois mois. J'avais dans mes poches, exactement, la somme de \$17.00".

Que faire à Montréal par ces temps de chômage? Naturellement, il chercha de l'ouvrage et dépensa, avant de s'en être même aperçu, les derniers dollars de son gous-



"Brother, can you spare a dime?"

set. Il se réveille un bon matin sans le sou. Tous les jours, à partir de celui-là, il descend au port dans l'espoir de se faire embaucher sur un autre navire ou encore d'offrir ses services comme débardeur. Les débardeurs font la grève et il est reçu, cela va sans dire, comme un chien dans un jeu de quilles. Où coucher, où trouver de quoi manger? Il se dirige vers les quartiers généraux de l'Armée du Salut, ou, me dit-il, "moyennant 15 ou 10 sous, on nous laisse passer la nuit." Le soir, quand il n'a pas l'argent nécessaire, il doit passer la nuit à la belle étoile. Mais comme il ne s'appelle pas Jean-Jacques Rousseau, et qu'il n'a pas le caractère du célèbre philosophe, il ne raffole pas de ces aventures-là! Il doit donc fréquenter un refuge où on admet les chômeurs pour rien. Il couche au refuge Meurling.

Parce qu'il ne m'est pas encore arrivé d'aller coucher dans un refuge, — le ciel m'en préserve! — et que je tiens à savoir, comme vous j'imagine, ce qui s'y passe, je le questionne à ce sujet.

Mon mendiant a conservé un bien mauvais souvenir de l'hospitalité qu'on lui a vendue à l'Armée du Salut. Il m'assure avec une sincérité que vous pouvez mettre en doute, que tous les vêtements et les objets que des âmes charitables donnent à cette société de bienfaisance, au lieu d'être distribués aux indigents, leur sont vendus, argent comptant. Et pour ne citer qu'un exemple il me

raconte qu'un jour, en quête de chaussures, il demande à un officier de l'établissement de lui en vendre une paire. On lui répond que ça lui coûtera 60 sous. Carl n'a que 40 sous en poche. On lui refuse alors les souliers. Une autre fois, un vieillard demande un gilet dont il a plus que besoin. On refuse de le lui vendre parce que, lui dit-on, il ne peut donner de références...

— La nourriture, au refuge, était-elle convenable?

— Des chiens n'en auraient pas voulu! On nous "chargeait" 20 sous pour un repas abominable quand, dans n'importe quel restaurant de la rue Sainte-Catherine, on vous sert au moins quelque chose de potable à ce prix-là!

Je lui demande alors, de me raconter ce qu'il pouvait bien faire dans une journée.

"Je me lève assez tôt, vers sept heures, d'habitude. Si j'ai de l'argent, je me paie une tasse de café. Si je n'ai pas un sou, je me rends au port où je quête sur un navire un petit déjeuner. Puis, je passe l'avant-midi sur les bords du canal, tout près du "Black bridge". J'y surveille les bateaux montants et descendants. Je cause avec les capitaines et les matelots des navires qui passent. Je leur demande de me prendre à bord. Quand la chance ne me favorise pas, — et elle ne l'a pas fait depuis trois mois, — je remonte en ville pour quêter sur la rue, de quoi manger. Et là, au risque de me faire coffrer, je mendie d'une personne à l'autre. Je casse une croûte, et je retourne au port. Il m'est arrivé d'y trouver de l'ouvrage "en passant", à 27 sous de l'heure. Vers six heures, même manège, même croûte. Puis, la soirée, je la passe sur les rues fréquentées, aux abords des hôtels et des cinémas. Voilà ce que je fais dans ma journée!"

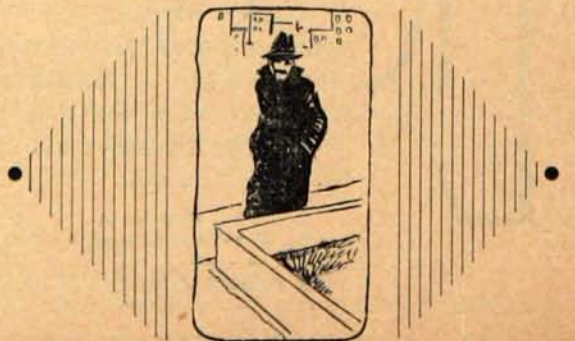
— Vous devez souvent, être pris de découragement?

— Vous le dites bien. Mais je ne me révolte pas trop, car j'ai conscience, au fond, qu'il y a de ma faute, beaucoup de ma faute. Si, par goût d'aventures, je n'avais pas quitté ma situation, je serais probablement gérant de l'épicerie, aujourd'hui!

— Et la vie, mon vieux, qu'en dis-tu?

— Si vous voulez que je vous dise. Je trouve que la vie est une aventure bien bizarre. En temps normal, elle vaut la peine d'être vécue...

Et voilà! Une autre version de l'éternelle et triste histoire de ces malheureux chômeurs! Qui dira l'intensité de leurs tourments? Et surtout, qui sauvera leur jeunesse en proie aux dangers les plus navrants? Pendant l'entrevue, un de mes amis frappe à la porte. Il assiste, muet, à notre colloque. Les notes sont prises, le mendiant m'a conté ses misères, je le reconduis à l'escalier. Il part, l'estomac moins léger, mais le moral encore bien faible. Mon ami, une fois la porte fermée, me demande: "N'as-tu rien remarqué de particulier chez lui?" Je lui avoue que non. "Ses yeux, ses yeux vagues et mornes ne t'ont-ils rien dit"? Encore une fois je désarme. — "Quand tu lui parlais, ne te souviens-tu pas qu'à plusieurs reprises il sursautait, comme si, pour un moment, il avait été voyagé dans un autre monde? Et ce tic nerveux du coin de l'œil"? — "Ma foi, j'avais bien remarqué le tic nerveux, mais pas plus. — "Eh, bien, mon vieux, fait mon ami, je le sais pour en avoir vu d'autres: ce jeune homme est un narcomane..."



Les Congrès Eucharistiques

Remontons aux causes

Par le Père M.-A. LAMARCHE, o.p.

Le Congrès Eucharistique poursuit depuis 1881, selon un rythme à peine troublé par la Guerre, son tour du monde, et ce n'est pas un mince témoignage de sa faveur qu'on ait commémoré le 25^e anniversaire de sa venue à Montréal. Quelle institution ambulante pourrait en faire autant? Invitation à regarder et écouter plus loin que la procession en marche et l'ardent reposoir, plus loin que l'éclatement des cuivres et le roulement des *ave*. L'esprit le moins pensif se détache de ce durable spectacle pour en chercher la cause, de cet épanouissement pour en trouver le germe.

Pour cela, allons en France où prennent naissance sous un climat de grâce spécial, la plupart de ces mouvements et phénomènes qui mettent en branle l'imagination catholique dans l'univers entier. Puis "cherchons la femme", comme il est dit en tant d'occasions, parfois moins reluisantes. De même qu'une recluse des Pays-Bas, Julienne Morel, avait été l'instigatrice d'une Fête-Dieu universelle, une jeune Française, plutôt nomade celle-ci, apparaît à l'origine du Congrès eucharistique mondial. L'une et l'autre agirent avec entêtement, sans doute, mais sans révolte et par degrés, versant patiemment leur influence dans l'esprit des chefs religieux.

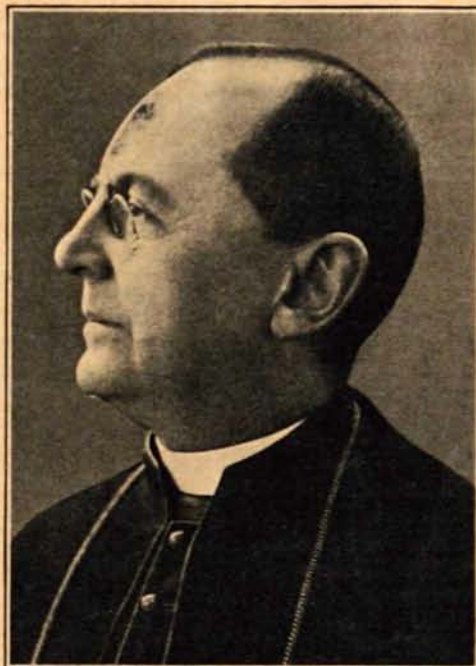
Emilienne Tamisier, décédée en 1910, ne connut de sa vie d'autre vocation que la "vocation eucharistique". Sa tentative de vie religieuse au Sacré-Cœur où elle avait fait ses études — des études ni bonnes ni mauvaises — se heurta au refus catégorique de la Bienheureuse Mère Barat. Par revanche, elle devait bénéficier, jusqu'à sa mort, d'une direction lucide et ferme, qui fit d'elle une religieuse dans le siècle; et cela, toujours dans la ligne eucharistique, déjà fortement dessinée à l'époque de sa première communion. Ce qui n'était alors que puérilité touchante devient physionomie interne, élan vital, pour mieux dire. Le sérieux pose son empreinte sur cette vocation, ou plutôt le tragique, s'il y a un tragique quotidien, lequel réside moins dans l'anecdote violente que dans le cours normal des petites vies sacrifiées.

Sa rencontre avec le Bienheureux P. Eymard projetant la fondation d'un ordre eucharistique, fut vraiment providentielle. L'abbé Vaudon dira dans un rapport au Congrès de Madrid: "Mademoiselle Tamisier a vécu toute sa vie des idées du vénérable fondateur. Elle les a ruminées, creusées, approfondies et, nous le croyons, agrandies, puis en partie réalisées. Voilà pourquoi, parmi les précurseurs et promoteurs de cette œuvre admirable, je vois au premier rang ce prêtre au cœur de feu, sorte de prophète de l'Eucharistie". Au surplus, le bref de Pie XI, en date du 12 juillet 1925, déclare explicitement que le Bienheureux, par sa foi radieuse, par une prédication incessante auprès de gens de toute condition, *iter paravit*, a préparé la voie au triomphe des congrès eucharistiques. A Montréal comme ailleurs, ses dignes fils prolongent sa pensée et son œuvre, dans une vie très à part où la contemplation mène à l'action.

Le P. Eymard mourut le 1^{er} août 1868, laissant à sa protégée ce testament spirituel: *Vous appartenez au Saint Sacrement à la vie et à la mort*. Malgré tout désemparée, celle-ci voyagea durant deux ans en compagnie d'une grande dame qui projetait aussi la fondation d'une œuvre eucharistique. On se trouva à Rome pendant le Concile, en Suisse pendant la Guerre. L'année suivante, mademoiselle Tamisier accomplit un pèlerinage au tombeau du curé d'Ars. Une grâce de lumière ne pouvait manquer de descendre à l'appel de ce grand initiateur d'âmes que l'orpheline invoquait dans sa détresse. Des pèlerins prononcèrent le nom de M. Antoine Chevrier, autre curé d'Ars, voué au service des petits pauvres, des vagabonds, etc. Il avait fondé à Lyon *La Providence du Prado* où chaque hôte réunissait en entrant les trois conditions supposées, sinon exigées: ne rien avoir, ne rien savoir, ne rien valoir. Ah! c'était un rude mentor, et, quand la pieuse fille vint frapper à sa porte, il parla d'une grosse voix et par sentences brèves. "Vous voulez servir Dieu. C'est bien. Mais vous ignorez l'a, b, c, de la vie chrétienne. Vous n'êtes pas humble. Il faut agir patiemment. Il faut se dépouiller. Si vous n'avez rien, faites-vous mendiant". On obéit, mais pas à la lettre; car il fallait échanger ses vêtements contre ceux de la première pauvre rencontrée; et la mendiant du Saint Sacrement revenait dans le même costume. "Sacrifice

entier", criait le vieillard, redressé et terrible. Enfin sa pénitente ayant déclaré qu'elle était prête à tout, il dérida pour la première fois. "Sotte, vous prenez tout au sérieux!" Puis il se chargea, comme il l'avait promis, de la conduite de son âme.

Le lecteur a bien vu qu'il ne s'agissait pas d'une dévote ordinaire, encore moins d'une coureuse de célébrités ecclésiastiques. Sur le chapitre de l'humilité, l'abbé pourra sans crainte lancer ses aphorismes. "Mais c'est tout clair que Dieu vous délaisse. Vous êtes d'un orgueil insupportable. Brûlez tout ce que vous écrivez. Faites-vous si petite, qu'on ne vous soupçonne pas... Plus tard, vous serez une lumière. Aussitôt qu'on verra sortir un petit rayon, tout le monde se groupera autour de vous". La dirigée soutient le feu et persévère. A peine



● Son Excellence Mgr Paul Bruchesi, archevêque de Montréal depuis 1897, organisateur et âme du grand Congrès Eucharistique International de 1910, Congrès que le cardinal Vanutelli, légat du Pape, regardait comme l'une des plus grandioses manifestations catholiques dans l'histoire de l'Eglise. Mgr Bruchesi, dont la santé s'améliore de mois en mois, aura 80 ans le 29 octobre prochain.

un vague retour des velléités de vie claustrale, auxquelles il est répondu d'une façon nette. "Vous êtes plus riche avec vos souffrances qu'avec des vœux... Vous aurez une œuvre à accomplir. Mais, attendez que Dieu veuille de vous. Et restez dans votre petit coin".

Il fallut bien un jour en sortir. Si l'inspiration dans l'Eglise vient parfois d'en bas, le mot d'ordre d'exécution vient toujours d'en haut. Mademoiselle Tamisier rencontra tour à tour diverses sommités du monde religieux: le cardinal Dechamps à Malines, plusieurs évêques en Hollande, Mgr de Ségur à Paris, et combien d'autres! Là encore, il fallut temporiser, mais l'idée, lentement, faisait son chemin vers Rome. Elle aboutit en premier lieu à une succession de Pèlerinages eucharistiques, de caractère vraiment national. "La France aux pieds du Saint Sacrement", tel fut le titre d'une brochure de Mgr de Ségur, publiée à cette occasion. Deux laïcs éminents, MM. de Benque et Vrau, travaillaient incessamment, de leur côté, avec des religieux de divers Ordres. Enfin le 28 juin 1881, s'ouvrait à Lille le premier Congrès eucharistique international, sous la bénédiction de Léon XIII qui avait déclaré un jour: "Pour les œuvres eucharistiques, j'accorderai tout".

Pendant ce temps, comme il ne nous appartient pas de décerner des titres, disons simplement qu'une femme courageuse, — toute vertu s'identifie avec le courage, — triomphait modestement "dans son petit coin".

Remontons aux causes... Celles du Congrès de 1910 apparaissent moins enchevêtrées. Nous devons la tenue de ces assises en notre ville à Monseigneur Bruchesi, secondé en toute bienveillance par Mgr Heylen et par le Comité Permanent. De toutes les œuvres de son épiscopat, c'est la plus brillante en même temps que l'une des plus fécondes. Lui-même en faisait volontiers l'objet de ses discours et réminiscences; et c'était comme une rénovation perpétuelle anticipant sur l'événement du 15 septembre dernier.

De fait, il avait pris part active à toutes les manifestations du Congrès, présidant chaque séance, présentant et remerciant chaque orateur, jetant partout le reflet de sa vive personnalité. Je crois le revoir et le réentendre, au versant du Mont Royal, dans le tiède crépuscule empourprant la cérémonie finale. Le Père Hage venait de terminer son pathétique discours. La foule avait été bénie. Soudain une voix pure et vibrante, celle de notre archevêque-célébrant, lança vers le ciel le vif des nations. On eût dit l'univers catholique blotti là, affirmant d'un cœur unanime son amour et son credo. L'archevêque de Boston, Mgr O'Connell, dont le visage n'avait rien trahi, se pencha vers son voisin de droite et lui dit très bas: *I am deeply moved*, traduisant sans le vouloir le sentiment de l'assemblée.

La démonstration du 15 septembre était de l'aveu de tous un vivant fac-similé de la première. De sa chambre de malade, où s'opère un regain de vie, l'éminent dignitaire put en suivre les étapes par la presse et la radio. Nul doute que ce spectacle lui apparut en clarté consolante, comme une croix lumineuse au bout d'un long calvaire.

Un mot de Léon XIII

Léon XIII, qui mourut très âgé, espérait vivre jusqu'à cent ans et il n'aimait pas que l'on fit devant lui allusion à son grand âge. Un jour, un prélat sud-américain, d'un âge également fort avancé, lui dit en prenant congé:

— Très Saint Père jusqu'à l'éternité.

Voyant que ces paroles avaient visiblement contrarié Léon XIII, il ajouta:

— Je dis cela pour moi, car occupant un siège très lointain et étant fort âgé, je ne reviendrai certainement plus à Rome comme Votre Sainteté m'en prie. Mais Votre Sainteté vivra certainement cent ans.

Léon XIII frappa alors amicalement sur l'épaule de son interlocuteur et lui dit avec un fin sourire:

— Ne mettons pas de terme à la miséricorde divine.

Au revoir

Dans un wagon du P.-L.-M., où un prêtre barbu lit son bréviaire, montent quelques jeunes voyous qui lancent aussitôt des regards de haine à l'ecclésiastique et commencent à l'insulter à mi-voix et à chanter des refrains obscènes. Ensuite, pour l'épouvanter, ils se racontent en termes orduriers leurs plus récents exploits.

A la station suivante, leur victime se lève et, avant de descendre, les salue d'un: "Au revoir, messieurs".

— Au revoir? Ah! non, merci! on t'a assez vu, ricanent les vauriens.

Et le prêtre, avec un aimable sourire:

— Mais si, mais si: au revoir! Je suis aumônier du bagne.

L'histoire de Rome

M. Mussolini a décidé de donner à un groupe de savants italiens l'élaboration d'une *Histoire de Rome*, depuis la fondation jusqu'à l'avènement du Duce. On estime que cet ouvrage gigantesque ne comprendra pas moins de trente volumes. D'après la *Tribuna*, l'œuvre ordonnée par Mussolini aurait surtout pour but de faire justice des opinions et conceptions germaniques des nombreuses histoires romaines écrites jusqu'à présent par des historiens allemands.

TOUR du MONDE

Guerre ou paix ?

AL'HEURE où j'écris ces lignes, il me semble plus rester d'espoir que le conflit italo-éthiopien sera réglé pacifiquement. Les arbitres ne parvenant pas à trouver une solution qui satisfasse les exigences du Duce tout en sauvant, au moins de face, l'honneur du Négus, on ne voit pas comment la guerre pourra être évitée. Et alors, quand ces lignes paraîtront, "chemises noires" et guerriers abyssins seront peut-être déjà aux prises.

Les dernières semaines n'ont apporté aucune détente. Pendant que Mussolini augmentait les envois de troupes et de matériel en Afrique et que le Négus réaffirmait sa volonté de mourir les armes à la main plutôt que de céder, les diplomates ont échangé visites et conversations. A Paris et à Londres notamment, on s'est évertué sans succès à trouver formules et compromis. Après l'échec du Conseil de la Société des Nations, une conférence tripartite s'est réunie dans la capitale française. Mais



Le menu de la Société des Nations (La Stampa)

les efforts combinés de MM. Laval et Eden n'ont pu faire reculer d'une ligne le baron Aloisi, porte-parole du gouvernement italien. L'affaire est retournée à Genève où les mêmes acteurs se retrouvent en présence. Entre temps, l'annonce que le Négus avait cédé à la Standard Oil 150,000 milles carrés du territoire éthiopien, y compris de riches terrains pétrolifères, puis la nouvelle que, par suite de représentations du secrétariat des Etats-Unis, la Standard Oil avait renoncé à la concession n'ont modifié en rien la position des adversaires.

Washington : déclaré que les Etats-Unis feraient en sorte de n'être aucunement mêlés à la présente crise. L'Angleterre, une fois de plus, a affirmé qu'elle était prête à remplir la totalité des obligations prescrites par le Covenant si le Conseil de la Société des Nations juge l'Italie coupable d'une agression ou d'une menace de guerre. Elle a "consulté" ses *Dominions* au cours d'une séance extraordinaire tenue à Londres. Quant à la France, elle voudrait bien ne pas mécontenter trop vivement l'Italie dont elle s'est rapprochée en janvier dernier; mais, d'autre part, elle ne veut pas se mettre l'Angleterre à dos ni, surtout, affaiblir la position déjà précaire de Genève. Tirera-t-elle encore les marrons du feu pour Londres? Le Japon, lui, est d'une extrême réserve et l'Allemagne ne souffle mot, ce qui n'est pas sans inspirer quelque crainte.

Reste l'aréopage de Genève devant qui Mussolini a déposé un volumineux dossier pour se défendre des accusations portées contre l'Italie par les Ethiopiens. L'Ethiopie est membre de la Société des Nations et l'on sait qu'en vertu de l'article X, considéré en des circonstances analogues comme lettre morte, les Etats s'engagent à respecter et à maintenir, contre toute agression extérieure, l'indépendance politique et l'intégrité territoriale d'un Etat membre. Il est fort douteux que cet article, mis de côté dans le cas de la Pologne attaquée par la Russie, dans celui de la Chine menacée par le Japon, dans les cas nombreux de l'Allemagne violant le Pacte, soit invoqué cette fois contre l'Italie. S'il y a guerre, ce sera vraisemblablement la fin de l'indépendance éthiopienne. S'il n'y a pas guerre, cette indépendance sera singulièrement entamée par la procédure du mandat ou du protectorat. Et, après tout, pourquoi l'Ethiopie serait-elle plus mal, sous le mandat ou le protectorat italien, que le Maroc sous le protectorat français.

La vitesse des trains dans le monde

L'année 1934 a marqué, pour les chemins de fer, une ère de records de vitesse, et tout indique qu'en 1935 les progrès iront en s'accroissant.

En ce qui concerne la traction à vapeur, on a pu relever, en juillet 1934, sur la ligne Chicago-Milwaukee, une vitesse de 110 milles à l'heure; le 30 novembre, le Flying Scotsman (Angleterre) a couvert 270 milles à l'allure moyenne de 86 milles.

Pour les autorails, notons que les automotrices ont atteint sur les réseaux de l'Etat et du P.-L.-M. des vitesses de 130 milles à l'heure, ce qui constitue le record mondial.

Aux Etats-Unis, le train aérodynamique de l'Union Pacific Railway effectue les 3,500 milles de Los-Angeles à New-York, à 62 de moyenne.

Depuis le début de 1935, ce sont surtout les locomotives à vapeur qui ont battu des records importants.

Une locomotive américaine, baptisée "Lady Baltimore" a soutenu, aux essais, la vitesse de 102 milles; la locomotive anglaise, "Coq du Nord", qui a fait ses essais en France, à Vitry-sur-Seine, a roulé 105 milles à l'heure avec un train de 600 tonnes.

Enfin, en Italie, un train de voyageurs a atteint, entre Milan et Venise, la vitesse de 99 milles à l'heure.

La radio

Voici un petit tableau des postes de radio recensés, dans les principaux pays du monde — moins les Etats-Unis — au cours de l'année 1934.

Norvège.....	164,000
Nouvelle-Zélande.....	146,000
Finlande.....	129,000
Roumanie.....	103,000
Union Sud-Africaine.....	101,000
Grande-Bretagne.....	6.889,000
Allemagne.....	6.439,000
U. R. S. S.....	2.323,000
Japon.....	1.897,000
France.....	1.830,000
Suède.....	733,000
Tchécoslovaquie.....	817,000
Australie.....	682,000
Belgique.....	620,000
Argentine.....	600,000
Mexique.....	500,000
Italie.....	430,000
Suisse.....	366,000
Espagne.....	213,000

Ce tableau n'est peut-être pas complet, car de nombreux propriétaires d'appareils ne déclarent pas leur poste pour échapper à la taxe annuelle. Quant au Canada, le nombre des appareils dépasse de beaucoup le million.

Plus cher que la guerre

D'après la direction de la police new-yorkaise, les accidents de la circulation, aux Etats-Unis, ont fait plus de victimes au cours des dix-huit mois qui ont précédé le 20 juin 1935 que pendant les dix-huit mois de guerre.

Voici ce que proclame une affiche apposée récemment dans la ville de New-York:

"En dix-huit mois de guerre, les forces expéditionnaires américaines ont perdu 50,310 tués et ont eu 182,674 blessés.

"Bilan des accidents de la circulation en temps de paix, aux Etats-Unis, pour la période de dix-huit mois se terminant le 20 juin 1935: 51,200 morts et 1,304,000 blessés".

En attendant, l'opinion mondiale, en particulier l'opinion des pays britanniques dénonce la conduite de l'Italie. En quoi, cependant, cette conduite diffère-t-elle de celle de la Grande-Bretagne au Transvaal, il y a 35 ans?

J. B.

La Belgique en deuil

MOINS de deux ans après la mort tragique du roi-Chevalier Albert 1er, la Belgique a de nouveau été frappée dans ses affections les plus chères. Le 29 août, non loin de Lucerne (Suisse), une automobile, conduite par le roi Léopold, et dans laquelle se trouvait la reine Astrid, a frappé un arbre. Projetée sur l'arbre, la jeune reine de 29 ans, idole de son peuple, s'est fracturée le crâne et l'épine dorsale. Elle est morte presque instantanément dans les bras de son époux, lui-même blessé, auteur involontaire du terrible accident.

Princesse suédoise, la reine Astrid avait épousé le prince héritier de Belgique en novembre 1926. Les journaux ont raconté que ce mariage avait couronné la plus charmante des idylles romantiques. Ce fut un mariage d'amour, chose assez peu fréquente sur les marches d'un trône. Trois enfants naquirent de cette union: une fille et deux garçons, le dernier, moins de quatre mois après la mort d'Albert 1er et l'accession au trône du prince Léopold. La naissance d'un quatrième enfant était annoncée.

Et voilà que la mort, toujours brutale, mais particulièrement dans des circonstances aussi tragiques, est venue briser un bonheur qui était aussi celui du peuple belge tout entier. "Jeune fille de grande culture, d'une grande simplicité, douée de grandes qualités de cœur", suivant les paroles du roi Albert lui-même, la reine Astrid apparaissait déjà comme un modèle de souveraine. Elle était, depuis son mariage, un modèle d'épouse et de mère. Appelée à régner sur un peuple catholique, elle avait embrassé, de son plein gré et après mûre réflexion, la religion de Rome, qui fut celle de son aïeul Bernadotte.



● La reine Astrid, au bras de son époux, le roi Léopold III, quittant l'église du palais royal, après le baptême solennel du prince Albert de Liège, le 28 juin 1934.

Ayant reçu une éducation et une culture qui la rapprochaient plutôt des pays anglo-saxons, elle s'était vite adaptée à une langue et à des coutumes différentes des siennes propres. Sa douceur, sa bonté, son charme rayonnaient autour d'elle. Son peuple l'aimait. Il n'a pas eu assez de larmes pour la pleurer au lendemain de la tragédie qui a fait trois orphelins. Lui aussi se sent désormais orphelin, comme les petits princes. Il a traduit son immense douleur par des gestes et en des termes qui témoignent de sa profonde conviction monarchique et qui sont un hommage à la royauté, hommage dont les autres régimes ne sauraient avoir l'équivalent.

J. B.

Un peintre de chez nous

Dans l'intimité de Rodolphe Duguay

Par Clément MARCHAND

ASSEZ souvent, à la fin du jour, Rodolphe Duguay vient rêver sous les ormes de la rivière Nicolet. Le bécot tiré sur l'oreille, la pipe en guingois entre les lèvres, il est assis sur un tronçon d'arbre mort. A côté de lui, sa femme à mi-bas lui fait la lecture de quelque beau livre. Plus loin, sur le sable moiré de la berge, trois fillettes aux jolies frimousses poursuivent le vol capricieux d'un papillon.

Le soleil se rendort dans sa gloire pourprée. Il laisse



● Rodolphe Duguay sur une des berges de la rivière Nicolet.

encore traîner sa fine chevelure sur le paysage qui prend des tons d'esquisse. Les arbres aux opulentes ramures forment un liséré de vert glauque à la rive opposée. Une douceur lénifiante s'épand sur les eaux calmes qui sont comme de l'azur au sommeil. Aucun bruit ne ride le silence, hormis la voix chantante de l'épouse. Duguay s'absorbe dans un beau songe; l'œil éclairé d'une flamme pensive, il laisse errer son regard sur la courbe moelleuse des nuages. Il aime les nuages à cette heure, gonflés de joie et poussés vers une éternelle migration, les nuages irisés d'une poussière de nacre qui se bousculent dans le firmament comme des châteaux de songe.

Il me semble que ce tableau éclaire mieux la reposante figure de Rodolphe Duguay, que les gloses savantes qu'on pourrait accumuler autour de son œuvre. On peut étudier toute sa vie les toiles d'un artiste et s'éloigner constamment de la vérité. Les ingénieuses considérations des critiques d'art n'atteignent peut-être pas autant notre sensibilité que ces simples traits de la vie quotidienne. Pour moi ce tableau de Duguay et de sa famille au bord de la rivière natale, me livre tout de l'homme et me précise tout l'artiste.

C'est avant tout un méditatif, comme le sont vraiment les hommes d'élite. Il donne l'impression d'un être clos sur lui-même, capable de soutenir un siège, d'un artiste nourri de visions intérieures et dont la riche nature se suffit à elle-même. Au premier abord, discret assez peu disert, seulement attentif, avec l'air de se garer de vous, il paraît peu adonné aux convictions ardentes. Il a la pudeur de son travail. Mais en cours de conversation, vous l'amenez doucement sur le terrain de l'art, vous discutez ses travaux. Alors, son bon visage s'éclaire. Il les commente avec vous, sans passion, comme si tout ce qui naissait de ses pinceaux lui devenait étranger. Il corrige ici une impression, marque là sa préférence. Il se livre peu à peu avec les espoirs et les craintes, les projets et les joies qui sont le tissu de sa vie, tout entière consacrée à la recherche de la beauté.

Il existe pour ceux que la vie engrène dans son rouage suractif une joie reposante. Elle consiste à pénétrer dans l'intimité d'hommes que l'emprise de l'art a transformés, affinés. La solitude les a mûris et comme doués de dons qui nous sont inconnus. Il se dégage d'eux un rayonnement d'humanité et comme le sentiment d'une force consciente, mesurée, sûre d'elle-même.

Duguay est de ceux-là. Aussi est-ce avec une joie presque enfantine que nous aimons, l'abbé Albert Tessier, Raymond Douville et moi, à le relancer dans son ermitage nicolétain.

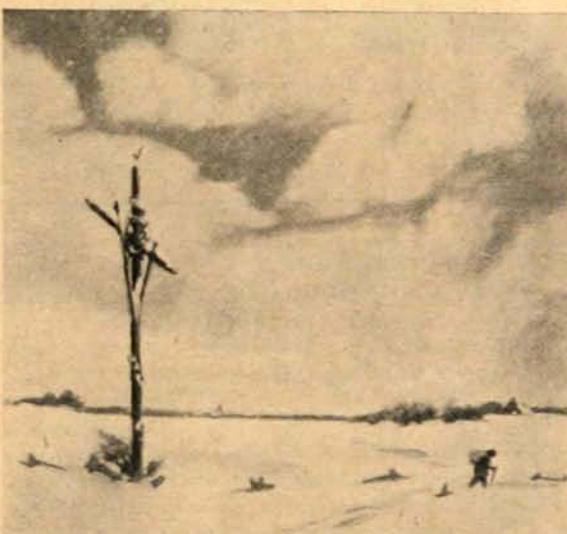
Pour nous, Duguay incarne l'image du parfait artiste provincial: physionomie tranquille portant toutes les marques d'une fine sensibilité, tempérament d'exception obéissant aux lois de l'équilibre. Figure intéressante

pour la belle philosophie qui s'y repose, nature indépendante et portée vers une souriante bonhomie.

Ses œuvres sont d'un régionalisme ouvert, toutes marquées d'une émouvante sincérité. Elle disent l'âpre beauté des paysages mauriciens. Elles mettent en lumière la vérité de nos types. Duguay aime le petit pays qui le combla des dons de l'inspiration. Il veut que toute son œuvre en soit le reflet. Modeste, fuyant la réclame facile et les ragôts obligés des complimenteurs, il vit pour son art, dans l'attention de son rêve intérieur.

Nous aimons Duguay parce qu'il est un caractère. Il donne à ses amis l'exemple d'une vie rangée et fervente, illuminée par un grand amour de l'art, d'une vie faite d'un labeur patient, étonnamment productrice. Après un séjour de sept ans dans la Ville-Lumière, où il étudia auprès des meilleurs maîtres, il revient se constituer le prisonnier de son village fleuri. Quand tant d'autres perdent le pied là-bas, lui il se tient debout. Il résiste. A tel point qu'à son retour rien dans sa personne ne déce le voyageur. L'expérience de Paris, de la Bretagne, de l'Ombrie ne l'a enrichi qu'en profondeur. Ce trait met singulièrement en relief sa personnalité.

En chandail de laine, son éternelle pipe aux lèvres, il nous reçoit avec une grâce affable. Un peu en retrait



(Photo L. Doyon)

● "Scène d'hiver canadien", par Rodolphe Duguay; propriété de M. l'abbé Albert Tessier.

du beau village nicolétain, greffé à la maison familiale, son atelier aux larges baies se dresse, face à cette nature dont l'ensoleillement transparait sur ses toiles. Atelier pittoresque. Le seuil en est surmonté d'une lanterne aux montants ferrés. Et puis voici le petit hall d'entrée où claboude un simiesque chien-chien. Duguay nous invite à profiter de son bon feu, car c'est une journée venteuse. Sa main soulève la tenture qui masque l'entrée de son studio.

Une atmosphère de tranquillité et de paix flotte ici. La pièce est meublée d'une fournaise haute, d'un vieux divan et de quelques sièges peu commodes. Des murs entiers sont tapissés de toiles qui vivent plus intensément sous la décoloration du temps. Sur certains on dirait que la lumière, lasse d'être captive, s'est reprise.

Ici et là des étagères décorées de pincettes forgées, de plâtres pour l'étude anatomique, de potiches, de statuettes et de cent autres antiquailles qui donnent à la pièce un caractère de chaude intimité. Dans l'immense vitrage s'encadre la campagne plantée d'arbres feuillus, de taillis revêches et de toits argentés.

Dans cette ambiance lumineuse, Duguay se laisse bercer par l'heureuse fantaisie. Les forces du pays agissent sur lui.

— C'est au Monument National que j'appris les éléments du dessin. Paradis fut mon premier professeur. De lui je tiens surtout de bonnes leçons de perspective. Toujours au Monument National, St-Charles, Dyonnet,

Charles Gill, qui s'illustra dans les lettres, continuèrent mon éducation artistique. A la Galerie des arts j'étudiai pendant une année sous Bremnet. Delfosse me donna mes premières leçons de peinture en 1911. Quelques années plus tard, j'entrais à son service. Chez lui, je m'échinai, hélas! très longtemps à des sujets religieux. En 1919 après bien des avatars, je vais échoir chez Suzor Côté qui m'avait été présenté par un de mes bons amis le Révérend Frère L. Gonneville. Je considère cette époque comme décisive sur ma carrière. Après un an chez S. Côté, enrichi de l'expérience du maître, stimulé, pourvu pécuniairement par lui, je partis pour Paris...

— Septembre 1920, je laissai le pays, heureux et triste à la fois. C'était si loin Paris en ces temps-là et les miens quand les reverrai-je? A Paris, les professeurs qui m'ont le plus fortement marqué sont le classique Pierre Laurens pour le dessin, Morisset pour la couleur. Mes maîtres préférés, ceux que j'ai le plus étudiés, étaient Millet, Rembrandt, Ruysdael, Ribera. J'habitais à Paris, rue des Ciseaux, une chambre obscure dans un toit mansardé. Il n'y faisait pas chaud pour les moelles en hiver. J'y peignais dans un demi-jour. La vie n'était pas rose pour l'étudiant canadien à Paris. Et fallait voir comme on s'ennuyait du pays à certaines heures.

— Mais je voyageai. D'abord je gagnai la Bretagne. J'y peignis les côtes désolées par une mer qui se lamentait en léchant les rochers, les barques et les faces de marins. Je voyageai aussi dans l'Italie, la chaude Italie, terre de prédilection des artistes. Je garde de ces pérégrinations le plus émouvant souvenir. Enfin, en juillet 1927, après sept ans d'absence, je revis mon cher pays, les miens. Le retour, cher ami, c'est le plus beau du voyage.

Duguay insiste sur les derniers mots. On connaît la suite. L'abbé Albert Tessier découvre cet artiste d'engvergure. Il le lance. Les expositions se succèdent. C'est la renommée, si ce n'est pas encore la gloire. Aujourd'hui Duguay est à la tête d'une œuvre puissante, variée, que les critiques d'art ont louée presque sans restriction. Marié à une femme qui sait le comprendre, père de quatre enfants, Duguay peint toujours.

Après bien des tâtonnements, après un nombre incalculable de toiles dont il n'est pas content, il arrête un moment son choix. Délivré de tout mode transitoire, libéré de ses soucis d'école, il semble trouver sa vérité.

— Mes couleurs ont changé, nous avoue-t-il en nous faisant faire le tour du maître. Je me débarrasse de mon métier pour devenir moi-même. La simplicité qui se résoud à la fin à la simplicité est bien difficile à obtenir. Je la cherche depuis vingt ans. Et j'ai l'impression enfin que mes dernières peintures sont plus proches de la vérité.

C'est un beau et fier langage que nous tient cet artiste. Il nous explique sommairement ses derniers tableaux. En somme ils n'ont pas besoin d'être expliqués. Ils parlent et se défendent d'eux-mêmes.



● Un coin de l'atelier

Une série de bois gravés de Rodolphe Duguay vient d'être éditée avec le plus grand soin pour les amateurs d'art. Tirée à 250 exemplaires, cette série comprend de 20 à 26 gravures grand format, illustrant des motifs divers. Les prix sont de \$5.50 ou de \$10.00. Pour tous renseignements concernant cette série, s'adresser au Nouvelliste, Trois-Rivières.

LA SCÈNE ET L'ÉCRAN

La nouvelle saison

On a pu lire dans les grands journaux montréalais de volumineux suppléments publicitaires en marge de l'ouverture de la nouvelle saison théâtrale et artistique. Les dirigeants de nos théâtres et cinémas, les impresarii ont largement énoncé leurs projets. En toute sincérité je dois dire que jamais saison théâtrale ne s'est ouverte dans la métropole avec autant d'éclat. Jamais, non plus, en fut-il de plus prometteuse! Le Stella aura une bonne troupe. Au cinéma ce sont l'Impérial et le Loew's qui ont fait des frais considérables pour rénover leur extérieur. La *United Amusement* consacre neuf de ses salles de quartier au film français. Ce dernier, sous l'égide de la compagnie France-Film, annonce un programme exclusivement composé de premiers au S.-Denis. Le Cinéma de Paris après "Angèle", lancera "Les Mystères de Paris". Le Capitol, le Palace et le Princess annoncent des films sensationnels... bref, c'est le feu d'artifice. Au chapitre du concert c'est le même effort. M. L.-H. Bourdon a retenu tous les favoris du public. MM. Goulet et Pager débute avec les Cosaques du Don et ne s'arrêteront certainement pas là. J'apprends qu'ils feront, cette saison-ci, plus large encore la place à l'art chorégraphique. Un nouveau venu M. Jos. Bourdon nous présentera le pianiste Robert Schmitz. Disons en passant que M. Bourdon est un jeune homme actif dont la carrière sera brillante. Il se "lance" dans le concert et devrait y récolter de beaux lauriers après avoir amplement satisfait le public. Nous notons aussi la disparition de certains impresarii de second ordre, à la réputation ébréchée. Tant mieux! Ces gens n'ont songé qu'à leur gousset et à se f... joliment du public.

La Manécanterie des petits chanteurs à la Croix de bois est actuellement dans nos murs. Ce sont de petits artistes qui méritent notre encouragement car il se révèle chez eux une formation vocale étonnante. Au pays des amateurs, j'imagine que déjà on répète plusieurs mélodies destinés à faire la joie d'un certain public. A la radio aussi s'élaborent des programmes qui, souhaitons-le ardemment, seront un peu plus originaux. Que les français soit un peu plus honoré et moins massacrés... ce sera déjà une amélioration appréciable.

Enfin de partout le mouvement a été poussé, mis en branle et le lever de rideau s'avère somptueux.

Dans tout ceci il y a, bien entendu, nombre de promesses qui ne seront pas tenues. Que les magnats, directeurs de salles, impresarii prennent garde cependant. Le public évolue. De moins en moins il est facile de le leurrer. Certains trucs de publicité ne prennent plus et chez le monsieur apparemment quelconque vous découvrirez souvent un érudit doué d'un vigoureux sens critique. Il en est du spectacle comme des élections: surtout MM. pas trop de promesses. On perd vite une réputation au théâtre.

La clientèle est infidèle. Elle ne dit mot mais se venge en s'abstenant. Si certains vont au concert, au spectacle par snobisme, pouvant sans sourciller jeter les dollars à la burlesque, il y a les autres, les petits, mais les vrais amis de l'art, qui ont épargné en vue de tel ou tel autre concert et qui prient le Ciel de n'être point déçus. Lorsqu'ils le sont, bien malaisé d'obtenir d'eux une rémission. Ces petits forment la meilleure part de la clientèle. Il faut la satisfaire. Public d'élite, public bourgeois, public de quartier tout cela était bon au temps de nos pères.

Dans une salle obscure toutes les classes se confondent. Les figures disparaissent: il ne reste plus que des cerveaux qui pensent, des yeux qui scrutent et des intelligences qui établissent les comparaisons. Avis donc aux intéressés.

Le public de Montréal passe pour le plus difficile qui soit. Les ignorants sont gens capricieux. Mais il n'y a pas que des ignorants chez nous et, en outre, les gens intelligents ne sont pas précisément ceux que l'on croit. Je connais de miteux petits Juifs qui exécutent les plus admirables pages de Beethoven par cœur et sont autrement plus humbles que certains beaux messieurs guindés et que l'on voit partout pérorant.

Si la saison est telle qu'on l'annonce il y aura des occasions pour tous de participer à des manifestations d'art riches d'enseignements. Espérons que la crise va



● La délicieuse actrice française Danièle Parola, vedette féminine de maints grands films parlant français et, en particulier, du film Ufa, "Le Baron Tzigane".

desserrer quelque peu la poigne et permettre aux jeunes gens d'aller à cette splendide école qu'est le concert symphonique par exemple. On a accompli dans ce domaine un effort superbe dont le mérite revient à l'hon. Athanase David (dommage qu'un tel homme soit forcé de consacrer tant d'activité à la politique. Ce qu'il pourrait faire... libre!)

Reste le cinéma parfaitement à la portée des goussets qui ont connu la misère. Le film français mérite notre encouragement. Il ne s'agit pas ici de simple distraction. Une question de vie nationale est en jeu et le cinéma constitue un vigoureux agent de contrôle. Je n'irai pas plus loin... on aura sans doute compris.

Par contre devant certaines œuvres américaines il faudra s'incliner. L'Américain ne tient pas à nous déraciner. C'est bien notre faute si nous subissons son influence. Le Yankee nous propose des spectacles sans chercher à faire école, intéressé qu'il est à récupérer sa mise. Va-t-il punir certains finauds proclamant qu'il n'y a que les Américains pour faire de la mise en scène? Publicité gratuite qu'il accepte sans remercier! Si nous étions plus sur nos gardes nous applaudirions (s'il y a lieu), mais sans croire qu'après les Américains c'est le déluge.

Ces considérations sont peut-être oiseuses. En vérité, il vaut mieux attendre les grands événements de la saison. Alors nous saurons lequel a raison: celui qui vend le spectacle ou celui qui le paie. FANTASIO

Le programme du "Stella"

Dans un suprême effort en vue de la survie du théâtre français à Montréal, le Stella vient de rouvrir ses portes sous la direction de M. J.-A. Gauvin. Nous sommes heureux de constater la rénovation de la coquette petite salle de la rue Saint-Denis: tout y respire une note artistique de bon goût. Le programme des représentations lui-même mérite une mention spéciale pour sa belle tenue. Personne n'en sera surpris lorsque nous aurons dit que ce programme a été confié à M. Paul Mauté qui, après un voyage en Europe, vient de faire sa rentrée dans la publicité à Montréal.

M. Mauté est avantageusement connu dans les cercles commerciaux et artistiques de la métropole et même de la province. Sous sa direction le programme du "Stella" sera digne de la haute tenue que nous font entrevoir les premières représentations de notre unique scène française.

Chaplin reçoit à dîner

Le docteur Henri de Rothschild réunira bientôt en un volume ses impressions de voyage autour du monde. Quelques pages de ce livre sont consacrées au récit d'une soirée chez Charlie Chaplin, à Los Angeles.

Voici d'abord la description de la villa où Charlot reçut ses hôtes. "La maison est vaste, confortablement meublée. De ci, de là, des souvenirs rapportés de ses voyages autour du monde, des sculptures en bois de Bâli, des kakémonos acquis à Kobé, à Tokyo, à Yokohama, des tissus qui viennent des Indes, des bibelots précieux qui lui ont été offerts à Londres et à Paris. Un éclairage discret donne une atmosphère d'intimité à cette résidence qui est celle du roi de l'écran. Un jardin tropical, ou plus exactement un parc, avec des palmiers, des bananiers, des fleurs de toutes les nuances, entoure la vaste habitation, et l'isole des propriétés voisines. A l'extrémité du jardin, la piscine, annexe classique de la plupart des villas, quelque modestes qu'elles soient".

Puis, c'est l'heure de passer à table. "Dans un premier salon, selon la mode russe, devenue mode américaine, des "zakouski", des hors-d'œuvre de toutes les sortes sont servis sur une vaste table, tandis que trois serveurs philippins offrent des cocktails, du porto, du Xérès... C'est un premier repas, copieux et savoureux... Nous passons à la salle à manger où, seules, huit bougies en cire éclairent table et convives. Menu succulent: salades de légumes variés, glaces, crèmes, fraises de Californie, ananas d'Honolulu et, comme plat de résistance, un gigot d'agneau rôti avec des pommes de terre. Whisky and soda, vins de France, Champagne et du "Brandy trois étoiles" servi avec le café... Nous restons quarante minutes à table, puis nous passons dans le grand salon".

Dans le grand salon, pendant deux heures, Chaplin raconte ensuite à ses invités le scénario de son prochain film, auquel il travaille depuis dix-huit mois et pour lequel l'acteur-auteur a déjà dépensé près de deux millions de dollars. Ce grand film doit être lancé incessamment.

Plus de "Passion" à Oberammergau?

S'il faut en croire une information de source bavaroise transmise de Vienne, le drame de la Passion, représenté depuis trois siècles à Oberammergau, dans la Haute Bavière, serait désormais supprimé. Sur les ordres de Hitler, la Passion serait remplacée par une pièce à tendance antisémite, qui aurait pour titre *La Récolte*. On annonce même que le principal rôle serait confié à l'interprète même du Christ dans La Passion: Alois Lang.

On sait que les figurations de la Passion prirent naissance à la suite d'un vœu fait en 1634, pendant la peste et qu'elles ont lieu durant la Semaine Sainte, puis en septembre, devant un public venu des quatre coins du monde; elles groupent près de 600 acteurs.

Les classiques les plus joués

A l'Association de la Scène allemande (Deutscher Bühnenverein), le docteur Dieke a communiqué une statistique des pièces les plus jouées sur les scènes allemandes entre le 1er octobre 1934 et le 18 février 1935.

Voici le détail de cette statistique, concernant 163 théâtres du territoire allemand:

"Guillaume Tell", de Schiller, a été joué 472 fois. C'est le nombre le plus élevé de représentations enregistré par une pièce théâtrale en Allemagne.

Viennent ensuite: "Amour et Intrigue" (Kabale und Liebe), également de Schiller, 382 représentations; "Marie Stuart", 280 représentations; "Minna de Barnhelm", de Lessing, 278 représentations; "Comme il vous plaira", de Shakespeare, 225 représentations; "La Pucelle d'Orléans", de Schiller, 211 représentations; "La Trilogie de Wallenstein", de Schiller, 157 représentations; "La Mégère apprivoisée" de Shakespeare, 125 représentations; enfin, "Don Carlos", de Schiller, 122 représentations.

Au total, Schiller détient la première place avec 1,681 représentations; Shakespeare le suit avec 685 représentations.

ART ET MUSIQUE

L'Exposition d'art français

PLUSIEURS milliers de personnes appartenant à toutes les classes de la société, à toutes les races, ont défilé ces derniers jours dans les galeries Morgan pour admirer la belle collection d'objets d'art appliqué français exposée pour la première fois au pays grâce à l'initiative de la Chambre de commerce française du Canada et à la gracieuseté du gouvernement et des industriels français.



Tapiserie des Gobelins d'après Boucher:
"ARION SAUVE PAR UN DAUPHIN"

Le gouverneur général du Canada et la comtesse Bessborough ont voulu, une fois de plus, montrer leur grande amitié pour la France, pays natal de Lady Bessborough, et pour la culture française, en assistant à la cérémonie d'inauguration de l'exposition.

Il serait téméraire de même tenter d'apprécier justement les chefs-d'œuvre exposés chez Morgan. Nous ne le tenterons pas laissant à ceux qui n'auraient pas encore vu l'exposition le plaisir délicat d'admirer librement le somptueux étalage.

Les visiteurs pourront voir, chez Morgan, de merveilleuses tapisseries des Gobelins et de délicates porcelaines de Sèvres qui ont pu quitter, par rare exception, les Manufactures nationales de France. Ils y verront aussi une collection magnifique de médailles de la Frappe de la Monnaie. Ils y verront encore des estampes et livres originaux de la Bibliothèque Nationale, des peintures et sculptures du Salon des Tuileries, des produits de la Manufacture nationale des Tabacs de Paris.

A part le gouvernement français, près de 200 exposants ont envoyé les plus belles œuvres de leur art ou les meilleurs produits de leur industrie.

Tous les arts sont représentés à l'exposition: ceux du métal, du textile, du cuir, du bois, du papier, de la céramique, de la verrerie. La parfumerie, le vignoble, la pharmacie, la chirurgie, les sources minérales contribuent aussi au succès de l'exposition.

En un mot, c'est une véritable France en miniature que nous pouvons visiter et contempler, de ce temps-ci, en plein cœur du Canada français. Nous ne serions trop louer les instigateurs de cette splendide manifestation artistique française.

Lucien DESBIENS

Les Petits Chanteurs à la Croix de Bois

La célèbre Manécanterie des "Petits Chanteurs à la Croix de Bois", de Paris, donnera une série de concerts au Canada d'ici la fin de septembre. A Montréal, le concert a eu lieu le 17 septembre à l'église Notre-Dame.

Voici ce qu'écrivait de la Manécanterie M. Georges Goyau, de l'Académie française:

"Ces petits employés, ces petits apprentis, ces petits écoliers des écoles publiques de Belleville, apparaîtront comme un témoignage vivant de tout ce que nous gardons et voulons garder de vitalité spirituelle et de vigueur morale. Hâtons-nous de faire voyager ces enfants: ils seront, ceux-là, des Français d'exportation qui feront honneur à la France".

..

Au premier gala des "Concerts Symphoniques"

Voici le programme du gala d'ouverture de "L'Association des Concerts Symphoniques de Montréal", le 8 novembre prochain, à l'Auditorium du Plateau. (Chef d'orchestre: Wilfrid Pelletier; soliste d'honneur: Germaine LeBel, soprano).

Symphonie en do mineur.....Brahms
Concerto pour deux violons.....Bach
Trois chansons d'Eve.....Alfred Laliberté
Soliste: Germaine LeBel

La Mer, poème symphonique.....Debussy
Trois extraits de la "Damnation de Faust, Berlioz
(Danse des Sylphes, Menuet des Feux Follets et Marche hongroise).

..

Deux grandes manufactures nationales françaises

LES GOBELINS — SEVRES

Voici quelques notes sur les deux célèbres manufactures nationales française: les Gobelins et Sèvres, dont on a pu admirer d'incomparables chefs-d'œuvres, à l'exposition de l'art français, aux galeries Morgan, récemment:

L'Institution des Gobelins date de 1450 alors que Jehan Gobelin établissait sa manufacture de teinture sur les bords de la Bièvre. En 1494, des tapisseries flamands et italiens furent amenés en France et, ayant été établis sur la propriété des Gobelins, c'est là que commença le tissage des tapisseries.

Cet art devint vite prospère, grâce à la protection de plusieurs rois de France. En 1662, afin d'assurer la continuité et la préservation de l'art de la tapisserie, Colbert, au nom de Louis XIV, acheta les ateliers des Gobelins, et la célèbre manufacture n'a pas cessé depuis d'être une industrie nationale française. (Ces notes sont empruntées au catalogue de l'Exposition. N.D.L.R.)

..

Un atelier de recherches céramiques créé en 1738, dans le donjon de Vincennes, devait être le berceau de la manufacture de porcelaines de Sèvres si célèbre aujourd'hui. Cette manufacture fut transférée de Vincennes à Sèvres en 1756. Le Roi racheta alors aux actionnaires primitifs, la manufacture des porcelaines de France. Cette manufacture fut bientôt connue dans le monde entier grâce à l'impulsion que lui donnèrent des artistes tels que Bachelier, Falconet, Duplessis, ainsi qu'aux intelligentes directives du comte d'Angivilliers, directeur général des bâtiments, sous Louis XVI.

Prochains concerts

LES 25, 26 ET 27 SEPTEMBRE, AU THEATRE CHATEAU: — Débuts de la "Gaité lyrique de Montréal" dans "Les Noces de Jeannette", opéra-comique de Jules Massé, avec Lionel Daunais et Caro Lamoureux. Orchestre J. J. Goulet.

LE 1er OCTOBRE, A L'EGLISE NOTRE-DAME: — Récital d'orgue de Marguerite Lesage, boursière du gouvernement provincial.

LE 6 OCTOBRE, AU HIS MAJESTY'S: — Concert par les Cosaques du Don, dirigés par Serge Jaroff.

LE 21 OCTOBRE, AU HIS MAJESTY'S: — Concert par le pianiste-compositeur Robert Schmitz.

EN OCTOBRE: — Quatre spectacles par les célèbres Ballets russes de Monte-Carlo.

LE 8 NOVEMBRE, A L'AUDITORIUM DU PLATEAU: — Concert d'ouverture de l'Association des Concerts symphoniques de Montréal, sous la direction de Wilfrid Pelletier. Soliste: Germaine LeBel, soprano.

EN NOVEMBRE

Grand concert par le célèbre pianiste Rachmaninoff. — La violoniste Edith Lorand et son orchestre viennois.

PROCHAINEMENT: — La Compagnie Canadienne d'opéra dans: "Les noces de Figaro", de Mozart. (En concert).

EN JANVIER: — Spectacles des "Joos' Ballets", célèbres ballets allemands.

..

Naissance de "La Gaité Lyrique"

Il nous fait plaisir d'annoncer la naissance de "La Gaité lyrique de Montréal", qui succède à la Société canadienne d'opérette. On verra dans la nouvelle société lyrique: Lionel Daunais, Caro Lamoureux, Gaston St-Jacques, Irène Trudeau, Geneviève Davis-Lebel, Paul Trépanier, Lucien Tourangeau, etc. ainsi que de nouveaux talents. La mise-en-scène des spectacles est confiée à Mme Laurette Auger et à M. George Templee. Les décors seront conçus en collaboration par MM. Jacques Pelletier et Emile Cartier. Enfin, l'orchestre sera dirigé par M. J. J. Goulet.

La "Gaité lyrique" donnera ses représentations au théâtre Château, rue St-Denis, de 9 à 10 heures, les mercredi, jeudi et vendredi. Elle débutera le 25 septembre, avec *Les noces de Jeannette*, opéra-comique de Jules Massé.

..

Prix de chant

M. Victor Brault, professeur à la Faculté de musique de l'Université McGill et directeur de la Compagnie Canadienne d'Opéra, vient de créer deux heures d'études pour le chant.



Statuette de Sèvres

En feuilletant les Livres

Staline ⁽¹⁾



Henri BARBUSSE

M. HENRI BARBUSSE, qui fut toute sa vie un sincère champion du socialisme le plus avancé, était devenu, ces derniers temps, l'un des plus actifs fourriers du bolchevisme. Toute doctrine, tout mouvement, qui, de loin ou de près, directement ou indirectement, tendait à renverser l'ordre social actuel, était assuré de recevoir son adhésion totale, l'appui de sa plume et de sa parole. Chaque fois qu'il s'agissait de protes-

ter contre une dictature de droite, contre l'emprisonnement ou la mort de quelque anarchiste ou révolutionnaire, contre la persécution des Juifs, M. Barbusse n'attendait même pas qu'on lui demandât sa signature, laquelle voisinait parfois avec celle de catholiques notoires égarés dans les milieux de gauche. Mais on n'entendit jamais l'auteur du *Feu* prendre parti pour les catholiques mexicains ou espagnols, encore moins pour tel ou tel peuple de Russie. Toute son œuvre, romanesque ou non, est à tendance sociale et se propose de glorifier le prolétariat, foyer de toutes les vertus, souffre-douleur de l'humanité.

Le romancier vient de mourir à Moscou au milieu de ses frères et nul doute que le tsar rouge, dont il fit le sujet de son dernier livre, se soit incliné sur la dépouille mortelle du plus bolchévisant des écrivains français. Les mânes de Barbusse ont dû frissonner d'aise et de satisfaction. L'homme qui écrit dans son *Staline*: "La Révolution d'octobre a vraiment apporté une purification de la moralité et de l'esprit public, alors qu'aucune réforme religieuse ou politique ne l'avait fait jusqu'ici — ni le Christianisme, ni le Protestantisme, ni les Droits de l'Homme et du Citoyen", était digne d'un pareil témoignage.

La biographie du maître actuel de la Russie, écrite avec feu et flamme, mais comme la plupart des ouvrages de Barbusse, dans une langue chargée, touffue, est non seulement un panégyrique de Staline; elle est aussi et surtout un éloge dithyrambique de la doctrine bolchévique et de la Révolution. A peine, ici et là, quelques réserves d'ordre secondaire. Pour le reste, c'est un éloge sans restriction aucune. Tous ceux qui sont tombés sous les balles de la Tcheka étaient des bandits. Les boucheries humaines et les tortures les plus épouvantables sont toutes mises au compte des bourgeois. La Russie est devenue un Paradis où règne la liberté d'opinion. On croit rêver, mais c'est écrit en toutes lettres. Que Mussolini ou le roi Alexandre établisse une dictature: ce sont des brigands et le second des deux n'a eu, à Marseille, que ce qu'il méritait. Que Staline et son état-major, après Lénine, aient recours à la terreur: rien de plus naturel et de plus justifiable. Sans doute, tout n'est pas ainsi mensonger et faux dans le livre de Barbusse. Il y a quelques bons grains parmi l'ivraie, et des pages fort intéressantes sur l'activité économique des Soviets. Mais celui qui voudrait appuyer son jugement sur cette œuvre ferait fausse route. Elle est autant sinon plus sujette à caution que les charges les plus violentes contre un régime détestable dont un homme normal ne saurait accepter le principe et la pratique habituelle. J. B.

Sébastien Pierre ⁽²⁾

CETTE nouvelle, la plus longue d'une série de quatre, donne le titre au dernier recueil de M. Jean-Charles Harvey. Elle n'est malheureusement ni la mieux écrite, ni la plus intéressante du volume. C'est peut-être même ce qu'un de nos meilleurs écrivains nous a donné de plus mauvais. Les *Demi-civilisés*, qui appellent tant de réserves du seul point de vue littéraire, l'emportent de beaucoup sur l'histoire invraisemblable et mélo-dramatique de Sébastien Pierre.

(1) *Staline*, par Henri Barbusse, Flammarion, édit.

(2) *Sébastien Pierre*, nouvelles, gravures sur linoléum de Maurice Gaudreau, par Jean-Charles Harvey, Les éditions du *Quotidien*, Lévis.

M. Jean-Charles Harvey se plaît dans la compagnie des êtres les plus tarés. Ce n'est pas lui qui s'inquiète, à l'exemple de Maurice Maeterlinck, de savoir s'il pourrait vivre avec ses personnages. A l'en croire, la vertu est impossible, ou bien elle est hypocrite, à moins qu'elle ne repose sur la froide raison. Ne lui demandons pas non plus, avec le célèbre écrivain belge, de se croire responsable de ses personnages presque autant que de ses actes, de créer moins de méchanceté que de braves gens. Son évolution morale et intellectuelle et le but qu'il poursuit s'y opposent. Libre à lui, mais libre à nous de le juger d'après son œuvre, sans pour cela, bien entendu, mépriser son réel talent mal employé à notre sens.

Consacré à Dieu, dès avant sa naissance, Sébastien Pierre eut une enfance et une première jeunesse de garçon prédestiné. Il donnait, extérieurement du moins, les preuves du plus profond mysticisme. Un jour, brûlé par la vie spirituelle qu'il menait, il dut se résigner à prendre quelque repos et distraction. Il part pour les Bermudes. Le navire qui le porte prend feu. Parents et amis le croient mort. Mais Sébastien Pierre a pu se sauver avec une blonde américaine qui lui a pris son innocence et l'entraîne sur le chemin du crime. L'enfant sage et pieux est devenu un bandit, un *gangster*, un meurtrier qui n'a plus aucun sens moral. Traqué par la police américaine, il s'enfuit au Canada, gagne son village natal et s'enlève la vie sur la tombe même que ses parents, le croyant mort, ont fait creuser pour ses prétendus restes. "Comment en un plomb vil cet or s'est-il changé?" C'est le secret de M. Harvey. Il n'a manqué à Sébastien Pierre, pour devenir un Stanislas de Kotska ou un Louis de Gonzague, que de mourir à vingt ans, sans avoir connu la vie. La vertu, comme on le voit, est affaire d'expérience et de circonstances. Haute fantaisie et invraisemblance, sans parler d'une rédaction laborieuse, marquent ce récit digne de figurer dans les *Detective Stories* de nos brillants voisins.

Heureusement, pour M. Harvey, il y a les trois autres nouvelles. — "Les Sauvages", "Fernande et Noémi", et surtout, "La mort de l'Elan", cette dernière renfermant peut-être les plus belles pages jamais écrites par M. Harvey et digne en tous points de prendre place dans une anthologie de nos prosateurs. Elles ne sont pas sans défauts — ainsi, le lecteur se demandera, dans "Fernande et Noémi", ce qu'est "une belle tête, avec du caractère" — Mais l'auteur s'y révèle observateur attentif, peintre habile de la nature et artiste consciencieux.

J. B.

A Vau-le-Nordet ⁽¹⁾

LE livre que voici, pour employer l'expression même de l'auteur, s'adresse aux gens d'esprit". Le lecteur et le critique sont avertis. A eux de se tenir sur leurs gardes et de ne pas prendre la mouche sous peine de passer pour des imbéciles.

Boutades, brocards, gloses: il y a de tout cela dans l'ouvrage de M. Oscar Masse, l'un de nos très rares écrivains humoristiques, dont les lecteurs de LA REVUE MODERNE ont pu goûter la verve parfois un peu grosse, mais plus souvent amusante. L'auteur en use et... en abuse pour distribuer autour de lui le blâme ou la leçon, sans qu'il y paraisse trop.

Chose certaine, on ne s'ennuie pas en compagnie de M. Masse qui a le sens du comique et du ridicule. L'auteur s'amuse et amuse. Il blague avec une facilité étonnante. C'est devenu une seconde nature chez lui, à tel point qu'on est porté à plaindre cet homme pour qui, semble-t-il, il n'y a rien de sérieux, rien de bon — sauf le rire ou la souris — rien de juste, presque rien de vrai. Lorsque M. Masse exerce sa verve sur le dos des Québécois ou des politiciens, lorsqu'il souligne avec humour nos défauts et petits travers, telle ou telle anomalie ou inconséquence, le mal n'est pas grand. Bien plus, on ne peut que féliciter l'écrivain qui fait œuvre de moraliste, bien qu'il s'en défende. Lisez, par exemple, les courts et alertes chapitres qui s'intitulent "Le Nordet", "Félix Maderleau", "Coquilles" ou "Considérations toponymiques". Certains jeux de mots n'ont pas l'attrait de la nouveauté, mais l'ensemble est excellent. Toutefois,

(1) *A Vau-le-Nordet*, par Oscar Masse, Editions Beauchemin.

traiter avec la même désinvolture et le même sans-gêne tel personnage de notre monde politique ou tel travers commun à la "race" et un événement historique important ou la conduite d'un personnage digne de respect, c'est, pour le moins, courir le risque de nuire; ce n'est plus faire œuvre de construction, mais de destruction.

Telle ou telle page d'*A Vau-le-Nordet* sont de cette dernière veine. On ne sait plus alors si l'auteur blague ou s'il est sérieux. S'il blague, cela choque même les plus indulgents, même ceux qui sont tout prêts à rire de bon cœur. Si l'auteur est sérieux, on est alors en droit de s'étonner et de condamner un manque évident de mesure. On serait tenté — et ce serait chose facile — de relever point par point les assertions de l'écrivain. Puis on se dit: "Autant en emporte le nordet!"

La langue de M. Masse est généralement correcte, le vocabulaire varié, l'expression juste. On souhaiterait d'y rencontrer moins de ces "il n'y a pas que" qui disent tout le contraire de ce que l'auteur affirme.

J. B.

L'ennemie aux cent visages ⁽¹⁾

L'ENNEMIE, c'est la maladie, pas la maladie habituelle, bénigne ou non, mais celle qui ne pardonne à peu près jamais, qui, chaque année, fait mourir des milliers d'êtres et dont chaque forme relève autant de la médecine que de la sociologie. Cancer, tuberculose, abus des drogues et des narcotiques, alcoolisme: autant de visages grimaçants sur lesquels l'auteur nous invite à nous pencher au cours d'un reportage des plus alertes et des plus révélateurs.

M. Alexis Danan sait trouver les mots qui font image et qui impressionnent. Le cancer, c'est le crabe; la tuberculose, sous ses diverses formes, le mal d'ombre; la drogue, le ciel du pauvre; l'ivrognerie, la ciguë jolie. Et chaque chapitre reçoit également un titre aussi imagé: "Le docteur soleil", "La ronde des chats", "L'ombre sur la maison", "Gueules de bois".

Le livre se présente sans aucune prétention scientifique. Il est débarrassé de statistiques, de formules, de démonstrations par a plus b. Mais il fourmille de faits contrôlés, de choses vécues, vues ou entendues. Ainsi, pour dire ce qu'on sait du cancer, quels sont ses ravages, où en est la science à son endroit, M. Danan nous livre ses conversations avec une femme atteinte d'un cancer au sein et qu'il appelle "l'indécemment amie". Pour nous présenter la tuberculose, "le mal d'ombre", il nous entraîne dans les sanatoria, à la mer ou à la montagne. Avec lui nous pénétrons dans les cliniques peuplées de morphinomanes, d'opiomanes et de toutes les victimes de la drogue ou de l'alcool. Nous assistons à des scènes du plus haut comique ou à des tragédies et à des drames qui font frissonner, quand ils ne tirent pas les larmes des yeux. En passant, nous nous inclinons devant la science et le dévouement de tel médecin ou de telle infirmière, nous applaudissons à telle initiative qui honore l'humanité et dont l'exemple devrait être suivi partout.

Livre révélateur, d'une lecture passionnante, *L'Ennemie aux cent visages* de M. Danan est aussi d'une haute portée sociale. Il faut lui souhaiter la plus large diffusion.

J. B.

Le fauteuil et le prie-dieu

"M. Claudel, déclarent ses amis, ne se représentera pas à l'Académie française". Tandis que ses partisans cabalent, vocifèrent, l'assomment d'épithètes et de métaphores, le comparent à Dante, à Jésus-Christ, à Confucius et à Paul Valéry, l'ex-ambassadeur-poète imite de Conrart le silence prudent. Il se contente d'allumer les lardons dans la coulisse. Que n'a-t-il dépensé dans sa carrière diplomatique la même ardeur! Quand on lui parle du fauteuil, il montre son prie-Dieu.

"Voici ma vraie vocation, dit-il. Je suis immortel, mais au ciel. Le soufflet que j'ai reçu, ce n'est pas sur ma joue, mais sur celle de la Sainte Eglise, ma Mère".

Quelqu'un — une mauvaise langue, il n'en chôme pas en littérature! — après ces effusions, confessait:

"Ce pauvre Claudel! Il se prend pour la quatrième personne de la Sainte Trinité".

(1) *L'Ennemie aux cent visages*, par Alexis Danan, A. Fayard et Cie, édit.

Dans le monde



des lettres

Voici les livres...

CROISIÈRE D'HIVER en Amérique centrale, par Aldous Huxley, traduit de l'anglais par Jules Castier, Plon, édit.— Aldous Huxley est un grand voyageur, dont la verve souriante est un continuel enchantement. Ceux qui ont lu *Tour du Monde d'un sceptique* retrouveront dans *Croisière d'hiver* le même esprit railleur, un sens aussi profond des hommes et des choses, la même connaissance de l'histoire et de la politique qui fait de ce livre un document précieux et non un simple récit de voyage. C'est au cours de 1933 que Huxley a parcouru les pays de l'Amérique centrale. Son regard aigu note, jusque dans les détails, les coutumes et les couleurs que sa plume alerte sait traduire en des pages extraordinairement vivantes. Peut-être, ici ou là, le lecteur fera-t-il la moue devant telle ou telle opinion personnelle sur le pacifisme, le nationalisme, la guerre. Mais comment ne se montrera-t-il pas reconnaissant envers un voyageur aussi versé en art, en ethnologie et en histoire? Et puis il ne ressentira aucune fatigue, en parcourant ces villes ou ces campagnes peu ou point connues, car l'humour d'Aldous Huxley lui apportera mainte occasion de détente. Le célèbre écrivain anglais voyage en philosophe, mais en philosophe aimable qui déteste l'ennui pour lui-même et pour les autres.

LE DERNIER JOUR DE LA CREATION, roman, par Edmond Jaloux, Plon, édit.— Depuis toujours l'homme souffre de sentir combien son œuvre est imparfaite. Ce sentiment va même jusqu'à lui apparaître comme une menace sans cesse dirigée contre la destinée et l'accomplissement de son œuvre. Malgré tout l'homme n'abandonne pas l'idée de progrès, il ne renonce pas au rêve qu'il a fait d'atteindre à la perfection, et la poursuite de cet idéal est l'un des aspects les plus émouvants, mais les plus troublants aussi de l'histoire de l'humanité. Ceux qui ont la foi sont seuls à savoir où se trouve la perfection.

Le dernier roman de M. Edmond Jaloux est l'histoire d'un sculpteur qui, toute sa vie, a vainement voulu réaliser le sujet d'une œuvre grandiose: le dernier jour de la création! Ce désir de perfection inassouvi, le sculpteur l'a communiqué à un peintre, lui donnant aussi l'explication de l'inquiétude et de l'incertitude qui ont assombri sa vie. Le peintre, dont le cœur regrette encore l'amour refusé, dont l'œuvre demeure imparfaite, finit par comprendre qu'il n'est jamais entré "jusqu'au fond de sa vie". Mais peut-être aussi, ne faut-il pas se montrer trop exigeant, trop difficile...

VIE ET MORT DE DOLLFUSS, par Hans Maurer, traduction d'Eugène-Marie Haisler et de Pierre Fourniol, coll. "Les Bonnes Lectures", Flammarion, édit.— Le 25 juillet 1934, le monde apprenait avec horreur que le chancelier d'Autriche, Engelbert Dollfuss, venait d'être lâchement assassiné dans les bureaux de la chancellerie viennoise. Ce jour-là, les nationaux-socialistes, qui s'agitaient depuis longtemps et que grisaient les succès hitlériens, pour ne pas dire plus, envahissaient le palais de la Présidence du Conseil. Un ancien soldat révoqué, parvenu dans la pièce où se trouvait Dollfuss, tira par deux fois sur l'homme d'Etat, à distance d'un pied à peine. Deux coups, deux blessures, mais ni l'une ni l'autre n'étaient mortelles. Et, cependant, le chancelier mourut, après quelques heures d'atroces souffrances, faute de soins. Ses bourreaux, un instant les maîtres, lui refusèrent l'assistance d'un prêtre et celle d'un médecin. Cette mort tragique était le couronnement d'une vie d'étude et de travail, toute de dévouement à la famille, à la Religion, à l'Etat. L'une et l'autre méritaient d'être racontées, car, si elles servent à illustrer, après tant d'autres, la stupide méchanceté des hommes, elles comportent par ailleurs d'admirables enseignements. Le récit de M. Hauser est clair et vivant, parfaitement adapté au sujet. Il nous fait connaître mieux un homme, petit de taille, mais si grand par l'âme,

parti d'un humble foyer de paysan pour s'élever, en quelques étapes au sommet de la République autrichienne, homme pieux et droit, doué d'une énergie de fer, promis, hélas! aux balles des assassins.

FAUVES, par André Demaison, coll. "Voir et Savoir", Flammarion, édit.— A peine lancée, la collection "Voir et Savoir" remporte le plus franc succès. Aux quatre volumes, que nous avons signalés ici même, il faut déjà en ajouter un cinquième dont la toilette typographique, l'abondante illustration, relevées encore par une langue des plus aimables, répondent heureusement au caractère de la collection. Les Fauves! Voilà un sujet qui ne peut manquer d'intéresser les lecteurs de tous âges. M. Demaison, qui a peut-être plus fréquenté les bêtes que les hommes, le traite avec maîtrise. Cette promenade dans le royaume des Fauves, depuis l'époque préhistorique jusqu'à nos jours, prend, sous sa direction, une forme fort agréable. Dans un langage très simple, l'auteur nous révèle les secrets des redoutables habitants de la brousse. Son livre est le fruit de l'observation directe admirablement servie par un don rare d'exposition. Et, encore une fois, on ne saurait trop souligner les remarquables photographies qui, à elles seules, donnent à l'ouvrage la moitié de sa valeur scientifique.

ERASME, par Th. Quoniam, coll. "Temps et visages", Desclée De Brouwer, édit.— Ce que fut Erasme, le plus célèbre peut-être des humanistes, à une époque de transition, bien plus, comme l'écrit son biographe, "à la soudure de deux mondes, au temps où toutes les conceptions s'affrontent et où la Renaissance enfante un idéal nouveau", ce que fut sa vie d'ascète, et son énorme influence, M. Quoniam vient de nous l'apprendre en des pages qui renouvellent un sujet déjà ancien. Ce livre, qui tend à déterminer l'attitude religieuse du célèbre philosophe, "sa position dans l'Eglise à la veille de la Réforme", paraît un an avant le quatrième centenaire de la mort d'Erasmus. Quiconque voudra se renseigner non seulement sur le personnage et ses idées, mais sur toute une époque de l'histoire du monde qui annonce la Réforme et la Renaissance, devra recourir à l'œuvre vivante et sobre, impartiale et claire de M. Quoniam. Il y pourra suivre, presque sans effort, et avec une joie complète de l'esprit, le processus de la doctrine érasmiennne marqué par ces deux attitudes de l'humaniste dont le biographe souligne la portée: lutte contre la scolastique décadente, lutte pour "le retour à la pure doctrine des Livres Saints et des Pères". Ce qu'Erasmus a recherché, a souhaité, ce fut "un retour spontané à la fraîcheur d'enfance des premiers siècles". Regardé tantôt comme un précurseur de Voltaire, tantôt comme un réformateur orthodoxe et convaincu, Erasme n'était rien de tout cela. M. Quoniam nous restitue sa véritable figure et le véritable sens de sa doctrine. Il distribue avec mesure la louange et le blâme.

Nous avons reçu...

UNE PETITE QUI VOIT GRAND, comédie en quatre actes tirée du roman de Germaine Acremant, par Albert Acremant, Plon, édit.

MA BONNE ETOILE, roman, par Concordia Merrell, adapté de l'anglais par Th. et E. de Saint-Segond, Plon, édit.

RETOUR DE FLAMME, nouvelles, par René de Vauvilliers, Mercure Universel, édit.

RENE BAZIN et son œuvre romanesque, par Abel Moreau, Librairie Staub, Auxerre.

LA PENSÉE DE MACHIAVEL en France, par Albert Cherel, L'Artisan du Livre, édit.

GLOSES CRITIQUES, (2è série) par Louis Dantin, Albert Lévesque, édit.

MARIE BARBIER, mystique canadienne, par Robert Runfily, Albert Lévesque, édit.

Le carnet du nouvelliste

Des prix

UN comité international, composé d'écrivains anglais, français, allemand, norvégien, statuera en dernier ressort sur le choix du meilleur roman de l'année. Le concours s'adresse aux écrivains de treize pays: France, Allemagne, Hongrie, Danemark, Suède, Etats-Unis, Espagne, Italie, Hollande, Norvège, Tchécoslovaquie et Finlande. Un comité national, pour chacun des treize pays, fera un premier choix. Puis les cinq décideront à qui donner le prix de 300,000 francs (\$20,000) dont le concours est doté. De plus, le livre du lauréat sera traduit dans toutes les langues des pays participants et adapté au cinéma.

En France, on s'est montré plutôt réticent à l'égard de ce que certains considèrent, non sans raison, comme "la plus grande entreprise d'industrialisation littéraire qu'on ait jamais vue". Dans *Le Figaro*, M. André Billy croit, pour sa part, que chaque membre du "tribunal" suprême votera pour le candidat de son pays. Comme il y a cinq pays représentés dans le jury du dernier ressort, les voix se distribueront géographiquement. Il n'est pas un des cinq jurés qui connaisse plus de deux ou trois langues. Et les autres pays? Ceux qui ne sont pas représentés dans le jury? Qui pourra apprécier le roman de l'Espagnol ou de l'Italien, celui du Tchèque ou du Finlandais? M. Billy conclut dans ce sens: "Il est facile de prévoir qu'au quatre-vingt-douzième ou deux cent quarante-septième tour de scrutin, le juré anglais et le juré américain se mettront d'accord pour désigner comme lauréat à la majorité relative de deux voix contre trois un romancier de langue anglaise, et le tour sera joué. Ce ne sera pas très malin. Ce ne sera pas non plus très sérieux".

Après le prix international de \$20,000, qui porte la marque anglo-saxonne voici un autre prix, national celui-là, presque aussi impressionnant, car il est de plus de \$15,000. C'est un prix italien, appelé Prix San Remo, fondé en août dernier par l'Académie Royale d'Italie. A vrai dire, ce prix est multiple. La somme sera partagée entre les meilleures œuvres artistiques et littéraires. Il y a d'abord deux prix pour deux écrivains italiens, tous deux "dans les cadres de la discipline morale du fascisme". Le troisième prix, environ \$4,000 ira à l'ouvrage qui, dans une forme italienne vive etc. cherche et suit... les traces de la pensée et de l'action par lesquelles l'Italie est parvenue au fascisme. Enfin, le cinquième prix, environ \$2,000, sera décerné à l'auteur étranger qui aura le mieux su mettre en relief le progrès et les conquêtes actuelles, sociales et idéales de l'Italie.

Ajoutons que l'Allemagne possède aussi de fort beaux prix littéraires, entre autres, le prix Goethe, d'une valeur de plus de \$4,000. Aux Etats-Unis, le prix annuel le plus recherché est le prix Harper; \$7,000. En France, les deux prix qui ont le plus de prestige sont le Prix Goncourt, 5,000 francs (\$350.00) et le Grand Prix de littérature de l'Académie française, 20,000 francs, (\$1,400.). Notre prix David, quoique partagé entre plusieurs œuvres, ne fait pas, comme on le voit, trop mauvaise figure.

"Zut" à l'Académie

L'Académie vient de terminer une tâche gigantesque entreprise il y a un demi-siècle: la rédaction — la six ou septième — de son fameux Dictionnaire.

Le dernier mot est "zygomatique" — et non "zygogique" comme l'écrit *La Presse*, — nous apprend-on. Et pourtant, je viens de trouver, dans mon dictionnaire, une dizaine de mots qui devraient venir après "zygogique", dont le dernier, "zythum" est le nom d'une bière que les Egyptiens fabriquaient avec de l'orge fermentée.

Quoi qu'il en soit, au cours de l'ultime séance, les Académiciens ont dû se prononcer sur le mot "zut". Le mot a été admis, mais ce ne fut pas sans peine, par suite de l'opposition féroce de M. Joseph Bédier, médiéviste notoire. A la fin ces messieurs de la Commission du Dictionnaire se sont ralliés à l'idée de M. Abel Hermant: "Le mot *zygomatique*, trop savant, finit de mauvaise façon le Dictionnaire. Arrêtons-nous sur *Zut*, mieux connu et plus souvent employé..."

Au champ

Le Roi des Sports Américains

Par Roland BEAUDRY

L'EVOLUTION s'est faite de façon bien prononcée dans le domaine des sports depuis les jours où, dans le seul espoir de se garder la vie, les gladiateurs de la vieille Rome allaient au combat contre les lions du Liban. Dix-neuf siècles plus tard, la civilisation moderne fait presque sa vie pour les jeux; le gladiateur contemporain, loin d'abattre les lions pour subsister, se voit aplanir tous les obstacles en plus de trouver à ses

sifiés pour les besoins de la cause en classes AA, A, B, C et D.

La franchise de chaque club des majeures représente au bas mot, terrain et estrades inclus, au moins deux millions, une bonne part de cet actif revenant au capital humain que sont les vingt-trois ou quatre joueurs qui portent la livrée de chaque équipe.

A ce passif, actif si l'on veut, doit s'ajouter annuellement une liste de paie qui atteint dans certains cas \$200,000, un compte de dépenses de voyage qui est au moins le quart de cela, l'achat de balles par milliers de douzaines et les dépenses d'entraînement qui, à elles seules, représentent une vingtaine de milliers de dollars. A cela ajoutez les sommes déboursées pour achats de joueurs, qui varient suivant la bourse de l'acheteur, les dépenses qu'exige "l'élevage" de jeunes joueurs dans des ligues de dénomination inférieure d'une extrémité à l'autre du continent, et vous avez un passif colossal pour une entreprise qui n'est, après tout, que du sport. Montréal, dont les "Royaux" viennent de remporter le championnat de l'Internationale, a, quoique dans une ligue mineure, un budget qui effraierait les plus audacieux.

Le printemps, c'est un séjour d'un mois dans le sud, à l'entraînement, au coût de cinq ou six mille dollars.

C'est ensuite la longue série de voyages qui vaut aux joueurs un trajet d'environ neuf mille milles durant la saison, trois mois de séjour dans les hôtels à l'étranger, et les salaires qui représentent environ \$50,000 pour l'année.

Vient ensuite, à Montréal, le loyer du stade, — un item imposant dans le budget — l'achat des uniformes qui coûtent près de vingt-cinq dollars chacun, leur blanchissage et mille et une menues dépenses qui représentent encore une somme intéressante lorsqu'elles sont toutes additionnées.

LE MATERIEL HUMAIN

Un des aspects du baseball, comme, du reste, du hockey et de certains autres sports professionnels, que le public ne voit pas toujours d'un bon œil, est la vente que l'on

fait des joueurs comme s'ils n'étaient que de la chair humaine, bonne au plus à trafiquer. Au premier coup d'œil, c'est une nécessité qui semble immorale puisqu'elle entrave la liberté personnelle de l'individu. Par contre, pour trouver sa première occasion, l'athlète contraint son propriétaire à faire pour lui certaines dépenses toujours entachées d'un risque. Durant un an, plus peut-être, il a touché un salaire parfois supérieur à sa juste valeur, mais basé sur son rendement ultérieur.

Il a peut-être, à deux ou trois reprises, été amené au camp d'entraînement sans être tout à fait prêt à passer à la ligue du calibre de celle qui le met à l'essai. Peut-être a-t-il exigé des soins médicaux, des opérations etc. Pour ce risque le club se dédommage en vendant, quand il le peut, un joueur qui donne des promesses de mieux faire, dans une sphère plus élevée. C'est, d'ailleurs, généralement pour l'avantage financier du joueur lui-même que sa vente s'effectue.

Jusqu'où peut aller le coût de pareilles transactions est démontré par l'une des plus récentes, celle qui, l'hiver dernier, a envoyé Joe Cronin, *manager* de "Washington", aux "Red Sox" de Boston où, là encore, en plus de jouer, il dirige les efforts de son équipe. Pour Cronin, Tom Yawkey, le millionnaire propriétaire des Bostonnais a déboursé une somme estimée à \$250,000 et cédé un joueur dont la valeur était bien d'une dizaine de mille dollars.

La somme semble élevée au point d'être immorale, vu, surtout, que le joueur en jeu n'en touchait rien; mais, par contre, quel risque assumait "Boston" en déboursant pareil montant! Un accident, une blessure qui aurait entraîné une incapacité totale et permanente pour Cronin, et c'était une perte complète d'un quart de million. Pour faire face à l'énorme dépense mentionnée plus haut, les seize clubs des majeures n'ont de revenu que la vente des billets à leurs terrains. Cette année, grâce peut-être à une situation particulière qui fait de la course au championnat de la ligue Nationale une affaire des plus serrées, les deux ligues attireront plus de seize millions d'amateurs qui déboursent près de douze millions de dollars.



(Photo Wide World)

● Deux experts du baseball américain. A gauche, Stanley "Buck" Harris, gérant des "Washington Senators", et à droite, Joe Cronin, gérant des "Boston Red Sox".

occupations une récompense monétaire qui est, la plupart du temps, disproportionnée à ses mérites. Dans ce monde à l'envers le baseball domine tous les sports, et, même si la crise a contribué à rétablir un peu les proportions, les joueurs du sport national américain sont encore de plusieurs couches supérieures, dans l'échelle sociale, à ceux qui les font vivre.

Appeler le baseball un sport c'est presque manquer d'égards pour les financiers qui, derrière le rideau, tirent les ficelles. C'est pour eux une entreprise dans laquelle ils ont placé, il est vrai, des millions et des millions de dollars.

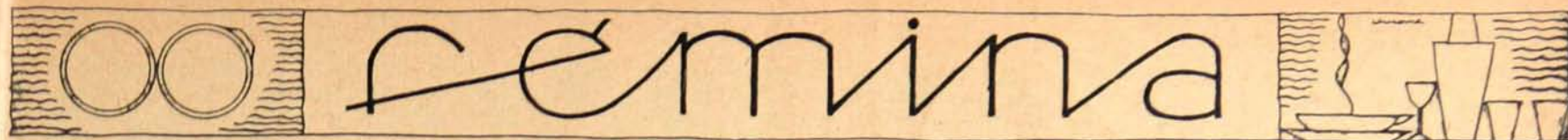
De ces placements le rendement qu'ils escomptent est tout entier proportionné au succès de leurs athlètes, et c'est, sans doute, ce qui explique une situation extraordinaire, même dans une époque habituée à ne douter de rien.

Même les initiés, qui ne se sont jamais donné la peine de faire le calcul, seraient étonnés de constater quelle somme fantastique passe chaque année à fournir au public américain son passe-temps favori. Non moins stupéfiant est le total que représente l'argent placé dans seize clubs majeurs qui constituent les ligues Nationale et Américaine, les plus importantes du sport, et dans quelque deux cents clubs de dénomination inférieure, classi-



(Photo Wide World)

● 70,000 personnes assistent à une partie de baseball, au stade de Cleveland, entre deux équipes de la Ligue Américaine et de la Ligue Nationale.



L'actualité

Nous, devant le vote...

ALORS, nous allons voter! Dans trois semaines nous aurons exercé cette prérogative souveraine qui consiste à dire que M. Latulipe vaut mieux que M. Lavolette et que nous faisons confiance à M. Tom plutôt qu'à M. Mike et à M. Jim.

Avec les facilités qu'on a sous la main pour se renseigner, il n'est guère excusable de ne pas savoir suffisamment à quoi s'en tenir sur les partis, les programmes et les hommes pour donner un vote raisonnablement intelligent. Les journaux ne parlent à peu près que de politique; la radio nous apporte, à tout le moins, les discours des grands chefs. Et il reste les assemblées; il n'est pas du tout désagréable d'aller y faire un petit tour, par ci par là. On s'y instruit toujours de quelque façon, même quand on y apprend l'art de lire les réactions d'une foule. Ce vieux serin de LeBon se comprend mieux après une petite veillée dans une salle d'école de quartier populaire, sur la fin d'une campagne, quand le sentiment est chaud.

Puisqu'on nous a donné le droit de voter aux élections fédérales, il nous faut l'exercer. Nous le devons en toute justice aux candidats et aux programmes qui nous intéressent; nous nous le devons à nous-mêmes. S'il est vrai, comme on le dit souvent, que les hommes votent en moutons ou en imbéciles (je ne le crois pas tant que ça!), n'avons-nous pas quelque obligation de compenser leur faute? On nous reconnaît, d'ordinaire, un certain flair, une certaine intuition: si le bon gouvernement du pays en pouvait tirer quelque avantage, ce serait la meilleure justification qui puisse être de ce suffrage qui a tant fait gloser.

Il n'y a pas à chercher midi à quatorze heures: nous avons aussi grand intérêt que les hommes au bon gouvernement du pays. Contribuables souvent, toujours intéressées d'une façon ou d'une autre au sort de quelqu'un qui nous est cher, nous ne pouvons vouloir l'accession au pouvoir de gens qui ne nous inspirent pas confiance, de paresseux, de combinards. Celles d'entre nous qui détiennent un emploi doivent savoir qu'elles ont, chez les politiciens, des ennemis, des hommes qui sont opposés au travail de la femme. Il en est qui ne veulent pas qu'on réforme ce qui va mal dans le mécanisme social. Et certains d'entre eux se piquent de ne pas prendre au tragique la situation présente. D'autre part, n'y a-t-il pas, dans la députation, beaucoup de paresseux, d'andouilles, de nullités qui ne sont même pas toujours sonores? N'y faut-il pas un bon afflux de sang nouveau? Il semble bien que si.

A nous de bonifier, de rajeunir, de remonter le stock de nos honorables représentants. D'ordinaire, nous pouvons voter avec assez de dégageant. Les partis nous impressionnent moins que ne le font les idées et les hommes. Notre sens naturel de la sympathie et de l'antipathie reste probablement plus fort que l'attrait des couleurs politiques et nous sommes, peut-être plus que nos concitoyens de l'autre sexe, aptes à "donner une chance" à qui nous paraît la mériter. Je ne sais au juste pourquoi, mais il me semble qu'il y a cette année du changement dans l'air, changements d'hommes et de méthodes. Les chefs des partis eux-mêmes disent des choses nouvelles, voire surprenantes. Même si nous ne saisissons pas, faute de nous en occuper régulièrement, toutes les complexités de la politique, nous avons très sûrement le devoir de choisir, chacune de nous, l'homme et le programme qui nous semblent les mieux au point.

Alors, toutes aux urnes, le 14!

••• Edith PLAMONDON

De race pure

Voici, d'après *Le Figaro*, la traduction d'une annonce parue récemment dans un journal de Munich: "Médecin pur aryen, 52 ans, ancien combattant, désire avoir descendant sexe masculin par mariage légitime avec jeune fille saine, vierge, de vieille souche aryenne, sans prétention, capable également de gros travaux, portant des chaussures à talons bas, sans boucles d'oreilles et si possible sans fortune. Intermédiaires s'abstenir..."

Voilà un aspirant au mariage qui ne cache pas ses intentions. On peut difficilement exiger plus de franchise ou de... candeur. Quant à l'élu, elle n'aura qu'à se bien tenir!

La mode

Chapeaux d'automne

Voici, d'après la comtesse S. de S. comment se présentent, cet automne, les chapeaux de la Parisienne. On leur attribue le mérite d'associer le sens moderne et le sens pictural, de renouveler la face du monde en changeant les proportions des têtes féminines.

Les bérêts d'abord. Ils sont immenses, fronces, drapés, tenant du turban et de la coiffure estudiantine, sont le succès du jour. Ornés de plumes d'autruche, de ruban torsadé ou de minoches collées en bandeaux plats, ils adoptent les lignes nobles des bérêts de la Renaissance et accentuent le volume de la tête.

Telle modiste célèbre montre, pour le matin et le sport, de petits chapeaux formes postillon à calottes hautes, retroussées en arrière et plongeant en avant, faites dans des tweeds mouchetés ou des feutres taupes, ou encore

des jerseys imprimés. Elle les accompagne de gants et de petites écharpes de même matière. Pour l'après-midi, elle préconise toujours la toque torsadée, roulée, repliée, ornée d'une aile, d'une plume ou d'une fleur de nacre posée en hauteur sur le devant, ou encore la grande auréole de velours ou le bonnet encadrant les oreilles et garni d'un pouf d'autruche sur le front. Pour le cocktail, les restaurants, le théâtre, elle a créé des bérêts de style en velours de tons chauds, tels "Divine lady", "Duchesse" et "Princesse de Clèves", dont les lignes et les proportions les enroulements et les garnitures d'autruche encadrant le visage sont dignes des plus beaux temps de l'élégance française. Pour terminer sa collection, elle offre une étonnante coiffure de velours noir destinée aux soirs de concert ou de présentation, et dressée sur le front comme la fontange de Mme de Maintenon, dont elle porte d'ailleurs le nom et pourvue d'un voile de tulle noué sous le menton.



● Madame Châteauguay-Mercier (née Simone Bonhomme), fille de M. et Madame Jos. Bonhomme de Montréal qui épousa, en l'église de Châteauguay, Monsieur Mercier, fils de l'honorable et Madame Honoré Mercier.

(Photo Garcia)

Le rite du thé au Maroc

QUAND nous prenons chaque jour notre tasse de thé, à cinq heures, nous imaginons-nous encore que nous avons transformé en simple gourmandise ce qui est un véritable rite dans plusieurs pays d'Orient, et tout spécialement aux deux extrémités du Vieux-Monde, au Japon et au Maroc ?

Il y a, au Japon, sous l'influence de la secte Zen, une véritable religion du thé.

Dans les maisons aisées du Maroc, c'est à chaque visite, à la moindre occasion qu'on en boit.

Tout le jour, l'eau bout dans le samovar marocain, le *babour*, et c'est un grand honneur d'être convié par l'hôte à faire le thé. Un dicton affirme que l'homme pur est seul capable de faire un bon thé.

Un serviteur apporte, sur un plateau, le sucre en morceaux, les verres, la théière, la boîte à thé et les diverses essences qui corseront le goût de l'infusion. Le tout est recouvert d'un voile brodé, qu'on enlève avec précaution.

La théière est de plomb. L'officiant commence par la rincer avec de l'eau bouillante, et vide cette eau dans un verre spécial. Ensuite, il mesure le thé, le verse dans la théière, puis l'ébouillante à nouveau. Cette seconde eau est encore jetée.

Les morceaux de sucre sont introduits dans la théière. Ce sont toujours des fragments d'un pain de sucre, et le thé musulman est, on le sait, très sirupeux.

A ce moment-là, seulement, l'eau "définitive" est versée. On laisse infuser peu de temps, et l'on écume ensuite la boisson avec une toute petite écumoire.

C'est à partir de cet instant que l'officiant montre son véritable talent personnel, son art. Jusque-là, il a suivi minutieusement la coutume. Maintenant, il va faire preuve d'initiative. Comment ? En parfumant le thé. Il y mêlera, selon sa fantaisie personnelle ou un symbolisme subtil, les essences ou les feuilles sèches de rose, de marjolaine, de menthe, d'armoise, de violette, que sais-je encore ? A moins qu'il ne parfume sa boisson à l'ambre.

Puis vient le versement du thé. C'est l'officiant qui s'en charge. Il doit verser de très haut, afin de faire mousser l'infusion, et ne jamais renverser une seule goutte sur le plateau.

Tout ce rite, accompli avec une sereine majesté, a été suivi des yeux, avec la plus vive attention, par tous les assistants. On juge l'éducation d'un homme à la façon dont il prépare le thé. Et chacun, après avoir bu le thé bouillant, de féliciter son préparateur.

L. M.

Les journaux de Londres

Voici d'après une agence londonienne de publicité, le tirage quotidien des plus importants journaux de Londres.

Daily Herald.....	2,020,000	"
Daily Express.....	1,800,000	"
Daily Mail.....	1,780,000	"
News Chronicle.....	1,360,000	"
Daily Mirror.....	1,070,000	"
Daily Sketch.....	1,020,000	"
Daily Telegraph.....	400,000	"
The Times.....	180,000	"
The Morning Post.....	130,000	"

Le *Daily Herald* et le *News Chronicle* sont des journaux de gauche; le *Daily Mail* et le *Daily Express* sont des organes conservateurs et le total de leurs lecteurs est à peine supérieur à celui des deux autres. Quant au *Times* au *Daily Telegraph* et au *Morning Post*, qui figurent en queue, ils sont pourtant les quotidiens les plus influents. D'où il suit que les gros tirages ne sont pas toujours synonymes d'influence. Il y a les idées, et ce n'est pas dans les journaux les plus répandus, mais les moins lus, qu'on les trouve.

Autre constatation: si le tableau reproduit ci-dessus est vrai, il sort chaque jour, des presses londoniennes, 9,760,000 exemplaires de journaux. Et cela sans tenir compte des feuilles moins importantes.

Histoire de chasse

Marius fait l'ouverture il va partir tout équipé; mais en disant adieu à sa femme, il s'écrie:

— J'ai oublié mes lunettes noires!

— Tes lunettes? Pourquoi faire?

Marius, regardant avec pitié sa compagne, daigne expliquer:

— Tê! pour que le gibier ne me reconnaisse pas!

A propos de divorces

Le divorce est une plaie. S'il ne manque pas de gens, même parmi les catholiques, pour reprocher à l'Eglise son intransigeance en cette matière, combien d'autres, qui ne partagent pas nos croyances et louent l'Eglise de défendre avec autant de fermeté l'indissolubilité du lien conjugal, et, partant, l'équilibre social.

Un écrivain bulgare analysait récemment, dans le journal français de Sofia, les causes principales du divorce, "phénomène, écrit-il, qui désagrège la société".

D'après lui, il y a tout d'abord "la conscience que prend la femme moderne de sa personnalité exigeant un traitement équitable et ne supportant nulle contrariété". On devrait, affirme-t-il, ensuite, dans les écoles, enseigner aux garçons les devoirs d'un chef de famille, comme on le fait pour les jeunes filles et ainsi disparaîtrait ce manque d'unité dans l'enseignement scolaire qui est une autre cause des divorces.

Une troisième cause réside dans la mode de raccourcir la période des fiançailles et de précipiter le mariage. Puis viennent l'écart dans l'âge des conjoints, l'état de santé, la disproportion entre la culture intellectuelle des époux, l'humeur versatile d'un des conjoints, tel ou tel vice du mari ou de la femme.

Chose curieuse, l'argent, ou plutôt le manque d'argent n'est pas signalé. Dans la plupart des cas, il est vrai, le manque d'argent ne peut être qu'une cause indirecte. Mais au fond, croyons-nous, l'augmentation des divorces va de pair avec l'abaissement du sens moral et de l'esprit religieux. L'Eglise est là pour l'empêcher.

**

Les morues sont aux anges

Si les mères eussent dû, depuis longtemps, consacrer aux morues un monument de reconnaissance, les morues, à leur tour, devront bientôt en élever un autre aux docteurs Bills et Lepsky.

Le docteur Charles-E. Bills, américain, vient en effet d'établir que l'huile de foie de morue est de cent à quatre cents fois moins riche en vitamines A et D que les huiles qu'on tire du maquereau, du thon, de la perche de mer et de l'espadon.

Quant au docteur Lepsky, russe, il aurait apporté la preuve irréfutable que le caviar, très chargé en vitamines D, remplace parfaitement, et dépasse dans ses effets, l'huile — douloureuse — de foie de morue.

Quels petits veinards que les enfants russes de demain qu'on va fortifier au caviar!

Vitamines A, vitamines D, demanderez-vous, qu'est-ce que c'est ?

Apprenez que les vitamines A sont des facteurs de croissance et les vitamines D des agents antirachitiques.

Heureuses morues! n'ayant plus rien à craindre pour leurs entrailles, elles n'auront plus qu'à se mettre au balcon, si on peut dire, pour voir défiler en rangs serrés les maquereaux, les thons, les perches, les espadons allant faire le sacrifice de leur foie aux enfants des hommes.

Et si la proportion établie par le docteur Bills se vérifie, ceux-ci deviendront au moins cent fois plus grands que sous le régime de la morue.

FIDELITE

*Pour sa splendeur, peut-être, il fallait des trophées
De cœurs vilipendés, de vénales amours,
Puisque j'ai vu partir, railleuse, en ses atours,
Celle qui vint un soir, comme viennent les fées...*

*Non! Comme de vapeurs très blondes des agrafées,
Ma croyance voudra l'onrôler toujours:
Pour sa voix qui frissonne et son pas de velours,
Mes rêves ne seront que discrètes nymphées;*

*Et mon âme, où naissaient les bruissements émois,
Inclinera souvent sur les heures amères
Son souvenir premier aux caresses d'or frais,*

*Comme les blancs esprits qu'inventent les grand'mères
Et qui viennent, la nuit, sur nos songes, parfois,
Croiser leurs ailes d'or d'où pleuvent des chimères...*

GEORGES-ANDRÉ

Pour les femmes seules

Quatorze femmes — y compris le capitaine et l'équipage — du voilier français *Femme*, vont faire une croisière dans les parages de la redoutable "Costa de la Muerte", près de Vigo, avant d'achever un voyage de navigation autour du monde, qui aura duré quatre ans.

Le voilier *Femme* est une école où des femmes et des jeunes filles s'adonnent à un entraînement spécial, en vue de se qualifier pour un titre de pilote ou de capitaine au long cours.

Tout l'équipage de ce voilier est formé de jeunes filles appartenant à la meilleure société française. Avant de s'embarquer, en septembre 1931, pour un voyage autour du monde qui va prendre fin, chacune d'elle a dû verser 30,000 francs en dépôt. Le capitaine de *Femme* est Mme Dupont, épouse d'un officier de marine français. Il n'y a pas d'homme à bord.

**

Colliers de perles

Le docteur Aveline faisait récemment au Cercle militaire de Paris, devant l'Association des Assistantes du Devoir Social, une conférence sur la radiesthésie appliquée à la médecine.

Il établissait que certains corps dégagent des ondes qui peuvent nous être nuisibles et auxquelles il convenait souvent de faire remonter la responsabilité de maux en apparence inexplicables.

Après divers exemples, il en vint à cette affirmation: "La perle émet des ondes toxiques et il est prouvé que c'est sous la forme de collier qu'elle est la plus dangereuse. Les perles japonaises sont un peu moins suspectes que les perles naturelles. Seules les perles fausses sont sans effet".

A ces mots, plusieurs des auditrices touchèrent le collier qu'elles avaient au cou. Mais aucune ne songea à l'enlever.

Est-ce parce qu'il était faux ?

Non pas! Mais parce qu'aucun danger ne pourra faire abandonner à une femme un ornement qui lui paraît sévère.

**

A bord de la "Normandie"

Le géant des mers, "Normandie", qui bat tous les records de vitesse, de tonnage et de luxe, est une véritable ville flottante. Voici quelques chiffres à l'appui de cette assertion.

1,300 hommes d'équipage et un nombreux état-major assurent la bonne marche du bateau et des services; plus de 2,000 passagers peuvent trouver place dans les cabines des trois classes. Cela fait donc plus de 3,500 personnes dont il faut assurer le ravitaillement pendant les neuf jours de la traversée aller et retour.

Pour nourrir tout ce monde, le navire emporte à chaque voyage 70,000 œufs, 7,000 poulets, 50,000 livres de pommes de terre, 32,000 livres de viande, 12,000 livres de poisson, 860,000 livres de graisse, 24,000 litres de vin, 7,000 bouteilles de vin vieux et champagne, 2,500 bouteilles de liqueurs et 10,000 bouteilles d'eau minérale.

Les offices du bord renferment 57,000 verres, 56,000 assiettes, 28,000 tasses et soucoupes, 12,000 couteaux, 15,000 cuillers, 14,000 fourchettes, 15,500 nappes, 130,000 serviettes de table, 45,000 torchons, 38,000 draps, 5,800 couvertures, etc., etc.

**

VICTOR HUGO ET LES FEMMES, par Raymond

Escholier, coll. "Hier et Aujourd'hui", Flammarion, édit. On célèbre cette année, le cinquantenaire de la mort de Victor Hugo. Si l'homme, privé et public, le philosophe prête à discussion et mérite autre chose que des éloges, le poète, par contre, le littérateur, est digne de toutes les admirations. C'est un géant, un porteur de rythmes comme il y en a peu.

Comme on l'a dit, "une gloire majestueuse cache pour la foule le cœur de Victor Hugo!" S'il est vrai que la vie et l'œuvre du poète sont inséparables — tant pis pour l'œuvre alors qui en souffrira — tout ce qui éclaire la première permettra de mieux comprendre la seconde. C'est pourquoi le petit livre de M. Escholier présente un très vif intérêt. Le biographe a puisé dans les confidences du poète, dans sa correspondance. Et celles que Victor Hugo a aimées passent dans un halo de douce lumière sous les yeux du lecteur ému et charmé.

L'hérédité

UNE des plus malfaisantes théories du fatalisme transmises à travers les siècles est celle qui invoque la destinée pour expliquer une maladie acquise. Les maladies véritablement héréditaires sont plutôt rares, — on peut les compter sur les doigts et elles sont relativement peu importantes si on les compare à l'armée fantastique que composent toutes les autres maladies qui font tant de ravages.

Cela ne veut pas dire toutefois que les unions entre anormaux physiques ou psychiques soient recommandables, car nous ne savons hélas que trop les résultats désastreux tant pour la société que pour la famille que telles unions apportent.

Rien ne prouve que le cancer est héréditaire pas plus que le durcissement des artères ou certains changements physiologiques de dégénérescence se produisant quelquefois chez l'individu d'âge moyen ou chez le vieillard.

Parmi toutes les maladies que l'on est porté à croire héréditaires se trouve la tuberculose; une foule de gens croient fermement, si un membre de leur famille est atteint de tuberculose, qu'il tient cette maladie d'un autre membre décédé antérieurement de ce mal, dussent-ils quelquefois remonter à quelques générations. Si ces gens regardaient plutôt autour d'eux, ils trouveraient souvent la source de contamination bien près d'eux. Certains

cas chroniques insoupçonnés et non diagnostiqués sont responsables d'un grand nombre d'autres cas; ces personnes n'étant pas assez malades pour se mettre au lit, on ne les croit pas atteintes. Elles passent pour bronchitiques, pour asthmatiques, mais non pour tuberculeuses, et cette ignorance du danger est cause de la transmission de la maladie.

Il est donc reconnu que la tuberculose n'est pas héréditaire; c'est une maladie qui est transmise de personne à personne, ou par la consommation d'un lait non pasteurisé.

Nombreux sont ceux qui viennent au monde avec une constitution faible et se trouvent ainsi peu préparés pour les luttes de la vie; c'est pourquoi toutes les précautions doivent être prises pour prévenir la maladie tout en ménageant le moral des individus et en évitant une sollicitude trop exagérée et trop apparente, ce qui fait souvent plus de tort que de bien.

Bien que la tuberculose ne respecte ni les personnes ni la société, l'on sait qu'elle rencontre des terrains plus ou moins fertiles pour son développement. Efforçons-nous donc de nous tenir dans un aussi bon état de santé que possible afin d'être en mesure de lutter contre les attaques de la maladie et en sortir victorieux.

Service d'Hygiène de
l'Association Médicale Canadienne et de
Compagnies d'Assurance-Vie du Canada

La santé

AVANT de vous installer dans une maison vous vous assurez, n'est-ce pas, si les matériaux de construction sont de bonne qualité et si la maison est bien bâtie. Vous voulez habiter une belle maison, mais vous désirez aussi qu'elle soit durable.

Comme votre maison, votre corps, lui aussi, a besoin de bons matériaux de construction, et ce sont vos aliments qui vont vous les assurer. La santé de votre corps demande une alimentation ordonnée suivant les besoins de l'organisme.

Les substances protéiques occupent la première place parmi les matériaux de construction que réclame votre corps; elles sont indispensables pendant les années de croissance. Nous employons surtout les substances protéiques d'origine animale qui se trouvent dans la viande, le poisson, les oeufs, le lait et le fromage. Ces substances se trouvent aussi dans les fèves et les pois.

Vous avez besoin de conserver la chaleur de votre corps, et les aliments qui vous aideront à le faire sont le lait, le beurre, les viandes grasses et les noix. Si vous travaillez au dehors l'hiver, vous devez prendre plus de mets gras.

Vous avez besoin de renouveler l'énergie que votre corps dépense en travaux musculaires, et dans ce but vous allez vous servir de céréales, de

patates et de sucre. L'ouvrier et l'enfant qui grandit ont surtout besoin de ces aliments.

Le lait, les fruits et les légumes d'où votre corps prend les matériaux de construction, sa chaleur et son énergie, lui fournissent aussi les sels minéraux, tels que le calcium et le phosphore, qui font des dents et des os sains et qui pourvoient au fonctionnement normal des organes.

Les aliments celluloseux que vous prenez vous facilitent l'institution de bonnes habitudes journalières. Le chou, le céleri et le son sont des aliments celluloseux.

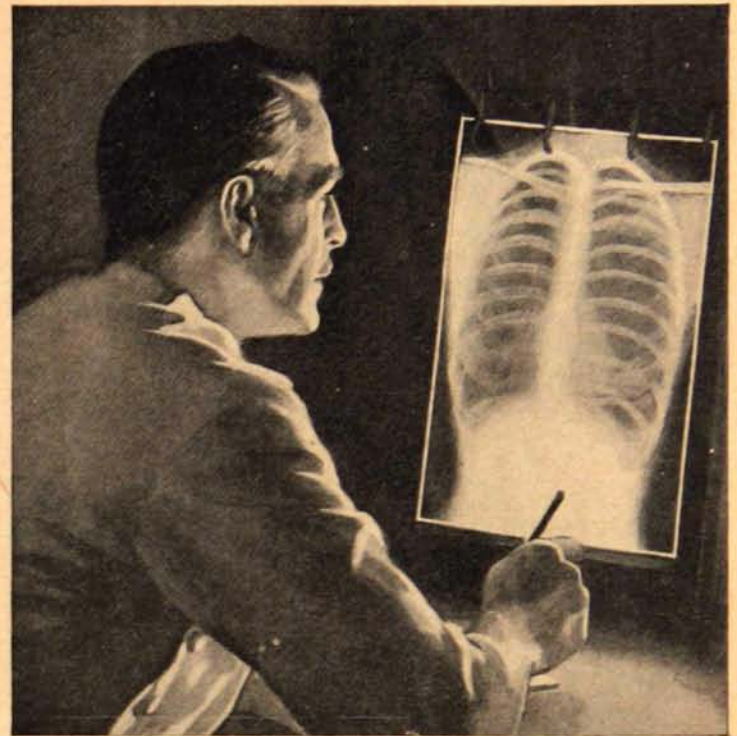
Le lait, les fruits et les légumes contiennent aussi les vitamines dont votre corps a besoin, et dont il en est plusieurs. Le corps demande une quantité suffisante de ces diverses vitamines pour se maintenir en santé et pour qu'il puisse résister aux infections.

Vous voyez donc que vous devez ordonner votre régime alimentaire suivant votre âge et votre métier. A tout âge, il faut prendre, tous les jours, du lait, et des fruits et des légumes à l'état frais.

Une alimentation bien ordonnée assure, en large mesure, la santé du corps.

Service d'Hygiène de
l'Association Médicale Canadienne et de
Compagnies d'Assurance-Vie du Canada

Combattez la Tuberculose par des moyens modernes



S'il y a des ombres tuberculeuses cachées, le regard pénétrant des rayons X les découvre.

LE nombre des nouveaux cas de tuberculose a diminué en 1934; la mortalité due à cette maladie fut plus basse que jamais. Mais il ne faut pas pour cela perdre de vue que la tuberculose a tué environ 7,000 personnes au Canada l'an dernier, et qu'elle est encore la principale cause de décès entre les âges de quinze à quarante-cinq ans.

Dès l'apparition des signes suspects — lassitude excessive, douleurs de poitrine, amaigrissement, toux persistante, crachements de sang — on devrait s'empresse de recourir au diagnostic d'un spécialiste. La valeur d'un tel diagnostic précoce, aidé par les épreuves de laboratoire, les rayons X ou la radioscopie, est démontrée par l'accroissement du nombre des guérisons complètes.

Depuis que le Dr Trudeau a marqué la voie il y a cinquante ans et qu'il a prouvé que la "consomption" pouvait

être arrêtée, un nombre incalculable de tuberculeux ont recouvré la santé par la cure d'air, de soleil, d'alimentation et de REPOS.

Aujourd'hui les médecins possèdent un autre moyen qui rend de grands services dans bien des cas, bien qu'il ne s'applique pas toujours — le pneumothorax artificiel ou la compression du poumon. Le spécialiste peut, s'il le juge à propos, compresser un poumon malade aussi longtemps que c'est nécessaire et laisser fonctionner l'autre poumon. Le poumon malade guérit plus vite, grâce à ce repos forcé. Sous l'œil connaisseur et vigilant du spécialiste, ce traitement hâte des guérisons en nombre toujours croissant dans les sanatoriums et les foyers.

La tuberculose, dépistée et traitée dès le début, peut être arrêtée et réprimée dans la plupart des cas. Faites venir la brochure de la Metropolitan: *La Tuberculose*. Ecrivez au Service des brochures 10-R-35.

METROPOLITAN LIFE INSURANCE COMPANY

FREDERICK H. ECKER,
PRÉSIDENT



BUREAU CHEF
CANADIEN,
OTTAWA

AU SERVICE DU CANADA DEPUIS 1872



Ely CULBERTSON

Les bons et les moins bons coups des experts

Je n'ai jamais songé, avec regret, à la somme de labeur que, cependant, faute de temps, je puis difficilement accomplir afin de répondre aux centaines de lettres que le courrier m'apporte quotidiennement. Ces lettres me sont précieuses et démontrent l'intérêt intense qui se développe en faveur du merveilleux jeu de Bridge; elles constituent également autant de causes qui mettent à l'épreuve les théories que je préconise.

Si j'ai le malheur de faire une impasse, on ne me permet pas de l'oublier en paix. Des centaines de lecteurs sont à l'affût et s'ils me prennent en défaut, ne manquent pas de me le rappeler. Ce châtiement que je mérite grassement produit chez moi le meilleur effet. Lorsque j'écris un de mes livres, un article de journal ou dans une revue, je n'ai pas à me relire pour savoir si mes écrits sont à toute épreuve: je n'ai qu'à attendre. Et si trois semaines se passent sans que je reçoive des commentaires défavorables, je suis dès lors assuré que je n'ai pas péché.

Je ne puis jamais offrir d'excuse. Je ne dois pas prétexter mes nombreuses occupations; dire que lorsque j'ai écrit l'article incriminé le temps m'a fait défaut, que je n'ai pas analysé suffisamment la main. On me croira, peut-être, mais on ne m'offrira aucune sympathie, et on ne conviendra pas que je me suis servi d'une main pour illustrer un point spécifique; et absorbé à faire ressortir ce point en particulier, j'ai laissé au second plan la discussion du jeu de la main en question. Je ne puis davantage invoquer la stupidité des compositeurs; ces mécréants ont déjà plein le dos de mes doléances, et je dois laisser, en douceur, les lecteurs continuer leurs critiques.

Une erreur impardonnable

Afin de démontrer jusqu'à quel point on s'évertue à me trouver en faute je reproduis ici la main qui suit, laquelle me servait d'exemple pour illustrer un principe d'enchères:

♠ 6 2			
♥ R 7 4			
♦ A 10 5 3			
♣ 7 4 2			
♠ D V 10	N	♠ 9 8 5 3	
♥ A D 8 2	O	♥ 10 9	
♦ D 8 2	E	♦ V 6 4	
♣ 9 6 3	S	♣ D V 10 5	
♠ A R 7 4			
♥ V 6 5 3			
♦ R 7			
♣ A R 8			

Sud donner déclare un pique. *Ouest* passe. *Nord* deux carreaux. *Est* passe. *Sud* deux sans atout, et tous passent y compris *Nord* qui d'après moi aurait dû être humilié de son passe parole.

Mes commentaires étaient à l'effet que *Nord* fit une erreur en déclarant deux carreaux n'ayant que un point et demi d'honneur; il aurait dû donner un sans atout; mais ayant légèrement surévalué sa main en faisant une première réponse à deux carreaux il devait avoir ensuite le courage de monter l'enchère à trois sans atout; et je disais que ce contrat pouvait se faire.

Le
BRIDGE
ILLUSTRÉ
♠ ♥ ♦ ♣ par Rosaire PRIEUR ♠ ♥ ♦ ♣

Place aux dames

UN MOUVEMENT FEMININ DE GRANDE ENVERGURE

UN intéressant projet vient d'être conçu par Madame Paradis — épouse du docteur Paul Paradis de Loretteville, à Québec. — Cette charmante Québécoise a résolu de répandre à profusion chez son sexe la science du bridge-contrat. Sans chercher noise aux hommes, dont la vanité surpasse malheureusement trop souvent la compétence, madame Paradis compte rendre des points à ces messieurs et elle s'appuie entièrement sur l'élément féminin pour créer, dans notre province, une vaste organisation dont les relations s'étendront à tous les centres importants du Québec.

Madame Joséphine Culbertson, la célèbre vedette contemporaine a déjà accepté de patroniser honorairement l'œuvre dont Madame Paradis, la fondatrice, sera la présidente active à vie.

Les autres officières, à savoir: deux vice-présidentes par ville et une capitaine pour chaque cercle, seront d'abord choisies parmi les dames dans le monde du bridge des villes intéressées. Plus tard, elles seront soumises au suffrage.

D'après le projet de Madame Paradis, les rencontres auront lieu semi-mensuellement dans l'après-midi; le nombre d'équipes sera fixé par les officières locales mais les séries de mains qui seront jouées seront les mêmes pour tous les cercles; ces mains seront préparées et distribuées, scellées, par un expert canadien désigné par M. Ely Culbertson lui-même.

Les équipes Nord-Sud et celles de Est-Ouest lutteront respectivement entre elles comme cela se fait annuellement aux parties olympiques. Le pair de chaque main ne sera connu et publié que le jour suivant les rencontres. De toute façon, aucune personne, même les officières, ne connaîtront à l'avance comment les enchères devront se faire ni le résultat du jeu des cartes.

En accordant sans réserve notre adhésion au projet de Madame Paradis, nous avons compris les avantages de sa réalisation au point de vue social; nous anticipons aussi de sa diffusion le progrès bien compris chez les femmes du Canada français de la science du bridge-contrat; le bridge-contrat lui-même, lorsqu'on s'y adonne avec conviction et sincérité, corrige les défauts les plus vulgaires et développe des qualités exquises qui ajouteront davantage à celles que la femme canadienne exerce habituellement avec autant de tact et distinction que de bienveillante modestie.

Rosaire PRIEUR

Les applications aux différentes charges, peuvent, dès à présent, être adressées à Madame Paul Paradis, 272 rue Racine, Loretteville, Québec, ou au soin de LA REVUE MODERNE, à Montréal.

C'est en faisant cette affirmation de "pouvait" on lieu de "aurait pu" se faire que je me mis sur le dos les quelques centaines de lecteurs qui me harassèrent de leur sarcasme.

J'aurais parié ma vie que trois sans atout pouvait se faire contre tout venant y compris moi-même exception faite des lecteurs malcommodes.

Néanmoins j'avais affirmé un fait et ce fait n'était pas, je dû donc recevoir la peine d'être au péché.

Voici, entre autres, la lettre de M. Simon Legree, qui me fait voir comment j'avais erré, et que *Nord* a bien fait de limiter le contrat à deux sans-atout: Si *Ouest* attaque de la dame de cœur, la carte d'entrée (le roi de cœur) disparaît et les carreaux de *Nord* ne peuvent plus se réaliser.

Il n'y a rien d'illogique dans cette sortie. *Nord* devait avoir une carte d'entrée, pourquoi ne serait-ce pas le roi de cœur? Si *Nord* ne couvre pas avec le roi *Ouest* jouera indifféremment l'As et un petit cœur, ou même un petit cœur; de toute façon la rentrée est impossible et le contrat également.

Vous voyez, M. Culbertson, que *Nord* a été sage de passer deux sans-atout, et que sa déclaration de deux carreaux n'était pas très mauvaise.

Mais même après le malheureux exemple de cette main, je vais continuer à vous faire

confiance car je trouve vos article très intéressants.

Votre bien dévoué,

Simon LEGREE

Toutes les lettres que je reçois ne sont pas aussi cruelles. Dans plusieurs on pose des questions qui dénotent l'ardent désir d'étudier et la soif d'apprendre. D'autres me disent des choses que j'ignorais; à ceux-ci j'adresse ma profonde gratitude.

Les plus grands progrès qui ont été faits dans la science du Bridge-Contrat, ont généralement pris leur origine dans l'étude d'un point d'essence mineure, puis analysé sous toutes ses formes par un adepte jusque là inconnu dans le monde des tournois, devait finalement indiquer une vérité nouvelle que les analystes bien connus n'avaient pas encore réalisée.

Si ces collaborations de grande valeur au développement de la science du bridge sont précises et faciles d'adaptation à la masse du public bridgeur, elles trouvent une diffusion facile, grâce aux bons offices des experts de *Bridge World*, la grande chambre de compensation, (clearing house) au sein de laquelle se retracent le produit des efforts d'une collectivité de milliers des meilleurs joueurs.



Joséphine CULBERTSON

Le pour et le contre

Aux premiers temps du Bridge-Contrat, on employait toute une série de signaux d'arrêts; la plupart se traduisaient par un saut à la manche en vertu du principe de préemption. Si *Sud* faisait une enchère de un cœur, *Nord*, en montant à quatre cœurs voulait dire à son partenaire de s'en tenir à la manche. Dans le cas où *Sud* ouvrait par un cœur et *Nord* déclarait trois sans-atout, ce dernier entendait mettre fin à l'enchère. Si *Sud* demandait un cœur *Nord* deux carreaux et *Sud* sautant à la manche en cœur donnait encore un signal d'arrêt.

Il est vrai que ce système d'enchères accordait, assez souvent, aux demandeurs le contrat et parfois une ou deux levées additionnelles; il est également vrai lorsqu'on l'employait avec une main moyenne, comme enchère préemptive, ou parvenait quelquefois à couper les communications entre les adversaires. La déclaration d'arrêt avait cependant un bon côté; celui de rendre muet l'associé; ce dernier devenait généralement si perplexé qu'il n'osait plus parler.

Aujourd'hui, ces signaux ne s'emploient plus; ils ont causé la perte d'un trop grand nombre de chelems. Mais il y a des gens qui s'en rappellent encore et qui, à certains moments, sont enclins à s'en servir à nouveau et plus particulièrement lorsqu'il s'agit de pratiquer le principe de la limite de force qui est caractéristique du système Culbertson.

D'après Culbertson, la plupart des enchères sont limitées, mais dans quelques cas particuliers, ces limitations sont sujettes à une sévérité tellement absolue, que la réponse doit être spécifique. Voici quelques exemples:

1° — Lorsqu'il s'agit de faire une enchère préemptive au-dessus de la déclaration d'ouverture du partenaire de un dans une couleur.

2° — Pour faire une déclaration au-dessus de un sans-atout de son partenaire avec une couleur majeure de quatre cartes.

3° — Enlever par un trois sans-atout, une ouverture de un dans une couleur.

Voilà donc des cas où le système Culbertson exige une limite de force, sans pour cela faire de ces déclarations des signaux d'arrêts. Respectivement, ils indiquent soit des mains médiocres, moyennes, ou très puissantes. Aucune de ces mains nient la possibilité d'un chelem. Lorsque le partenaire reçoit une réponse, dont le minimum en puissance est déterminé, c'est à lui de se rendre compte si le chelem est probable et c'est aussi à lui de l'entreprendre.

Prenons pour exemple le — L'enchère préemptive de quatre cœurs en réponse à l'enchère d'ouverture de un cœur. Cette enchère dénote une main faible avec moins de un et demi point d'honneur, au moins cinq atouts et un singleton.

La déclaration ne dit pas spécifiquement de rester là, mais elle dit qu'un chelem n'est pas probable à moins que l'ouvreur se croit capable de faire douze plis en escomptant un seul point d'honneur dans la main de son partenaire.

2e — Le double saut de quatre en couleur majeure sur l'ouverture de un sans-atout indique une force maximum de une et demi point d'honneur et une suite d'au moins six cartes dans la couleur

(Suite à la page 17, 3e colonne)



WALTER MALOWAN, directeur de la "Rédaction Etrangère", au Bridge World à New-York — qui contribuera une série d'articles dont le premier paraît aujourd'hui.

• • •

Que feriez-vous, pourvu que vous ne perdiez pas connaissance, en relevant treize cartes de la même couleur.

Si vous êtes doué d'un esprit fort, exempt d'affection cardiaque, votre première pensée serait sans doute de prendre le grand chelem et vous en tenir là. Mais si, généralement, cette déclaration serait à propos, elle ne serait pas à l'épreuve d'adversaires fûtés, et pourrait, dans ce cas, devenir radicalement mauvais.

Votre jeu extraordinaire dénote la probabilité de jeux également étranges dans les autres mains; n'est-il pas logique que les adversaires fasse une tentative afin d'éviter, contre eux, le grand chelem, en gageant sept dans une couleur plus chère?

Les grands maîtres au Bridge se sont eux-mêmes souvent demandé à quelle stratégie ils auraient recours si le cas se présentait pour eux.

Quelques uns ont exprimé l'opinion qu'il valait mieux faire une déclaration d'ouverture de deux, afin de cacher la composition et la force d'un tel jeu, quitte par la suite à sauter au chelem plus ou moins tôt suivant l'enthousiasme et l'encouragement du partenaire.

Un de nos grands joueurs, qui très à propos, s'éloigne assez fréquemment des règles ordinaires, recommande un passe-parole, dans le cas ci-dessus. Naturellement l'opinion qu'il exprime, trouve une explication dans son espoir que plus tard, lorsque le grand chelem sera gagé, il saura s'attirer un *contre* qui lui permettra en surcontrant de prendre jusqu'à la dernière goûte le contenu de la cruche.

Mais ces suggestions ne manquent pas d'inconvénients. Après l'ouverture de deux, le partenaire éfaré, après la déclaration finale en couleur du chelem, pourrait fort bien convertir l'enchère à sans-atout. Et si, dans le cas d'un passe-parole les trois autres joueurs allaient en faire autant, voyez un peu comment dans les deux cas l'auteur serait confit.

À notre avis une ouverture à un serait probablement aussi logique que toute autre avec une main aussi parfaite. Un opposant du fameux Harold S. Vanderbilt apprit un jour, à son grand chagrin, comme c'est dangereux de gager le grand chelem d'emblée. C'était au temps du "goulach", les quatre joueurs passant on redonnait les cartes sans les mêler. Le partenaire de Vanderbilt ouvrit les enchères à un dans une couleur et le suivant sûrenchérit à sept cœurs. Vanderbilt qui tenait lui-même une bonne main se rendit immédiatement compte de la composition du jeu adverse et contracta sept sans-atout; il retraça facilement dans la main de son associé les hautes cartes qui lui manquaient en escomptant que le coté à sa gauche n'avait pas de cœur pour entreprendre l'attaque. Peu de joueurs auraient pu démontrer autant de courage et soutenir si crânement leurs convictions.

Je me sens passer un frisson dans le dos, à la pensée de passer parole avec une main parfaite, cela me rappelle la fin malheureuse de la main suivante que je détenais un jour!

Pique. — Cœur, R7., Carreaux, A. 9. 4. Trèfles, A. V. 9. 7. 6. 4. 3. 2.

Code International du Bridge

élaboré et promulgué par

LE PORTLAND CLUB LE WHIST CLUB
9, St. James Square, Londres 9, east 62nd Street, New-York

LA COMMISSION FRANCAISE DU BRIDGE
6, Place de la Concorde, Paris

Règles du CONTRAT-BRIDGE
(Suite)

Article 42

Si un joueur:
a) Annonce plus de sept trics;
b) Contre ou surcontre quand la règle lui interdit de le faire;
c) Contre l'annonce de son partenaire;
d) Contre ou surcontre une annonce que son partenaire a déjà contré ou surcontré;
e) Nomme, en contrant ou surcontrant, une couleur qui n'est pas celle qui peut faire l'objet d'un contre ou d'un surcontre;
f) Fait une déclaration quelconque en dehors des règles et qui n'est pas visés par les articles 39, 40 ou 41, l'adversaire placé à la gauche du fautif a le droit:
I. Soit de demander une nouvelle donne;
II. Soit de considérer l'annonce comme nulle, auquel cas les déclarations continuent comme si le fautif avait passé parole;
III. Soit de maintenir la déclaration dans les cas a) ou b).
Dans le cas a), l'enchère supérieure à sept trics est ramenée à sept trics.

Autres demandes irrégulières.

Article 43

Après la fin de la donne, mais avant que la période des déclarations soit close:
a) Si un joueur montre:
Sans vouloir attaquer, une seule carte n'ayant pas rang d'honneur, le joueur qui deviendra le Demandeur, dans le cas où la faute provient d'un de ses adversaires, a le droit:
I. Soit de faire étaler la carte;
II. Soit d'exiger du partenaire du fautif de ne pas entamer dans la couleur de la carte montrée;(1)
b) Si un joueur montre:
Une seule carte ayant rang d'honneur, ou une carte plus basse en voulant attaquer, ou plus d'une carte, l'adversaire placé à sa gauche peut demander une nouvelle donne.

Cartes montrées pendant la période des déclarations.

(1) La désobéissance à la commande constitue une renonce. (Définition XXXIX).

(A suivre)



J. Rolland SYLVESTRE

Comment jouer la main en atout

Quand faire tomber et quand ne pas faire tomber les atouts est un des problèmes les plus difficiles à résoudre pour les joueurs qui n'ont pas encore l'expérience du jeu.

Plus de mains sont perdues pour ne pas avoir tiré les atouts au bon moment que par n'importe quelle autre manière de mal jouer les cartes.

Les atouts sont les cartes qui contrôlent généralement le jeu et le deux de pique quand pique est la couleur d'atout peut avoir beaucoup plus de valeur que l'as d'une autre couleur.

La main suivante est un des cas où l'on doit tirer les atouts au bon moment.

Vous êtes le déclarant et détenez la main (Sud) jouant un contrat de quatre piques:

♠ V. 8 3 2
♥ 7 6 5
♦ A D V
♣ 9 3 2

♠ D 10	N	♠ 7 5
♥ 4 2	O	♥ V 10 9 8 3
♦ R. 9 8 6 2	E	♣ 10 4
♣ A R V 7	S	♦ D 10 6 5

♠ A R 9 6 4
♥ A R D
♦ 7 6 5
♣ 8 4

Quest ouvre du Roi de trèfle et prend la première levée et continu avec l'As de trèfle qui prend la deuxième levée; A la 3ème il joue le 7 de Trèfle et son partenaire joue la Dame et comme vous n'avez pas de trèfle vous jouez le 4 de pique; Vous prenez alors le contrôle du jeu, votre premier soin doit être de jouer l'As et le Roi de pique, vu qu'il n'y a plus d'atouts en dehors, vous prenez l'impasse du valet de carreau qui passe et prenant la main dans votre propre main avec l'As de cœur vous prenez une deuxième impasse de carreau et le reste des levées sont à vous.

Regardons maintenant ce qui aurait pu arriver si vous n'avez pas tiré les atouts aussitôt que vous avez pris le contrôle.

Dès que Ouest aura joué son As et son Roi de trèfle vous prenez la 3ème levée avec le quatre de pique et passez la première impasse du carreau et retournez dans votre main avec l'As de cœur et retournez un autre carreau au troisième carreau Est coupe votre As et retourne cœur que son partenaire coupe défaisant ainsi, par un pli votre contrat de quatre piques.

Voilà un exemple simple, qui démontre que la première chose qu'un joueur doit apprendre c'est de tirer les atouts aussitôt qu'il prend le contrôle de la main; à moins d'avoir de bonnes raisons pour ne pas le faire. Nous donnerons de ces exemples dans nos prochains articles; mais en général il y a peu à gagner à laisser trainer des atouts chez les adversaires.

J. Rolland SYLVESTRE

Professeur Associé de E. Culbertson

J'imaginai qu'il était impossible, avec ma main, que l'enchère ne s'ouvre pas, par l'un ou l'autre des trois joueurs, et je passai et tous en firent autant; le dernier ajouta la torture à l'injure en hésitant longtemps avant de me faire le dernier affront. J'avais l'espérance, qu'en prenant part aux enchères seulement au second ou au troisième tour je provoquerais en ma faveur un *contre* avantageux. En examinant les cartes, j'eus, par dessus le marché, combien de remords en constatant que mon associé détenait l'as de cœur et le roi de trèfle ce qui nous aurait assuré le petit chelem dans cette dernière couleur.

Dans un prochain article je vous raconterai une plus heureuse et unique expérience de deux joueurs ayant seulement chacun deux atouts, et réussissant le petit chelem.

Walter MALOWAN

Ouverture de la saison au club de bridge Culbertson

Le Club de Bridge Culbertson au No 3445 Avenue Laval a fait l'ouverture, la semaine dernière de sa 2ème saison de bridge avec tout le brio d'une grande fête.

Les organisateurs n'avaient rien négligé et leurs efforts furent couronnés d'un franc succès.

Le club comme par le passé sera ouvert tous les jours de 2 heures à minuit pour les joueurs de bridge au robe; les soirées de Duplicata auront lieu tous les mercredis soir. Des cartes Kem et des prix en argent seront donnés aux premiers des concours.

Les mercredis après-midi à 3 heures M. J. Rolland Sylvestre donnera des causeries dont il tirera des leçons sur le bridge pour les débutants ainsi que pour les joueurs avancés qui veulent se perfectionner.

Au cours de la saison, le club se propose d'organiser de grands tournois pour équipes de deux, de quatre, et équipes mixtes ainsi que des rencontres périodiques avec les principaux club locaux.

En un mot, le Club Culbertson qui est maintenant un des plus importants club de bridge de Montréal, est en train de donner à ses membres un programme qui s'avra plaire.

Le pou et le contre (Suite)

annoncée. Voilà un autre cas où le déclarant ne croit pas à la possibilité d'un chelem, mais sa déclaration n'est pas un signal d'arrêt, elle dit simplement que le minimum prévu d'une enchère d'ouverture à un sans-atout, ajouté à la force du répondant ne peut donner l'espoir d'un chelem.

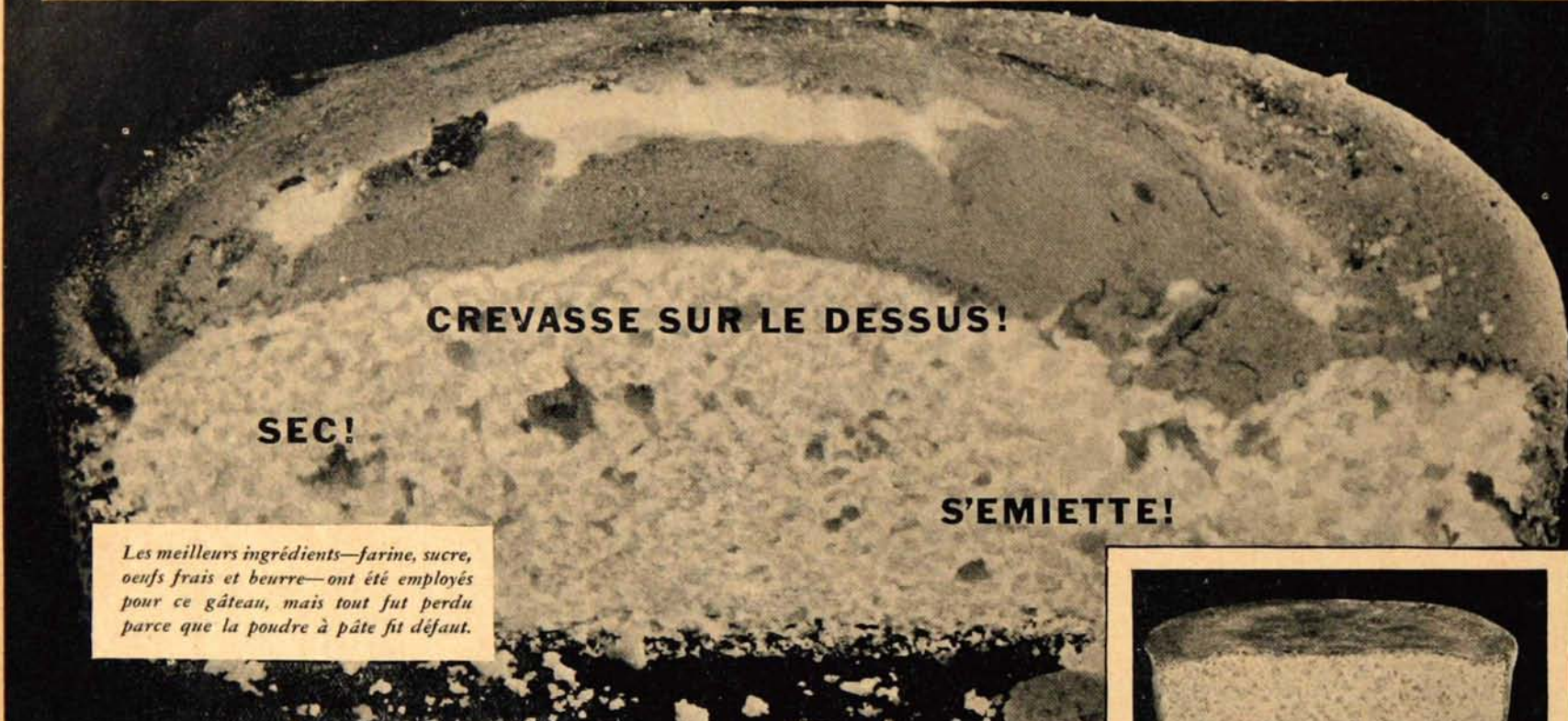
3e — La déclaration de trois sans-atout au-dessus de l'ouverture de un dans une couleur est celle qui entraîne le plus de malentendus. Elle indique une grande force — de trois et demi à quatre points d'honneurs — et toujours une distribution de 4-3-3-3. Naturellement elle invite au chelem, mais sans insistance, quoiqu'une main si puissante en points d'honneurs, réunie à la main d'ouverture, si cette dernière contient une distribution avantageuse, offre d'excellentes perspectives pour le chelem. Un grand nombre de joueurs comprennent, à tort, que cette déclaration est un signal d'arrêt quand véritablement les deux mains réunies possèdent un minimum de six points et demi d'honneurs. Jusqu'au jour où on a imposé un minimum de force pour répondre par trois sans atout à une déclaration d'ouverture de un dans une couleur, on manquait bien des occasions de faire des chelems, et la cause on devait la retracer au manque de précision des renseignements définis par l'enchère. Les chelems, grâce à la méthode Culbertson, sont maintenant plus faciles à contracter.

Joséphine CULBERTSON

Monsieur Mathieu, évêque français, qui aimait beaucoup le bridge, eut un jour le bon esprit de quitter, pour un monde plus élément, la planète des embêtements perpétuels.

Le lendemain de son arrivée au Paradis, il se présenta devant la Trinité, suivant la tradition et le décorum céleste. Emu, naturellement, mais désireux faire bonne contenance et se rendre intéressant auprès de ses Hôtes Divins, — il se prosterna respectueusement, puis se relevant ne trouva rien de mieux que cette suggestion: "Père, Fils et Saint-Esprit, nous sommes quatre... si nous faisons un bridge ? ? ?"

Ne vous exposez pas à un pareil fiasco—
Moins de 1¢ de "Magic" suffit
à protéger vos gâteaux



CREVASSE SUR LE DESSUS!

SEC!

S'EMIETTE!

Les meilleurs ingrédients—farine, sucre, œufs frais et beurre—ont été employés pour ce gâteau, mais tout fut perdu parce que la poudre à pâte fit défaut.



FAIT AVEC LA "MAGIC"

Avec la Poudre à Pâte "Magic", votre pâte lève toujours à la perfection. Vous obtenez ainsi des gâteaux comme celui-ci, légers, de consistance égale et délicieux!

Rien ne sert de confier de coûteux ingrédients à une poudre à pâte douteuse—alors que la "MAGIC" coûte si peu cher

VOUS mettez tout naturellement dans votre gâteau du sucre, du beurre, des œufs, du lait et de la farine de bonne qualité . . .

Mais choisissez-vous avec autant de soin votre poudre à pâte ?

Vous y perdez à employer une poudre à pâte inférieure. Elle ne peut que vous donner un gâteau sec et sans goût . . . quand elle ne vous fait pas rater complètement votre gâteau—et gaspiller tous ces ingrédients!

C'est pourquoi les bonnes ménagères fières de leurs gâteaux ne connaissent pas autre chose que la Poudre à Pâte "Magic".

On peut se fier absolument à la "Magic". Elle fait toujours lever la pâte à la perfection et donne de beaux gâteaux savoureux et d'une fine texture.

Pourtant, la "Magic" coûte si peu cher que tout le monde peut se la payer. Il vous en faut pour moins de 1¢ pour réussir un gros gâteau à trois étages!

Ne vous exposez pas à des échecs alors qu'il est si facile de réussir tous vos gâteaux avec la —Poudre à Pâte "Magic". Commandez-en une boîte chez votre épicière—dès aujourd'hui!

NE CONTIENT PAS D'ALUN—Cette déclaration sur chaque boîte est votre garantie que la Poudre à Pâte "Magic" ne contient ni alun, ni aucun ingrédient nuisible. **FABRIQUEE AU CANADA**



Demandez le nouveau Livre de Cuisine "Magic" pour cuire à la maison. Nombreuses recettes éprouvées . . . Postez le coupon!

GILLET PRODUCTS LM-10
 Fraser Avenue, Toronto 2

Veillez m'envoyer gratuitement un exemplaire de votre fameux Livre de Cuisine "Magic".

Nom _____
 Rue _____
 Ville _____
 Prov. _____

Les plus grandes autorités culinaires du Canada emploient et recommandent la Poudre à Pâte "Magic"

Voici ce qu'en dit Miss Ann Adam, la chroniqueuse culinaire bien connue du "Canadian Home Journal": "Dans le choix des ingrédients destinés à mes recettes, je songe à trois choses essentielles—l'économie, la valeur nutritive et la réussite. La Poudre à Pâte "Magic" remplit ces trois conditions. On n'y regagne jamais à utiliser une poudre à pâte douteuse. J'emploie et je recommande la "Magic" parce que je sais, d'expérience, qu'elle est absolument recommandable."

Essayez ce délicieux Gâteau "Magic" aux abricots

GATEAU: Mesurez 1½ tasse de farine à pâtisserie tamisée une fois; ajoutez ½ tasse de "cornstarch", 3 c. à thé de Poudre à Pâte "Magic" et ¼ de c. à thé de sel. Tamisez ensemble 3 fois. Défaites en crème ½ tasse de beurre jusqu'à consistance blanche et légère, en ajoutant graduellement 1 tasse de sucre fin; ajoutez le jaune d'un œuf et mélangez. Ajoutez 1 c. à soupe de purée d'abricots, puis les ingrédients secs tamisés en alternant avec ¾ de tasse de lait. Ajoutez 1 c. à thé d'extrait

d'amandes. Une fois le mélange bien lisse, incorporez-y les blancs de 3 œufs battus ferme. Faites cuire dans 2 moules à gâteau bien graissés, de 15 à 20 minutes, au four modéré de 250° F. Laissez refroidir.
GLACAGE: Battez 3 c. à soupe de beurre jusqu'à consistance légère, ajoutez 1 jaune d'œuf et battez. Ajoutez graduellement du sucre en poudre tamisé (environ 4 tasses) et 4 c. à soupe de purée d'abricots. Ajoutez 1 c. à thé d'extrait d'amandes. Battez jusqu'à ce

que le mélange garde sa forme. Étendez entre les étages ainsi que sur le dessus et les côtés du gâteau.
PUREE: Lavez comme il faut ¼ de liv. d'abricots évaporés. Faites tremper dans juste assez d'eau tiède pour recouvrir. Une fois mous, ajoutez ½ tasse de sucre granulé et cuisez de 15 à 20 minutes ou jusqu'à ce qu'assez mous pour passer par la passoire. (Cette purée se conserve quelque temps dans un pot en verre, toujours ainsi prête à servir.)

ROMAN COMPLET par Mary FLORAN

Fiancée Imaginaire

Méfiez-vous des fiancées des morts.

Henry BORDEAUX

I
PAULE remonta dans sa chambre, très triste.

Elle s'assit sur un fauteuil Louis XV, garni de cretonne à fond rose, qui était placé près de la croisée et, machinalement, regarda au dehors.

La perspective, pourtant, manquait de charme. La fenêtre donnait sur une cour pavée, étroite, assombrie par les bâtiments en forme de fer à cheval qui l'entouraient. L'ouverture de ce demi-cercle était figurée par la grand'porte, accompagnée, à droite et à gauche, d'un haut mur qui longeait la rue et en cachait l'aspect.

Cette disposition donnait à l'abord de cette maison, très vaste et ancienne, une austérité qui s'augmentait du calme du quartier où elle était située. Aucun bruit, aucun mouvement ne pénétrait derrière les épaisses murailles, faites, semblait-il, pour abriter de tout contact extérieur des existences sérieuses et les y tenir enclousés dans la paix d'une retraite consentie.

Paule, donc, regardait le vide et écoutait le silence.

Sa mélancolie augmentait à la réflexion, et ses yeux s'embaient de larmes. Tout à coup elle se leva, déposa sur le lit le chapeau très souple dont elle était coiffée, dépouilla la jaquette de son tailleur bleu marine, puis vint se camper devant l'armoire à glace, peinte en blanc et laquée, avec le rehaut d'un filet rose, et, là, longuement, de la tête aux pieds se considéra. La glace fidèle lui renvoyait l'image banale d'une de ces jeunes filles dont on dit généralement: "Ni bien, ni mal." Sa stature était moyenne, sa taille bien prise. Elle était maigre, mais sans excès désavantageux; ses pieds, ses mains, étaient quelconques. Son visage? On ne pouvait dire qu'il fût beau, mais il n'était pas désagréable à regarder. Les traits n'en étaient pas fins, mais pas non plus irréguliers. Les yeux, d'une nuance indécise, entre le gris et le bleu, manquaient d'expression et de brillant. Et la chevelure abondante, d'un vague châtain clair, était terne et sans reflets. Paule se sourit à elle-même, non par une complaisance, bien distante de sa pensée actuelle, mais pour se renseigner sur la valeur de ce sourire. Il transformait la physionomie en l'éclairant de la blancheur des dents, et lui donnait, par cette animation passagère, la vie qui y manquait. Il ne réussit pas, néanmoins, à rassurer Paule dans l'examen qu'elle faisait de sa personne. Elle considéra longtemps son teint qui était sans éclat; ni blanc, ni rose, ni même de ce joli ton ambré qui fait la beauté de certaines femmes. Il était d'une pâleur grisâtre et sans transparence, sous la peau épaisse et lisse.

Paule regarda encore son cou, que la robe laissait à nu et qui était un peu long, mais, à la nuque, d'une jolie ligne. Elle releva ses manches pour regarder ses bras, minces mais gracieux.

Puis elle vint retomber sur son fauteuil et appuya son front sur une de ses mains. — Je ne suis pas plus mal que tant d'autres, se dit-elle presque haut, pourquoi donc toutes sont-elles choisies, aimées, et moi seule, dédaignée? Cette interrogation, Paule Delfeuil se l'était souvent posée.

Comme toutes les jeunes filles, elle désirait se marier. Ses deux sœurs aînées et son frère l'étaient; elle, la dernière, n'en avait pas eu l'occasion.

Depuis plusieurs années, sa mère la menait consciencieusement dans toutes les réunions où s'élaborent généralement les mariages. Elle en avait même donné plusieurs. Partout, Paule trouvait un favorable accueil et des danseurs empressés. Mais, de mari, point. Elle plaisait aux mères de famille, qui avaient des fils, par sa tenue parfaitement correcte, son excellente éducation, le sérieux de son jeune caractère; mais elle n'avait point une assez grosse dot pour que leur sympathie allât au delà. Aux mères de famille, qui avait des filles à marier, elle plaisait aussi, parce qu'elle ne les éclipsait en rien. Aux jeunes gens encore elle plaisait; parce que elle était "bonne fille" et ils avaient, avec elle, un peu de cette confiance et de cette intimité qu'on accorde facilement à celles qui ne comptent pas, et semblent désignées pour le rôle effacé de camarade, voire même de confidente. Paule, enfin, plaisait aux jeunes filles qui ne trouvaient en elle aucune compétition périlleuse, et que son caractère aimable et souple leur rendait de relations faciles et agréables. En même temps, pour elles aussi, et à un degré bien supérieur à celui des jeunes hommes, elle était la confidente idéale, par laquelle on ne peut pas craindre d'être remplacée près de l'objet de son propre roman.

A qui n'allait pas au fond des choses, sa situation mondaine semblait très avantageuse, puisque la sympathie générale lui était acquise. Mais son avenir ne se dessinait pas, et nul prétendant acceptable ne se montrait à l'horizon.

Ses parents ne témoignaient pas s'en préoccuper. Quand, devant eux, on faisait allusion au célibat de leur dernière-née, M. Delfeuil répondait invariablement: — Elle a bien le temps!

Madame Delfeuil semblait partager la confiance de son mari, pour qui elle avait autant de déférence que d'estime. Elle n'en procurait pas moins à Paule, avec une assiduité plus grande que jamais, toutes les occasions de se produire.

Elles ne sont pas fréquentes dans les petites villes et, surtout, évoluent dans le même cercle. Paule rencontrait toujours les mêmes hommes, dans les mêmes circonstances. Pourquoi ce qui n'avait pas existé hier serait-il aujourd'hui?

Sans doute, ses parents avaient raison, à vingt-six ans, l'avenir restait ouvert devant elle, mais elle ne voyait pas d'où surgirait le fiancé désiré.

Sur ces entrefaites, la guerre fut déclarée, et, de ce chef, tous les projets d'avenir suspendus. Paule, très mystérieusement, en eut un intime soulagement. Déjà, bien de ses contemporaines étaient mariées. Les circonstances mettaient un cran d'arrêt à l'établissement des autres, et cela les égalait à elle-même dans l'attente. Puis, avec ces mouvements de troupes, ces migrations d'hommes, la vie étroite de la ville provinciale allait être modifiée, élargie, renouvelée. Cela amènerait peut-être, à Paule, le prétendant souhaité.

Ce qu'elle avait prévu se réalisa pour plusieurs de ses amies. On vit, parmi elles, des fiançailles, puis des mariages de guerre.



Elle, resta toujours oubliée. Leurs relations s'étaient pourtant étendues du fait des circonstances, mais il semblait qu'on passait près d'elle sans la voir.

Les opérations militaires, dans leurs menaces et même leurs dangers, que les avions portaient au loin dans les sphères à l'abri du canon, forcèrent les Delfeuil à quitter Ville-Abbé. Ils émigrèrent en Bretagne où ils furent rejoints par leurs filles et leur bru, dont les maris étaient au front. Là aussi ils firent de nouvelles connaissances, auxquelles Paule fut extrêmement sympathique, mais sans qu'on songeât à la retenir, par un mariage, dans ce pays où elle était venue chercher la sécurité. Elle se disait, pour s'en consoler, que, tous les hommes étant aux armées, il ne pouvait être question de fiançailles. Pourtant, une de leurs compagnes d'exode avait rencontré, par hasard, dans un restaurant, un jeune sous-officier de dragons qui s'était épris d'elle, et avec lequel une union, après la guerre, paraissait dans l'ordre des choses certaines.

Paule avait apprécié le fait sans indulgence. S'attacher à un inconnu! Quelle imprudence!

Au fond, elle regrettait de n'avoir pas l'occasion d'en faire une semblable.

L'armistice du 11 novembre avait ramené à Ville-Abbé la famille Delfeuil.

D'abord, ce fut la joie de retrouver sa maison intacte, de reprendre une à une les habitudes paisibles d'avant-guerre, d'avoir recouvré la sécurité. Mais, bientôt, Paule connut de nouveau le souci de penser que ces habitudes, qui l'encadraient, cette ville, cette maison, qu'elle aimait, pourtant, elle ne s'en évaderait peut-être jamais par le mariage souhaité. Et ce souci s'augmentait d'une crainte suggérée par la vanité. Elle eut peur que ce célibat à contre-cœur ne la ridiculise, car on avait sûrement deviné qu'elle avait désiré s'établir; et cela lui paraissait une tare, presque une honte de n'avoir été, par aucun, ni distinguée, ni choisie, de n'avoir jamais été aimée!

Bien entendu elle ne s'ouvrit à personne de ce sentiment qui la faisait beaucoup souffrir. N'ayant jamais envisagé la situation assez fautive de la vieille fille, elle ne savait comment elle pourrait s'y résoudre ni comment la tenir. Elle en était humiliée, c'est tout ce qu'elle lui inspirait. Elle avait beau se raisonner, se dire qu'elle aurait de nombreuses compagnes d'infortune et de célibat, puisque chaque homme tombé au champ d'honneur c'était un foyer détruit, et il y en avait un million huit cent mille! cela ne lui apportait pas de résignation.

N'avait-elle pas, elle aussi, dans sa prime jeunesse, bien ri de certaines vieilles filles dont on remarquait, dans la promiscuité de la petite ville, les tournures surannées et les manies étroites? Et elle était destinée à en grossir le nombre! Son orgueil se rebellait devant ce lot, qui serait le sien et qui lui paraissait encore plus dur quand elle le comparait à ceux de ses amies. Car, ce jour-là, si elle était remontée si triste dans sa chambre de jeune fille, c'est qu'elle venait d'apprendre les fiançailles de son amie d'enfance, Lucy Mervil.

Celle-là était sa contemporaine, trente ans, juste comme elle. Elle épousait un blessé de guerre, qu'elle avait connu à l'hôpital et qui, maintenant guéri, était revenu vers elle.

Paule n'examinait pas si son amie faisait un beau mariage, ou seulement un mariage convenable. Elle se mariait, c'était l'essentiel, et Paule trouvait qu'elle avait bien de la chance! Mais elle n'en fut jamais convenue, dans sa préoccupation de cacher à tous la secrète envie qui lui rongait le cœur.

II

L'HEURE du dîner vint seule tirer Paule de sa pénible rêverie; au premier appel elle descendit.

Son père et sa mère avaient déjà pris place à la table exigüe occupant le milieu d'une assez vaste salle à manger qui s'éclairait sur la cour et en avait emprunté la morne tristesse. L'entrée de Paule fut accueillie avec indifférence. Ses parents s'entretenaient chacun de ses préoccupations personnelles. M. Delfeuil parlait dommages et madame Delfeuil, mobilier. Paule, intérieurement, s'indigna de ce qu'elle appelait leur égoïsme. Comment ne pensaient-ils pas un peu à elle?



SILVO — le Poli Doux pour VOTRE Argenterie

Rien de mieux que Silvo pour préserver et retenir l'éclat qui constitue le charme réel de l'argenterie.



Les charmantes surfaces unies identifient le dessin Roi Cedric dans le Community Plate. Conservez toute votre argenterie dans le meilleur état à l'aide de Silvo.

Demandez-nous par lettre un échantillon gratuit de

67F

Silvo

POLI LIQUIDE POUR ARGENTERIE
REGENTS (CANADA) LIMITED, 1000, rue Amherst, Montréal, P.Q.

JOUEZ LA GUITARE HAWAÏENNE

APPRENEZ A JOUER la guitare hawaïenne, par correspondance. Cours complet. Méthode facile. Examen, diplôme, etc. Superbe guitare hawaïenne fournie GRATUITEMENT avec la première leçon. Termes de paiements faciles. Des milliers de jeunes gens et jeunes filles, diplômés recommandent notre cours. Informez-vous. Écrivez AUJOURD'HUI pour plus de détails.

LE CONSERVATOIRE DE MUSIQUE HAWAÏENNE
251 W RUE ST-JOSEPH
QUEBEC, P.Q.



Demandez...

"LA PETITE REVUE"

chez votre dépositaire



● En jouant, les enfants exposent leurs yeux à l'irritation et à la poussière. Matin et soir, nettoyez-leur donc les yeux à la MURINE — elle est douce et sûre.

MURINE 60'

POUR VOS YEUX

Une porte brusquement ouverte livra passage au quatrième convive, dont la place était restée vide. C'est un adolescent qui vient bruyamment l'occuper. Charles Paryl était le fils de la sœur aînée de Paule. Habitant la campagne, elle l'avait confié à ses parents pour lui faire faire ses études comme externe, sa santé, en son enfance, délicate, lui ayant interdit l'internat. Désormais, il eût pu, probablement, le supporter, car c'était un grand garçon de quinze à seize ans, bien planté, qui n'avait aucune apparence de fragilité physique, mais le pli était pris de son éducation privée, et ses grands-parents ne songeaient pas plus à le rendre à son père et à sa mère, qu'eux, à le reprendre. A ce foyer, diminué par le départ des enfants aînés, il représentait la jeunesse, et y apportait une note de gaieté.

Il commença par se taire et mettre ce silence à profit pour rattraper les dîners qui avaient de l'avance sur lui. Une tranche de rôti, dans son assiette comme dans les leurs, il se mit à bavarder. Il rentra du collège où il préparait laborieusement son bachot et là, par ses camarades, externes comme lui, connaissait toutes les nouvelles de la ville.

Il en énuméra plusieurs avec volubilité puis, tout à coup, car, ménageant ses effets, il avait gardé cette information pour le bouquet:

— A propos, dit-il, Lucy Mervil se marie.

— Ah! fit sa grand-mère d'un ton détaché, avec qui?

— Avec, avec... je n'ai pas très bien retenu le nom. Le comte de... de...

— Le comte de Lavard, compléta Paule.

— Tu savais ce mariage? lui demanda sa mère.

— Oui, répliqua-t-elle brièvement.

— Un mariage épantant! fit Charles, reprenant avec aplomb le dé de la conversation, le futur est jeune, beau, riche, titré.

— Jeune? Beau? releva amèrement Paule. Qu'est-ce que tu en sais? Personne ne l'a encore vu ici. Titré? Ceci est un fait. Riche? On le dit, mais...

— Enfin, riposta Charles, piqué, c'est ce qu'on appelle un beau mariage. Je vous souhaite d'en faire un pareil!

— Oh! moi! fit Paule d'un ton énigmatique qui sollicitait les questions.

Mais personne ne lui en adressa. Le repas continuait, c'était le dessert, dessert un peu maigre de l'immédiat après-guerre.

En coupant son fromage, M. Delfeuil reprit:

— Qu'est-ce que fait ce monsieur?

— Rien, répondit Paule.

— Eh bien! voilà un homme qui n'eût pas eu une de mes filles! Il faut que la jeunesse travaille, maintenant plus que jamais.

Paule, sans être vue, haussa les épaules.

— Et où va habiter le jeune ménage? demanda à son tour madame Delfeuil.

— Un château en Dordogne.

— En Dordogne! repartit sa mère, en Dordogne! Si loin! Je me demande à quoi pense madame Mervil de consentir à une séparation pareille.

— Vous ne l'approuvez pas? dit Paule, narquoise.

— Certainement non. On ne peut juger les actions des autres parce qu'on ignore leurs mobiles, mais jamais je n'eusse acquiescé au départ d'une de vous pour l'autre extrémité de la France!

— Vraiment? dit Paule, de plus en plus crispée.

— Vraiment, affirma sa mère sans s'en apercevoir. J'ai tenu bon pour tes sœurs et elles ne sont pas éloignées de nous. Léonie, près de Rouen, Suzanne, à Amiens. Ton frère à Paris, peut facilement venir nous voir. La vie de famille n'est pas interrompue.

— Avant la guerre, reprit Paule, les mariages étaient plus faciles, on avait le droit de se montrer exigeant.

— C'est toujours permis, répondit madame Delfeuil. Il vaut beaucoup mieux ne pas se marier que de faire une sottise.

— Cela dépend de ce que vous appelez une sottise, dit encore Paule.

— J'appelle une sottise une union où l'on ne trouve ni les avantages ni les garanties auxquels on a le droit de prétendre.

Paule était disposée à pousser sa mère dans ses derniers retranchements sur cette question qui la passionnait, à blanc, puisqu'elle n'avait aucun prétendant à l'horizon.

— Et les avantages qu'on peut exiger, vous estimez que c'est?

— Une situation au moins analogue à la sienne, avec la certitude d'une bonne conduite et de sentiments pareils.

— Le merle blanc, quoi, fit Paule qui ne se contenait plus.

Son neveu, persifleur, vint mettre le feu aux poudres.

— S'il est aussi rare qu'on le dit, mademoiselle ma tante, vous coifferez Sainte Catherine. Vous avez, du reste, commenté: deux épingles sont déjà mises.

— Et puis? fit Paule en colère.

Sa mère, prévoyant une scène, voulut calmer ses enfants.

— Oui, et puis? dit-elle à son tour, il n'est pas écrit qu'on se marie à vingt ans.

— Ni même qu'on se marie jamais, continua Paule avec amertume.

Et le dîner étant fini, elle quitta la table, mais au lieu que ce fût, comme d'ordinaire, pour passer au salon, où son père, déjà installé, lisait son journal, elle monta dans sa chambre.

Le lendemain matin, elle sortit. Avant 1914 on ne l'eût pas laissée faire un pas, seule, dans la ville, pourtant déserte, alors. Maintenant elle restait animée par les derniers cantonnements anglais et les mouvements de troupes qui suivaient l'armistice, mais la liberté des jeunes filles est une conquête de la guerre, et toutes circulaient sans être accompagnées. Paule bénissait cet affranchissement. N'eût-il pas été profondément ridicule qu'on fit protéger ses trente ans par la gamine de seize printemps qui tenait l'emploi de bonne à tout faire chez madame Delfeuil, dans la difficulté de service qui commençait à se faire sentir.

Paule déambula dans les rues sans but précis. Elle avait besoin de mouvement. Une bobine de fil à acheter devait lui servir de prétexte.

Un peu d'action lui eût été plus nécessaire encore. Mais, que faire? Il y avait, chez sa mère, les travaux ménagers. Elle y répugnait. Elle était trop rebutée de sa vie présente pour prendre goût à quoi que ce fût qui l'y rattachât.

Au hasard de sa promenade, qu'elle faisait rapide pour se donner l'apparence d'une personne occupée, elle rencontra un vieil ami de ses parents, M. des Gerbets.

Célibataire endurci, il avait dépassé la cinquantaine. Sa jeunesse et sa vie s'étaient écoulées à Ville-Abbé. Bibliophile passionné, ce goût avait rempli l'une après l'autre. Il y joignait le goût des choses anciennes et de l'observation humaine. Il ne le traduisait par nul écrit, mais prenait un plaisir de dilettante à l'analyse des caractères que, dans le cadre restreint de la petite ville, il pouvait aisément suivre en tous leurs développements et dans toutes les circonstances, car la promiscuité, forcément étroite, des agglomérations limitées, livre à chacun les secrets de tous. Cette tendance à les pénétrer avait un écueil que M. des Gerbets n'avait point évité: c'étaient les potins. On lui en reprochait le défaut. Il laissait dire et s'amusait quand même. Il ne se faisait point d'ennemis car, s'il était malicieux, il n'était pas méchant. De plus, il aimait les femmes, toutes les femmes et les entourait d'une galanterie un peu surannée qui leur plaisait. De quelque nature et de quelque qualité que soit l'encens, il agréait toujours!

Ce matin-là, rencontrant Paule, il l'aborda. Il ne l'aimait guère, car il la sentait rebelle aussi bien à ses compliments qu'à ses investigations curieuses, contre lesquelles elle se défendait; aussi il la plaisantait souvent.

— Eh bien! gente demoiselle, lui dit-il, où courez-vous comme cela?

— Je ne cours pas, je marche.

— Mais, "même quand l'oiseau marche, on sent qu'il a des ailes!" Alors où volez-vous? vers quel but!

— Mon déjeuner. Je rentre chez moi. Et vous?

— Moi? Oh! figurez-vous! Dans cette maison, à peu près détruite de la rue de l'Hôtel-Dieu, il est resté, dans les décombres, quelques bibelots anciens. On m'en a montré un!... (Il fit le geste d'un baiser). C'est un groupe en Saxe, gros comme rien, mais d'une finesse!

— Vous allez l'acheter?

— Si mes dommages de guerre me le permettent.

— Et qu'en ferez-vous? Vous en avez déjà tant! que les bombardements n'ont pas détruits, n'est-ce pas?

— J'ai cinq ou six pièces fêlées, et c'est dommage. Ce groupe pourrait remplacer l'une d'elles, ou bien je le conserverais tant que j'ai l'occasion de faire un cadeau à quelqu'un, un beau cadeau. Tenez,

:: Fiancée Imaginaire ::

pour un mariage, ce serait un présent délicieux, car le sujet — éternellement traité, — c'est un amour bandant son arc et visant une jeune femme endormie. Qu'en dites-vous?

— Ce serait en effet tout à fait de circonstance. Allons, adieu, je me sauve, je sens d'ici ma côtelette qui brûle.

— Quel sens olfactif développé! Je ne vous retiens pas. A propos, à quand la noce?

— Quelle noce? répondit Paule, mise en défiance par le ton narquois de son interlocuteur.

Il s'amusa un moment de son embarras.

— Eh, parbleu, fit-il avec un mauvais rire, vous le savez bien!

— Non, dit-elle seulement, pour ne pas se dérober et sans comprendre où il voulait en venir.

— Vous ne voulez pas le dire?

— C'est donc un secret?

— Dame!

— Je n'y suis pas.

Il se récréa encore un peu de ses joues devenues toutes rouges et conclut enfin:

— Celle de mademoiselle Mervil, laquelle vouliez-vous que ce fût?

Paule eut toutes les peines du monde à se contenir:

— Je ne sais pas du tout quand aura lieu ce mariage, dit-elle les dents serrées.

— Ah!... pardon, je croyais, vu votre intimité... Je vois que j'ai été indiscret. Sans adieu?

Il s'éloigna.

Paule retenait mal des larmes de colère et de dépit.

"Même lui? pensait-elle, même lui! ce vieux beau! se moquer de moi, ainsi, ouvertement! Non, cela passe la mesure! Etre la risée de tous! Jamais je ne pourrai supporter cela. Je m'évaderai... je fuirai... j'épouserai un épicier, un savetier, n'importe qui. On dira que je suis folle, mais on ne dira pas que je n'ai pas trouvé à me marier!"

III

PEU de jours après, madame Delfeuil et Paule travaillaient au salon.

C'était une grande pièce, commandée par la salle à manger à laquelle deux portes la reliaient. Elle était moins austère. Deux fenêtres s'en ouvraient aussi sur la triste cour pavée, mais deux autres prenaient jour sur la rue de la Tannerie.

Paule s'était approchée de l'une d'elles travaillant sans courage à une de ces fastidieuses broderies qui occupent les doigts sans retenir l'esprit.

Les deux femmes ne parlaient guère, chacune poursuivant ses pensées.

Pourtant madame Delfeuil dit:

— Sais-tu quand se mariera Lucy Mervil?

— Je ne m'en doute pas.

— Il est vrai que le mariage n'est pas encore "communiqué" continua la même, employant une vieille locution picarde. Je suppose que nous serons invités. Ce sera notre première réunion après la guerre.

— Vous comptez y assister? dit Paule.

— Je compte t'y conduire.

— Ma pauvre maman, vous ne me mènerez tout de même pas dans le monde jusqu'à la fin de notre existence?

— Je t'y mènerai tant que tu sois mariée. Je ne veux pas que tu puisses me reprocher, un jour, d'avoir fait pour toi moins que pour tes sœurs. Alors, tout mon devoir rempli, si tu ne te maries pas, j'aurai la conscience tranquille.

— Vous pouvez l'avoir, fit Paule mélancolique, dès à présent, car...

Un coup de sonnette l'interrompit.

Elle s'approcha de la fenêtre pour voir qui entraient. C'était justement madame et mademoiselle Mervil.

Elle eut un sursaut d'émotion et une tentation de s'évader, de fuir cette entrevue avec la fiancée qui allait raviver ses blessures intimes. Et comme une lassitude, devant le rôle que sa dignité exigeait d'elle, devant ces compliments, ces démonstrations d'amitié, cette approbation qu'il lui fallait bien prodiguer, alors que le dépit et l'ennui lui empoisonnaient l'âme.

Elle se leva et se dirigea vers la porte, guidée par ce sentiment profond et invincible, mais le mouvement la rappela à elle-même, aux exigences de sa situation,

:: Fiancée Imaginaire ::

la remit en contact avec les réalités, et elle vint, d'un pas automatique, se rasseoir.

Du reste, il n'était plus temps de s'esquiver: elle eût rencontré les visiteuses dans la salle à manger. Et sa mère, la voyant revenir sur ses pas, lui ayant demandé:

— Mais qu'est-ce que tu fais donc? L'ennui de répondre lui fut évité par la porte qui s'ouvrait devant madame Mervil et sa fille.

Les yeux de Paule cherchèrent de suite cette dernière, et s'attachèrent à elle. Elle la trouvait toute changée, comme transformée par un rayonnement intérieur qui l'embellissait, et son cœur se serra un peu plus encore à cette vision.

Cependant elle accomplissait strictement les gestes d'usage, saluait madame Mervil, embrassait Lucy, approchait un fauteuil... mais sans bien entendre les propos qui s'échangeaient, même ceux prononcés par ses lèvres distraites et qui, tous, n'étaient que le préambule d'autres, plus intéressants et qu'on sentait venir.

Ce fut madame Mervil qui les commenta.

— Nous sommes trop liées, madame Delfeuil, dit-elle, pour que j'aie voulu laisser à d'autres le soin de vous apprendre l'événement de famille qui se prépare chez nous.

Après cette entrée en matière, madame Mervil prit un temps, tandis que madame Delfeuil murmurait un vague remerciement de cette confiance. Et madame Mervil continua avec complaisance:

— Je suis donc venue vous faire part des fiançailles de Lucy avec le comte de Lavard.

Cette fois, l'heureuse mère se tut résolument, attendant les congratulations.

Madame Delfeuil ne les lui refusa pas. Elle s'associait, oh! de tout cœur à la satisfaction de son excellente amie, à la joie de sa chère enfant. Les lieux communs abondèrent, l'éloge de la jeune fille, la certitude de son heureux choix, les félicitations aux parents de voir fixer l'avenir qu'ils avaient préparé par l'excellente éducation de Lucy.

Cela coulait de source et madame Mervil les buvait comme du lait.

Paule, crispée, ne trouvait rien à dire. Elle avait seulement pris la main de son amie en balbutiant:

— Ma chère Lucy, je suis heureuse, très heureuse de ton bonheur.

Et celle-ci avait répondu avec effusion au geste amical.

Maintenant, on écoutait madame Mervil justifier les félicitations qui lui étaient adressées, par l'éloge de son futur gendre.

— Un garçon, voyez-vous, madame, comme on n'en fait plus! Bon, délicat, généreux, une âme d'élite! Lucy le connaissait depuis longtemps, elle a pu l'apprécier et nous le faire apprécier, comme il le mérite; car, malgré tous les avantages de cette union, vous nous connaissez, chère amie, jamais nous n'eussions donné notre consentement si nous n'avions été sûrs des sentiments du jeune homme; tandis que, vraiment, tout se trouve réuni pour nous donner confiance dans le bonheur de notre chère Lucy...

La chère Lucy exultait, et approuvait sa mère dans tous ses dires. Enfin celle-ci reprit, en minaudant un peu:

— C'est en raison de notre intimité que je me laisse aller ainsi à vous dépeindre M. de Lavard, car vous pensez bien que je ne le ferai point partout! De même que je vous ai amené Lucy, bien que ce soit tout à fait contraire aux convenances, mais c'est qu'elle avait, elle-même, une communication à faire à Paule, une requête à lui présenter. Si vous le permettez, je vais même vous laisser ma fille pour continuer, seule, le cours de mes visites. J'ai commencé par vous, et j'en ai tant à faire! Paule, Lucy ne vous gênera pas en passant l'après-midi avec vous?

— Comment donc! madame, dit Paule qui, le premier moment affronté, était avide maintenant de causer avec son amie et de la questionner.

Comme madame Delfeuil reconduisait madame Mervil, elle dit à la fiancée:

— Montons dans ma chambre, veux-tu? Là, une fois seules, la porte refermée, Lucy se jeta au cou de son amie.

— Si tu savais, lui dit-elle, comme je suis heureuse!

— Tant mieux! fit Paule. Tu l'aimes? — Je l'adore! Oh! il y a longtemps! depuis l'hôpital. Je te l'avais dit, du reste, mais je n'étais pas sûre, bien sûre de lui. Je ne savais s'il me resterait fidèle, s'il me reviendrait! Maintenant je m'en veux d'avoir osé douter de lui. Il m'aime tant! Non... c'est trop, trop de bonheur! — Malgré tout, cette exaltation fit un peu sourire Paule.

— Que sera-ce quand vous serez mariés! remarqua-t-elle. — Oh! fit Lucy fermant les yeux comme dans une extase, je ne peux pas même y penser!

— Il est joli garçon? demanda Paule comme pour la ramener sur terre.

— Tu le verras; moi je le trouve délicieux. Il a tout de suite plu à mes parents. Puis, tu sais, c'est un très beau parti. Il est de noble famille, bien apparenté et riche, fort riche.

— Aucun "mais" alors? — Aucun.

— Pourtant tu vas partir, t'en aller bien loin... — Oui, mais avec *lui*, comment cela me coûterait-il? Je le suivrais au bout du monde.

— Et tes parents? — Oh! mes parents!... fit Lucy avec un geste où se trahissait tout l'égoïsme de l'amour.

Et elle reprit: — Ils n'ont, du reste, fait aucune objection.

— Tu es bien heureuse! dit Paule avec un sourire consenti.

— Oh! oui! — Je veux dire d'avoir un père, une mère qui se sacrifient pour ton bonheur. Car c'est tout de même un sacrifice, pour eux, que de te voir t'éloigner.

— Je ne dis pas, mais ils ne l'ont pas fait entrer en ligne de compte.

— C'est pourquoi je répète que tu as de la chance.

— De me marier selon mon cœur? Certainement.

— Et que tes parents y aient consenti. Ils ne sont pas tous comme cela malheureusement!

— Pourquoi dis-tu cela? — Parce que si les miens avaient eu les sentiments des tiens... Eh bien, fit Paule, avec une réticence affectée, je ne serais pas là aujourd'hui.

— Quoi, fit Lucy intriguée, ils se sont opposés à un mariage pour toi?

— Opposés... ce n'est pas le mot, fit Paule hésitant, seulement ils ont de telles exigences!

— Qu'en sais-tu? — Ce qu'ils me disent.

— Oh! fit Lucy incrédule. — Parfaitement, ainsi... tu ne te froisseras pas de ce que je vais te dire? — Non? Eh bien! hier on parlait de ton mariage, papa a déclaré que si monsieur de Lavard m'avait recherchée il ne l'eût pas accepté, parce qu'il n'avait pas de situation, et maman a ajouté qu'elle n'aurait jamais permis que je m'en allasse si loin.

Vexée, Lucy répondit aigrement: — Allons donc! mais ils t'eussent donnée à monsieur de Lavard des deux mains, des deux mains!

— Je t'assure que non. — Lucy haussa les épaules.

— Ils eussent été trop heureux qu'il te demandât, et ils seraient tout disposés à accueillir un gendre très, très inférieur à mon fiancé, sous tous les rapports, et très aisés de le rencontrer, tu peux m'en croire.

— Non, je ne le puis. Je sais leurs idées et qu'ils ont refusé, pour moi, sans même m'en parler, plusieurs partis qui ne leur plaisaient pas.

— Ce n'est pas possible, répéta Lucy, j'ai la preuve du contraire et je puis te rassurer entièrement sous ce rapport. Lorsque l'occasion d'un mariage se présentera, non seulement tes parents te consulteront, mais encore ils feront toutes les concessions pour que la chose aboutisse.

— Je ne l'espère pas.

— Veux-tu une certitude de plus? Ta mère a demandé à madame Dufré, l'amie de maman, de s'occuper de te marier, car elle desire beaucoup t'établir et s'inquiète de ne voir aucun parti s'avancer pour toi. Madame Dufré l'a confié à maman en la priant, si elle connaissait un jeune homme à marier, de le lui indiquer, et ajoutant que madame Delfeuil lui avait dit qu'elle ne se montrerait pas difficile.

Et Lucy, enchantée de sa petite vengeance, termina sur un triomphant: — Tu vois bien!

Paule resta écrasée sous le coup droit porté à son amour-propre. Sa velléité de

Pour Alcaliser l'Estomac Presque Instantanément

Soulagement Incroyablement Prompt de "l'Indigestion Acide", de la Nausée et des Indispositions Causées par des Excès ou un Régime Imprudent.



SYMPTÔMES HABITUELS DE L'ACIDITÉ STOMACALE

Douleurs après les Repas	Maux de Tête fréquents
Indigestion	Défaillance
Nausée	Insomnie
Inappétence	Acidité Buccale
Intoxication	Aigreurs Stomacale

COMMENT Y REMÉDIER



Le matin, au lever, prenez 2 cuillerées à thé de Lait de Magnésie Phillips dans un verre d'eau — une autre cuillerée à thé une demi-heure après avoir mangé — et une troisième au coucher.

Trop manger, trop boire, trop fumer... voilà autant de causes d'acidité stomacale, source de tant de maux et d'indispositions. Pour être certain d'un prompt soulagement —

Prenez 2 cuillerées à thé de Lait de Magnésie Phillips dans un grand verre d'eau.

Ou encore, deux comprimés de Lait de Magnésie Phillips, dont chacun représente exactement une cuillerée à thé de magnésie liquide.

Ceci aura pour effet d'alcaliser presque instantanément tout le contenu de l'estomac et de neutraliser les acides qui causent les maux de tête, nausées, digestions douloureuses et autres indispositions. Le résultat se fait sentir immédiatement — c'est tout bonnement merveilleux.



AUSSI PRÉSENTE EN COMPRIMÉS

Des milliers de personnes ont constaté que rien n'est comparable au Lait de Magnésie Phillips pour alcaliser l'estomac en quelques instants et apporter un soulagement presque instantané.

Essayez-le la prochaine fois qu'un dérangement d'estomac vous incommodera. ET, si vous souffrez souvent d'indigestion et d'acidité stomacale, ayez-y recours, soit sous sa forme liquide soit en comprimés, une demi-heure après les repas. Vous oublierez bientôt que le mot "indigestion" est au dictionnaire.

Sur le flacon ou l'étui, exigez les mots "Genuine Phillips' Milk of Magnesia". L'étui de comprimés, si facile à porter sur soi, ne coûte que 25c.

FABRICATION CANADIENNE

LAIT DE MAGNÉSIE PHILLIPS



Le Très Hon. R. B. BENNETT, Premier Ministre du Canada

Mères canadiennes...

USEZ de votre droit de vote!

POUR

Protéger vos foyers,
Protéger notre pays contre le communisme,
Protéger nos marchés et nos industries,
Protéger les emplois des travailleurs,
Protéger le crédit du Canada,
Protéger notre structure financière,
Protéger le pays contre la révolution et le chaos,

Protéger vos enfants contre les agitateurs bolchéviques,
Protéger notre civilisation attaquée,
Protéger les marchés que nous avons conquis,
Protéger le renom et le prestige canadiens,
Protéger l'âme nationale dans toute la pureté des traditions.

VOTEZ

**POUR UN GOUVERNEMENT DE
PROTECTION SAINE, PATRIOTIQUE ET GÉNÉREUSE**

VOTEZ POUR BENNETT

:: Fiancée Imaginaire ::

se relever dans l'opinion de son amie l'y laissait, par son insuccès, plus bas qu'au-paravant.

— Du reste, murmura-t-elle en dernier recours, tout cela, c'est pour causer, et je ne t'en entretiens que pour te faire mieux apprécier ton bonheur d'avoir des parents comme les tiens, car, pour moi, plus je vais, moins je suis disposée à me marier.

— Tu as tort, fit Lucy, on est tellement heureuse quand on est aimée! Je voudrais bien, ma petite Paule, que tu connaisses un jour ce bonheur-là. Qui sait, peut-être rencontreras-tu quelqu'un à mon mariage? Car tu y viendras, non seulement je compte sur toi, mais je compte que tu seras ma demoiselle d'honneur.

Paule fit un geste vague de refus.

— Si, si, si, c'est ta place. N'es-tu pas ma plus intime, ma plus chère amie?

Et sans vouloir en entendre davantage, Lucy reprit:

— T'ai-je montré ma bague?

Défaisant son gant, elle fit jouer sous les yeux envieux de Paule, les feux d'un beau solitaire.

IV

LA vie normale, — si cruellement interrompue par la guerre, — se rétablissait très lentement. La secousse avait été si rude, et surtout si prolongée que l'équilibre était difficile à retrouver. Puis les conséquences des événements qui l'avaient compromis prolongeaient leur action, même à présent qu'ils appartenaient au passé. Le lourd voile sanglant qui avait étendu son mystère sur bien des faits, comme sur bien des existences, ne se déchirait que peu à peu et, bien souvent c'était pour ruiner des espérances, envers et contre tout gardées.

Quotidiennement on acquérait la certitude que tel soldat, qu'on voulait croire disparu, ne reparaitrait jamais.

A Ville-Abbé, plusieurs de ces douloureuses révélations s'étaient déjà produites. Un jour on sut qu'on venait de retrouver la tombe de Louis Dutel, le fiancé d'Anna Gautin, une amie encore de Paule Delfeuil.

Son mariage s'était décidé bien peu de temps avant la guerre. Ses noces venaient d'être fixées au 12 septembre 1914. Quand le tocsin sonna... Elles furent reportées à quelques mois, dit-on alors... elles ne devaient jamais avoir lieu... Les années passèrent pourtant sans en ôter l'espoir, lorsque, brusquement, vers juillet 1918, Louis Dutel cessa d'écrire...

Anna Gautin se refusait à l'inquiétude suprême, elle voulait espérer encore quand une dépêche l'anéantit toute sous le poids de son rêve écroulé. Les parents de son fiancé lui télégraphiaient: "Tombe de Louis retrouvée aux Eparges".

Son amour, qui l'avait jusque-là soutenue par la merveilleuse illusion qu'il entretenait en elle, revêtit alors une autre forme. Après avoir succombé sous le premier choc, elle se releva.

Elle avait vécu d'espérance, maintenant elle vivrait de sa douleur, son inconsolable douleur. Moralement, elle se drapa dans des voiles de veuve, que ce fut sa gloire de porter, comme quelque chose encore de son amour.

La nouvelle de cette mort avait couru Ville-Abbé avec la rapidité d'une avalanche et avait causé un unanime sentiment de regret pour le disparu et de pitié pour la pauvre enfant qui lui avait consacré sa jeunesse, et sans doute, sa vie. Pourtant, les inévitables réticences s'imposèrent. Comment pouvait-elle espérer encore après des années de silence? Puis des critiques, qui l'épargnèrent pour atteindre ses parents. Que monsieur et madame Gautin n'avaient-ils jamais détruit les illusions déraisonnables de leur fille! N'eût-il pas été plus sage de la détromper tout de suite, puis de l'aider à se détacher de l'affection détruite, au lieu de l'entretenir par un espoir vain et de laisser pousser à l'amour, en ce jeune cœur, des racines profondes qu'on n'en arracherait peut-être plus? Si sa vie était brisée, ce serait bien la faute de ses imprudents parents!

Monsieur et madame Delfeuil furent de ce judicieux avis, contre lequel Paule ne manqua pas de s'élever. Anna, à son sens, n'avait pas plus naguère le droit de renoncer à toute espérance, qu'aujourd'hui, de se dérober à sa douleur. L'un et l'autre sentiments eussent été le reniement de son amour.

Et, comme elle s'exaltait un peu dans la défense de ses idées, ses parents, en l'entendant, haussaient les épaules et ne poursuivaient pas plus loin la discussion.

Elle devait renaître, avec un autre adversaire, plus armé.

M. des Gerbets, dont l'isolement rendait fibres toutes les soirées, allait les passer tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre de ses amis. Le tour des Delfeuil revenait peut-être un peu plus souvent, dans le roulement de ses habitudes, car une amitié d'enfance, avec le père de Paule, l'attirait chez eux.

Un soir donc, qu'il était là, on aborda de nouveau la question qui était le fait du jour: la mort du fiancé d'Anna Gautin.

Madame Delfeuil, l'entama par le blâme direct de la conduite de ses parents. Le chevalier des Gerbets renchérit.

— Et savez-vous, dit-il, savez-vous le comble? Eh bien, Anna Gautin est allée au service funèbre de son fiancé. Si elle n'a pas accompagné sa mère sur sa tombe, c'est que celle-ci est inabordable encore. Mais elle est revenue d'Orléans en grand deuil, voilée de crêpe jusqu'aux pieds. Une veuve, quoi, une veuve!

— Voilée de crêpe! répéta madame Delfeuil, voilée de crêpe! Mais sa mère est folle?

— Je ne trouve pas, interrompit Paule, j'estime au contraire qu'elle fait preuve d'un esprit large en laissant sa fille porter librement la livrée de la douleur.

M. des Gerbets releva la balle.

— Très jolie, la livrée de la douleur, mais quand on l'endosse, il faut se résigner à ne plus la quitter, — de longtemps au moins. — Or, Anna Gautin a vingt-huit ans. C'est bien jeune pour consentir à un deuil éternel, surtout lorsque aucun lien ne vient l'autoriser.

— Aucun lien? fit Paule, n'en est-ce pas un que l'amour réciproque qui a uni Anna à son fiancé? n'en est-ce pas un que les promesses échangées, que les joies et les espérances partagées, comme les tristesses de la séparation? Je considère que, moralement, Anna était l'épouse de monsieur Louis Dutel, et trouve très naturel qu'elle en ait l'attitude extérieure.

— L'épouse... avant la lettre! fit le chevalier goguenard. C'est évidemment très sentimental, très romanesque, même; mais tout passe et, quand Anna se fatiguera de ce rôle, et qu'il faudra jeter les crêpes aux orties, elle regrettera de les avoir portés si ostensiblement.

— Pourquoi les jetterait-elle aux orties? Pourquoi ne resterait-elle pas toute sa vie fidèle à ses souvenirs?

— Elle le demeurera peut-être bien forcément, fit le chevalier, sceptique, car un tel deuil, révélant un tel amour, pourrait bien, même dans un avenir relativement lointain, éloigner les époux. — Il est vrai que les veuves se remarient et, parfois, trouvent plus facilement à s'établir que bien des jeunes filles.

— Si Anna faisait cet odieux calcul, je l'en mépriserais, répartit Paule, mais je l'en crois incapable. Non, elle n'a pas envisagé tant de choses. La douleur l'a frappée. Elle a incliné la tête sous le coup porté sans le discuter ni chercher à l'atténuer. Elle a été logique envers elle-même comme envers ses sentiments et, loyalement, au lieu de chercher à laisser croire à une relative indifférence, bien loin de sa pensée, elle a accepté son malheur avec toutes ses manifestations extérieures et toutes ses conséquences pour le présent et pour l'avenir. J'estime sa conduite légitime et noble.

— Alors, fit M. des Gerbets, ironique, dans le même cas vous eussiez agi de même?

— Certainement, il faut avoir le courage de ses sentiments comme de son opinion.

— Vois pourtant, intervint madame Delfeuil, dont l'esprit plus étroit s'attachait souvent aux petits côtés des choses, — dans quelle situation fautive elle met ses parents. La voici en grand deuil. Et sa mère, je suppose qu'elle ne le prendra pas?

— Pourquoi le prendrait-elle? Monsieur Dutel ne lui est rien.

— S'il touche de si près sa fille, il ne peut lui être rien.

— On ne porte pas le deuil du fiancé de sa fille, ce serait ridicule! fit Paule agacée.

— Affaire de convenances, dit M. des Gerbets, mais si, maintenant, les convenances cèdent le pas au sentiment, il n'y a plus à discuter. En tout cas, voici une nouvelle condition qui s'établit. Il y avait autrefois les jeunes et les vieilles filles, les épouses et les veuves, maintenant un quatrième état s'impose: les

Vous Etes-vous Déjà Demandé

si l'antalgique dont vous vous servez
est SANS DANGER?

Votre Médecin vous le dira!

Ne mettez pas en jeu votre santé et celle des
vôtres par l'emploi de drogues fantaisistes!

C'est à votre médecin de famille qu'il faut vous adresser pour
savoir si l'emploi régulier du médicament dont vous ou les
vôtres vous servez contre le mal de tête est SANS DANGER.

Demandez-lui, surtout, ce qu'il pense de l'ASPIRINE — et
fiez-vous à son avis.

Il vous dira, nous en sommes certains, que des millions de
personnes y ont recours régulièrement, sans conséquence fâ-
cheuse.

Il vous dira, de plus, qu'avant que l'Aspirine fût offerte au
public, les médecins recommandaient d'éviter la plupart des
remèdes "contre les douleurs" parce qu'ils dérangent l'esto-
mac. On affirmait aussi, très souvent, qu'ils étaient mau-
vais pour le cœur. La prudence conseille donc à ceux qui
veulent être promptement soulagés de n'utiliser, d'autre part,
qu'un médicament sans danger.

L'ASPIRINE réunit ces deux avantages — prompt soulage-
ment, et effet anodin, scientifiquement démontré.

"Prompt" — parce que la Science estime que c'est un des
agents les plus rapides pour soulager les maux de tête, le
rhumatisme, la névrite et la névralgie. "Anodin" — parce
que son emploi par des millions de personnes a démontré
qu'on peut, sauf dans des cas tout à fait spéciaux, s'en ser-
vir régulièrement sans le moindre risque.

Les Comprimés d'Aspirine sont fabriqués au Canada. Le
mot "Aspirin" est la marque déposée de la Bayer Company,
Limited. Chaque comprimé doit porter, en forme de croix,
les lettres du nom "Bayer".



Sans Danger pour le Cœur



GOTTSCHE



Pour l'Installation d'Automne

ON ne s'en tient plus aujourd'hui au genre traditionnel de la salle à manger. Le goût personnel adopte tel ou tel style et vraiment le charme et l'élégance n'y perdent rien. Les maîtresses de maison savent concilier les exigences modernes et les nouveaux problèmes de la vie, tout en conservant la grâce et la dignité de la distinction.

La salle à manger que présente notre illustration, est de style Régence, cette période qui a passé aussi brièvement que l'été de la Saint-Martin avant le long hiver Victorien, et restée célèbre pour l'élégance qui la caractérisait. Ce cachet de grandeur se retrouve ici dans l'aspect imposant des draperies où les couleurs de l'étain et du cuivre prennent un ton verdâtre, dans les stores vénitiens assortis et les cantonnières à angle obtus, comme le fronton d'un temple grec. L'harmonie des couleurs vert et rose, forme un ensemble riche et gai.

Les murs sont recouverts d'un papier rose foncé à rayures ombrées et lavable. Les boiseries sont d'un rose plus pâle et le plafond d'un ton neutre, mastic. La moquette, vert foncé, est bordée de grecques

de ton plus pâle. Il y a une teinte de vert dans la nuance étain-cuivré des draperies que rehaussent une frange de soie vert émeraude et la cantonnière avec grecques de satin vert en appliqué. Les chaises et le fauteuil sont recouverts de satin brillant gorge de pigeon.

Les pièces des maisons modernes sont plutôt de dimensions restreintes. Dans ce cas, un mobilier complet devient embarrassant, et comme de nos jours, les cuisines sont généralement amplement pourvues d'armoires, d'un garde-manger et de tablettes, il est facile de se dispenser d'un buffet et d'un cabinet dans la salle à manger. Il est préférable de choisir quelques meubles pratiques: un petit buffet et deux tables consoles. Le pied ancien de la table acajou de notre illustration, est d'une belle architecture. La courbe délicate du bois or et noir des chaises leur donne beaucoup de genre et produit un joli contraste avec l'acajou.

De jolies fleurs françaises complètent la beauté de l'ensemble et des candélabres de cristal brillant au soleil ou aux lumières, sont d'un effet ravissant.

(Courtoisie du Dellneator)

:: Fiancée Imaginaire ::

fiancées-veuves. Quel rang leur donnera-t-on dans la société? Les traitera-t-on en demoiselles ou en dames? Elles auront certainement toute leur indépendance, l'ayant, du reste, chèrement achetée. N'étant plus candidates au mariage, elles n'auront plus besoin d'un chaperon. Il est vrai qu'on s'en passe aisément, maintenant, à tout âge et dans toute situation. Elles auront sans doute leurs relations, leur vie personnelle. Peut-être demeureront-elles seules pour se partager plus aisément entre leurs deux familles? On viendra les voir, et plus seulement leurs petites amies! Elles tiendront leur place dans le monde. Eh! Eh! je ne la vois pas si désagréable!

Paule avait écouté avec attention cette ironique diatribe, et un travail se faisait peu à peu dans son imagination ardente. M. des Gerbets avait raison: les fiancées-veuves avaient droit à une situation particulière dans une société qui ne la leur refuserait pas. Et voici que cette situation, sans même en raisonner encore, elle se prenait à l'environ. Ce voile de crêpe dont Anna se parait, c'était le gage d'une vie normale qui avait été brisée, il disait, baissé sur le bandeau blanc des veuves, qu'il recouvrait:

"J'ai été choisie, j'ai été aimée et j'ai aimé, j'ai connu le bonheur et les espérances d'une affection réciproque. Ils ont été ruinés, et je leur demeure fidèle".

A tout prendre, malgré les larmes répandues, cela ne valait-il pas mieux que l'isolement d'une vie stérile, qui n'aurait connu ni amour, ni espoir et se fanerait dans l'oubli et l'inutilité?

Ces pensées l'empêchèrent de discuter davantage l'opinion de M. des Gerbets qui, prenant son silence pour un succès qu'il avait obtenu sur elle, ne chercha pas à ranimer la conversation. Mais, lorsque vint le moment de prendre congé, en quittant Paule, il lui dit:

— Adieu, chère enfant, sans rancune pour notre petite dispute. Je vous félicite, en tout cas, de n'avoir pas le sort de votre amie.

— Evidemment, fit Paule rêveuse, elle n'est pas à envier, pourtant je suis sûre que, si on lui avait donné à choisir, elle eût préféré connaître le bonheur et la perdre, que de l'ignorer toujours.

— Pourquoi l'eût-elle ignoré? fit M. des Gerbets revenant sur ses pas, à vingt-huit ans, l'avenir était devant elle.

— Oh! l'avenir! fit Paule avec une mélancolie qu'elle ne put taire.

Puis, tendant la main à son vieil ami, elle rentra dans le salon d'où il sortit.

V

LES pensées éveillées par sa conversation avec M. des Gerbets fermentaient en l'esprit de Paule. Anna Gautin était sans cesse présente à son imagination. Comme toutes ses amies, elle était allée, avec sa mère, lui faire sa visite de condoléance et en était sortie toute remuée, mais pas dans le sens qu'on eût pu croire.

Certes, les larmes qu'Anna n'avait pas cherché à retenir en l'embrassant, l'avaient péniblement affectée, mais, à travers elles, et le désespoir actuel, elle voyait l'amour qui les causait et avait, antérieurement, auréolé de bonheur cette jeune tête, penchée aujourd'hui sous le poids du chagrin. Elle voyait le joli front pur que les lèvres du fiancé, en l'effleurant, avaient nimbé de charme; le délicat visage, sans beauté, mais non sans grâce, qui avait été chéri, et les mains qui s'étoilaient de la pierre couleur de sang de la bague de fiançailles. Tout lui disait le chaste et délicieux roman, au dénouement tragique, il est vrai. Et ce roman, elle l'enviait.

Leur visite avait été courte, d'autres personnes arrivant chez madame Gautin, madame Delfeuil s'était retirée, emmenant Paule.

En chemin vers leur demeure elle avait dit à sa fille:

— La destinée d'Anna est bien triste! Et comme Paule ne répondait pas, sa mère continua:

— Combien je me félicite que tu n'aies pas été fiancée avant la guerre! Tu aurais pu avoir, aujourd'hui, le sort de ton amie.

— Et puis? fit Paule, nerveuse.

— Eh bien! Ce serait très malheureux.

— Anna ne sera pas plus seule que moi, qui ne me marierai jamais.

— Si, répondit sa mère, soit qu'elle fût plus confiante, soit qu'elle voulût le paraître pour l'apaiser, si, tu te marieras. On le fait à tout âge.

— Je vous dis que je ne me marierai pas, répéta Paule irritée.

— Si tu ne le veux pas, je ne t'y contraindrai pas, riposta madame Delfeuil, froissée du ton de sa fille.

Elles rentrèrent en silence dans leur vieille maison, sans que la mère de Paule ait vu, à sa réponse, l'ironie de son sourire.

A quelques jours de là, Lucy Mervil convia Paule à passer l'après-midi avec elle, ainsi que cela se faisait souvent entre jeunes filles de Ville-Abbé. Le prétexte de cette réunion était de lui faire voir les cadeaux déjà reçus, et les modèles choisis pour son trousseau.

Paule s'y rendit le cœur gonflé d'amertume, de dépit, de jalousie secrète, mais elle n'eut pas voulu y manquer, attirée par le spectacle de ce bonheur, qui lui était cruel pourtant.

Lucy, bien entendu, ne se douta pas de l'orage qui grondait sous le front un peu plissé de son amie. Dès l'arrivée de Paule, qu'elle guettait, elle avait couru au-devant d'elle et l'avait emmenée dans sa chambre, pour être plus libre de causer. Et cette conversation, elle ne se l'était pas imaginée autre qu'un long monologue où elle conterait à son amie toutes ses joies de fiancée. Elle n'avait, sans s'en rendre compte — désiré la voir pour cela. Ne jouit-on pas davantage d'un bonheur qu'on confie, ne serait-ce que par les paroles qui l'énoncent et le fixent? Le bonheur est une supériorité, et toute supériorité se plaît à s'affirmer par des mots, si ce ne peut-être par des actes, qui la consacrent, ou bien, moins généreusement, par des comparaisons qui l'exaltent. Lucy, inconsciemment, jouissait du plaisir de se parer de sa gloire de fiancée près de l'amie qui n'en était pas favorisée.

Elle commença par lui montrer le portrait de son futur époux.

— Regarde! lui dit-elle, regarde s'il est délicieux! Eh bien! il est cent fois mieux que sa photographie.

Paule prit en main l'écrin de velours et considéra longuement l'image qu'il contenait. C'était celle d'un homme jeune, aux traits durs et comme heurtés, dont le visage, sans beauté, donnait une impression de volonté, et que des yeux noirs, très vifs et légèrement convergents, n'adouciaient pas.

Puis elle ajouta, minaudant et avec complaisance:

— Mais il n'a pas d'autres volontés que la mienne.

— Puisse cela toujours durer! remarqua Paule.

— J'y compte bien. Quand on aime comme il m'aime!

— Quelquefois, cela passe.

— Pas un amour comme celui-là! Tu ne peux pas le comprendre, ma petite, tu ne peux pas juger un sentiment de cette force et de cette douceur, tu n'en as pas eu dans ta vie. Moi non plus, du reste, jusqu'à présent. Cela a été une révélation... oh! indicible.

Paule, sans répondre à cet enthousiasme, se tourna vers la commode où se trouvaient des écrins, d'avance proposés à son admiration.

L'un après l'autre elle les ouvrit. Elle regarda sans bien les voir, des bijoux, des pièces d'orfèvrerie, de ces bibelots qu'il est d'usage d'offrir au moment des noces. Lucy présentait tour à tour ces objets aux suffrages de son amie. Prenant un presse-papier de cristal et de bronze doré, et le montrant à Paule, elle lui dit:

— Tiens, c'est le cadeau de cette pauvre Anna. Elle me l'avait envoyé avant la catastrophe.

— Il est joli, dit Paule, elle n'aurait plus, à présent, la pensée de le choisir.

— Oh! bien sûr! Pauvre victime! pauvre martyre! dit Lucy. Comme je la plains! Elle est si malheureuse!

— Si malheureuse? fit Paule s'abandonnant, sans y songer à sa pensée intime, si malheureuse? elle a des consolations.

— Des consolations? dit Lucy révoltée, lesquelles?... Lesquelles peuvent compter devant un coup pareil?

OLD DUTCH
offre cette ravissante
Argenterie
Wm. A. Rogers A1 Plus

FAITE PAR ONEIDA LTD.

Ceci est votre garantie de qualité et satisfaction

6 CUILLERS À THÉ
pour 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch et 50c
VALEUR DE \$3.50 LA DOUZAINÉ

1 COUTEAU 1 FOURCHETTE
pour 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch et 50c
VALEUR DE \$16.80 LA DOUZAINÉ

3 CUILLERS À SOUPE
pour 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch et 50c
VALEUR DE \$6.00 LA DOUZAINÉ

3 FOURCHETTES À SALADE
pour 3 panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch et 50c
VALEUR DE \$6.50 LA DOUZAINÉ



FABRICATION CANADIENNE

Le charmant dessin "Croydon" illustré ci-contre a été spécialement choisi pour l'élégance et le style par Katherine Caldwell, économiste ménagère de renommée nationale. Commencez aujourd'hui à en accumuler un service complet. Envoyez-nous simplement les panneaux du moulin à vent de 3 étiquettes Old Dutch et 50c pour chacune des offres énumérées. Commandez-en une ou plusieurs à votre gré. Cette offre n'est valable qu'au Canada et prend fin le 31 décembre 1935.

OLD DUTCH

pour votre nettoyage est d'une valeur plus économique parce qu'il est fait de SEISMOTITE

Un article de nettoyage de la plus grande valeur qui soit, parce qu'il dure non seulement plus longtemps, mais il prolonge indéfiniment la surface de la porcelaine, de l'émail, des boiseries peinturées et des métaux. Employez-le pour toute surface que l'eau n'endommagera pas. C'est le parfait nettoyeur général parce qu'il est fait de Seismotite—un agent nettoyeur et polisseur scientifiquement traité et combiné avec d'autres ingrédients précieux. Old Dutch nettoie plus vite, polit tout en nettoyant, ne bouche pas les conduits, ne contient pas de matières graveleuses et est doux pour les mains. Il n'y a rien de semblable pour économie et service.

Old Dutch Cleanser, Dépt. 168C, 54 Macaulay Ave., Toronto.

Ci-inclus _____ panneaux du moulin à vent des étiquettes Old Dutch et _____ c pour lesquels veuillez m'envoyer:

6 Cuillères à Thé 1 Couteau de Table et Fourchette
 3 Cuillères à Soupe Ovale 3 Fourchettes à Salade

(Notez que l'on exige 50c et 3 panneaux du moulin à vent pour chaque offre)

Nom _____
Adresse _____
Ville _____ Prov. _____

Les plus BAS PRIX jamais vus dans l'histoire de la Bijouterie

ACHETEZ MAINTENANT ET EPARGNEZ
Un léger dépôt gardera l'article désiré jusqu'à Noël

POUR LA FUTURE FIANCÉE

Bagues à diamants en or vert ou blanc absolument parfaites. Gros diamant au centre flanqué de deux petits dans les côtés. Valeur régulière de \$25.00; spécial pour le mois d'octobre **\$12.50**

y compris un certificat de garantie pour la vie vous permettant de l'échanger plus tard sans perdre un sou de votre premier déboursé pour un diamant plus gros.

Beaucoup d'autres à partir de \$10.00 et plus.



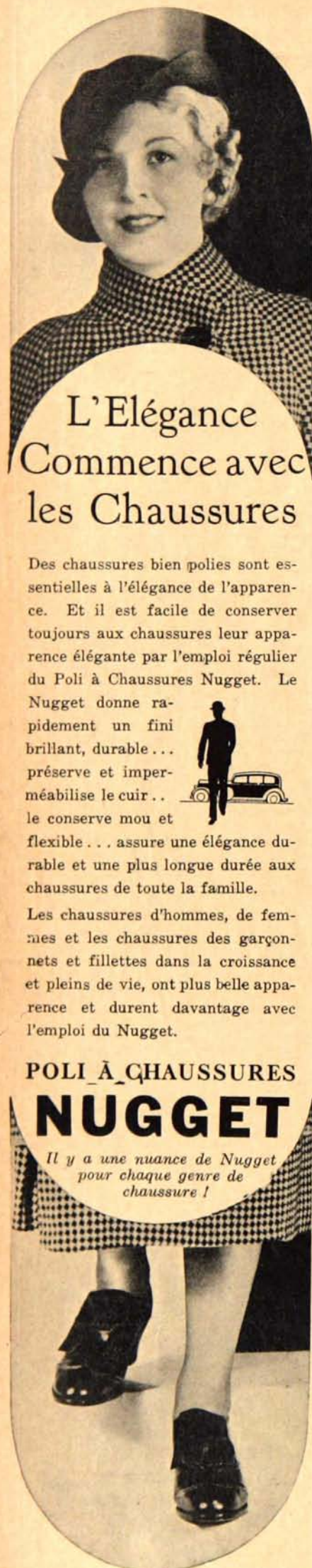
FRontenac 5535

Daoust & Fils
LIMITÉE

BIJOUTIERS — DIAMANTAIRES

3699 - 3701 rue Ste-Catherine est Montréal, P. Q.

ACHETEZ PAR MALLE ET EPARGNEZ
Si vous n'êtes pas satisfait votre argent vous sera remis



L'Élégance Commence avec les Chaussures

Des chaussures bien polies sont essentielles à l'élégance de l'apparence. Et il est facile de conserver toujours aux chaussures leur apparence élégante par l'emploi régulier du Poli à Chaussures Nugget. Le Nugget donne rapidement un fini brillant, durable... préserve et imperméabilise le cuir... le conserve mou et flexible... assure une élégance durable et une plus longue durée aux chaussures de toute la famille.

Les chaussures d'hommes, de femmes et les chaussures des garçons et fillettes dans la croissance et pleins de vie, ont plus belle apparence et durent davantage avec l'emploi du Nugget.

POLI À CHAUSSURES NUGGET

Il y a une nuance de Nugget pour chaque genre de chaussure !

Si c'est du "kid" blanc, conservez-le blanc avec le

NUGGET NETTOYEUR DE "KID" BLANC

Cette question ramena Paule à elle-même. Qu'allait-elle laisser deviner de son sentiment mystérieux, dont elle rougissait en secret, et qu'avait-elle failli le trahir? La sueur lui monta au front à la notion de cette imprudence, tandis que Lucy insistait:

— Quelles consolations lui trouves-tu?
— Mais, beaucoup, fit Paule qui ne voulait pas se dédire. La sympathie de tout le monde, l'accueil maternel de madame Dutel et de la famille de son fiancé, qui l'a traitée comme si elle avait été sa femme.

— Qu'est-ce que cela?...
— C'est un appui dans l'existence.
— N'a-t-elle pas ses parents?
— Oh! ses parents ont d'autres enfants à s'occuper.

— Ils sont pourtant très bons pour elle. Ils s'associent à son deuil de façon touchante, tout le monde le constate.

— Certainement, fit Paule, à qui une vague réminiscence des propos tenus à ce sujet, chez elle, inspira une réponse irréfutable, — et elle est heureuse, bien heureuse dans son malheur de pouvoir le porter, ce deuil, et pleurer en liberté celui qu'elle aimait.

Paule avait prononcé ces mots avec une mélancolie appuyée et injustifiée, mais qui lui dictait son état d'âme. Subitement, Lucy en fut frappée:

— Comme tu as dit cela? s'écria-t-elle.
— Eh bien? fit Paule.

— Comme tu as dit qu'Anna est heureuse de pleurer en liberté celui qu'elle a aimé... Est-ce que toi?... non, ce n'est pas possible!... Est-ce que toi?... Mon Dieu! depuis quelque temps tout le monde te trouve si triste! est-ce que tu pleurerais... tout bas?

— Tais-toi, fit Paule, la repoussant du geste, tais-toi, ne parlons pas de moi.

Mais la curiosité de Lucy si aiguës sur toutes les choses de sentiment par son amour exalté, était mise en éveil. Elle crut pressentir un secret dans les réticences de Paule, et s'acharna dans la volonté de le pénétrer.

— Pourquoi ne pas parler de toi?... Au contraire, parlons-en. Ne suis-je pas ta meilleure, ta plus intime amie? Vois, moi, t'ai-je caché mes secrets de fiancée? Et, pourtant, ils ne sont pas faits pour être divulgués, mais j'ai eu confiance en toi. Toi, tu ne l'as pas en moi, puisque tu ne veux pas me dire ce qui se passe en ton cœur.

— Il ne s'y passe rien, dit Paule.
Lucy n'était pas fille, une fois son intérêt amorcé, à se décourager si vite.

— Alors, pourquoi, je viens de te le dire, es-tu si triste? si sombre, que tout un chacun le remarque? On en parle, tu sais? Il y a des gens, — tiens, monsieur des Gerbets, — et bien d'autres encore, qui disent que c'est parce que tu ne trouves pas à te marier, et que mon mariage te rend jalouse.

— Oh! fit Paule, dans un geste de véhémence protestation.

— Moi, je ne le crois pas, bien entendu, je ne l'ai jamais cru. Je réponds même, quand on me tient ces propos, que ce n'est pas là la cause de ta tristesse; qu'il y en a une autre. Laquelle? tu viens de me donner raison, de me la laisser pressentir. Paule! je t'en prie, aie confiance en moi! Tu as du chagrin?

— Oui, dit celle-ci, détournant la tête pour ne pas pleurer car ses nerfs la trahissaient.

Mais Lucy devina ses larmes et elles excitèrent plus encore sa curiosité.

— Tu as perdu un homme que tu aimais?

— Oui, fit encore Paule entraînée par les circonstances dans un roman imaginaire qu'elle avait la sensation de vivre, comme on vit le rôle qu'on joue dans une comédie.

— Il t'aimait?
Jamais l'amour-propre de Paule n'eût répondu non.

— Vous vous fussiez épousés?
Paule inclina la tête.

Lucy se jeta à son cou, pleurant elle aussi.

— Oh! pauvre amie! pauvre amie! et moi qui aiguillais ta peine en te parlant d'Anna! Pardonne-moi!

Puis, la bouche près de son oreille, elle murmura:

— Qui était-ce?

Paule se dégagea de l'amicale étreinte et reprit sa pose affaissée, les yeux vagues et mouillés, les mains jointes au bout de ses bras tendus, dans un geste d'abandon.

— Dis-moi son nom? reprit Lucy.

— Jamais, fit Paule avec force, ce secret mourra avec moi.

— Tes parents l'ignorent?
— Oh! oui, affirma la jeune fille avec élan.

— Et tu ne veux pas te confier à moi, à moi, Paule? C'est mal.

— Je ne puis. Il est des secrets qui cadent dans le cœur en y entrant! fit Paule avec une sentimentalité voulue.

— C'est donc que cet homme t'était inférieur, comme famille ou situation?

— Là encore, l'orgueil de Paule se révolta. Elle se prêtait presque inconsciemment à une fable, mais n'entendait point en être abaissée, alors qu'elle n'y consentait, au contraire, que pour prendre une revanche contre la destinée, et se montrer au niveau de ses amies.

— Non! non, répondit-elle vivement.
— Je le connaissais?

— Ne connais-tu pas toutes mes relations?

— Je l'appréciais?

— Je le crois, fit Paule avec fierté.
— Il était de Ville-Abbé?

— A cela, je ne répondrai pas.
— C'est qu'il en était. Ah! tu me caches son nom? Je le saurai, je le saurai en dehors de toi, je questionnerai.

— Ah! dit Paule saisie, ne fais pas cela! Lucy, ne fais pas cela!

— Je le ferai, riposta Lucy, obstinée, Il y a longtemps qu'il a été tué?

— Je l'ignore, répondit Paule se rendant vaguement compte qu'elle avait été trop loin, et ne sachant plus comment rétrograder sans se trahir.

— Mais tu sais qu'il n'est plus?

— Je le sais, répondit Paule dans la nécessité d'être logique.

— Ah! s'écria Lucy, je devine! c'est un disparu.

Paule fit un signe affirmatif au hasard, et toujours pour s'en tirer. Elle espérait y avoir réussi, car Lucy se taisait. Mais tout à coup elle jeta un grand cri:

— C'est Jehan d'Alte!

Paule, à ce nom, jusqu'ici bien loin de sa pensée, car ses paroles n'évoquaient réellement personne, devint rouge d'émotion et d'inquiétude sur les suites de sa confiance factice, et, dans son trouble, ne sachant comment détromper Lucy, elle murmura, pour gagner le temps de la réflexion:

— Qui te fait croire que c'est lui?

— D'abord parce que c'est un disparu, ensuite parce que, repassant dans ma mémoire les jeunes gens qui, avant la guerre, s'occupaient de toi dans le monde, je me suis rappelé les assiduités de monsieur d'Alte près de toi. Ah! vous aviez pourtant bien caché votre jeu, personne ne se doutait de votre entente! Vous n'en disiez rien non plus. Peut-être sa famille s'opposait-elle à votre mariage?

— Pourquoi s'y fût-elle opposée? répliqua Paule, que cette supposition humiliait.

— Tu n'as ni la situation ni la fortune du baron d'Alte.

Paule se le disait bien, durant cette conversation vaine, que Jehan d'Alte, vivant, n'eût jamais été pour elle, mais voici que Lucy le lui offrait, en quelque sorte, comme fiancé d'outre-tombe. Et sans avoir pu retrouver le sang-froid qui lui eût permis de réfléchir sur les conséquences possibles de son imprudence, Paule ne prononça pas un mot, pas un seul d'acquiescement précis, mais elle ne démentit point son amie.

C'était sa revanche, ces fiançailles imaginaires, qui ne faisaient de mal à personne, puisque Jehan ne reviendrait plus. Fiancée de Jehan d'Alte! C'était un titre! Et Lucy ne pourrait plus écraser son célibat prolongé de la dédaigneuse compassion de sa situation de prochaine épouse.

C'est pourquoi, comptant fermement que toute cette histoire resterait secrète, entre elles deux, Paule, agissant un peu comme une somnambule, dans un rêve, laissa dire Lucy Mervil, qui ne l'interrogeait plus et ne tarissait pas.

— Je me souviens maintenant, disait-elle, ce bal du 13 juillet 1914, il t'a à peine quittée. Vous êtes allés, ensemble, vous asseoir sur la terrasse.

Tandis qu'elle continuait, égrenant de puérils souvenirs, Paule se remémorait aussi cette réunion, la dernière où elle eût assisté, et où Jehan d'Alte s'était souvent rapproché d'elle. Mais la notion lui revenait aussi, — et elle la repoussait de toutes ses forces inconscientes, — que c'était surtout pour l'entretenir d'une jeune Anglaise, qu'elle connaissait un peu, et dont il se prétendait amoureux.

Cela, elle le tut et voulut se persuader que c'était une plaisanterie de sa part, un prétexte pour l'entretenir, peut-être un moyen de la piquer au jeu en excitant sa jalousie. Puisque, à cinq ans de distance,

:: Fiancée Imaginaire ::

Lucy gardait assez vif le souvenir de ses assiduités, pour avoir mis de suite un nom sur le fantôme qu'elle, Paule, avait créé de toutes pièces, sans songer à lui appliquer aucune personnalité, c'était donc qu'il était visible qu'il la recherchait, qu'il l'avait aimée.

Cette pensée acheva de faire perdre la tête à Paule. Aimée! Il l'avait donc aimée?... Tous les propos de Lucy continuaient à le lui persuader. Elle les accueillait comme adjuvants de l'espoir étrange qu'ils venaient de créer en elle. Et lorsque Lucy termina en lui demandant:

— Quand vous fussiez-vous fiancés? Elle répondit évasivement:

— Je ne sais... la guerre est venue!

— Avant qu'il parle à sa mère?

— Oh! dit encore Paule, nous n'étions pas pressés!

— Et il est mort, ma pauvre Paule, reprit Lucy. Quelle pitié! quelle sympathie tu m'inspires! c'eût été pour toi un si beau rêve! Il était charmant, fils unique de grande noblesse, avec une grosse fortune. Tu aurais fait là un mariage inespéré, ma chérie, inespéré, qui eût joliment imposé silence à tous les commérages, qui ont couru la ville, des difficultés qu'avaient tes parents à t'établir. Je comprends maintenant, pourquoi tu ne te mariais pas! ou écartais tous les partis possibles, avant qu'ils se fussent déclarés. Aimée de Jehan d'Alte! Toutes les femmes t'auraient enviée, il était si séduisant!

— Oui, dit Paule avec un soupir, sincère cette fois, inspiré par le regret du rêve impossible; oui, et il n'est plus! Aussi, je t'en supplie, garde-moi le secret, le secret que tu m'as arraché, plus que je ne te l'ai confié. Car, précisa-t-elle, je ne t'ai rien dit...

— Rien, assurément, mais j'ai deviné... Ce mot inquiéta Paule. Elle eut conscience, au milieu de l'ivresse un peu démente des propos échangés, qu'il était de toute importance que Lucy ne parlât pas. Or, d'avoir deviné, ne l'obligeait pas à la discrétion comme une confiance reçue. Paule voulut l'engager par un serment.

— Lucy, lui dit-elle, avec une certaine solennité, tout ce que tu as deviné, comme tu viens d'en convenir, est très grave. Un secret surpris ne nous appartient pas. Tu as surpris celui-là. Jure-moi que tu ne le trahiras pas.

— Sois tranquille, fit Lucy.

— Je ne le serai que lorsque tu m'auras fait le serment que jamais tu ne parleras de ces choses, à qui que ce soit. Je te le demande au nom de notre amitié, au nom de ton amour, heureux et béni, lui, et par la pitié qu'il doit t'inspirer pour ta malheureuse amie.

Paule avait touché la corde sensible. Lucy, encore une fois, lui sauta au cou.

— Je te le jure! fit-elle tout émue.

Et madame Mervil les appelant pour prendre le thé, les jeunes filles descendirent et ne reparlèrent plus de rien.

VI

PAULE était rentrée chez elle dans un état mental voisin de l'ivresse. La réalité des choses lui échappait. Elle marchait, agissait, parlait comme sous l'empire d'un stupéfiant qui, lui laissant accomplir les gestes d'usage, en retranchait sa pensée, retenue ailleurs. A se retrouver dans sa maison, dans sa chambre, où elle était montée défaire son chevet, elle se demandait si elle ne venait pas de s'éveiller d'un rêve, tant tout ce qui s'était passé, depuis qu'elle avait quitté ces lieux familiers, était inattendu. Il y a quelques heures encore, c'était une déshéritée d'amour, une vieille fille sans passé ni espérance qui s'asseyait dans ce fauteuil, se contemplant dans cette glace. A présent c'était l'héroïne d'un roman, la victime d'un drame, c'était une créature vibrante, pour laquelle un homme, — et quel homme! — s'était passionné.

— Etais-ce possible? Paule ne reconnaissait plus, dans sa mémoire trouble, la part qu'il fallait faire, en cette transformation, à sa propre imagination, et celle qui appartenait à la vérité. Avait-elle vraiment inventé cette affection?

— Elle s'interrogeait, ne se rappelant avoir rien dit de précis, surtout n'avoir prononcé aucun nom. Et, de ce dernier point, elle était d'autant plus certaine que nul ne s'était présenté à son esprit. Elle avait proféré quelques paroles imprudentes, elle

:: Fiancée Imaginaire ::

en convenait; puis, pour les rattraper, d'autres, au hasard, sans intention fixée, et cela avait déclenché, chez Lucy, la constatation qui l'avait bouleversée, que Jehan d'Alte l'aimait!

Il fallait bien que ce fût vrai, puisqu'on l'avait remarqué. Alors elle n'avait pas démenti les suppositions si affirmatives de son amie. C'était là tout.

Par ces sophismes, elle étouffait la voix de la raison qui lui eût montré qu'elle seule avait, par ses réticences pleines de sous-entendus, préparé le roman dont elle s'enivrait. Cette voix, elle ne voulait pas l'écouter. On lui avait dit, péremptoirement, qu'elle était aimée, elle ne voulait retenuer que cela. Mais la joie l'en étourdissait et elle ne retrouvait ni son sang-froid, ni son équilibre moral.

Elle descendit pour le dîner, dans cet état d'âme qui lui faisait voir toutes choses sous un aspect différent. La conversation de ses parents l'ennuya, elle avait hâte d'être seule pour ressasser, mille fois, le sujet qui l'absorbait toute, et remonta de bonne heure. Dans sa chambre, verrous tirés, elle s'abandonna à son rêve. N'était-ce qu'un rêve? Non, la réalité était là, représentée par l'assertion de Lucy et affirmée par les circonstances, les détails précis que son amie lui avait rappelés. Comment les avait-elle antérieurement oubliés? Comment avait-elle eu les yeux clos au point de ne pas s'apercevoir, elle, la principale intéressée, des sentiments qu'elle inspirait, alors qu'ils n'étaient un secret pour personne? Elle interrogeait fiévreusement sa mémoire pour y retrouver des propos de Jehan qui eussent pu être des aveux déguisés et qu'elle n'avait pas compris. Elle n'en trouvait aucun, — et pour cause! — Oui, il la recherchait, oui, il la faisait volontiers danser; au tennis, aimait à jouer avec elle, causait, surtout, causait beaucoup avec elle. Mais elle avait toujours eu l'impression, — exacte du reste, — qu'il la traitait en camarade.

C'est que c'était sa manière, à lui, de faire la cour, et qu'elle ne s'en était pas doutée. Si elle avait pressenti la vérité, elle eût mieux répondu à ses avances, — puisque c'en était, disait-on, — et il eût précisé, il en fût venu aux définitifs aveux. Avec quelle ardeur elle les eût accueillis! Car, sans le savoir non plus, ne l'aimait-elle pas?

Tout son être, exalté, aujourd'hui, répondait à cette question par une affirmation. Oh! oui elle l'aimait! Elle l'adorait!

Que ne s'en était-elle pas encore rendu compte? Elle n'avait donc jamais regardé en son cœur?

Cette illumination que produit l'amour dans tout l'être, Paule la ressentait totale, et elle laissait, dans l'ombre, tous les à-côtés, du brûlant sujet: les avantages inespérés que lui eût apportés ce mariage, et le désespoir qu'elle aurait dû éprouver de la disparition du récent bien-aimé. Elle n'y songeait même pas, toute à l'exaltation passionnée du sentiment que, factivement, elle éveillait en elle. Et, après une longue soirée d'extase, fatiguée par la tension cérébrale de cette émotion, elle s'endormit en murmurant:

— O mon Jehan adoré!

Le réveil, le lendemain, la trouva incertaine. Tous les songes s'évanouissent à la lueur du jour. Une fois encore, Paule se demanda si elle avait rêvé! Un fâcheux amalgame se produisit en son esprit avec ce qu'elle avait pu suggérer, ce qu'on lui avait dit, ce qu'elle avait imaginé. La vérité n'en pouvait pas surgir. Et elle prit, pour elle, ce que lui inspirait son secret désir: un amour réciproque et mystérieux entre elle et Jehan d'Alte.

Elle s'en sentit grandie devant sa propre estime, mais eut, pourtant, la sagesse de comprendre qu'il ne devait pas être connu. Les circonstances qui l'avaient entouré étaient trop délicates; en trahir le secret, c'était s'exposer à de cruels démentis. Comme elle n'avait rien pour appuyer ses dires, on pouvait douter de leur véracité, l'accuser d'exagération. Ce reproche l'effrayait. Il était indispensable que tout ceci restât très caché, et sous l'empire de cette constatation, Paule regretta un peu ce qu'elle avait pu confier à Lucy. Si, jamais, cette histoire venait aux oreilles de ses parents? Elle en aurait mille regrets, car, eux, voudraient la tirer au clair, y mettraient leur implacable logique, et Paule avait la prescience qu'ils

arriveraient, ne jugeant la situation que par des faits, et n'en trouvant point, à démolir l'édifice du rêve dont maintenant elle devait vivre.

Elle se promit donc de revoir Lucy, pour ne pas lui laisser oublier son engagement. Puis, c'était la seule personne avec qui il lui était possible de parler du bien-aimé. Et elle avait l'intuition, très juste, que parler d'un sujet, même irréel, comme s'il n'appartenait pas au domaine de l'illusion, c'est lui donner un corps.

Désormais, les pensées de Paule prenaient un autre tour. Elle, la découragée de la veille, avait, dans sa vie morne, un but qui n'était qu'un souvenir; mais, dans un cœur vide, cela compte! Elle se remémorait Jehan d'Alte, ses traits, ses attitudes, cherchait à retrouver dans son esprit tous les propos qu'ils avaient échangés, tous les détails de leurs relations.

Elles dataient de loin.

Les d'Alte étaient fixés à Ville-Abbé depuis plusieurs générations. Ils appartenaient à la vieille noblesse de cette cité qui comptait, autrefois, une société aristocratique particulièrement nombreuse. Elle se suffisait, grâce à cela, à elle-même, et frayait peu avec les personnes d'une caste moins élevée, quoique non moins honorable, et, pour certaines familles, non moins ancienne. Madame d'Alte, mère de Jehan, avait perdu son mari, et consacrait sa vie à ce fils unique, qu'elle adorait. Elle sortait peu, et ne fréquentait pas les Delfeuil, qui n'appartenaient pas à son cercle. Il fallut la circonstance d'une fête de charité pour la mettre en rapport avec Paule. La jeune fille ayant, avec quelques autres, quêté à cette cérémonie, fut, ainsi que ses compagnes, priée, le soir, à dîner à l'hôtel d'Alte.

Comme par hasard, Jehan se trouva, à table, placé à côté de Paule. Elle était très intimidée. Il s'en aperçut et, bon garçon, voulant la mettre à l'aise, il lui fit des frais, sans conséquences, bien entendu, et elle les prit comme tels, mais y répondit intelligemment, car elle ne manquait pas d'esprit naturel, ni de culture.

Cette brève et relative intimité fut le début et, en même temps, donna la note des relations qui suivirent entre Jehan et Paule.

Il l'avait abordée sur le ton de la plaisanterie joyeuse, — qui du reste lui était habituel. — Elle avait riposté pareillement. Ils ne devaient plus, ensuite, le quitter, Jehan ne prenant pas au sérieux cette sorte de camaraderie et Paule, qui savait parfaitement tout ce qui les séparait, ne basant aucune espérance sur une sympathie frivole qui se traduisait de la sorte.

Elle était flattée lorsque, ultérieurement, Jehan, dans le monde, venait la saluer, lorsqu'il la faisait danser, lorsqu'il la taquinait, ce qui semblait l'amuser prodigieusement. C'était le seul sentiment qu'il lui inspirait et que, du reste, lui permit sa manière d'être.

Madame d'Alte restait très confinée dans son cercle fermé, mais Jehan, éclectique par nature, acceptait volontiers toutes les invitations, qu'en sa qualité de célibataire et de danseur, on lui adressait.



... Elle était montée défaire son chapeau ...

SOIGNEZ LA BE-SOGNE — ET N'OU-BLIEZ PAS L'HUILE 3-en-Une!

3-IN-ONE OIL

Elle unit les qualités de 3 huiles supérieures. NETTOIE — LUBRIFIE — PRÉVIENT LA ROUILLE

N'oubliez pas la voiture du Bébé quand vous hullerez à la 3-en-1 vos articles de ménage — et celle de la pouspée, et la trortrette de Bob. Elles en ont besoin aussi!

PRODUIT CANADIEN

C'est ainsi que Paule le rencontrait, sans qu'il fût jamais venu chez ses parents. Il fréquentait aussi un court de tennis, où elle allait régulièrement avec Anna Gautin et Lucy Mervil, ses amies. Mais toutes ces occasions de revoir se bornaient à peu de choses. Dès l'été, madame d'Alte partait pour la campagne, la mer ou les eaux, et son fils l'accompagnait. Lorsqu'à l'automne, elle réintérait Ville-Abbé, lui, chassait de côté et d'autre. Paule ne le revit pas de toute cette belle saison. L'hiver suivant les réunit deux ou trois fois. Vraiment, alors, elle ne pensait pas à lui.

Les circonstances que Lucy lui avaient rappelés lui revenaient maintenant peu à peu.

Les courses où, une fois, au pesage, il lui avait parlé, lui demandant, avec son ironie joyeuse, un tuyau pour parier, parce qu'il était sûr qu'elle lui porterait bonheur.

Puis, ce jour, au tennis, où il l'avait priée avec insistance, d'être dans son camp... Et d'autres faits, puérils, qui, dans sa prédisposition actuelle, prenaient de l'importance...

Enfin ce dernier bal de 1914, la veille de la fête nationale. C'était une matinée, aux proches environs de Ville-Abbé.

La fête avait lieu dans une villa située au milieu d'un admirable jardin, et il faisait une si belle journée que, malgré les appels répétés de l'orchestre, on se promenait plus volontiers qu'on ne dansait.

Jehan était venu la rejoindre au milieu de ses amies, tandis qu'elles circulaient entre des haies de roses merveilleuses, encadrant le court de tennis. Les buissons fleuris des altéas mauves, des genêts

d'Espagne aux fleurs d'or, alternaient avec les touffes de pois de senteur, dont le parfum violent embaumait l'atmosphère.

Paule s'était arrêtée un instant pour lui répondre, ses compagnes avaient continué de se promener, et il l'avait ramenée à un banc, sur la terrasse, où il s'était assis à côté d'elle. Elle se rappelait très bien qu'il l'interrogeait sur miss Knigton, une jeune et jolie Anglaise, qui passait l'été à Ville-Abbé, et qu'elle voyait quelquefois. Mais il le faisait en plaisantant, comme toujours.

Et elle n'avait pas compris, alors, que c'était un prétexte pour parler d'amour, et qu'il l'y invitait par ce jeu même!

Portée par ces souvenirs, elle se prit à fouiller les tiroirs où, comme tant de jeunes filles, elle se plaisait à conserver ses souvenirs de bal, ses carnets, des fleurs, surtout des objets de cotillon, ces bibelots, qu'avant guerre, on distribuait à profusion. Elle eut quelque peine à les retrouver, car son départ précipité, quand le péril approchait, avait mis du désordre dans ses affaires, mais elle finit par atteindre le coffret d'étoffe à grandes fleurs voyantes où elle en avait serré la plupart. Avec un soin minutieux, elle les avait autrefois étiquetés. Ce flacon lui venait de M. un tel. Cette corbeille, de celui-ci, ce plateau, de celui-là. Ah! son cœur bondit! cet éventail de papier pailleté d'argent portait la mention: "M. d'Alte". Elle le saisit et le couvrit de baisers fous. Ah! le cher, le précieux souvenir d'amour! Elle fouilla encore ses trésors. Cette boîte d'étoffe repoussée, datait d'une époque où c'était la gloire de jeunes filles de faire elles-mêmes tous les objets du cotillon des bals de leur mère. Elle chercha à l'ouvrir, d'abord en vain, ses doigts s'obstinèrent sur le couvercle trop enfoncé. Il céda; un papier s'échappa: "De M. Jehan d'Alte". Encore une fois elle l'embrassa... Comme l'éventail, elle chercha à le glisser sur son cœur... C'était un peu encombrant.

Mais voici ce carnet minuscule, à la couverture de parchemin, ornée à l'aquarelle d'un petit bonhomme grotesque, tendant un parapluie... Elle l'ouvre... Ah! cette fois c'est trop de bonheur! "Jehan" à la première page et écrit de sa main!

Elle se rappelle qu'il disait drôlement: "Je signe tous mes cadeaux pour leur donner de la valeur". Il n'avait qu'un carnet à offrir, et c'était à elle qu'il l'avait réservé. Oh! ce mot écrit par lui!

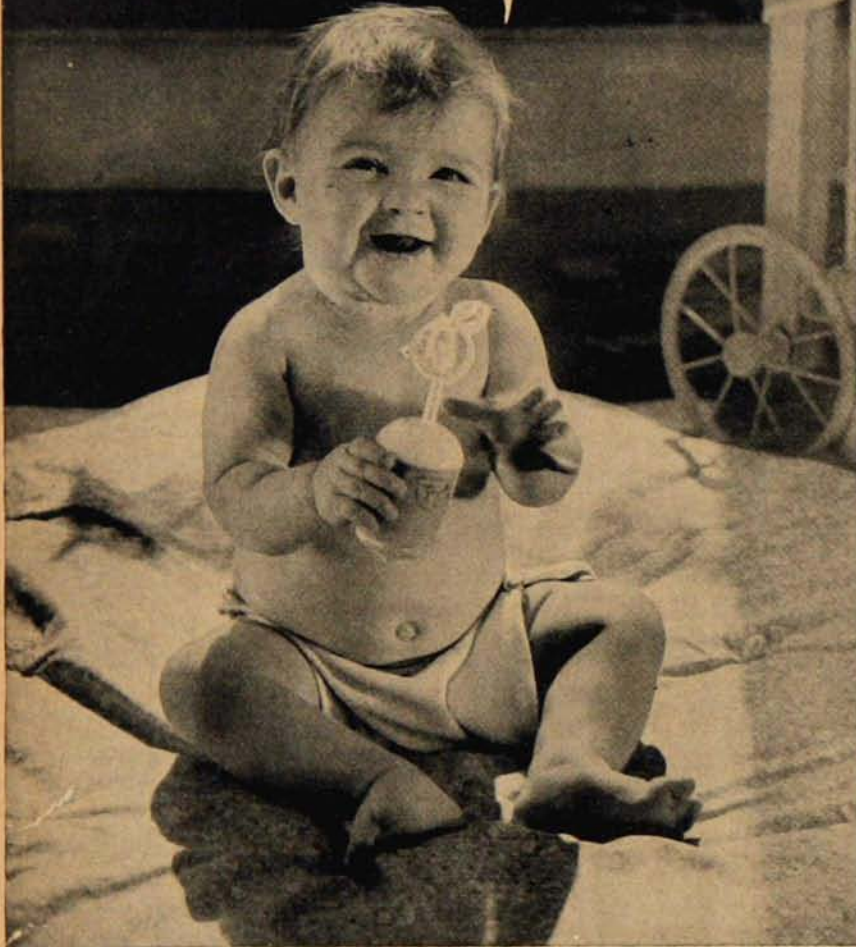
Elle se sentait devenir folle de joie, folle d'amour, d'amour rétrospectif car, demain, sans doute, après l'exaltation de la révélation, elle mourrait de douleur de la perte du bien-aimé.

VII

LA réaction probable n'est pas encore venue. Paule vit toujours dans l'enthousiasme de son illusion. Elle est transformée. La vie semble circuler plus intense dans tout son être. Ses yeux ont un éclat inconnu. Le sang afflue à sa peau terne qu'il colore légèrement. Ses gestes sont plus aisés, plus gracieux. Sa bouche ne sourit point, sinon on pourrait, la voyant, croire à un épanouissement subit causé par une grande joie.

Elle accomplit les rites habituels de sa vie avec détachement, mais ponctualité.

"Je ne suis ici que depuis quelques mois—mais je crois que je vais m'y plaire . . ."



La vie s'annonce sans nuages pour cette aimable personne!

Et le laxatif qu'on lui administre (le cas échéant!) ne contribue pas peu à son optimisme. Elle en raffole—c'est le seul qu'elle accepte sans regimber.



Il est fort important qu'un enfant avale de bonne grâce le médicament qu'on lui présente. Si son goût répugnant lui soulève le cœur, il se gendarme, fait un tas d'histoires, et toutes ces giries, outre qu'elles l'énervent, peuvent entraîner une indigestion.

Le goût agréable du Castoria est donc un des nombreux arguments en sa faveur.



En voici un autre :

Tout comme le régime alimentaire que vous avez soigneusement dressé pour votre enfant, le Castoria est spécialement destiné à son délicat organisme. Sa formule ne ressemble en rien à celle de certains purgatifs drastiques qui conviennent aux adultes.

Chez les bambins, l'équilibre des organes est facilement détraqué—mais le Castoria ne peut leur donner la colique ni devenir une habitude. Il agit doucement, mais débarrasse complètement l'intestin.



Quand votre enfant aura besoin d'un laxatif—des tout premiers mois à la 11^{ème} année—avez recours au Castoria. Exiger cette marque et le grand flacon ("format des familles") est une notable économie.

CASTORIA
"Le Laxatif
des Enfants"



De la petite enfance
à la onzième année.

Elle en a l'âme absente. Son entourage proche n'est point assez perspicace pour s'en apercevoir, mais, lorsqu'elle sort de sa maison, des regards s'attachent à elle avec l'insistance d'une curiosité qu'elle n'était pas habituée à éveiller. Elle en surprend quelques-uns, et, tantôt absorbée par son rêve, elle se les explique par l'intérêt que doit attirer la fiancée de Jehan d'Alte, tantôt rappelée à la réalité, elle s'en inquiète, craignant que son secret ne soit pénétré. A cette pensée, elle frissonne!... Les conséquences d'une révélation auraient une telle portée!... Mais Lucy ne s'est-elle pas engagée sous serment—et quel serment!—à la discrétion?... Alors, elle se rassure.

Pourtant... la discrétion des femmes!... disons même tout court: la discrétion... Il y a tant d'hommes qui, sur ce point, sont femmes!

Une après-midi, Paule était seule au salon quand on lui annonça M. des Gerbets. Elle tressaillit! C'était la dernière personne qu'elle eût voulu voir à cette heure trouble de sa vie, car elle craignait à la fois sa pénétration et son indiscrétion.

Dès son entrée, son air ne la rassura point. Sa physionomie, d'ordinaire un peu narquoise, avait un aspect de gravité, de componction même, qui lui donna à penser.

Il lui baisa la main, selon sa galante habitude, puis, sans attendre qu'elle l'y ait invité, prit place sur le fauteuil droit, recouvert de velours rouge, qu'il affectionnait.

Paule, le cœur un peu bridé, ne savait comment entamer la conversation, et lui en laissa le soin.

Il tarda un moment, et cela causa entre eux un peu de gêne. Il n'était sans doute pas embarrassé, mais préférait la voir venir.

Enfin il se décida à lui demander des nouvelles de ses parents. Et Paule lui ayant répondu brièvement, en ajoutant qu'ils étaient sortis tous les deux, M. des Gerbets répliqua:

— Je le savais, votre bonne me l'avait dit, et j'ai béni la Providence de cette circonstance qui me permettait de vous trouver seule.

A ce mot, Paule frémit. M. des Gerbets fit une pause comme s'il attendait une interrogation, elle ne vint pas, alors il se décida à continuer:

— Oui, ma chère enfant, je suis bien aise de pouvoir vous parler sans témoins, car j'ai à vous demander pardon.

Sur la défensive, Paule se redressa:

— Pardon? De quoi?

M. des Gerbets prit un air apitoyé.

— Mais d'avoir retourné le fer dans la plaie, pauvre petite! dans la plaie de votre cœur.

Il s'arrêta encore et Paule pâlit, mais ne dit rien. M. des Gerbets poursuivit:

— Oui, je vous plaisantais, je vous taquinai sur votre célibat qui se prolongeait contre toute probabilité, contre toute raison d'être, j'étais loin de me douter de sa cause! !!

Le silence de Paule était invincible, mais trahissait son trouble, que M. des Gerbets remarqua.

— J'étais loin, recommença-t-il, de me douter que vous repoussiez tout projet d'avenir parce que celui que vous fornierz avait été brisé.

Paule comprit qu'elle ne pouvait se taire plus longtemps.

— De quel projet voulez-vous parler? fit-elle hésitante.

— Ma chère Paule, ne faites pas la mystérieuse avec le vieil ami de votre enfance... Oh! vous avez bien gardé votre secret! Bravement, noblement, même, et avec un magnifique courage. Mais, à présent qu'il est dévoilé, il serait, — laissez-moi vous le dire, — indigne de vous, comme de celui que vous pleurez, de dénier la vérité.

Paule, cette fois, ne douta plus... Lucy avait parlé! Elle eut l'impression de vertige de rouler dans un gouffre sans fond. Paraissant exsangue, les lèvres entièrement décolorées, comme les oreilles, qu'un bruissement confus emplissait, elle était près de s'évanouir.

M. des Gerbets le remarqua et en tira avantage.

— Ma bonne enfant, dit-il, rapprochant d'elle son fauteuil et lui serrant les mains qu'elle avait glacées, ne vous troublez pas ainsi, prenez sur vous. Vous avez déjà montré tant d'énergie! Ne cherchez plus à me dérober le spectacle de votre émotion. Pleurez, si les larmes vous étouffent! Quelquefois elles sont nécessaires et soulagent le cœur.

:: Fiancée Imaginaire ::

Alors, les nerfs de Paule trahirent sa volonté, et comme suggestionnée par ces mots, elle fondit en larmes.

— Est-ce triste! poursuivit M. des Gerbets, de souffrir ainsi à l'âge de toute joie, de toute espérance! Mais, hélas! vous n'êtes pas la seule. Cette abominable guerre, fauchant tant de jeunes vies, a détruit aussi tant d'espoirs, tant de projets, tant de bonheurs! Le vôtre, — continua-t-il sur un autre ton, — eût été bien grand, vous eussiez fait bien des envieuses, car, je ne dis pas que vous ne le méritiez point, mais vous eussiez conclu un mariage... imprévu.

Paule, enfin un peu revenue à elle, comprit que, maintenant, et à tout prix, elle devait démentir ces paroles. Mais comment le faire après le précédent silence, qui lui avait été imposé par son émotion de savoir divulgué le secret de ses rêves, et surtout par cette émotion elle-même qui l'avait trahie, par ses larmes, maintenant tarries, et dont elle mesurait rapidement l'imprudence, qui était un aveu.

Tremblante, et pour gagner du temps, elle murmura seulement:

— Mais qui a pu dire, qui a pu faire supposer?...

— Cette révélation, répondit M. des Gerbets, a été pour tout le monde un coup de foudre, qui a ouvert des yeux longtemps fermés sur la réalité des choses. Alors, on s'est souvenu... on a, dans les mémoires, rassemblé des indices, des paroles, des faits et... on n'a plus douté.

— Cette révélation? interrogea Paule qui se reprenait un peu, mais ne sachant quoi dire, n'avait trouvé que la maladresse de cette question, qui acceptait tacitement les propos précédents.

— Eh bien! elle est venue du deuil de mademoiselle Anna Gautin. Comme on la plaignait, quelqu'un, je ne sais plus qui, — si même je l'ai jamais su! — a observé qu'elle avait bien des compagnes d'infortune. On en est facilement convaincu. Une autre personne, — que j'ignore aussi — a fait remarquer que, même à Ville-Abbé, il y avait de ces victimes, — par choc en retour, — de la triste guerre. Naturellement, comme dans les petites villes où tout le monde se connaît, on a cherché des noms... On en a trouvé quelques-uns et le vôtre a été prononcé.

— Le mien! répéta Paule qui ne voulait toujours pas se livrer et reprenait un instinct de défense.

— Le vôtre, continua M. des Gerbets, alors, comme je vous le disais tout à l'heure, des souvenirs surgirent, des reminiscences, et on eut tôt fait de trouver pour qui coulaient vos larmes secrètes.

— Pourtant, commença Paule, qui s'arrêta après ce mot ne sachant vraiment pas desquels elle aurait voulu le faire suivre.

Mais elle n'avait plus besoin de parler, M. des Gerbets était fixé sur ce qu'il avait voulu savoir, et ce fut lui qui continua:

— Pourtant, vous vous êtes tue. Oh! très dignement! Je vous en ai déjà félicitée, mais les faits parlaient pour vous, et toutes les attentions dont, avant la guerre, vous entourait Jehan d'Alte, et mille circonstances évoquées, témoignaient de son sentiment pour vous.

La pensée vacillante de Paule varia encore à ce propos. L'obligation de démentir s'effaça devant le désir de savoir quelles étaient ces circonstances qui avaient été remarquées, dont la connaissance pouvait encore étayer son rêve et transformer en réalité ses illusions. Alors elle demanda réellement:

— Mais qu'a-t-on pu remarquer?

— Ma chère enfant, l'amour ne se dévoile pas seulement par des mots, les regards le trahissent aussi. Qui a vu les yeux de Jehan d'Alte attachés sur vous ne pouvait conserver de doutes. Et puis cet empressement à vous rechercher, à vous retrouver partout. Ce garden-party à la veille de la guerre, chez madame Vémy, pour qui y était-il venu? Et qui n'y a-t-il point quittée? Enfin ses lèvres ont été parfois plus éloquentes encore que ses regards. Elles ont même été indiscrètes, si tant est que vous vouliez garder le secret de votre mutuel attachement.

Paule avait été d'abord un peu déçue de la réponse de M. des Gerbets, qui ne lui apprenait rien de nouveau, mais la

(Suite à la page 31)

Il faut apprendre à l'enfant à se débrouiller ▲ ▲ ▲ ▲ et à savoir vaincre son ▲ insouciance par un effort réel

ON entend souvent des mamans dire: "Oh! je voudrais bien que notre bébé reste toujours jeune, il est si gentil! Je ne voudrais pas qu'il grandisse". Dans quelle triste et pénible situation se trouverait l'enfant si la chose arrivait! Non, il faut accepter le fait que les enfants grandissent et nous devons les aider de notre mieux à se débrouiller à mesure que se présentent les exigences de la vie.

Dès que l'enfant prend la place du bébé, il se trouve en face de l'inconnu. Les parents doivent alors être prêts à lui fournir tous les moyens susceptibles de lui être secours dans les différentes difficultés qui surviennent inévitablement et à lui apprendre à s'aider lui-même.

Un des premiers moyens est de laisser à l'enfant tout le temps nécessaire pour prendre contact avec la vie et pour s'initier à ses nouvelles obligations; il faut le faire généreusement, tout en réglant l'emploi de ses journées. Il faut s'attendre à ce que l'enfant mette plusieurs minutes à faire ce que nous ferions, nous, en quelques secondes.

Mais ce qu'il apprend en agissant lui-même est beaucoup plus important que l'apparente perte de temps.

La mère qui est trop occupée — ou qui le prétend — pour attendre que l'enfant prenne de l'expérience en trouvant le moyen de se débrouiller lui-même, lui enlève et le prive de l'occasion de travailler à son véritable développement. L'enfant doit apprendre par lui-même qu'il y a plus qu'un moyen pour surmonter les difficultés.

Quand, avec de sincères efforts, l'enfant travaille et lutte pour résoudre les problèmes qui l'embarrassent, la mère compréhensive y voit aussitôt l'occasion d'aider à la confiance en soi qui pointe chez le petit et qui ne s'affirmera que par le succès.

Tout est nouveau dans la vie pour l'enfant. Quelle que soit l'occasion qui le fasse travailler, les parents, la mère surtout, doivent avoir de la patience et ne jamais le brusquer dans ses essais, ses tentatives, ses efforts pour développer son habileté. Si un enfant est insouciant ou paresseux, il faut nécessairement stimuler son activité,

mais sans le tourmenter ou l'ennuyer. D'ailleurs, ce défaut si commun à l'enfance, est aussi celui d'un grand nombre d'adultes. Le coucher, le bain, les repas semblent les meilleures occasions de musarder, et les enfants sont d'une habileté consommée à ce jeu.

Ce n'est pas toujours facile de distinguer si l'enfant travaille sérieusement ou si ses actes couvrent une flânerie dissimulée. Cependant, son attitude est ordinairement un bon guide. Si l'enfant est véritablement intéressé, son intérêt est évident dans l'attention qu'il apporte à ce qu'il fait ou à ce qu'il cherche. Au contraire, s'il est insouciant son air distrait l'indiquera.

Pour juger l'enfant avec justice et loyauté, il faut le connaître et le comprendre, et cette connaissance, les parents ne peuvent l'acquérir qu'en l'étudiant. Pour que cette étude soit sincère, ils doivent se libérer d'une trop grande sensibilité et d'une indulgence aveugle qui déforment leur raisonnement et empêchent de juger sainement. Trop souvent l'enfant reste pour les parents *leur enfant*, mais pour le monde il prend sa place parmi les individus et est jugé comme tel. Il est donc de première importance qu'il soit considéré de la même manière par les siens qui ainsi prennent conscience de sa capacité et se rendent compte de ce qu'ils peuvent en attendre et de ce qu'ils peuvent exiger de lui, en considérant son âge, bien entendu.

A deux ou trois ans, l'enfant est curieux et avide de mieux connaître, il veut tout savoir. C'est le temps de lui aider à apprendre à se débrouiller en lui laissant sa liberté et en lui montrant comment mettre et enlever ses chaussettes, ses souliers, se laver la figure et les mains, comment se servir de la brosse à dents, comment ranger ses jouets, même ses habits en les enlevant, tout cela naturellement sous la surveillance maternelle.

Un peu plus vieux, l'enfant devient plus habile; par contre, il s'impatiente à la moindre difficulté et néglige les détails. Il ne peut être raisonné que vers les six ans. Jusque-là, il est poussé par la curiosité et stimulé par l'encouragement.

Le grand devoir des parents est de surveiller étroitement l'éducation des enfants, de les initier à la vie, de les aider à développer leurs capacités, leurs talents, de leur apprendre à se servir des choses, à agir avec raisonnement afin d'être en mesure de se tirer d'affaire en toutes circonstances et d'être capables de s'aider en n'importe quelle situation. L'enfant qui sait choisir ce qui est meilleur pour son bien et celui de la société au milieu de laquelle il vit, qui sait prendre une décision dans laquelle il entre déjà de la réflexion et du bon sens, est sur le chemin de la rare qualité d'un *bon jugement*.

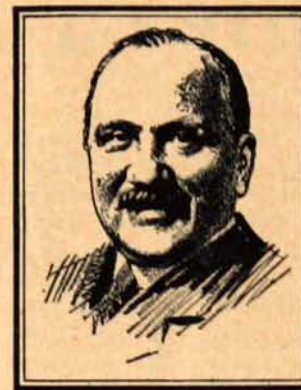
(Cortoisie du Dellneator)

RUTH ALEXANDER NICHOLS

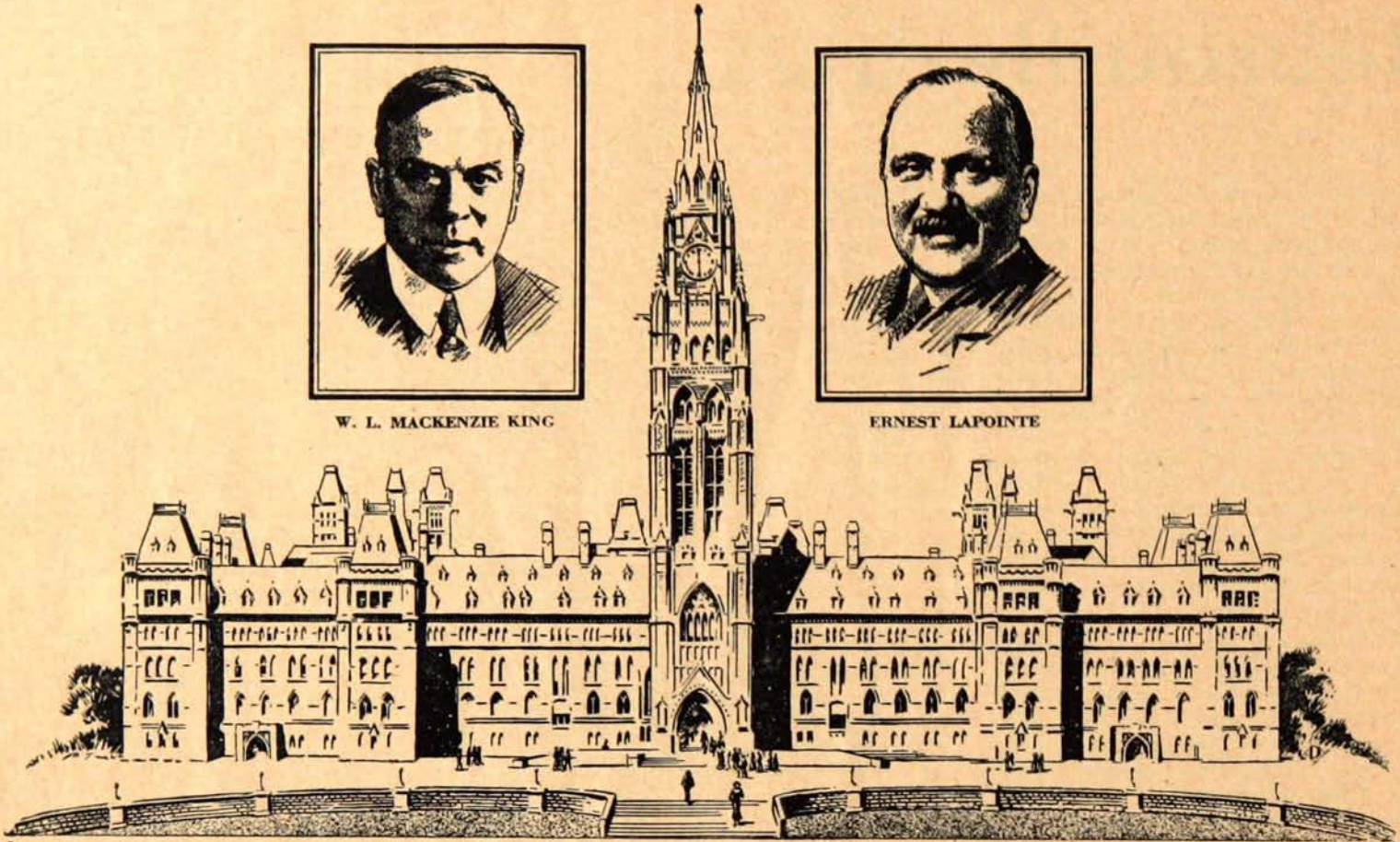




W. L. MACKENZIE KING



ERNEST LAPOINTE



LA POLITIQUE LIBÉRALE EST CELLE QUI CONVIENT LE MIEUX AU PAYS

● *L'agitation et l'inquiétude semées par l'inconsistance politique du gouvernement tory constituent un défi aux électeurs sérieux du pays. Ne commettez pas l'erreur de confier de nouveau l'administration du parlement canadien à un dictateur ni aux destructeurs issus des querelles du parti bleu.*

1. Elle respecte les libertés individuelles tout en admettant une réglementation raisonnable des forces de production sous le contrôle du parlement et non par le moyen d'organismes ni par voie d'arrêtés ministériels échappant à la volonté du parlement.
2. Elle favorise le commerce mondial par l'abaissement des tarifs du Canada. Aucun pays ne peut exiger des avantages sans rien donner en retour. Le commerce est avant tout un échange de denrées.
3. Elle est basée sur la justice sociale et favorise le bien-être collectif dans la plus grande mesure possible.
4. La politique libérale est le résultat d'une longue étude des besoins du pays; elle permet d'appliquer les réformes en accord avec l'évolution générale, avec prudence et sans heurt, en temps opportun.
5. Le parti libéral est le seul groupe politique du pays au sein duquel règne l'union qui inspire confiance et commande le respect. Ses membres ont une longue expérience parlementaire et leurs actions sont inspirées par des principes équitables et appuyés sur des doctrines réalisables.

VOTEZ POUR KING

Son parti est le seul groupe politique pouvant réaliser l'unité nationale et restaurer la situation économique du Canada.

LE COMITÉ CENTRAL LIBÉRAL, 10, rue St-Jacques ouest, Montréal.

C 3-F-35-X

:: Fiancée Imaginaire ::

(Suite de la page 28)

dernière phrase remit sa curiosité en éveil:

— Qu'a pu dire Jehan d'Alte? fit-elle.
— C'était à ses amis. Il vous vantait. A l'entendre, vous étiez la fille la plus intelligente de Ville-Abbé. "Si spirituelle, précisait-il, et si amusante!" D'autres fois, il rendait justice à vos qualités de cœur et de caractère. "Il n'y a pas meilleure fille au monde! Un jour, un de ces messieurs lui ayant dit, après un de ces éloges: "Ma parole, tu en es amoureux!" il avait répondu, se dérochant un peu, mais sûrement par discrétion: "Peut-être bien".

Cette phrase entra dans le cœur de Paule comme un rayon de soleil entre par une porte soudainement ouverte dans une chambre obscure, l'illuminant toute. Alors il l'aimait, il l'avait dit lui-même. Elle n'avait donc pas rêvé! Tout, pour elle, fut absorbé par cette certitude. Aimée! Il l'avait aimée! Qu'aurait-elle été démentir, à présent, cette vérité que tout le monde connaissait et qui la remplissait d'orgueil et de joie rétrospectifs? Elle n'y songeait même plus et restait rêveuse.

Ce fut M. des Gerbets qui reprit:
— On s'étonne seulement un peu que votre secret ait été longtemps si fidèlement gardé que personne n'ait jamais prononcé un mot pouvant le trahir, ni dans la famille d'Alte, ni dans la vôtre.

Ce propos rappela à elle-même Paule qui sursauta.

— Ma famille ne sait rien de tout cela, fit-elle vivement.

— Vraiment? Vos parents ignorent?

— Absolument.

— Comment cela peut-il être? Jehan d'Alte n'avait donc pas fait sa demande?

— Non, dit Paule, et pour se justifier elle ajouta, — comme elle l'avait déjà fait, — Et la guerre est venue.

— Ah! je comprends! C'était un roman... un roman à vous deux.

Et comme Paule inclinait la tête en réponse, il reprit:

— Madame d'Alte n'était pas au courant non plus?

Paule répéta le même terme que précédemment:

— Pas encore!

— Tout s'explique, fit M. des Gerbets, vous avez commencé par vous aimer. On devrait toujours faire ainsi. Et l'été, passé, ayant éprouvé, par la durée, vos sentiments réciproques, au retour, l'hiver, de madame d'Alte à Ville-Abbé, le mariage se fût conclu. Vous vous fussiez épousés au printemps!

Paule, trouvant que M. des Gerbets arrangeait très bien les choses, ne protesta nullement.

— Et au lieu de cela, dit-il, fort de son tacite assentiment, au lieu de cela!... Ah! pauvre enfant!

Paule baissa la tête, mais les larmes n'affluèrent pas à ses paupières. Elle était inconsciemment heureuse.

— Il ne faudrait pas maintenant, reprit M. des Gerbets, que votre secret étant connu, on vint vous torturer davantage par des questions, des insinuations, des consolations même, qui réveilleraient le passé.

— Des consolations? répondit Paule, je n'en cherche, je n'en veux aucune. Mon silence en tout ceci a bien prouvé mon désir et ma volonté, puisque, même à mon père, à ma mère, je ne me suis pas confiée.

— Mais dans quel but, puisque tout était, hélas! fini?

— Pourquoi leur causer une peine voisine de la mienne, fit Paule avec sentimentalité, de la mienne qui ne peut être égalée?

— Il était filial, en effet, de la leur épargner.

— Et, reprit Paule, je veux continuer à tout prix, à tout prix, insista-t-elle, ramenée à ses préoccupations antérieures. Monsieur des Gerbets, vous qui êtes mon bon, mon parfait ami, aidez-moi à sauvegarder mon secret, à ce qu'il ne transpire pas des suppositions qu'on a pu faire à ce sujet; qu'il reste un mystère inébranlable sur lequel on n'a aucune certitude, si bien que la curiosité publique, impuissante à le pénétrer, doive l'abandonner et le laisser mourir avec moi.

— Ce sera peut-être difficile, à présent que tant de points élucidés l'ont révélé,

mais enfin, ma chère petite, comptez sur moi.

— Et surtout pas un mot à mes parents! je vous le demande particulièrement.

— S'ils apprennent quelque chose, ce ne sera pas par moi, soyez-en certaine, Paule.

— Merci, je vois bien que vous avez pitié de moi, aussi j'ai toute confiance en vous. Car si mon père et ma mère apprenaient...

La pensée de ce qui, alors, pourrait se passer, effraya Paule qui cacha son visage dans ses mains.

— Eh! eh! fit M. des Gerbets un peu narquois, madame d'Alte peut savoir aussi.

— Oh! s'écria Paule soudainement hantée par une nouvelle terreur. Oh! qu'elle aussi ignore toujours! toujours! Cela, pour moi, c'est un devoir. Jehan, seul, a le droit de révéler à sa mère ses sentiments. Il m'est absolument défendu de le lui faire connaître, ce serait trahir celui qui n'est plus!

— Vous voyez les choses un peu fort, dit M. des Gerbets, et je ne vous suis pas entièrement. Enfin, tout cela c'est de votre âge... Ce qui ne l'est pas, c'est la douleur, et pourtant elle n'épargne personne.

Il se leva.

— Allons, adieu! et du courage!

— Je n'en manque pas! fit-elle avec un sourire triste, mais un peu fier.

— Je le reconnais.

Et M. des Gerbets s'en fut allé gaiement. Il savait ce qu'il avait voulu savoir, et que les indiscretions de Lucy Mervil étaient fondées.

VIII

La discrétion, promise par M. des Gerbets à Paule Delfeuil, n'empêcha pas la nouvelle de son veuvage de cœur de faire tache d'huile. Car il y a mille façons de garder un secret. On peut le taire, ne point le divulguer par de formelles paroles, mais le laisser deviner et, ensuite, se défendre de l'avoir trahi.

"Vous savez, je ne vous ai rien dit!"

Ce propos calme facilement les consciences.

Il en fut des promesses de M. des Gerbets comme de celle de Lucy Mervil, qu'emporta le désir de répandre une information sensationnelle.

M. des Gerbets quittant Paule pour aller lire à son cercle les journaux du soir, était tout fier d'avoir, le premier, l'affirmation du bruit encore incertain qui coulait sous le manteau. Il n'était pas assis à sa table familière de bridge qu'il avait déjà murmuré:

— Vous savez, ne prenez pas Philippe de Bals pour un imbécile!

— Pourquoi le jugerions-nous tel?

— Au sujet de ce qu'il nous a dit l'autre jour des sentiments de Jehan d'Alte.

— A propos de mademoiselle Delfeuil?

M. des Gerbets eut un rire narquois qui répondit affirmativement, bien qu'il ajoutât:

— Oh!... en général.

Alors on le questionna. Il n'attendait que cela, et bribe par bribe, tout le secret de Paule y passa.

— Les parents n'en savent rien, termina-t-il, alors, vous comprenez, la prudence et la discrétion s'imposent.

— Assurément, fit le colonel Prège mais, tout de même, si elle avait bien caché son jeu, la matine l'avait rudement bien joué! car Jehan d'Alte épousa la fille de Joseph Delfeuil!

— C'eût été au moins inattendu, dit un des joueurs de bridge en battant les cartes, car tout les séparait: naissance, fortune, situation.

— Madame d'Alte eût elle-même consenti à ce mariage? suggéra quelqu'un.

— Dame, reprit-on, c'est sans doute parce que son fils en doutait qu'il ne s'était pas encore ouvertement déclaré.

Ce soupçon fit quelque chemin dans l'esprit des causeurs, puis l'un d'eux dit:

— Je me demande ce qui avait pu affoler de la sorte Jehan d'Alte? Elle n'est pas jolie, mademoiselle Delfeuil.

— Non, lui concéda M. des Gerbets, non elle n'est pas jolie, mais toute femme a quelque côté séduisant qui peut attirer un homme, si tant est qu'il le découvre. J'ai un ami qui s'est follement épris d'une femme laide parce qu'elle avait de jolies épaules. Il l'a vue une fois en grand décolleté, cela a décidé de leurs destinées, il l'a épousée.

— Mademoiselle Delfeuil a-t-elle de jolies épaules?

— Je ne le crois pas spécialement, mais, aux yeux de Jehan d'Alte elle a eu ce "je

Madame Presto-Net Ne S'en Fait Pas

MAMAN DÉCOUVRE PIÉRROT JOUANT AU BOUEUR SUR LE TAPIS NETTOYÉ TANTÔT À L'ASPIRATEUR...

IL EST TROP TARD POUR RECOMMENCER... DES AMIES VIENNENT PRENDRE LE THÉ... VITE, MON BISSELL!

C'EST MERVEILLEUX! IL RAMASSE TOUT ET UN CUN D'OEIL - LA BROUSSE HI-LO PEUT ÊTRE RÉGLÉE SELON L'ÉPAISSEUR DU TAPIS!

DÉCIDÉMENT, JE NE ME SERVIRAI DE L'ASPIRATEUR QUE POUR LES GRANDS MÉNAGES. MON BISSELL SUFFIT AU NETTOYAGE QUOTIDIEN.

FABRIQUÉ AU CANADA

\$5.95 [\$6.25 dans l'Ouest]

Seule balayeuse ayant des brosses s'ajustant avec précision et automatiquement à la surface des tapis. Silencieuse et d'un usage qui n'entraîne aucune dépense. Vous en trouverez divers modèles chez votre fournisseur. Bissell Carpet Sweeper Co. of Canada, Ltd., Niagara Falls, Ont.

BISSELL... la première balayeuse du monde

ne sais quoi" qui est l'essentiel et crée l'amour.

— Puis elle est très intelligente.

— Spirituelle, même, amusante.

Au bout d'un quart d'heure de cet entretien, Paule Delfeuil que, naguère, on ne remarquait même pas, dans sa banale médiocrité, mise en lumière, maintenant, par la révélation de Jehan d'Alte, était classée parmi les femmes capables d'inspirer une passion.

A quelque temps de là, un matin, dans un magasin, Paule rencontra Anna Gautin. Comme il s'y trouvait plusieurs clients elles échangèrent seulement quelques mots brefs et oiseux, mais, avant de se quitter, Anna, qui partait la première, tendit sous son voile de crêpe, la main à son amie et murmura très bas, pour que, seule, elle puisse l'entendre:

— Ma pauvre Paule... la même épreuve nous réunit... nous nous comprenons et compatissons au chagrin l'une de l'autre!

Paule, saisie, rendit la pression des doigts affectueux, sans répondre autrement, et son silence fut un nouvel acquiescement aux propos répandus maintenant partout.

Un peu revenue à elle, Paule, son emplette faite, quitta le magasin à son tour, se disant intérieurement:

— Elle sait donc, elle aussi?

Et cette certitude lui causait la complexe impression d'une inquiétude poignante et d'une satisfaction d'amour-propre.

L'inquiétude était celle de voir son secret arriver aux oreilles de ses parents ou, pis encore, à celles de madame d'Alte.

Elle ne se rendait pas exactement compte des limites qu'avait pu atteindre la révélation de son secret, et, anxieuse de les connaître, elle attendait avec impatience le retour de Paris de son amie Lucy, qui était allée y faire des acquisitions en

vue de son mariage, et qui, seule, pouvait la renseigner discrètement.

Aussi, dès qu'elle la sut revenue, se précipita-t-elle chez elle.

Elle la trouva au milieu des caisses, des cartons, débarrant ses emplettes, et un peu enivrée encore des jours de joie qu'elle venait de passer avec son fiancé, à Paris; des cadeaux qu'il lui avait faits, et de ses propres acquisitions. Son état d'esprit était celui de toute jeune fille qui va se marier et que grise, concurrentement avec les illusions de l'amour partagé, l'étincellement des bijoux, le chatouillement des étoffes de soie, la délicatesse des dentelles au réseau tenu, la profondeur veloutée des fourrures, l'éclat de l'orfèvrerie et l'élegance du trousseau. Minutes de rêve que toute femme a eues à la veille de sa vie d'épouse, et qui en prépare les premiers mirages.

Lucy, naturellement exubérante, ne se possédait pas de joie.

Elle sauta au cou de Paule.

— Que je suis heureuse de te voir! Si tu n'étais venue, je t'eusse envoyé chercher. Je voulais te montrer, tout de suite, toutes les jolies choses que je rapporte. J'ai été gâtée! gâtée, non. C'est fou!

Et de sortir les écrins ou ruisselaient les colliers et les bracelets, ceux, plus petits, où éclataient les gemmes des bagues, les fantaisies des barrettes, le caprice des pendentifs.

Paule admirait silencieusement, possédée par l'idée fixe des questions qu'elle voulait poser, et ne savait comment aborder. Lucy ne s'en apercevait pas, toute à son enfantine gloriole. Elle allait vite, pressée de tout montrer, et bientôt passa au trousseau, aux fines chemises de linon, aux parures de toile de soie, aux déshabillés de crêpe de Chine.

Ce que d'éminents compatriotes pensent



L'honorable Athanase DAVID, C. R.
Commandeur de la Légion d'Honneur
Secrétaire de la Province de Québec

Cher monsieur le Rédacteur,

Vous me demandez quelques mots d'appréciation à l'occasion du dix-septième anniversaire de l'existence de LA REVUE MODERNE. Je me rends de bon gré à votre suggestion.

Je crois à la nécessité d'une revue canadienne-française dans la Province de Québec, qui représente bien la mentalité de notre petit peuple et qui lui offre à lire des articles susceptibles de développer en lui un patriotisme plus éclairé et le goût des lettres et des arts.

Je n'ignore pas l'effort consciencieux que votre bureau de direction a fait pour atteindre ce but; aussi bien je crois juste de vous adresser mes félicitations pour l'oeuvre déjà accomplie et mes souhaits de succès pour celle que vous désirez accomplir dans l'avenir.

Trop de nos compatriotes se nourrissent de petites revues américaines sans aucun intérêt; l'anglais y est mauvais et la morale



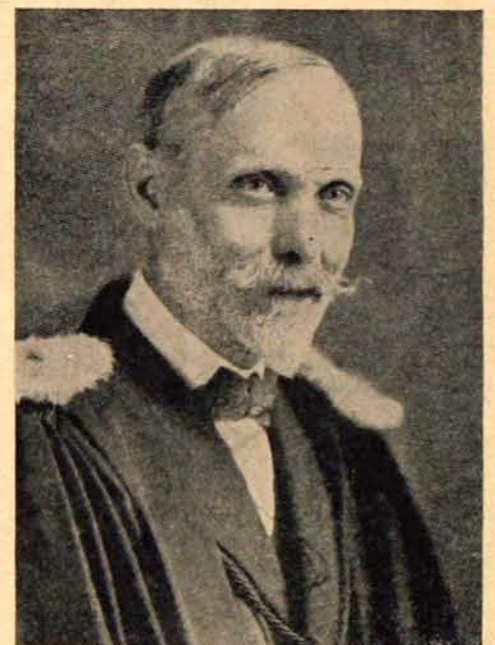
M. Albert HUDON
Président de la maison Hudon et Orsali
Vice-Président du Sun Trust

qui se dégage des nouvelles qu'on y publie n'est pas de nature à relever la nôtre.

Tous les jours je note avec quelle facilité le cinéma et ces lectures déforment notre langue; les expressions de "slang" ont pénétré avec une facilité étonnante même les foyers les plus exclusifs. Nos jeunes gens n'ont à la bouche que des expressions anglaises pour traduire les sentiments les plus divers et souvent ces expressions sont triviales, grossières ou ridicules.

Vous parlez de re francisation. — Combien de fois je me suis arrêté à la constatation un peu amère que nous en soyons rendus là. Re franciser, à moins que je fasse erreur, veut bien dire redevenir ce que nous fûmes. C'est donc pour nous, retrouver la mentalité française que nous avions et la langue que nous parlions.

Je ne sais pas si le véritable effort au lieu de se traduire par la correction d'affiches, d'annonces ou de panneaux-réclame ne devrait pas plutôt être dirigé vers l'école. Nos petits enfants parlent aujourd'hui trois langues: le français de l'école, le français de la rue et le français du foyer. N'y aurait-il pas lieu que, dans toutes nos écoles de la province de Québec, on ne se contentât pas d'enseigner la grammaire et l'orthographe, mais que l'on prit un soin plus jaloux de corriger la langue de ceux à qui on enseigne? Remarquez bien, je sais qu'elles sont nombreuses nos institutrices qui s'acharnent à cette tâche le plus souvent ingrate pour l'excellente raison que l'enfant n'est pas plutôt parti de la classe, qu'il retrouve au foyer une langue et des expressions toutes différentes.



Le docteur Téléphore PARIZEAU
Doyen de la Faculté de Médecine
de l'Université de Montréal

Nous nous croyons très souvent supérieurs à nos ancêtres au point de vue du langage, nous leur reprochons la prononciation qu'ils donnent, par exemple, à toi, moi, papa, maman, et autres mots; mais à y bien penser, à y bien réfléchir, je constate que nos aînés avaient une phrase plus correcte, un langage plus exact, et que les expressions dont ils se servaient étaient du terroir et pas empruntées à une langue étrangère.

En effet, quel est celui d'entre nous, si instruit se prétende-t-il, qui dans le cours d'une conversation ne doit pas s'arrêter au moment de prononcer un mot anglais qui jaillit de son esprit pour correspondre à sa pensée? Chez nos pères, cette hésitation n'existait pas; l'expression dont ils se servaient peut nous paraître aujourd'hui faible, incorrecte, mais elle était toujours d'es-

sence française, tandis qu'aujourd'hui, le mot qui se présente à nos esprits est anglais, et nous devons le traduire.

C'est là une situation qui se présente dans presque tous les pays habités par des peuples d'origines différentes; aussi bien tout ce que nous pouvons faire et devons faire, c'est de réagir pour ne pas introduire dans notre langue propre, les mots propres d'une autre langue que nous ne pouvons pas assimiler.

On reproche quelquefois aux Français d'employer beaucoup d'expressions anglaises; — ils n'ont rien à perdre, un mot anglais introduit dans la langue française, en France, est un mot francisé, tandis qu'ici, un mot ainsi adopté dans notre langue est un mot français qui disparaît. Là, pour



M. Olivier MAURALT, P. S. S.
Recteur
de l'Université de Montréal

moi, est la différence et le danger. Le verrons-nous assez tôt pour que demain nous puissions cesser cette campagne de re francisation qui n'a sa raison que comme résultat de notre facilité à adopter des mots qui ne devraient pas entrer dans notre langage?

Mais je suis là à discuter une question que vos lecteurs, bien souvent, ont considérée eux-mêmes et sur laquelle sans doute je ne pourrais apporter plus de lumière qu'ils en jetteraient eux-mêmes.

Pour le moment, je souhaite que LA REVUE MODERNE accepte comme tâche le relèvement du niveau intellectuel de notre population, par un dosage méthodique et sage de la lecture qu'elle lui offre, et je souhaite que tant d'efforts ne demeurent pas inutiles, mais au contraire aient le résultat d'instruire, d'affiner et de polir les intelligences et les esprits.

Je vous souhaite donc plein et entier succès dans l'oeuvre que vous tâchez à accomplir, et je souhaite que vous trouviez dans l'accomplissement de ce devoir, la satisfaction que vous cherchez.

Croyez-moi, cher monsieur le rédacteur,
Votre bien dévoué,
Athanase DAVID

Cher monsieur Bruchesi,

Je suis heureux d'apprendre que LA REVUE MODERNE, dont je suis un lecteur fidèle, entre, le mois prochain, dans sa dix-septième année.

C'est un bel anniversaire, qui devrait vous attirer de nouveaux concours et de



Son Exc. Mgr. A. DESCHAMPS
Evêque auxiliaire
de Montréal

et attendent de "LA REVUE MODERNE"

nouvelles marques de sympathie agissante. Une Revue comme la vôtre est nécessaire au Canada français. Elle peut être un excellent instrument de défense, et au besoin d'attaque. Elle doit, en tout cas, tout en offrant des pages de saine et intéressante lecture, servir chez nous la cause de la langue et des traditions françaises adaptées à notre milieu.

Avec vos milliers d'abonnés et de lecteurs, je vous félicite des efforts que vous avez déployés jusqu'ici, et je souhaite que vous poursuiviez votre oeuvre sur un champ d'action encore plus vaste.

Recevez, cher monsieur Bruchesi, l'assurance de mes sentiments les plus cordiaux.
Victor DORE



L'honorable Cyrille DELAGE
Surintendant de l'Instruction Publique
de la Province de Québec

Cher ami,

J'accuse réception de votre honoreré du 7 du courant.

Vous m'annoncez une bonne nouvelle. LA REVUE MODERNE, me dites-vous, entre dans sa dix-septième année, avec une direction nouvelle. Elle entend servir encore mieux que dans le passé les intérêts de la langue française et fournir à ses abonnés une lecture saine, intéressante et utile. C'est un but très louable et je ne saurais trop vous engager, puisque vous en êtes le rédacteur, à lui faire donner son plein rendement.

Je vous souhaite, mon cher ami, le plus complet succès dans l'oeuvre de diffusion des bonnes lectures, et je vous prie de croire à l'assurance de mes sentiments distingués.

† Em.-A. DESCHAMPS

Cher monsieur Bruchesi,

Vous m'annoncez que LA REVUE MODERNE aura bientôt dix-sept ans. C'est l'âge des débuts. Aussi avez-vous décidé de réorganiser votre bureau de direction pour donner à votre publication un nouvel essor.

"Elle s'est toujours efforcée de bien servir la cause de la langue française en ce pays et d'apporter dans nos foyers des pages agréables et saine lecture." Elle ne saurait poursuivre de meilleur but. Je vous félicite, vous et vos collaborateurs, de vouloir intensifier encore davantage ces excellentes tendances. Il faudrait qu'un magazine d'allure bien française, — je veux dire plein de mesure et de goût, — puisse remplacer chez nous tant de publications américaines dont l'esprit ne convient pas

au nôtre et va même à l'encontre de nos traditions.

Veillez donc agréer mes souhaits pour le plein succès de votre entreprise, et croire à ma fidèle amitié.

Olivier MAURALT, p. s. s.

Cher monsieur le Rédacteur,

Votre intéressante publication LA REVUE MODERNE entrera au mois d'octobre prochain dans sa dix-septième année.

Au cours de sa carrière déjà assez longue et au prix de quels sacrifices, elle a rendu de bons et précieux services à notre population, particulièrement à ceux dont l'origine est française.

Elle compte, paraît-il, au delà de cent mille lecteurs.

A l'occasion d'un si bel anniversaire, je vous offre mes cordiales félicitations avec mes meilleurs voeux de pénétration dans vingt-cinq mille nouveaux foyers, partant de doubler le nombre de ceux qui la lisent non seulement avec plaisir et intérêt, mais aussi avec profit.

Croyez, cher monsieur le Rédacteur, en la sincérité de mes sentiments.

Votre tout dévoué,
Cyrille-F. DELAGE

Cher monsieur Bruchesi,

Vous me permettez de joindre mes félicitations à toutes celles qui vous sont offertes en ce moment, pour le zèle que vous apportez à maintenir la vaillante REVUE MODERNE.



Me Arthur VALLEE, C. R.
de la société Légale Vallée, Vien, Beaudry
et Fortier
Bâtonnier général de la Province de Québec
Président du Sun Trust

Ecartant l'un après l'autre, sans même vous attarder à les compter, tous les obstacles, vous poursuivez sans trêve et sans répit la tâche que vous avez entreprise.

Grâce à votre travail infatigable LA REVUE MODERNE atteindra bientôt sa majorité. Votre oeuvre mérite le plus entier encouragement.

Vous offrez à prix modique et sans espoir de lucre à la population canadienne-française, de nombreuses pages de lecture très agréable et qui n'a jamais besoin d'être censurée.

Puisse vos très louables efforts pour le maintien et l'avancement de la culture française être couronnés d'un succès com-



M. Victor DORE
Président de la Commission des Ecoles
Catholiques de Montréal
Président de la Commission d'Administration
de l'Université de Montréal
Professeur à l'Ecole des Sciences sociales,
économiques et politiques
Chevalier de la Légion d'Honneur

plet et définitif, c'est le voeu très sincère que fait, à l'occasion de ce dix-septième anniversaire,

Arthur VALLEE

Monsieur le rédacteur,

Je saisis avec plaisir l'occasion que m'offre le dix-septième anniversaire de LA REVUE MODERNE pour vous féliciter de l'oeuvre que vous accomplissez au Canada français.

Une publication comme la vôtre tient un rôle éminemment utile, en propageant l'habitude de la bonne lecture, le souci du lan-

(Suite à la page 56)



M. BEAUDRY-LEMAN
Président de la Banque Canadienne
Nationale
Chevalier de la Légion d'Honneur

Côtelettes et Biftecks rôtis sur le gril

Jusqu'aux neiges

on peut griller la

viande en plein air

LES grils au charbon de bois pour rôtir les côtelettes et les biftecks, deviennent de plus en plus populaires et sont la bonne fortune de certains restaurants à la mode, à New-York, Chicago, San Francisco. Ce sont des endroits recherchés des gourmets, de ceux qui ont le moyen de payer deux dollars pour un morceau de bifteck. C'est ce que nous ne pouvons faire, du moins très souvent, aussi est-il plus pratique de posséder soi-même un gril au charbon de bois et de nous en servir en plein air jusqu'aux neiges.

Ceux qui sont novices dans la cuisine en plein air, feront mieux de commencer avec un gril portatif pour le camp. Ce sera beaucoup plus simple comme installation et comme emploi. Pour préserver la pelouse, on n'aura qu'à placer le gril sur une base en ciment ou sur une planche d'amiante d'au moins un pouce d'épaisseur. Il nous fera plaisir de fournir sur demande à ceux de nos lecteurs que la question intéresserait, les spécifications concernant le gril qui est représenté sur cette page.

Quelque part près de l'entrée de la cuisine est un site excellent pour une installation de ce genre. La viande est rôtie en plein air et servie dans la

salle à manger. Ne pas oublier de placer l'ouverture du gril du côté du vent.

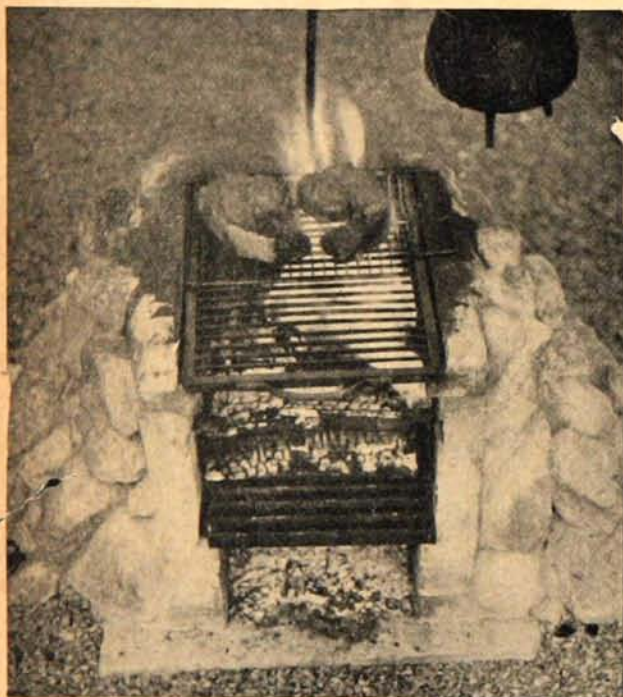
Ce sont les journaux qui allument le mieux un feu de charbon de bois, et le quart d'un sac versé sur ceux-ci est suffisant pour un grand bifteck. Un demi-sac cuit parfaitement quatre morceaux pesant une douzaine de livres. Une fois le feu allumé, il faut attendre que les charbons de la surface blanchissent et que ceux de dessous soient d'un rouge ardent pour commencer à faire cuire la viande: biftecks, côtelettes, poulets, saucisses, ris de veau, rognons ou jeunes dindons. Tournedos et surlonge doivent être coupés d'un pouce et trois-quarts d'épaisseur pour que la viande ait une saveur exquise.

Une cuisson trop longue est l'erreur commune aux cuisiniers amateurs. Douze minutes suffisent pour un bifteck à demi-saignant, et un de deux livres, en quatre morceaux, peut cuire en six ou huit minutes. On compte généralement pour le gril la moitié du temps requis pour la cuisson sur le poêle.

On sert la viande sur un plat chaud, étendue de beurre et assaisonnée.

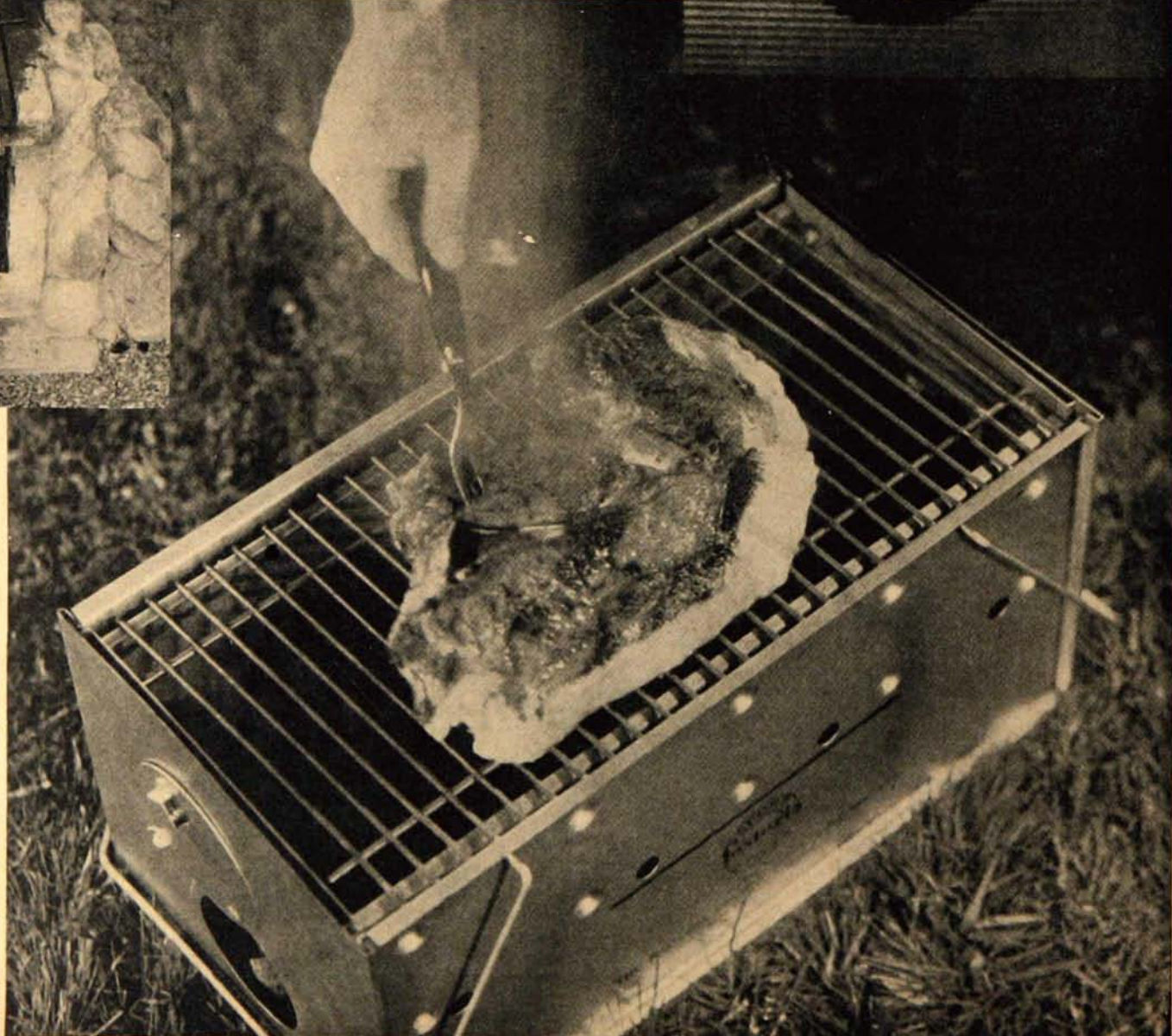
Si l'installation du gril est éloignée de la cuisine, il faut avoir soin de mettre à sa portée, allumettes, sel et poivre. Une ou deux fourchettes à long manche sont nécessaires pour empêcher de se rôtir le bout des doigts. Les viandes en brochettes sont amusantes, chacun peut ainsi donner la cuisson de son goût. Alternier des moitiés de rognons d'agneau et du bacon, des petits morceaux d'épaule d'agneau et des tranches de tomates vertes, est excellent.

(Courtoisie du Dellneator)



● Deux biftecks grésillent sur un gril bâti avec des briques recouvertes de béton en pierres des champs. Très facile à construire près de la maison, par n'importe quel homme un peu habile.

A DROITE: Un gril pour le camp n'est pas aussi pittoresque que le précédent, mais il est tout aussi pratique pour la viande rôtie au charbon de bois.



:: Fiancée Imaginaire ::

(Suite de la page 31)

— Maintenant, conclut-elle, je te présente ma robe de mariée. Dis, est-elle jolie?... Pierre la trouve délicate, mais je me suis refusée à l'essayer devant lui. Je veux qu'il en ait la surprise, le jour de notre mariage.

Alors, et pour la première fois, Lucy considérant le visage morne et fermé de son amie, eut conscience de son involontaire cruauté et s'écria:

— Je te fais souffrir en te montrant tout cela! ma pauvre chérie, pardonne-moi! Je n'avais pas songé que tout ce qui est aujourd'hui pour moi, eût pu l'être aussi pour toi, si la mort n'était venue te ravir ton fiancé.

— Oh! dit Paule douloureusement, je ne suis pas égoïste! mon chagrin ne m'empêche pas de jouir de ton bonheur!

— Je le savais d'avance, c'est pourquoi je me suis laissée aller au plaisir de l'étaler devant toi... mais sois sûre que, dans mon for intérieur, je n'oublie pas ta peine.

— Ma peine, commença Paule, elle s'est accrue depuis que je ne t'ai vue; mon cher et triste secret a transpiré.

— Transpiré? fit Lucy devenue rouge. — Vraiment? Pourtant je n'en ai parlé à personne. D'abord, tu le sais, presque aussitôt ta confidence je suis partie.

— Oh! je ne t'accuse pas, dit Paule qui ne voulait pas s'aliéner son amie, mais Anna Gautin sait... et un jour, monsieur des Gerbets est venu me prévenir que, lui aussi, savait.

Lucy, soupirant d'aise à ce nom, reprit vivement:

— Oh! si monsieur des Gerbets est au courant, je ne m'étonne pas que ton secret ait été divulgué.

— Jusqu'à quel point l'est-il? Voilà ce que je voudrais savoir et ne puis demander qu'à toi.

— Je n'en sais rien, absolument rien, fit Lucy se "défilant", tu comprends, je suis rentrée d'hier et puis.

Et son geste conclut qu'elle avait d'autres choses à penser:

Elle ajouta pourtant:

— Et comme, bien entendu, je n'en parle à personne.

— Oui, mais on peut t'en parler, et je comptais sur ton amitié pour me mettre au courant. Je n'ai que toi, en cette circonstance, ma chère Lucy, que toi! termina Paule sur un ton voisin des larmes.

Il émut passagèrement son amie qui repartit:

— Et tu as raison d'y compter! Donne-moi quelques jours, le temps de me retourner, comme on dit, et j'irai te voir et te raconter tout ce que j'ai pu savoir.

Sur ce propos, Paule retourna chez elle, le cœur gros de confidences dont elle eût voulu le soulager.

Le surlendemain, Lucy Mervil vint chez elle.

Paule, la voyant, fut tout impressionnée, pensant à ce qu'elle allait lui dire. Et, dès le premier mot, craignant qu'elle ne s'égarât encore, — comme elle le faisait si volontiers! — dans ses confidences de fiancée, elle l'interrogea:

— Eh bien? As-tu pu savoir ce dont je t'avais priée de t'enquérir?

— Oui, ma chérie, fit Lucy d'un air important, je me suis informée, ou, plutôt je n'ai eu qu'à laisser dire et à écouter, car ce ne sont pas des rassurantes nouvelles que je viens t'apporter: ton secret n'est plus! tout le monde le sait.

— Tout le monde?

— Tout le monde! Tu penses bien que monsieur des Gerbets étant au courant, il fallait que la ville entière le fût.

Tremblante, Paule reprit, insidieusement:

— Mais par qui monsieur des Gerbets a-t-il pu être informé?

Là, Lucy, qui ne se sentait pas la conscience très nette, s'anima:

— Par qui? mais par les gens qui avaient soupçonné les projets de Jehan d'Alte, et qui en rapprochant le souvenir du spectacle de ta tristesse, en ont conclu qu'ils ne s'étaient pas trompés. — Par...

— Je n'ai jamais montré mon chagrin, interrompit Paule.

— Montré, non, mais il n'est pas possible de dissimuler complètement son état d'âme. Puis, Jehan d'Alte pouvait avoir fait des confidences.

— Oui, dit Paule, redevenant glorieuse à cette supposition, oui, monsieur des Gerbets m'a dit qu'il avait confié à des amis ses sentiments pour moi.

Et, mot pour mot, car elle les avait exactement retenus, elle répéta à Lucy les propos de M. des Gerbets à ce sujet, accentuant même le dernier:

— "Et à un camarade qui lui disait qu'il était amoureux fou de moi, il en est convenu".

— Parfaitement, fit Lucy, c'était à monsieur Philippe de Bals.

— Monsieur Philippe de Bals, répéta Paule abasourdie de cette nouvelle découverte, monsieur Philippe de Bals! Tu en es sûre? Monsieur des Gerbets ne me l'avait pas nommé.

— Par discrétion! mais, avec d'autres, il a été plus explicite. Oui, c'est bien à monsieur de Bals que Jehan a tenu ce propos. Comment veux-tu, après cela, que malgré ton propre silence et ma discrétion, — que je l'espère tu ne mets pas en doute, — fit Lucy qui tenait à se justifier, ton secret ait pu être gardé!

— En effet, fit Paule rêveuse.

Car, maintenant, elle appartenait tout entière à la révélation que son amie venait de lui faire, en désignant M. de Bals comme le confident de Jehan d'Alte. C'était là encore, un fait tangible, sur lequel pouvait s'étayer son rêve. Un nom, substitué à un "on dit", c'est la consécration de ce dire. Et à cette nouvelle preuve qu'elle ne s'était pas laissée abuser par son imagination en croyant à l'amour de Jehan pour elle, encore une fois reculait, au second plan, la crainte de voir ses parents, puis madame d'Alte, apprendre son roman, et les complications qui auraient pu en résulter. Des complications? En pouvait-il surgir devant une vérité par tous affirmée?

Dans cette disposition d'esprit, Paule écouta vaguement Lucy.

Celle-ci, enchantée de s'être disculpée victorieusement d'une indiscretion qui la troublait un peu, était revenue à ses préoccupations personnelles et reparlait avec enthousiasme de son fiancé, qu'elle attendait le lendemain, et de son mariage.

Elle conclut, se levant:

— Il sera bon, avec tout le bruit qui se fait autour de ton nom, qu'on te voie à mon mariage. Si tu tiens à ce que ces rumeurs s'apaisent, ta présence dans une réunion nombreuse, et je l'espère, brillante, leur infligera un premier doute. On se demandera si on ne s'est pas trompé, car tu aurais été vite consolée. Et, du doute à la dénégation, il n'y a qu'un pas. Il sera peut-être franchi avant que tes parents soient mis au courant. Il n'y a plus que trois semaines, sais-tu, d'ici mes noces.

— Je le sais, fit Paule qui n'eût voulu à aucun prix, maintenant, que l'on dénie son droit au titre qu'elle estimait glorieux de fiancée de Jehan d'Alte. Je le sais que tu te maries dans vingt jours, et vois-tu, chérie, je crois, vraiment, que je n'aurai pas le courage de t'accompagner en cette circonstance.

— Mais il faut l'avoir, ce courage, riposta Lucy vivement, il le faut pour moi, à qui ta défection causerait autant de chagrin que d'embarras. Il le faut pour toi-même, puisque, comme je viens de te le dire, c'est l'unique moyen de sauver ton secret des bavardages qui le découvrent. Et tu tiens tant à ce qu'il soit gardé!

Paule ne répondit que par un geste de triste insouciance.

— Que dirait ta mère, continua Lucy, ta toilette n'est-elle pas commandée?

— Oh! fit Paule dédaigneusement, une toilette de demi-deuil, grise et noire. Puisque je n'ai pas le droit, comme Anna, de voiler de crêpe mes regrets et mes larmes.

— Si tu veux l'imiter, fit Lucy impatiente, il faut t'ouvrir à tes parents. Je ne vois que ce dilemme: ou garder ton secret, ou le livrer à tout le monde. C'est à toi de choisir.

Et embrassant son amie, l'heureuse fiancée s'en fut, sans que Paule cherchât à la retenir.

IX

PAULE, ce soir-là, trouva son père sombre, visiblement préoccupé, ne parlant pas et nerveux, s'irritant au moindre détail.

Après le dîner, il lut, sans attention, ses journaux et donna de bonne heure le signal de la retraite.

Lorsqu'il se trouva seul avec sa femme, dans la chambre conjugale, il lui révéla le secret de sa préoccupation.

— Sais-tu, lui dit-il, ce qu'on m'a appris tantôt au Cercle? Eh bien, une histoire nous concernant, dont tout le monde parle,

Régale les connaisseurs de thé vert

"SALADA"

THÉ DU JAPON

33F

paraît-il, depuis longtemps déjà. J'avais remarqué, à plusieurs reprises, que, lorsque j'arrivais, des conversations s'interrompaient brusquement, mais je ne m'imaginai pas en être l'objet et, comme je suis peu curieux de ma nature, je ne me suis pas appesanti là-dessus. Mais tantôt, j'ai surpris mon nom dans ces chuchotements, alors je suis venu demander de quoi il s'agissait. Ces messieurs ont tenté de se dérober, j'ai parlé un peu haut et monsieur des Gerbets s'est proposé pour me mettre au courant. Il m'a emmené sur un canapé à l'écart et j'ai tout su.

— Su quoi? fit madame Delfeuil inquiétée par ce long préambule qu'elle n'avait osé interrompre.

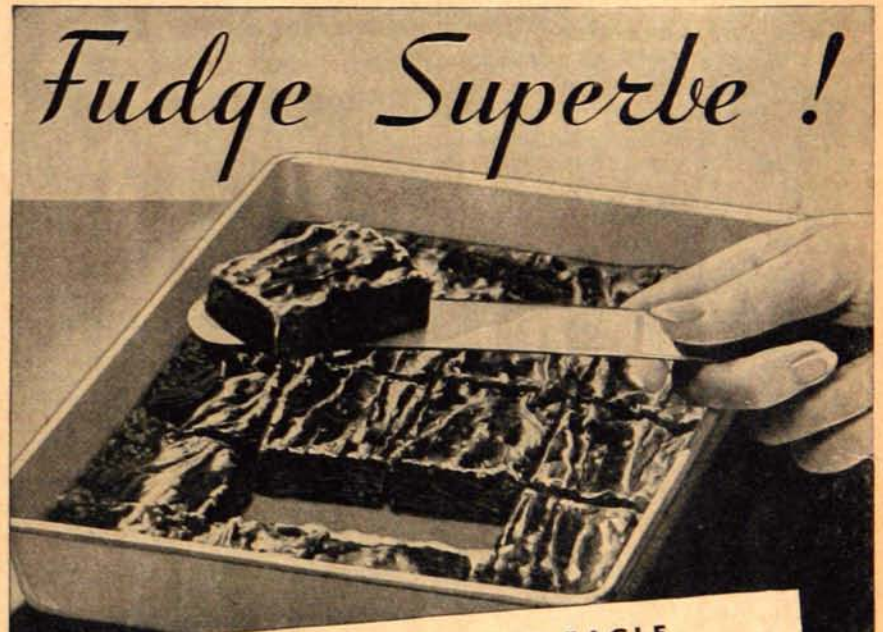
— Eh bien! que Paule, avant la guerre, s'était fiancée secrètement à monsieur Jehan d'Alte.

La foudre tombant aux pieds de madame Delfeuil ne l'eût pas davantage abasourdie.

— Ce n'est pas possible! murmura-t-elle.

M. Delfeuil ne permit pas au doute de s'établir en elle. Il sortit, l'une après l'autre, toutes les bonnes raisons qu'on lui avait données d'ajouter foi à cette révélation, toutes les preuves, même, de sa véracité; et, comme il l'avait été, il convainquit sa femme de la réalité des choses. L'admettant, enfin, celle-ci en fut bouleversée davantage. Comment, mère vigilante, pourtant, ne s'était-elle aperçue de rien? De cela, elle s'accusait elle-même, mais que Paule ne lui ait rien confié, constituait, de sa part, un tort sérieux envers elle.

A la réflexion, elle l'excusa un peu. Maintenant est passé le temps des tendres intimités entre mère et fille. Ces dernières années semblent avoir affranchi ces demoiselles de tout joug, peut-être même de toute influence. Chacune a commencé de



Fudge Superbe!

FUDGE AU CHOCOLAT EAGLE

- 2 tasses sucre granulé
- 1 tasse eau
- 1 1/2 tasse (1 boîte) Lait Eagle Condensé Sucré
- 3 carrés chocolat non sucré
- 1 tasse amandes (au goût)

Dans une grande casserole, faites dissoudre le sucre dans l'eau et portez à ébullition. Ajoutez le Lait Eagle Condensé-Sucré et laissez mijoter à feu doux, jusqu'à ce qu'un peu du mélange, essayé à l'eau froide, se forme en boule molle (235° F. - 240° F.). Remuez continuellement pour empêcher de brûler. Retirez du feu. Ajoutez le chocolat coupé en petits morceaux, puis les amandes pilées. Battez en démêlé ferme et crèmeux. Versez dans un moule beurré. Laissez tiédir et détaillez en carrés.

Que d'autres manquent leur fudge! La réussite du vôtre est assurée. Jamais granuleux, ce fudge n'est rien autre que parfaitement lisse et crèmeux. Découpez la recette. Essayez-la. Mais rappelez-vous que le Lait Evaporé ne la réussit pas. Vous devez employer du Lait Condensé-Sucré. Il suffit de vous souvenir du nom: Eagle.



GRATIS! Le plus étonnant Livre de Cuisine!

Livre illustré de rotogravures (60 photographies), et qui enseigne des raccourcis surprenants. 130 recettes, comprenant: Garniture de Tarte au citron à froid! Glace au Chocolat en 5 minutes, toujours réussie! Pouding au Caramel qui se fait tout seul! Macarons à deux ingrédients! Mayonnaise Magique! Crèmes Glacées (scabietière ou réfrigérateur)! Bonbons! Gâteaux au réfrigérateur! Sauces! Cossetards! Petits Fours! Adressez: The Borden Company, Limited, Vardley House, Toronto, Ont.

Nom _____
 Rue _____
 Ville _____ Prov. _____

(Veuillez écrire en lettres moulées.)
 6-105 Vous pouvez coller ce coupon sur une carte postale. 130F



POILS et **DUVETS** disgracieux enlevés radicalement et pour toujours par "GYPSIA", produit importé de Paris. Nous payons le port et la Douane. Ecrivez pour Notice gratuite avec attestations, à: *Gypsia Products Co.* (M. O.) Box 93 Times Square Station, New-York.

"LA PETITE REVUE"
en vente partout à 15c

General Typewriter Service Limited

1063, rue Bleury Tél. LA. 7595

LOUE, VEND, REPARE, ACHETE
clavigraphes de toutes marques.

Spécialité: contrat d'inspection mensuelle. Papier carbone, rubans, papeterie.

L'ESPRIT de la JEUNESSE

Où les soins de la santé
deviennent une partie
heureuse

Restez jeune, ayez l'air jeune et soyez jeune en apprenant le secret de la bonne vie à l'Hôtel de Culture Physique. Refaites une santé compromise et assurez-vous une bonne santé pour l'avenir.

Méthodes naturelles seulement.
Pas de médicaments, de
drogues ni d'opérations

Une institution sans but lucratif, recommandée par la Fondation Bernarr Macfadden. Spécialistes entraînés et expérimentés. Résultats miraculeux. Taux modérés à la semaine couvrant toutes les dépenses. Pas de suppléments.

Endroit idéal pour les vacances, les sports, l'amusement, le repos, le confort, la compagnie agréable et les repas excellents.

Bernarr Macfadden

Demandez les brochures appropriées — aucune obligation. Mentionnez LA REVUE MODERNE et vous recevrez un précieux petit livre contenant des conseils sur le régime à suivre et les soins de la santé.

Physical Culture Hotel
DANSVILLE, NEW-YORK Inc.

vivre sa vie sous sa propre et seule responsabilité. Paule avait donc fait comme les autres. Mais madame Delfeuil, dans sa logique de bonne femme, simple et droite, très éloignée de toutes les complications dont s'entortillent à présent les sentiments, ne comprenait pas pourquoi, si M. d'Alte s'était fiancé à Paule, il s'en était allé sans chercher à la revoir ni à lui dire adieu, et pourquoi, aussi, il ne lui avait plus donné signe de vie et de souvenir.

Elle ne fit part à son mari que de ces deux interrogations, qu'elle posait au mystère de leurs destinées. A la première, il répondit que, surpris par l'ordre du départ, M. d'Alte, s'il avait pensé à Paule n'avait pas eu le temps de combiner une façon discrète de la revoir. Puis, ne lui avait-il pas écrit ensuite? Qu'en savait-on? Les jeunes filles n'ont-elles pas toutes, ou presque toutes, la franchise de leur correspondance?

Là, madame Delfeuil se récria. Paule aurait reçu des lettres d'amour! Et y aurait répondu! Cela surtout elle ne l'admettait pas, tant cela froissait ses idées intimes sur l'éducation, et la confiance qu'elle gardait en celle, si sérieuse, qu'elle avait donnée à sa fille.

— Bah! qui sait? repartit M. Delfeuil. Puis il lui fit observer que M. d'Alte ayant été fait prisonnier à Maubeuge, donc tout au début de la campagne, il ne lui avait ensuite plus été possible de correspondre avec sa fiancée.

"Sa fiancée!" M. Delfeuil répétait le mot avec complaisance. Comme Paule, il le flattait.

Madame Delfeuil n'y trouvait que sujet à s'attrister. Si, fiancée, Paule avait été, ce lien avait été rompu par la mort, et maintenant, pouvait encore éloigner davantage les époux, déjà rares... Or, quoique Paule en pensât, son avenir était une préoccupation très grave pour sa mère.

M. Delfeuil, mis au courant des pensées de sa femme à ce propos, ne démordit pas de son optimisme.

— Je trouve, moi, lui dit-il, que d'avoir été distinguée et choisie par monsieur d'Alte est un atout dans le jeu de Paule, cela la met en valeur et la fera plutôt rechercher. Ah! s'il avait vécu, notre fille eût fait un beau mariage?

— Sa mère y eût-elle consenti? objecta le bon sens de madame Delfeuil.

— Ne faisait-elle pas tout ce que voulait son fils? répliqua M. Delfeuil.

Malgré tout, cette mystérieuse histoire restait aux yeux de la sage madame Delfeuil, si en dehors des choses possibles, que son esprit flottait entre sa réalité et son inanéité. Et, sentiment bizarre, l'idée ne lui était pas venue d'abord de s'éclairer en en parlant à celle qui en détenait le secret, à sa fille. Son mari la lui suggéra.

— Il faut interroger Paule.

— Oui, dit madame Delfeuil qui, elle ne savait pourquoi, répugnait d'avance à cette conversation.

Et elle ajouta:

— Je le ferai demain.

Le lendemain, elle laissa passer la matinée sans aborder le sujet brûlant, et le repas de midi les réunit à table, tous trois le front gros de soucis, Paule y avait apporté son énigmatique mélancolie. Personne ne parlait lorsque Charles Barryl, qui était en retard, fit une entrée bruyante.

Son grand-père lui adressa une observation assez sévère, visant cette double faute. — Oui, répondit le jeune homme, oui, je suis en retard, oui, j'ai un peu claqué la porte, mais tout cela a la même cause.

Et comme on ne la lui demandait pas, la jugeant négligeable, il reprit:

— On serait ému à moins!

— Emu? interrogea madame Delfeuil, toujours soucieuse de ce qui pouvait atteindre son favori.

— Oui, reprit-il, enchanté d'avoir enfin attiré l'attention et menaçant ses effets, — c'est une conversation que j'ai eue, en sortant du collège, qui m'a attardé et en même temps bouleversé.

Son air important, qu'elle jugeait disproportionné avec le fait, sans doute puéril, qu'il voulait visiblement conter, agaça sa tante, qui lui demanda avec ironie:

— Et peut-on savoir la chose si grave qui t'a bouleversé?

— On le peut, fit-il, rageur devant le ton persifleur, et toi la première, puisque c'est à ton propos.

Cette fois, Paule eut fini de rire. Brusquement elle se tut et, très rouge, fixa obstinément le fond de son assiette. Son silence ne faisait pas l'affaire de Charles, mais les voies étant ouvertes, maintenant, à sa communication, il la poursuivit d'une seule haleine:

— J'ai appris que si tante Paule était depuis quelque temps si triste c'est qu'elle pleurerait son fiancé disparu, et que ce fiancé était monsieur Jehan d'Alte.

Un court silence suivit ces mots. Paule tremblait comme une feuille de peuplier sous le vent précurseur de l'orage, et sa mère était elle-même trop angoissée par son visible trouble pour parler. Ce fut M. Delfeuil qui, brusquement, repartit:

— Tais-toi, gamin! ce sont là des histoires que tu ne dois pas écouter ni colporter.

— Pourquoi? répliqua le jeune homme, parce qu'elles sont vraies? Alors que me les avez-vous cachées?

— On ne t'a rien caché, fit M. Delfeuil. Il n'y a là dedans rien qu'une invention de potaches désœuvrés, qui feraient mieux de travailler.

— Potaches! reprit Charles, piqué, potaches!... Eh bien! savez-vous qui m'a dit cela? Monsieur Ledrai mon professeur de sciences. Il a spécifié que toute la ville savait cette "invention" puisque vous la nommez ainsi, et que tante Paule elle-même en était convenue. Est-ce vrai, tante Paule?

Celle-ci se garda bien de répondre, mais les larmes qui, depuis un moment, l'étouffaient, s'échappèrent de ses cils baissés, impuissants à les retenir.

— Tu pleures? lui dit son père brutalement, tu pleures? pourquoi? Je ne pense pas tout de même que tu te sois fiancée sans l'agrément de tes parents?

Paule se tut plus obstinément et pleura davantage.

Cela irrita son père.

— Voyons, qu'y a-t-il d'exact en tout ceci? car le bruit que rapporte ce galopin, fit-il en désignant Charles, m'est aussi venu aux oreilles et je comptais t'en parler. Puisque l'occasion s'en présente, tirons la chose au clair, explique-toi.

Paule était si visiblement malheureuse que sa mère en eut pitié.

— Mon ami, dit-elle, doucement, à M. Delfeuil, est-ce bien le moment et l'endroit de parler de ces choses? La domestique va revenir... ne vaudrait-il pas mieux remettre cet entretien... pénible à un peu plus tard?

M. Delfeuil n'y semblait pas disposé, et Paule était suffoquée de sanglots. A la fin, n'y pouvant plus tenir, elle jeta sa serviette sur la table et monta dans sa chambre.

— Voilà une jolie scène, dit, à sa femme, M. Delfeuil, furieux, et que tu aurais pu éviter en parlant, ce matin, à ta fille comme c'était convenu.

Et comme Charles ouvrait la bouche, son grand-père, se retournant vers lui, ajouta:

— Et toi, en te taisant.

Le déjeuner achevé, vivement, dans un morne silence, madame Delfeuil monta rejoindre sa fille.

Explorée, assise sur une chaise basse, la tête entre les mains, Paule, voyant entrer sa mère, se leva d'un élan, vint jeter ses bras à son cou et cacher son front sur son épaule.

— Ma pauvre petite! fit madame Delfeuil, attendrie, que s'est-il donc passé?

— Maman! s'écria Paule, maman! c'est vrai!

Et sur les questions, adoucies par la vue de son chagrin, que lui posa sa mère, Paule lui raconta tout au long le roman qu'elle avait édifié sur ses vagues souvenirs, mais surtout sur les insinuations de ses amies et sur les révélations qui étaient venues les corroborer.

Elle ne donna point ces détails à sa mère, lui dit seulement que Jehan d'Alte la recherchait, l'aimait depuis longtemps, et que la dernière journée, passée ensemble à la veille de la guerre, avait été décisive pour leur amour réciproque.

— C'est ce jour-là que vous vous êtes fiancés? précisa madame Delfeuil.

— Tacitement, oui, dit Paule, nous n'avons pas prononcé de mots ni de serments solennels, mais c'était tout comme.

— Comment ne me l'as-tu jamais dit?

— J'attendais, fit Paule, j'attendais qu'il me proposât de faire une démarche près de vous. L'initiative lui en appartenait, je n'eusse pas voulu la provoquer.

— Evidemment, acquiesça sa mère, mais tu pouvais me confier ton sentiment.

— Oui, reprit Paule, songeuse, je l'aurais pu, seulement je n'étais pas habituée avec vous à l'expansion, maman, ne l'oubliez pas!

— C'est que tu ne le voulais pas, j'étais toujours prête à t'entendre.

— Oui, mais avec quelle sévérité!

— Sévérité? répéta madame Delfeuil blessée, moi qui te laissais toute liberté!

:: Fiancée Imaginaire ::

Trop, même, sinon ce qui est aujourd'hui n'eût pas existé.

— Vous vous fussiez opposée à ce que j'épouse Jehan d'Alte? fit Paule, froissée à son tour.

— Probablement, non, dit madame Delfeuil, mais je ne t'eusse pas laissée t'engager imprudemment, en dehors de nous, et sans que nous soyons au moins consultés.

— Mais vous l'eussiez été, dit Paule. Allez! tout se fût accompli selon les rites auxquels vous êtes attachés, mais la guerre est venue et ne nous en a pas donné le temps.

— Madame d'Alte savait les projets de son fils?

— Pas plus que vous, les miens.

— Y eût-elle acquiescé?

— Je crois que son fils n'en doutait pas.

— Mais pourquoi ne s'en est-il pas assuré? Pourquoi ne s'est-il pas ensuite adressé à nous?

— Encore une fois, ma pauvre maman, le temps ne lui en a pas été accordé! C'était si récent la certitude de notre réciproque amour! Nous comptions nous revoir... le tocsin a sonné... il est parti, il n'est pas revenu.

Et Paule pleura abondamment.

— Il est parti sans te dire adieu, reprit sa mère.

— Il aurait peut-être manqué de courage.

— Sans doute il t'a écrit?

— Non, dit Paule se redressant fièrement, non je sais que vous n'eussiez pas permis une correspondance entre nous et je n'y aurais pas consenti. Ah! je puis au moins, dans mon malheur, me rendre cette justice que je n'ai jamais rien dit, rien fait qui eût pu être désapprouvé par vous. Et si, comme vous le disiez tout à l'heure, vous m'avez laissé toute ma liberté, je n'en ai jamais mésusé et je peux, sous mes larmes, porter haut mon front pur.

— Tu as eu raison, et tu dois t'applaudir doublement de ne t'être pas compromise, aujourd'hui, que tout est fini de ce côté-là. Et, grâce à ta réserve, l'avenir te demeure ouvert.

— L'avenir! cria Paule, l'avenir! un autre mariage, un autre amour? Ah! maman, ne parlez jamais de cela, ce serait un blasphème!

Madame Delfeuil laissa passer le témoignage de cette exaltation qu'elle reprochait, puis questionna de nouveau sa fille sur la publicité donnée à ses secrètes fiançailles:

— Là, dit-elle, non sans amertume, tu n'as pas été prudente. Si tu m'as refusé ta confiance, tu as dû l'accorder à d'autres, qui l'ont trahie. Tu as raconté toutes ces choses.

— A personne! interrompit Paule.

— Alors, comment les saurait-on?

— On les a devinées. — Monsieur d'Alte, lui, a été moins discret... mais je ne puis le reprocher à mon bien-aimé! — Les quelques paroles qui lui ont échappé, approchées du souvenir de ses assiduités près de moi, qui avaient déjà donné l'éveil, ont livré mon cher secret à la curiosité publique.

— Tu le savais?

— Oui, Lucy Mervil, la première, m'en avait parlé, puis monsieur des Gerbets.

— Tu ne nous en as rien dit!

— A quoi bon? fit Paule, voyez comme vous prenez maintenant la révélation de mon rêve brisé!... J'ai mieux fait de me taire!

— Non, mon enfant, lui dit sa mère avec bonté, non, tu aurais dû t'ouvrir à nous plus tôt, et ne pas laisser des étrangers nous apprendre ce qui te touche de si près. Mais je ne veux rien te reprocher. Tu souffres... tout, pour moi, s'efface devant cela, et ne me laisse que le désir de t'aider à te consoler.

— Me consoler? dit Paule, mais je ne veux pas être consolée. Mon chagrin, mes regrets, c'est tout ce qui m'attache encore à mon bien-aimé Jehan. Je ne veux pas briser cette chaîne, quelque lourde qu'elle puisse être à porter: je ne me consolerais jamais!

— On dit cela, fit sa mère, avec la sage philosophie de son expérience, et puis!...

Et pensant que le temps est un grand remède, qu'il faut laisser agir, madame Delfeuil se disposa à aller rendre compte à son mari de sa conversation avec Paule.

:: Fiancée Imaginaire ::

LE printemps, messager d'espérance, apporta, en cette année 1919, bien des déceptions cruelles! Six mois s'étaient écoulés depuis l'armistice, et les familles qui comptaient des disparus perdaient, avec chaque jour qui passait, la confiance de les revoir. Madame d'Alte qui, si longtemps, avait espéré contre tout espoir, avait maintenant perdu courage. Et à la suite de démarches précises pour connaître le sort de son fils, avait fini par se soumettre à l'inévitable et accepter la pensée de sa mort. Elle voulut en marquer la certitude acquise par des actes extérieurs. Elle commanda, à sa paroisse, un solennel service funèbre, et décida, ce jour-là, de prendre le deuil.

Ses intentions furent bientôt connues de tout Ville-Abbé, et les invitations à l'office religieux, lancées dans la ville entière, vinrent les affirmer.

Comme tout le monde, les Delfeuil reçurent une lettre mortuaire et, devant elle, Paule éclata en sanglots.

Maintenant, sa mère ne lui parlait plus de rien. Son père ne l'avait jamais entretenue de ce sujet. Son amour, ses fiançailles, le tout brisé par la mort de Jehan d'Alte, était maintenant, dans la famille, un fait accompli, devant lequel on s'inclinait, sans le discuter.

Sans le cacher non plus. Ni monsieur ni madame Delfeuil n'en parlaient volontiers, mais, si on les interrogeait, ils n'en faisaient aucun mystère. Et cela, contre la volonté de Paule qui, ténébreuse entre bien des sentiments divers, et même contradictoires, eût aimé que son secret fût relativement gardé.

La crainte de le voir connu de ses parents qui, si longtemps, l'avait hantée, n'existait plus, et la révélation qu'elle redoutait tant n'avait pas justifié ses appréhensions. Délivrée de cette frayeur, il lui en restait une autre. Madame d'Alte! Elle aurait voulu qu'elle ignorât!

Aussi, devant l'invitation au service de son fils, une pénible incertitude l'envahit. Y assisterait-elle?

Son indécision, ignorée pourtant, avait son reflet dans l'opinion des gens. On se demandait si, allant à cette cérémonie, elle y prendrait, comme Anna Gautin, rang de veuve et un deuil y correspondant, ou si elle demeurerait dans l'incognito dont elle ne s'était point encore ouvertement départie. Les avis étaient partagés et aussi les pronostics: des paris furent ouverts.

Dans son embarras, Paule se décida à consulter ses parents. Elle avait obtenu d'eux, quelques jours auparavant, de ne point assister au mariage de son amie, Lucy Mervil. Aujourd'hui, ne lui indiqueraient-ils pas encore la meilleure conduite à tenir?

Son père fut catégorique. — Il convient que tu ailles à ce service, c'est ta place.

— Mais, discrètement, ajouta madame Delfeuil; nous y assisterons, puisqu'on nous y a invités, tu nous accompagneras. Personne ne pourra trouver à redire à cela, ni dans un sens ni dans l'autre.

M. Delfeuil approuva sa femme, mais Paule n'accepta pas la solution proposée.

— Vous vous placerez dans la nef centrale, certainement, dit-elle, et bien en vue. Moi je n'aurai pas le courage d'être là, et de donner ma douleur en spectacle aux indifférents. Si je ne puis surmonter son expansion, si mes larmes coulent malgré moi, on te remarquera, on chuchotera... Je ne puis affronter cela, je n'en ai pas la force.

A vrai dire, Paule était surtout gênée de la situation qui lui était faite et voulait s'y dérober. Elle montra une telle insistance dans sa défense que ses parents finirent par la laisser libre d'aller, au jour dit, s'agenouiller dans une des chapelles latérales de la collégiale Saint-Wulfran, pour, comme elle le disait, y prier et y pleurer à son aise.

Lorsque les cloches de la cathédrale, mises simultanément en branle, annoncèrent à toute la ville, — leur son en atteignant jusqu'aux extrémités, — le service qui se préparait, monsieur et madame Delfeuil sortirent de chez eux, pour se diriger vers l'église, par de petites rues qui abrégèrent leur route et en lesquelles ils avaient chance de ne rencontrer personne. Car, bien que n'en convenant

point, ils étaient aussi un peu mal à l'aise et embarrassés de leur personnage, en cette occurrence délicate, où toute l'assistance aurait les yeux sur les parents de la veuve avant la lettre de Jean d'Alte. E-la disproportion de leur rang social avec celui du jeune disparu, rendait leur situation plus difficile encore.

M. Delfeuil, pourtant, portait beau, avec un air détaché. Sa femme, plus effacée naturellement, affectait une tenue modeste et compatissante. En dehors de toute considération personnelle, une mère ne pouvait se montrer insensible au chagrin d'une autre, qui pleure son enfant.

Paule marchait avec ses parents. Elle s'était vêtue tout de noir, mais sans afficher aucun emblème de deuil. Sa mère avait trouvé que sa toilette était, ainsi, neutre et de bon goût, et l'avait approuvée.

Une foule se pressait déjà sur le parvis de l'église où le grand portail, tendu de noir et largement ouvert, l'invitait à entrer. Monsieur et madame Delfeuil y pénétrèrent tandis que Paule, se séparant d'eux, entra par le tambour de droite, et fut s'agenouiller dans la chapelle du Précieux-Sang, qui était vide et peu en vue.

L'office commença, très solennel. L'orgue emplit le vaste vaisseau de ses harmonies désolées, auxquelles répondaient les voix tonitruantes des chœurs, soutenues par les ophicléides. Le catafalque s'élevait, immense et drapé aux trois couleurs, qui alternaient avec les tentures funèbres. Des couronnes l'ornaient, qu'aucune tombe, hélas! ne pourrait recevoir. Les assistants, très nombreux, avaient déjà participé depuis quelques mois à tant de cérémonies de ce genre, que leur sensibilité émoussée ne vibrerait plus en union parfaite avec la douleur que, là-bas, madame d'Alte épanchait. Pourtant, ses larmes silencieuses, tant d'autres les avaient déjà précédées, qu'elles n'avaient pas, non plus, l'acuité des immédiats désespoirs. Mais la pompe des circonstances, réveillant en son cœur la peine et les regrets, arrachait, quand même, aux yeux brûlés qui, depuis des années, en avaient si souvent versé, ces nouveaux pleurs.

Madame d'Alte n'avait guère de parents proches, et ceux qu'elle possédait habitaient très loin de Ville-Abbé. Peu s'étaient dérangés, c'étaient ses amis, plutôt, qui l'entouraient, mais avec une discrétion marquée. La vie provinciale, où la hiérarchie est toujours rigoureusement respectée, laissait le pas à la famille, c'est-à-dire à deux jeunes gens, cousins éloignés du défunt, et à une personne d'âge mûr, parente de madame d'Alte.

L'offrande avait eu lieu, la messe était terminée, l'absoute prenait fin. Lorsque le clergé se fut retiré, madame d'Alte quitta sa chaise et, vacillante, toute sa douleur augmentée de la présence des gens qui, venant s'y associer, lui en rappelaient la légitime intensité, elle commença de descendre la nef. Un de ses jeunes cousins essaya, la voyant très affaiblie, de la soutenir de l'appui de son bras. Elle le repoussa. Elle entendait demeurer jusqu'au bout la femme forte, digne mère du héros qui avait donné sa vie à la France.

Suivant la coutume, madame d'Alte s'arrêta près du bénitier pour recevoir les condoléances. Toute la foule défila devant elle. Elle serra des mains sans nombre, releva son voile de crêpe pour embrasser quelques amies plus chères, entendit des condoléances répétées qui se perdaient dans le brouhaha des départs. Elle n'y répondait guère que par des larmes auxquelles se mêlaient quelques mots, brefs et hachés, de reconnaissance pour la sympathie témoignée, l'assistance amicale à cette cérémonie, et la demande suprême à quelques personnes notoirement pieuses: "Priez pour lui!"

Monsieur et madame Delfeuil défilèrent comme les autres. Tous ceux qui les suivaient avaient les yeux sur eux. Leur maintien fut impeccable. Ils saluèrent, l'un après l'autre, avec un respect que cette grande douleur pouvait justifier. Madame d'Alte, sans parler, tendit la main à madame Delfeuil. Celle-ci la serra de même et eut, à ce moment, des larmes dans les yeux. On remarqua beaucoup cette scène muette et elle donna à penser. Mais plusieurs se demandèrent:

"Où est la fille? où se cache la fiancée éplorée?"

Bien peu l'avaient aperçue. Elle-même, pour éviter la promiscuité de la sortie, et surtout le salut obligatoire à madame d'Alte, avait laissé la foule s'écouler, et attendait que l'église fût vide pour quitter

la chapelle où elle abritait sa peine... et sa situation très fautive.

Pourtant, le défilé, interminable, cessait. La dernière personne partie, madame d'Alte, seule, remonta vers le chœur de l'église, se dirigeant vers la sacristie, sans doute pour parler aux prêtres qui avaient célébré la Sainte Messe et chanté l'office. En passant devant la chapelle où Paule, seule aussi, était restée agenouillée dans une méditation douloureuse et profonde, madame d'Alte la remarqua.

Alors, elle s'approcha d'elle.

Paule, en la voyant monter la marche qui exhausse la chapelle au-dessus de la nef, eut un coup au cœur. Où allait madame d'Alte? Et quand celle-ci, s'arrêtant devant son prie-Dieu, marqua que c'était elle qu'elle voulait atteindre, Paule eut une impression si vive qu'elle se sentit prête à défaillir.

Madame d'Alte remarqua certainement sa pâleur, ses yeux rouges, et en fut attendrie.

— Mon enfant, lui dit-elle d'une voix adoucie, je voudrais causer avec vous... Ce n'est pas le lieu ici... Je vous en prie, venez me voir. Cette après-midi, par exemple. Une fois cinq heures, je serai seule chez moi. Je vous y attendrai. C'est convenu, n'est-ce pas?

Paule fut tellement confondue de cette invitation qu'elle se trouva incapable de répondre. Elle s'inclina seulement dans un geste inconscient, qui pouvait passer pour un acquiescement. Madame d'Alte le prit pour tel car, à Paule aussi, elle tendit sa main dégantée et couverte de bagues. La jeune fille la prit, sans oser la presser, et madame d'Alte continua son chemin vers la sacristie.

Paule l'y vit entrer et une fois la porte refermée sur elle, à la hâte, elle quitta l'église et revint chez ses parents d'un pas rapide, par les petites rues, déjà empruntées à l'aller.

Bien que l'heure fût avancée, et celle du déjeuner dépassée, Paule, d'un trait, monta à sa chambre. Elle était tellement bouleversée par l'inattendue communication de madame d'Alte! Car, quel était le mobile qui l'avait dictée? Elle témoignait que madame d'Alte savait les fiançailles secrètes qu'on prêtait à son fils. Comment en avait-elle pris la révélation? En quels termes accueillerait-elle la jeune fille qu'elle avait appelée? Serait-ce par des reproches d'avoir divulgué les sentiments de celui qui n'était plus? Irait-elle plus loin? Lui ferait-elle grief d'avoir interprété, en sa faveur, ceux qu'il n'avait pas encore confiés à sa mère et qui n'avaient peut-être point la portée qu'elle leur donnait? C'était la conscience de Paule qui lui suggérait cette crainte, cette conscience, qu'à travers les mirages de son imagination, elle ne se trouvait pas bien nette, et qui, à certains jours de lucidité, la faisait se demander si, malgré tous les dires corroborant ses idées intimes, elle n'avait pas exagéré? A cette pensée, qui la terrifiait, elle était prête à fuir, à se cacher, à se dérober à l'appel de madame d'Alte. Puis le rêve, longtemps entretenu, reprenait, dans son esprit, l'avantage. Madame d'Alte avait peut-être, au contraire, reçu les confidences de son fils à son sujet. Tant qu'elle avait gardé l'espoir de le revoir, elle les avait tenues pour elle. Sûre, hélas! maintenant, qu'il ne reviendrait plus, elle voulait en faire part, au nom de sa mémoire, à celle qui en avait été l'objet? Cette supposition transportait Paule, de la foule terreur de l'instant précédent, à une joie non moins exaltée. Puis, elle se reprenait, n'osant s'y abandonner, admettant alors que madame d'Alte voulait seulement la questionner sur ce qu'avaient été les projets de son fils, et ses sentiments pour elle, en même temps que lui témoigner quelque sympathie.

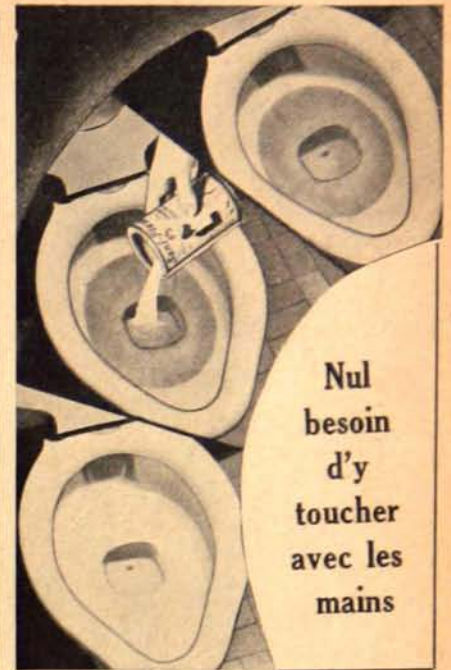
Chacune de ses hypothèses se succédait dans l'esprit troublé de Paule. Et elle restait assise sur sa chaise basse, sans avoir quitté son manteau ni son chapeau.

En bas, on était à table et on s'étonnait de sa carence. M. Delfeuil en marquait même son mécontentement, lorsqu'elle entra, très pâle, et, silencieusement, vint prendre sa place. Elle était trop envahie par ses réflexions pour parler banalement. Respectant son émotion, ses parents causaient entre eux. Vers la fin du déjeuner, elle leur dit:

— Je voudrais vous entretenir tous les deux.

Son père, qui allait sortir revint avec elle et sa mère au salon d'où l'on évinça Charles, lui rappelant que c'était l'heure de son cours.

(Suite à la page 40)



Nul besoin d'y toucher avec les mains

L'une des choses les plus désagréables, dans une maison, devient des plus faciles. Sani-Flush assume entièrement la pénible besogne du nettoyage des cabinets de toilette. Vous n'avez plus à frotter ni à écurer. Il vous suffit de jeter un peu de Sani-Flush dans la cuvette, suivant les indications inscrites sur la boîte. Faites ensuite jaillir l'eau. Et c'est tout.

Sani-Flush répond aux besoins de propreté et d'hygiène. Taches et souillures s'en vont instantanément. Les cabinets brillent comme s'ils étaient neufs. Plus de microbes ni d'odeurs. La conduite cachée, qu'il est impossible d'atteindre autrement, est purifiée et saine. Sani-Flush n'endommage pas la plomberie. Est aussi efficace pour nettoyer les radiateurs d'auto (indications sur la boîte). En vente dans toutes les épiceries, pharmacies et ferronneries au prix de 25 et de 15 sous. Fabriqué au Canada. Distribué par Harold F. Ritchie & Cie. Ltée, Toronto.

Sani-Flush NETTOIE LES CABINETS SANS QU'IL SOIT BESOIN D'ECURER

A NOS LECTEURS ET AMIS
Nos lecteurs et nos amis sont priés de noter que M. J.-A. Turcotte de l'Agence Générale des Revues, Enr., n'est plus, depuis quelques semaines au service de LA REVUE MODERNE et que, par conséquent, il n'est pas autorisé à recueillir des abonnements à cette dernière revue.

TRAITEMENT MODERNE DES MALADIES DU FOIE PAR LES SELS BILIAIRES

Le DOCTEUR dit: Lorsque vous avez quelques-uns des symptômes suivants: langue chargée, bouche amère, manque d'appétit, nausées, vomissements bilieux, teint et yeux jaunâtres, coliques, constipation alternant avec diarrhée, somnolence, étourdissements, caractère triste et irritable, sensation de pesanteur avec élanement sur les côtes du côté droit — c'est que votre FOIE ne remplit pas ses fonctions de digestion intestinale, ne joue pas son rôle d'antiseptique et de secrétaire de la bile, c'est que votre FOIE est malade... alors prenez la Prescription

BILOCOLATE

aux sels biliaires et vous serez soulagé.

Prix: 50 cts la boîte EN VENTE PARTOUT

Ce que dit la mode

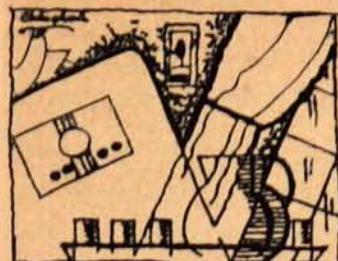
6442. — De grands collets de fourrure réchauffent les nouveaux manteaux de la saison. Les revers sont toujours portés, mais les collets ont plutôt la ligne du genre châle, comme l'indique notre modèle. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{3}{4}$ verges de lainage en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 52. Prix: 50 sous.

6444. — Une novice dans l'art de la couture éprouvera une vive satisfaction à faire et à porter un costume aussi joli et aussi simple que ce modèle. Rien n'est plus facile pour les commençantes que ce tailleur à la jupe légèrement élargie. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{3}{4}$ verges de lainage à carreaux en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 48. Prix: 35 sous.



6442

6444



LA FEMME CHEZ ELLE



Le domaine de la mode

Nous voici, une fois de plus, au tournant de la route, c'est-à-dire au changement de saison, et par conséquent, au changement de mode. N'allons pas, cependant, en conclure que notre silhouette va se trouver totalement modifiée. Depuis fort longtemps — et nous devons l'en féliciter — la mode procède dans ses transformations par touches discrètes, par petits coups d'ébauchoir. Pour une attention distraite et des yeux peu avertis, la mode, depuis cinq ou six ans, est demeurée à peu près stationnaire. Souvent les changements qu'on y peut constater ne durent qu'une saison. Ils marquent, pour ainsi dire, l'âge de la mode, telle forme de manche est du printemps 1933, tel mouvement de jupe de l'automne 1934, mais la conception générale de la ligne demeure la même; la taille est à sa place, la jupe est longue le soir et largement au-dessus de la cheville l'après-midi. Les robes du soir sont montantes devant et décolletées dans le dos. A ces données générales, la mode de l'automne 1935 n'apporte pas de transformation essentielle.

Mais ce qui va la caractériser, c'est l'importance prise par les manches, aussi bien dans les robes du jour que dans les robes du soir. Cette importance puise évidemment son inspiration dans les beaux portraits italiens de la Renaissance que nous avons eu la joie de pouvoir admirer cet été. Les couturiers ont découvert la un thème sur lequel ils vont pouvoir exécuter toutes sortes de variantes avec la plus éblouissante virtuosité.

veut-on donner à une robe de lainage un caractère nubile? Dotons-la de manches amples et longues, tronçonnées aux épaules, tronçonnées dans le bras et serrées autour du poignet dans un mince bracelet de tissu. Ces manches ne seront pas en lainage mais en velours, soit en velours du ton de la robe, ou un peu plus clair, ou un peu plus foncé, soit d'une teinte contrastante. Mais la teinte contrastante est surtout employée pour les robes du soir et nous y reviendrons dans un instant. Pour la robe de ville, on demeurera toujours dans une note très sombre. Au lieu de velours, on pourra utiliser du crepe-satin employé du côté brillant, ou bien la manche sera enrichie d'incrustation de fourrure: agneau rase, carakul, ou autre fourrure très plate. Un joli travail de soutache sera parfois choisi pour rehausser l'aspect de ces manches et l'on s'inspirera pour le dessin de cette garniture des élégantes arabesques de la Renaissance italienne.

Dans les robes très habillées, ces longues manches sont parfois entièrement ou partiellement faites de longues franges constituées soit par de la ganse à soutache, soit par des biais de tissu, quand il s'agit d'un tissu de soie. Ces garnitures de franges sont à retenir, on les emploiera beaucoup cet hiver et de manières fort diverses.

Les longues manches de couleurs contrastantes vont jouer un rôle de premier plan dans les robes du soir, car un grand nombre de robes du soir — et c'est là un fait à noter et à retenir — vont avoir des manches longues. Ces manches vont jouer un rôle essentiellement décoratif. Elles seront, le plus souvent, en velours-mousseline, ou en lamé et toujours d'une couleur et d'un tissu autres que ceux de la robe. On verra des manches de velours violet vif, rubis ou turquoise qui viendront compléter des robes de crêpe blanc, et des manches de lamé qui rehausseront de leur éclat discret des robes de crêpe ou de velours noir.

A signaler, pour les robes du soir également, l'emploi d'un ravissant tissu essentiellement nouveau: la moire irisée, que l'on pourrait appeler la moire "bulle de savon". C'est, en effet, sur une belle et ferme soierie le jeu habituel des ondes moirées auquel s'ajoute l'orient irisé des perles et des bulles de savon. C'est là un vrai tissu de conte de fées que l'on aimera à voir sur les épaules des femmes frêles, blondes, un peu immatérielles. Un tel tissu n'exigera aucune garniture et seuls de savants drapés en feront valoir le charme précieux.

Mille autres détails charmants illustrent cette mode prochaine.

Un peu de tout

La Coiffure

Cheveux courts ou demi-longs demandent à être coiffés d'une manière très féminine, en évitant toutefois les excès que les tentatives des saisons passées pouvaient faire craindre. Les amas de lourdes bouclettes sur le front ont vécu... à peine éclos. Mais les nuques rasées, à la garçonne, sont aussi éloignées des tendances actuelles. C'est un juste milieu, empreint de bon goût et de distinction qui caractérisera la coiffure.

Comme règle générale: nuque bien dégagée, mais ornée de bouclettes assez plates, remontant parfois assez haut pour former une sorte de diadème sur le dessus de la tête.

Le volume général de la tête doit rester petit, et le front bien dégagé. Presque toujours, les cheveux seront plats sur la tête, tolérant parfois une large vague. Celles à qui ne sied pas un front si découvert pourront le couvrir de quelques bouclettes plates.

Pour le soir, deux fleurettes d'or, reliées par un cerceau métallique, semblent retenir deux boucles encadrant le visage. L'effet est jeune et charmant (fig. II).

Pour les physionomies plus classiques, aux traits réguliers, la coiffure (fig. I) a beaucoup de cachet. Des bandeaux plats dégagant complètement le front sont retenus par une natte, vraie ou fausse, ou un simple velours, dissimulé derrière, sous un double ou triple rouleau. Ce sera la coiffure idéale pour les cheveux demi-longs ou même longs, s'il y en a encore, cette coiffure de style 1860 s'accommodant parfaitement du lourd chignon bas. Elle sera charmante avec les amples robes du soir, réminiscence d'une même époque.

La tuberculose pulmonaire

Il est dans des familles des enfants présentant une nervosité excessive, ayant un développement cérébral précoce, un développement névropathique anormal; pour eux, comme pour les adultes, on avait pensé que cet état était la conséquence de la tuberculose; les conclusions du Docteur Braun nous forcent à penser que l'inverse est plus souvent vrai.

Pour conclure, on peut donc dire que "les peines de l'enfant comme les peines de l'homme sont génératrices de tuberculose", et cette constatation mérite d'être bien mise en relief.

Depuis longtemps, les médecins sont habitués à tenir compte dans leurs rapports avec leurs malades de l'état moral de ceux-ci ou de leur entourage. Ce que nous venons d'apprendre nous permet d'envisager la possibilité d'empêcher une tuberculose d'éclater chez des individus qui en sont menacés, par la simple mise en œuvre d'une prophylaxie morale, c'est-à-dire que chez ces individus, on peut, en les rassurant, en modifiant leur psychisme, leur genre de vie non seulement influencer leurs réactions organiques, mais encore les tonifier par ce quelque chose d'impalpable mais qui, cependant existe et qui est l'état moral du malade.

Tout le monde sait qu'un malade présentant une affection aiguë et qui se laisse aller, qui ne lutte pas contre sa maladie, présente le plus souvent une évolution grave, sinon mortelle.

Au contraire, un individu atteint d'une façon aussi intense, mais ayant un moral décidé à vaincre, voulant guérir en un mot, se remet avec un beaucoup plus grande rapidité et évite le plus souvent toute complication.

Ce qui est vrai pour l'ensemble des affections serait particulièrement vrai en ce qui concerne la tuberculose mais en ceci, et c'est pourquoi j'insiste sur ce point, le médecin n'est pas seul à intervenir, il y a l'entourage du malade. Qu'il s'agisse d'un adulte ou plus encore d'un enfant, si le médecin peut prescrire un sommeil suffisamment long, peut modifier un emploi du temps, il faut que celui-ci soit inexorablement suivi et c'est le plus souvent à la mère de famille qu'il appartient de veiller à l'observation de ces prescriptions.

En un mot, si le médecin doit exiger la suppression de toutes les causes familiales ou scolaires pouvant, chez l'enfant, provoquer une inquiétude répétée, faire naître chez lui de l'anxiété, de l'anxiété, des insomnies, un manque de sommeil, c'est à la mère qu'il appartient d'adapter le milieu familial dans lequel vit l'enfant aux conditions nouvelles que le médecin désire voir s'établir autour de lui et qui se résument en deux mots: calme et sérénité.

Evidemment ce n'est pas chose facile, à l'époque de vie particulièrement trépidante en laquelle nous vivons, où la moindre occupation exige l'emploi du téléphone, d'un moyen de locomotion: automobile, autobus, chemin de fer, mais c'est là que l'ingéniosité des mamans doit faire merveille pour établir dans leur home cette atmosphère à la fois agréable et douce sans laquelle aucun véritable "confort" n'existe.

DR BONCONSEIL

Bien dormir

Le repos le plus complet que nous puissions goûter, c'est, naturellement, le sommeil. C'est un besoin causé par la loi d'intermittence qui régit tous les phénomènes nerveux et fait que notre cerveau, nos sens et nos muscles incapables d'une action continue, indéfinie, ont besoin de repos.

Au moment où le sommeil approche, nos sens tombent peu à peu dans l'inaction, le goût d'abord, la vue et l'odorat ensuite; l'ouïe veille encore ainsi que le toucher.

On éprouve en même temps un engourdissement général dans les membres, qui se placent d'eux-mêmes en demi-flexion, et les muscles se détendent. Les sensations, d'abord confuses, s'éteignent graduellement, puis les idées deviennent incohérentes et la conscience de nous-même nous échappe.

Le nombre d'heures à accorder au sommeil varie selon chaque individu; huit heures représentent une bonne moyenne.

A moins d'ordonnances médicales, le sommeil ne doit jamais être provoqué par des substances narcotiques et ceux que les insomnies tourmentent doivent d'abord chercher remède par des moyens hygiéniques: régularité des heures, exercice journalier, alimentation proportionnée aux travaux de la journée, boissons peu excitantes et calme de l'esprit, surtout avant de se mettre au lit.

On doit se tenir couché, dans une position horizontale, la tête un peu élevée. Après quelques mouvements instinctifs, chacun prend, dans le lit, la position qui lui semble la plus commode.

Point de lampe, de poêles, d'animaux, de fleurs dans la pièce où l'on couche.

Dormez bien, vous reconquerez une nouvelle jeunesse: jeunesse des organes qu'une alimentation saine et légère maintiendront intacts, ainsi qu'une hygiène rigoureuse; jeunesse de la peau qui se nourrira pendant que vous dormirez des produits bien choisis dont vous l'aurez enduite; jeunesse de la silhouette conservée par votre séance quotidienne de culture physique.

C'est pendant le sommeil qu'agiront vos soins, vos précautions, vos exercices journaliers, car tous les actes de la vie végétative, de la nutrition, se font à ce moment où les sensations et la pensée se reposent avec plus d'énergie que de coutume.



No 1



No 2

NOS MOTS CROISÉS

Nous recevons les solutions écrites sur le carrelage publié ci-dessous, jusqu'au mercredi 16 octobre, à midi. Les solutions exactes seront tirées au sort et nous accorderons trois (3) prix d'un dollar (\$1.00) chacun, aux trois premières solutions favorisées par le sort.

S	Y	S	T	O	L	E	A	D	O	N	I	E	N
Y	O	L	E	I	P	E	C	A	C	U	A	N	A
Z	O	S	O	I	N	T	H	E	M	E			
Y	E	O	M	A	N	Z	E	U	S	B	R	U	
G	Y	P	T	U	R	L	E	G	S				
I	L	Q	U	A	N	Q	U	A	M	S	I		
E	A	U	R	I	E	U	X	O	P	E	T		
U	E	N	S	I	M	U	R	I	R				
R	A	N	A	S	N	A	R	C	I	S	S	E	
E	T	O	I	L	E	O	L	D	H	A	M	S	
F	O	R	G	E	T	L	A	M	E	R	S		
O	L	I	M	T	R	A	H	I	R	N	E		
N	S	E	V	E	Y	O	D	L					
T	E	T	A	A	P	G	A						
E	N	E	R	V	A	T	I	O	N	Y	A	W	S

Solution
du
problème
No 14

Solution
du
problème
No 14

A DETACHER

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10	11	12	13	14	15
1															
2															
3															
4															
5															
6															
7															
8															
9															
10															
11															
12															
13															
14															
15															

No 15
PROBLEME

Nom
Adresse

A DETACHER

HORIZONTELEMENT

VERTICALEMENT

- Qui laisse passer à travers sa substance. — Près de:—
- Qui cristallise en fines aiguilles. — Disque.
- Caractère droit. — Rajeuni par une magicienne.
- Fin de verbe. — Anneau, bracelet pour le cou, les bras, les jambes. — Mesure algérienne.
- Négation. — Interjection.
- Fin d'infinif. — Chemin pour hâler. — Préfixe. — Secousse imprimée au sol par un effort interne.
- Inversement, affliction, chagrin. — Auteur chaldéen, IIIe siècle avant J.-C.
- Egalité de valeur, de force. — Note.
- Petite outre. — Note.
- Administrer. — Premier nom du troisième roi de Rome, (mort en 630 av. J.-C.). — Langue.
- Chose unie. — Pron. pers. — Rivière qui se jette dans le Rhin. — Négation.
- Monnaie. — Deux lettres qu'on appuie l'une sur l'autre quand elles sont majuscules. — Chiffres romains. — Signifie touchant, pendant.
- Article renversé. — Etat musulman indépendant, du S.-E. de l'Arabie. — Général assassiné par Valentinien III, jaloux de sa gloire et de sa puissance.
- La plus septentrionale des quatre grandes provinces de l'Irlande.
- Pierre précieuse qui a beaucoup d'éclat et qui est d'un rouge foncé.

- Discours exhortant à la vertu. — Philosophe français, né à Laval (1854-1888).
- Tenir les comptes d'un bateau pêcheur. — Boulette de viande passée au tamis.
- Inversement, commune rurale en Russie. — Pupitre élevé dans la chœur d'une église.
- Qui a rapport à l'épaule. — En ôtant.
- Après. — Système qui place dans l'expérience, notre seule source de connaissance.
- Les deux premiers mots d'une comédie en trois actes d'Alfred de Musset. — Langue. — Tributaire de l'étang de Berre.
- Il est représenté sous les traits d'un homme qui porte sur la tête un disque solaire. — Chez les Orientaux, purification religieuse.
- Vins mousseux. — Genre d'insectes orthoptères.
- Résine du sapin. — Qui concerne une chose par opposition au mot personnel.
- Article. — Homme très borné. — Lingue avec lequel le prêtre s'essuie les doigts pendant la messe.
- Interjection. — Confiée. — Aîné. — La première partie d'un mot qui signifie bruit occasionné par un mouvement réglé.
- Bourse de soie.
- Poème allégorique d'Alfred de Vigny. — Sorte de catarrhe nasal qui atteint un cheval brusquement saisi par le froid.
- Affection douloureuse de la peau. — Fêtes que l'on célébrait dans l'île d'Égine en l'honneur d'un fils de Jupiter.

(La solution de ce problème sera publiée dans LA REVUE MODERNE de novembre).

(Suite de la page 37)

Alors Paule, très émue, mit ses parents au courant de ce qui s'était passé après la cérémonie funéraire. D'ordinaire, pour mieux imposer sa propre manière de voir, pour mieux prouver ce qu'elle avançait, elle était portée à exagérer. Là, elle s'appliqua à être strictement exacte, afin d'obtenir un avis motivé. Et elle termina sa communication en disant:

— Trouvez-vous que je doive me rendre au désir de madame d'Alte et aller chez elle cet après-midi?

Monsieur et madame Delfeuil se regardèrent comme pour se concerter, et, pourtant, réfléchirent séparément avant de répondre.

M. Delfeuil parla le premier avec son autorité coutumière:

— Pourquoi n'irais-tu pas?
— Le sais-je, fit Paule, sais-je ce qu'elle me veut?

— C'est un moyen de l'apprendre. Ce ne peut rien être de fâcheux.

— On l'ignore, fit la jeune fille tremblante, qui, sans vouloir montrer le fond de ses craintes, cherchait à les laisser suffisamment deviner pour en faire apprécier la valeur. Elle peut être mécontente de la publicité donnée aux projets de son fils, qu'elle n'avait peut-être pas connus ou pas approuvés.

— Je ne vois pas ce qui pourrait l'offenser en cela. Car le choix que monsieur d'Alte avait pu faire de toi n'était, Dieu merci, pas déshonorant pour lui.

— Non, dit Paule, mais elle peut avoir, sur ce point des idées que nous ne soupçonnons pas... Et si elle m'appelait pour me faire des reproches?

— Quels reproches? fit M. Delfeuil qui ne comprenait plus.

Mais Paule poursuivait sans lui répondre:

— Je serais trop désemparée et trop malheureuse. C'est ce doute, voyez-vous, qui me fait hésiter à me rendre chez elle.

— Je t'y accompagnerai, fit madame Delfeuil, qui, jusqu'ici, n'avait rien dit, et qui, dans sa sagesse, avait trouvé ce moyen à la fois de protéger sa fille par sa présence, si c'était nécessaire, tout en lui laissant accomplir la démarche qu'elle jugeait imposée.

— Tu auras raison, approuva son mari, c'est ta place.

Mais Paule ne l'entendait point ainsi, elle voulait, pour mille raisons, être seule à affronter madame d'Alte, et elle se défendit très vivement de l'offre de sa mère.

Tous les motifs qu'elle lui donnait de son indispensable abstention venaient se briser sur sa logique, et elle tenait bon.

M. Delfeuil était excédé de cet inutile débat. Son amour-propre se complaisait à la consécration que l'invitation de madame d'Alte donnerait aux fiançailles de son fils avec Paule, aussi n'entendait-il pas qu'elle ne s'y rendit point. Comme elle laissait prévoir que, si on s'obstinait à l'accompagner, elle renoncerait à l'accepter, il mit fin d'un mot à tous ces vains propos.

— Arrangez-vous ensemble. Je trouve que Paule doit aller chez madame d'Alte, et qu'elle peut y aller seule, si elle y tient absolument.

Devant cette volonté, madame Delfeuil céda, comme elle le faisait d'ordinaire, sans que ce fût toujours pour le mieux. Mais elle murmura, mère prévoyante qui craignait d'engager l'avenir:

— Tout cela est bien imprudent.

XI

MADAME D'ALTE habitait un vieil hôtel situé au fond d'une cour étroite, dans une des plus anciennes rues de Ville-Abbé.

Paule connaissait l'hôtel d'Alte pour y avoir été reçue, avant la guerre, à l'occasion d'une fête religieuse. Alors, elle y était entrée gaiement; aujourd'hui, son cœur battait bien fort en tirant le pied-de-biche qui terminait le cordon de sonnette, et au mouvement duquel répondait le son d'une cloche si puissante, qu'on était surpris par son vacarme.

Paule, qui avait tressailli au carillon succédant à son coup pourtant discret, était toute tremblante en demandant au valet de chambre, qui ouvrait la petite porte, ménagée dans la grande, si madame d'Alte était là.

Le domestique, après l'en avoir assurée, l'introduisit.

— Qui dois-je annoncer à madame la baronne? demanda le valet de chambre, stylé à l'ancienne mode.

:: Fiancée Imaginaire ::

Paule se troubla et eut l'enfantine crainte de donner son nom.

— Madame d'Alte m'attend, murmura-t-elle.

Sans insister, le domestique ouvrit les deux battants de la porte d'une vaste et belle pièce, s'éclairant par deux fenêtres et une porte-fenêtre faisant face à l'entrée et qui dominaient sur un très joli jardin que le printemps fleurissait déjà.

Au fond de ce salon, dans une bergère Louis XV, à oreilles, placée près de la porte-fenêtre, madame d'Alte était assise. Voyant entrer Paule dont la démarche indécise disait la timidité, elle se leva et, vivement, s'avança vers elle.

Madame d'Alte était au moins cinquagenaire. Elle n'avait peut-être pas été, dans sa jeunesse, d'une grande beauté, pourtant on avait, en sa présence, l'impression d'être devant une ex-jolie femme. Elle en avait gardé l'élégance, la recherche, le soin de sa personne, et ses traits réguliers prétaient à l'illusion. Ses cheveux avaient une nuance indécise qui allait du gris au blond, et n'était pas sans charme. Soigneusement relevés, ils encadraient son front de la même façon qu'au temps de sa jeunesse. Elle avait pu modifier un peu sa coiffure, selon les tendances de la mode, elle n'en avait jamais changé.

Madame d'Alte possédait cette aisance de manières, cette facilité d'élocution que donnent les éducations soignées et l'habitude d'un monde choisi. C'était une grande dame, au sens où on l'entendait avant ce siècle d'égalité sociale.

Au moral, elle était intelligente, imaginative, exaltée. Sa nature passionnée avait souffert de la vie. Elle avait ardemment aimé le mari que la tombe lui avait repris, très jeune... Elle avait reporté sur son fils la tendresse exclusive de son cœur blessé. Voici que la mort le lui enlevait à son tour! Elle mêlait à sa douleur une exaltation qui l'aidait à la supporter. Mère d'un héros, elle entendait demeurer à la hauteur de sa mémoire et, pour cela, n'avait négligé ni un détail de sa maison, qui était sur un grand pied, ni un soin de sa toilette.

Venue au-devant de Paule, elle lui prit les mains dans un geste dont la spontanéité appartenait bien à sa nature ardente; puis longuement, sans parler, elle la regarda, comme pour pénétrer le secret de ce jeune visage, et emplir ses yeux de son image.

Paule se troublait de cet examen muet. Madame d'Alte s'en aperçut et, ne lâchant qu'une de ses mains, par l'autre, elle la guida jusqu'à un fauteuil proche du sien. Et la femme du monde reparaisant en elle, après l'émotion du premier contact, elle lui dit avec grâce:

— Asseyez-vous, je vous prie.

Reprenant place elle-même dans sa vaste bergère, elle continua d'une voix qu'elle avait forte et un peu basse, mais qu'elle savait adoucir:

— Je vous remercie d'être venue, je désirais beaucoup vous voir.

Paule se taisait, ne trouvant rien d'opportun à dire et, dans son trouble, ses lèvres tremblaient comme celles d'un enfant qui va pleurer. Madame d'Alte le remarqua encore et poursuivit avec bonté, car elle était bonne:

— Remettez-vous, mademoiselle, je vois votre émotion, je la comprends, je la partage... donc nous nous entendrons aisément.

A ces mots bienveillants, Paule eut grand-peine à retenir des larmes dont la menace plaïda sa cause près de madame d'Alte.

— J'ai entendu dire, continua celle-ci, il y a déjà quelque temps, qu'un lien caché d'affection vous unissait à mon bien-aimé Jehan. Je l'ignorais. Vous devinez combien j'en ai été émue... D'abord je n'avais point accueilli les vagues propos qui, à ce sujet, étaient venus jusqu'à moi. Un jour, on m'assura que votre amie, mademoiselle Mervil, avait surpris votre secret et que vous vous étiez décidée à le lui confier. Quelque temps après, monsieur des Gerbets me rapporta, de son cercle, une conversation de monsieur de Bals qui tenait, de mon Jehan lui-même, l'aveu de son amour pour vous. J'hésitais encore à croire à ces choses, si mystérieusement étranges, mais la réalité s'en affirmant chaque jour, votre douleur constatée au

(Suite à la page 42)



Plis et lés

6404. — La soie et le lainage sont devenus une combinaison classique. Cette robe à manches raglan de nuance rouille, présente une nouvelle couleur orientale. Métrage: pour un 36 (18 ans), 2 $\frac{1}{2}$ verges de crêpe de laine en 54 pouces et 1 verge de crêpe de soie en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.

6390. — Une nouvelle silhouette, le corsage se portant par-dessus la jupe, genre blouse, déjà en vogue, mais de lignes nouvelles; la jupe à lés formant godets est plus courte, le corsage ne porte pas ceinture, les manches sont larges du bas. Métrage: pour un 36 (18 ans), 3 $\frac{1}{2}$ verges de lainage léger en 54 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 40. Prix: 45 sous.



Pour nos gentilles écolières



5964

6006

5929

6053

5330



6038



5887



6262



6085

5964. — Un double collet, le devant du corsage et les manches lacées, les plis de la jupe sont les détails importants de ce modèle. Métrage: pour un 30, $2\frac{1}{4}$ verges de soie quadrillée en 39 pouces et $\frac{3}{4}$ de verge de soie unie. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 25 sous.

6006. — Les fillettes aimeront la note d'originalité de cette petite robe à volant plissé et les manches très nouvelles. Métrage: pour un 30, $1\frac{1}{2}$ verge de lainage léger et moucheté, en 54 pouces, et $\frac{1}{4}$ de verge de toile en 35 pouces. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 25 sous.

5929. — Robe d'une seule pièce avec plis de chaque côté du devant et du dos, manches bouffantes et collet matelot. Métrage pour un 25, $2\frac{1}{4}$ verges de crêpe de soie en 39 pouces et $3\frac{1}{4}$ verges de soutache. 24 à 30 (6 à 12 ans). Prix: 25 sous.

6053. — La robe jumper est une robe nouvelle avec chaque blouse. Métrage pour le jumper, pour un 25: $\frac{7}{8}$ de verge de lainage léger en 54 pouces; pour la blouse: $1\frac{1}{2}$ verge de crêpe de soie en 39 pouces. 24 à 28 (6 à 10 ans). Prix: 25 sous.

5330. — Le genre tailleur de cette robe-chemise est pratique et élégant pour l'écolière. Métrage: pour un 30, $3\frac{1}{4}$ verges de soie en 35 pouces. 26 à 33 (8 à 15 ans). Prix: 25 sous.

6038. — Beaucoup de plis, un col carré et des pantalons assortis sont les caractéristiques de cette petite robe. Métrage: pour un 23, $2\frac{1}{4}$ verges de toile en 39 pouces et $\frac{3}{8}$ de verge de tissu contrastant. 21 à 25 (2 à 7 ans). Prix: 25 sous.

6262. — Petite robe de coton pratique avec ses manches bouffantes et ses poches; simple et pimpante. Métrage: pour un 23, $1\frac{1}{2}$ verge de cotonnade en 32 pouces. 21 à 25 (2 à 7 ans). Prix: 25 sous.

5887. — Robe de velours aux lignes faiblement découpées, col et manchettes de crêpe de soie, pantalons séparés. Métrage: pour un 23, $1\frac{1}{4}$ verge de velours en 35 pouces et $\frac{3}{8}$ de verge de soie en 39 pouces; pour les pantalons: $\frac{3}{4}$ de verge de tissu en 31 à 39 pouces. 21 à 25 (2 à 7 ans). Prix: 25 sous.

6085. — Jolie petite robe de coton imprimé; taille haute et collet rond fermé par un bouton. Métrage: pour un 23 (pantalons compris), $2\frac{1}{4}$ verges de coton imprimé en 35 pouces et $\frac{1}{4}$ verge de piqué en 35 pouces. 21 à 25 (2 à 7 ans). Prix: 25 sous.

:: Fiancée Imaginaire ::

(Suite de la page 42)

— Moi? ce que madame d'Alte désire, venir chez elle, souvent, très souvent. J'y retournerai demain.

— Demain!

— Et chaque jour si elle le veut. Ne comprenez-vous pas que je suis tout ce qui reste à cette pauvre mère de son fils disparu, et jugez-vous que je doive la priver de la consolation qu'elle trouve en moi?

Madame Delfeuil évita de répondre, sentant Paule nerveuse et butée, mais estima cette conclusion bien exagérée.

Pourtant, elle ne s'opposa pas à sa mise en action. Elle avait la sensation nette et juste que sa fille lui échappait et qu'elle ne pouvait plus s'opposer au courant des choses. Elle en était attristée, mais, peu portée à analyser ses sentiments ni à les discuter, elle essayait plutôt de se consoler en se disant:

"C'est comme si elle était mariée, je l'eusse vue ainsi s'éloigner de moi!

Le lendemain, Paule retourna chez madame d'Alte. Ne faut-il pas battre le fer tandis qu'il est chaud?

Elle ne connut plus, devant la porte armoriée, l'angoisse de la veille, mais plutôt une sorte de satisfaction intime qui la soutenait. Elle se présenta avec diplomatie.

— C'est déjà moi, madame, dit-elle, comme s'excusant.

Depuis hier, l'imagination de madame d'Alte avait beaucoup travaillé, et c'est son propre d'enfler les choses que la réalité n'est pas là pour remettre au point. Elle ne doutait plus, maintenant, avoir reçu la confidence d'amour de son fils. Il ne l'avait pas expressément formulée, il l'avait indiquée, et s'était cru compris, certainement. Il n'y avait pas eu de nom prononcé, mais à force de fouiller ses souvenirs, de les presser, — tel un fruit mûr dont on veut extraire la dernière goutte de jus, — pour en faire jaillir quelque révélation nouvelle, elle en était arrivée à se rappeler que Jehan lui avait quelquefois parlé de Paule, et avec avantage, vantant son intelligence et sa bonté. Cela aussi, c'était prémédité, pensa madame d'Alte, c'était lui révéler, sans la lui avouer, sa prédilection, lui donner le plaisir de la deviner.

Ces réflexions la ramenaient plus favorablement encore à la fiancée. Aussi répondit-elle à son entrée en matière par un mot gracieux.

— Déjà? ... c'est un reproche?

Et s'étant levée elle embrassa Paule, qui n'eût pas cru pouvoir se permettre de lui tendre la main.

— J'avais peur d'être indiscrette, fit la jeune fille, mais j'étais si désireuse d'avoir de vos nouvelles, de savoir comment vous aviez supporté les émotions d'hier, que je n'ai pas su résister à m'en informer.

— Je vous en sais gré, dit madame d'Alte. Après notre conversation, j'ai tant pensé à vous que je désirais aussi vous revoir. Je n'ai pas dormi de la nuit. Je vivais en esprit ce qui aurait pu être et ne sera jamais: Jehan, vous amenait ici, près de moi qui ouvrais les bras à la fiancée de mon fils bien-aimé; puis votre mariage, notre existence commune, car nous ne nous serions pas quittés, n'est-ce pas? Et nous nous serions bien entendues, aimant d'un amour différent, mais également exclusif, le même être cher! ... Hélas ce n'était qu'un rêve consenti!

— Hélas! fit Paule à qui la vision de "ce qui aurait pu être" éteignit toute la joie de ce qui était, et qui redevenait d'une tristesse adéquate à celle de madame d'Alte.

— Après ces songeries, le jour à vivre, qu'amène le réveil, semble lourd!

— Oh! oui, fit Paule avec conviction.

— Moi, dit madame d'Alte, ma vie est assez proche de son terme pour que son brisement soit une douleur, non une catastrophe... mais, vous, mon enfant, vous, si jeune! à vingt ans! Car vous avez vingt ans? ...

— Un peu plus, murmura Paule.

Mais sans l'entendre, madame d'Alte continua:

— Voir ses espérances ruinées, son avenir muré, sans doute, par un souvenir!

— Oh! oui, muré! répéta Paule.

— Et tant d'années à porter le poids de cette tristesse! de cet isolement du cœur! ...

— Oui, fit Paule, bien des années pour pleurer le bonheur perdu! mais un bon-

heur comme celui-là soutient les forces par le souvenir aussi. Avoir été aimée de Jehan! ... cela illumine toute une vie, jusqu'à son terme!

— Comme vous l'aimiez! fit madame d'Alte la considérant.

Elle ajouta:

— Et comme il le méritait!

Alors recommença, entre cette mère douloureuse et la jeune fille si bien disposée à l'entendre, le long, l'interminable récit de la jeunesse de Jehan, de ses vertus rares, de ses réelles qualités.

— Je veux vous le faire connaître tout entier, disait madame d'Alte.

Et c'était le prétexte de ses confidences maternelles, détaillées jusqu'à la puériculture. Elle lui lut aussi toutes les lettres que Jehan lui avait écrites en sa vie, et qu'elle avait précieusement conservées. Elles étaient peu nombreuses, car il l'avait peu quittée, ayant même fait son éducation, comme externe, près d'elle, à Paris, où elle s'était fixée temporairement pour cela.

Seul, son service militaire l'avait séparé de sa mère, mais venant la voir presque chaque dimanche, il n'écrivait guère. Une correspondance suivie entre eux datait d'août 1914, de ses premiers temps au régiment, puis des casernes de Maubeuge, où il avait été fait prisonnier.

Madame d'Alte montra à Paule, avec émotion, sa dernière carte, — usée à force d'avoir été tournée cent fois dans ses mains anxieuses, — et dans laquelle il se montrait plein de courage et de confiance, la terminant même sur un téméraire "A bientôt!" Et c'était en 1917! ...

Bien que madame d'Alte respectât strictement la réserve que la jeune fille opposait, — forcément! — à toutes les questions touchant son intimité avec son fils, elle ne put se tenir de lui demander, lui montrant cette dernière et suprême communication:

— Et vous, Paule, vous n'avez pas eu de lui de nouvelles plus récentes?

— Madame, répondit la jeune fille, je n'ai jamais reçu de lettre de Jehan.

— Jamais! interrogea madame d'Alte surprise, il ne vous a pas écrit durant sa captivité?

— Non, dit Paule, pas plus qu'auparavant, nous n'avons pas correspondu une seule fois.

— Comment cela! Je sais bien que ces correspondances ne sont guère licites... mais dans des circonstances comme celles de votre brusque séparation!... Jehan n'ayant pu vous dire adieu...

— Jehan savait, madame, que je n'aurais pas consenti à lui écrire ou à recevoir ses lettres à l'insu de mes parents, qui n'eussent pas autorisé cette correspondance.

— C'est très beau! fit madame d'Alte, songeuse; mais ne pensant qu'à son fils elle ajouta:

— Alors, mon pauvre enfant n'a pas eu, dans les dures heures du départ, et dans les épreuves plus grandes qui les ont suivies, le réconfort de votre amour et de son assurance?

— Il n'en doutait pas, madame, répondit Paule, tellement familiarisée avec la fiction présentée qu'elle en fut vivement émue.

Et madame d'Alte, touchée de cette douleur, n'insista plus.

Paule, maintenant, revenait chaque jour. Elle se plaisait dans l'intérieur élégant et luxueux où elle était si chaudement accueillie. Peu à peu, elle se sentait devenir "de la maison" ce qui flattait son orgueil. Elle en était arrivée à rendre à madame d'Alte quelques menus services. C'était elle qui servait le thé, qui allait ouvrir ou fermer une fenêtre, relever un store, baisser un rideau. Les beaux jours attirèrent souvent madame d'Alte au jardin. Elle l'y accompagnait, apportait son coussin sur le banc où elles s'asseyaient toutes deux. Un jour, elle cueillit des fleurs et en fit, au salon, un bouquet, que madame d'Alte déclara merveilleux.

Celle-ci s'habituaît insensiblement, mais avec un inconscient plaisir, à la présence de cette jeune fille, intelligente, discrète, aimable, dont les sentiments étaient adéquats aux siens, et qui lui prodiguait les plus gracieuses prévenances. Paule, véritablement, la consolait par le réconfort de sa compagnie, et en donnant un nouvel intérêt à sa vie, désespérée d'avoir perdu le sien. Madame d'Alte avait pris l'habitude de la voir arriver chaque jour aussitôt son déjeuner, elle eût été bien déçue si elle ne fût pas venue. Souvent, elle la gardait jusqu'au soir.

Madame d'Alte ne se rendait pas bien compte de l'illogisme de la situation qu'elle faisait à la jeune fille, l'appelant sans cesse

près d'elle, et continuant d'ignorer ses parents. Elle acceptait, en elle, la fiancée de Jehan, mais ne se croyait pas tenue, pour cela, de frayer avec les Delfeuil qui, comme elle se le disait pour s'excuser, n'étaient pas de ses relations. Elle ne recevait plus guère et n'avait jamais eu occasion d'affirmer devant personne son intimité avec celle qui eût dû être sa belle-fille. Elle avait donné l'ordre de ne jamais recevoir quand elle était là, et s'expliquait à elle-même que c'était pour ne pas troubler leur parfait tête-à-tête, ni leurs confidences réciproques. Paule ignorait cette précaution; elle l'eût peut-être un peu humiliée, mais elle s'y fût soumise, comme à toute chose, se rendant compte du chemin immense parcouru en quelques semaines, qui avait amené la pauvre petite Paule Delfeuil, que personne ne remarquait, à l'hôtel d'Alte où elle était traitée, *in partibus*, il est vrai, en fille de la maison.

Un jour où elle travaillait, l'après-midi, près de madame d'Alte, qu'elle aidait à faire un ornement d'église en tapisserie, la consigne donnée par celle-ci, de ne point recevoir, fut transgressée.

Une de ses amies, qui habitait les environs, voulant absolument la voir, passa outre et se fit introduire au salon. Paule, reconnaissant, en la visiteuse, la vicomtesse de Pays, qui passait pour une des plus fières aristocrates de la région, eut un moment de trouble. Que devait-elle faire pour ne pas déplaire à madame d'Alte? S'esquiver comme une simple demoiselle de compagnie? ... Elle en eut la pensée, jugeant que c'était discret, et ramassa ses lignes et ses soies pour s'en aller, à l'anglaise, tandis que madame d'Alte accueillait son amie, recevait ses excuses d'avoir forcé la main au valet de chambre pour venir près d'elle, et la remerciait au contraire, — ainsi qu'il se fait généralement en pareille occurrence, — d'avoir insisté pour la voir. Puis madame d'Alte se retourna vers Paule qui s'éloignait, et la rappelant du geste, elle dit à madame de Pays:

— Je vous présente mademoiselle Paule Delfeuil, la fiancée de mon fils.

La vicomtesse de Pays sursauta:

— La fiancée de Jehan! Mais j'ignorais qu'il lût fiancé!

— C'était resté secret, reprit madame d'Alte, la guerre était venue interrompre ce cher projet, et hélas! le ruiner.

Madame de Pays tendit la main à Paule.

— Mademoiselle, dit-elle avec grâce, vous avez été aussi bien éprouvée!

— Oh! oui, madame, fit Paule que l'émotion rendait prête à pleurer.

— Nous unissons nos tristesses, dit madame d'Alte, Paule vient souvent me tenir compagnie, et la présence de celle qu'aimait Jehan m'est une consolation.

— Je le comprends, acquiesça madame de Pays.

Paule, ce soir-là, quitta la rue Notre-Dame exultante de satisfaction intérieure. Maintenant, le pas était franchi, elle était sacrée fiancée de Jehan d'Alte.

La présentation que madame d'Alte avait faite, de Paule, à son amie, créa un précédent. La mère de Jehan ne crut plus nécessaire, maintenant que le secret des fiançailles de son fils était divulgué, de fermer sa porte lorsque Paule était près d'elle. Elle voyait peu de monde, quelques intimes qui connaissaient mademoiselle Delfeuil, au moins de vue; cela lui évitait de renouveler la présentation pénible, mais elle laissait librement entendre la situation de Paule par rapport à elle.

Affranchie de toute précaution, grâce à ce nouvel état de choses, madame d'Alte emmena désormais Paule dans les courses qu'elle faisait en auto. S'étant imaginée que la jeune fille était pâle, et que des promenades à la campagne lui seraient salutaires, elle profita de la belle saison pour faire, avec elle, de plus longues randonnées. Une fois, au retour, elle garda Paule à dîner, fit prévenir ses parents et, le soir, la renvoya en auto.

A partir de ce jour, de temps en temps, Paule disait à sa mère:

— Ne m'attendez pas à midi, je déjeune chez madame d'Alte.

D'autres fois elle y dinait. Ces occasions d'abord rares, se multiplièrent.

Madame d'Alte était heureuse de n'être plus seule à table. Ces repas solitaires sont une des épreuves des vies isolées à laquelle on s'accoutume le plus péniblement, quand on a connu autre chose. Madame d'Alte s'était souvent trouvée en tête à tête avec son assiette, mais c'était temporaire. Elle le savait, pensait au retour prochain, et à sa joie. Mais maintenant elle était seule pour toujours! ... Du moins elle l'eût été sans Paule!

Rafrâchissez

(ou changez)

la couleur de vos

RIDEAUX!

LA poussière, la fumée, le soleil ont-ils décoloré vos rideaux? Ne vous désolerez pas! Vous pouvez, en les teignant, leur rendre toute la fraîcheur du neuf! Des milliers de femmes ont recouru aux Teintures Diamond pour prolonger la durée utile de leurs rideaux et autres ornements et donner à leur foyer un charme nouveau. Vous obtiendrez des couleurs plus harmonieuses et de plus sûrs résultats avec les Teintures Diamond parce qu'elles renferment une plus forte quantité de la meilleure aniline colorante. Pour une couleur foncée, inaltérable, servez-vous de Teintures Diamond (faire bouillir) et, pour une nuance claire, de Teintes Diamond (sans bouillir) — 15c. dans toutes les pharmacies.

TEINTURES DIAMOND

Fabrication canadienne

Leur supériorité résulte de leur haute teneur en aniline pure.

HYGIE

- Ce que toutes femmes et jeunes filles doivent savoir.
- Consultez HYGIE, calendrier intime pour Dames et Jeunes filles.
- Vendu par tout le Canada: pour Montréal dans toutes les pharmacies et magasins de spécialités pour dames, ou par la poste.

HYGIE, Casier Postal 2754, Montréal

Pour le Succès en Fine Couture



TOUT d'abord... le "Sheen" J. & P. Coats et la Soie en Bobines J. & P. Coats! Pour les points plus délicats... notre brochure "Sewing Secrets" (Les Secrets de la Couture). Avec elle et ces fils à coudre qui n'ont pas de supérieur pour le lustre, la force et la pureté de teinture, vous ne pouvez manquer d'obtenir promptement un succès de professionnelle.

"SHEEN" J. & P. Coats

en plus de 150 nuances s'assortissant parfaitement aux soies et autres tissus apparentés, à coudre à la machine ou à la main. Bobines de 80 verges.

SOIE en BOBINES J. & P. Coats

pour faire le point d'ourlet et coudre sur soies et lainages plus épais, à la main ou à la machine. Bobines de 50 verges.

Employez la célèbre aiguille en usage depuis 1750 pour la fine couture: la *Milwards*

The Canadian Spool Cotton Co., 202F Dépt B-46, Case Postale 519, Montréal, P. Q.

J'inclus 10c pour le nouveau livre "Sewing Secrets" (Les Secrets de la Couture).

Nom _____

Adresse _____

FABRIQUÉS AU CANADA PAR LES FABRICANTS DU COTON EN BOBINES COATS ET CLARK.

DOLLFUS-MIEG & C^{IE}

SOCIÉTÉ ANONYME
MAISON FONDÉE EN 1746
MULHOUSE - BELFORT - PARIS



COTONS À BRODER D.M.C., COTONS PERLÉS... D.M.C.
COTONS À COUDRE D.M.C., COTON À TRICOTER D.M.C.
COTON À REPRISER D.M.C., CORDONNETS... D.M.C.
SOIE À BRODER... D.M.C., FILS DE LIN... D.M.C.
SOIE ARTIFICIELLE D.M.C., LACETS DE COTON D.M.C.
PUBLICATIONS POUR OUVRAGES DE DAMES
On peut se procurer les fils et lacets de la marque D.M.C.
dans tous les magasins de mercerie et d'ouvrages de Dames

(Suite de la page 40)

passage ce matin, et qui me parut si sincère et si vive, malgré, — ou plutôt en raison de sa réserve, — me décida subitement à vous appeler pour vous demander de m'ouvrir votre cœur et de me dire la vérité: Vous aimiez donc mon fils, et il vous aimait?

Paule, bien que le ton ému de ces paroles lui fit espérer leur sympathie, se troubla plus encore devant une question si nettement posée; mais, sentant la nécessité d'une affirmation précise, elle baissa la tête pour dissimuler sa confusion et répondit faiblement:

— Oui, madame.
— Vous vous aimiez!... reprit madame d'Alte, et il s'était engagé avec vous, je l'ai su aussi... Il eût dû me le dire! mais je ne veux rien reprocher à sa chère mémoire! A vous non plus, mademoiselle, car c'était à lui de me prévenir. Vous, vous avez gardé courageusement, noblement, héroïquement, même, fit madame d'Alte qui peu à peu s'exaltait, votre cher et douloureux secret... C'était votre droit, c'était aussi votre devoir, et je vous suis gré de l'avoir rempli. Mais, aujourd'hui, je veux vous délier de votre mystérieux serment de silence, et, puisque nous pleurons le même disparu, vous proposer de le pleurer ensemble.

A ces mots, Paule rassurée ne répondit que par des larmes, et madame d'Alte, cédant à un mouvement irrésistible de sa sensibilité, se leva et, s'approchant de la jeune fille, l'embrassa en pleurant à son tour.

Madame d'Alte se ressaisit la première et, se rasseyant, reprit:

— Vous vous aimiez!... contez-moi cela, en détail. Donnez-moi la consolation de retrouver en vous, qu'il chérissait, un peu de mon fils bien-aimé!

Alors, Paule parla. Il fallait bien qu'elle le fit! Elle appela son imagination à son aide pour raconter à madame d'Alte son roman d'amour et elle en usa largement. Elle lui rappela les premiers jours de leur connaissance, faite sous ses auspices, pendant la fête de charité.

— Vous l'avez aimé dès ce moment questionna vivement madame d'Alte.?

— Je ne m'en suis peut-être pas rendu compte tout de suite, murmura Paule, mais je crois bien, maintenant, que, dès lors, mon cœur lui a appartenu.

Et elle remémora leurs rencontres ultérieures et espacées qui le trouvaient, lui toujours plus assidu et attentif, et elle plus éprise secrètement. Elle y ajouta quelques détails des réunions où ils s'étaient trouvés ensemble, mais ne cita jamais — et pour cause! — les propos tendres que le jeune homme avait pu lui dire.

Madame d'Alte considéra son abstention comme une chaste réserve de sa part et l'apprécia. Pourtant, quand Paule en vint à leur dernière journée passée ensemble, à la veille de la guerre, la mère de Jehan lui demanda, précisément, comme l'avait fait madame Delfeuil:

— C'est ce jour-là que vous vous êtes fiancés?

Ainsi qu'à sa mère, Paule, embarrassée, ne répondit que par un seul geste d'assentiment. Madame d'Alte fut touchée de sa délicatesse et lui en sut gré. Une nature vulgaire, pensait-elle, se fût répandue en confidences indiscrettes et se serait fait gloire de l'amour inspiré. Paule, très raffinée, se contentait d'indiquer ce qui s'était passé. Comme c'était mieux! De plus en plus, elle gagnait le cœur de madame d'Alte, que sa discrétion préservait de toute jalousie maternelle et rétrospective.

Devant sa correction parfaite, la mère de Jehan renonçait totalement au vague soupçon qui, lorsqu'elle avait été mise au courant des choses, lui avait fait craindre que mademoiselle Delfeuil n'ait été, en tout ceci, qu'une enjôleuse, qui avait pris dans ses filets le beau et brave garçon qu'était son fils, avec le but de conclure un mariage avantageux. Non, la pauvre petite lui semblait incapable de ce manège. Elle avait aimé, et c'était son amour, sans doute, qui avait conquis Jehan. Il y a une telle puissance de réciprocité dans une affection profonde!

Maintenant, madame d'Alte savait la trame du doux roman d'amour, et, si elle en était déjà satisfaite, elle eût voulu, pourtant, plus de détails encore pour pénétrer le coin de l'âme de son fils qui lui était resté caché. Alors elle revenait sur la dernière rencontre:

— Comment, répétait-elle, ne m'en a-t-il rien dit? Il savait bien, pourtant, quel accueil j'eusse fait à la femme de son choix. Savez-vous ce qui a pu motiver son silence?

— Non, fit Paule, non, je ne me serais pas crue autorisée à l'interroger sur ce point. Je ne voulais pas être indiscrette. L'avenir dépendait de sa seule volonté. Je le lui abandonnais et lui faisais confiance.

— Vous aviez pourtant le droit de connaître ses intentions!

— Il pouvait me les dire, madame, je n'en eusse pas provoqué la confiance plus que la réalisation. Je le savais d'une situation supérieure à la mienne, convint-elle avec une humilité charmante, cette circonstance imposait à ma dignité une réserve que j'ai toujours gardée.

— Comme vous êtes délicate et de sentiments élevés! s'exclama madame d'Alte. Ah! Jehan avait bien choisi sa compagne et vous l'eussiez rendu heureux!

Paule leva vers le ciel des yeux qui l'en prenaient à témoin.

Sa manière d'être impressionnait le plus favorablement du monde madame d'Alte. Elle avait toujours été un peu romanesque. La tension de ses nerfs, sous les récentes émotions, accroissait, chez elle, ce penchant naturel. Comme elle avait, dans sa pensée, fait de son fils un héros, elle consacrait Paule héroïne.

Car, ainsi qu'il en advient presque toujours, la mort avait, à ses yeux, nimbé son fils d'une auréole. C'était une consolation pour elle, de le louer, et avec l'amour-propre qui, visible ou caché, préside à tous les sentiments humains, de témoigner qu'elle avait eu, de cet enfant disparu, un bonheur précieux et rare, parce qu'il était lui-même un être de choix.

Ses proches, les amis, qu'elle fréquentait le plus, se lassaient un peu de cet éloge perpétuel, sujet et fond de toutes ses conversations. Par charité, on évitait de le lui laisser voir, mais l'inattention qui accueillait ses propos ne les encourageait pas et elle en était un peu éplorée. Il était indiqué que Paule serait l'auditrice idéale de ses récits maternels et madame d'Alte, qui en eut l'intuition, commença, dès cette première entrevue, de lui parler de Jehan comme elle aimait tant à le faire.

— Si vous saviez quelle intimité était la nôtre, lui dit-elle. Il me faisait partager ses pensées, ses désirs, ses espoirs. Quand nous étions séparés, au retour, il me contait tous les faits qui avaient marqué nos absences. Tenez, cette matinée où vous vous êtes vus pour la dernière fois, il me l'a narrée en détail... Sans me parler de vous, pourtant!... Qu'attendait-il donc pour le faire? Oh ces secrets du cœur sur lesquels les tombes se sont closes et qu'on ne pénétrera jamais!... Que je voudrais connaître celui-là! Savoir les raisons de son silence?...

— Il attendait peut-être que nous nous fussions rencontrés de nouveau, dit timidement Paule.

— Ah! vous deviez vous revoir? Que ne le disiez-vous?

— Nous comptions nous retrouver au mariage de monsieur de Chalose, son ami. Il m'avait demandé: "Irez-vous?", et sur ma réponse affirmative m'avait promis qu'il y assisterait aussi.

— Sans doute vous eussiez utilisé cette réunion pour décider ensemble de vous ouvrir de votre amour à vos parents?

— Peut-être... répondit Paule, comme je vous l'ai dit, madame, je m'en remettais à lui de toute décision.

— Et ce mariage, fixé au 31 août, n'a pas eu lieu. Ah! je me rappelle, maintenant!... vous réveillez mes souvenirs! — que nous en avions causé, Jehan et moi, et qu'il m'avait fait part de son projet de revenir à Ville-Abbé, pour y assister... Car nous étions à la campagne, à ce moment-là!

— Oui, dit seulement Paule, et il devait y retourner après la matinée.

— Je me rappelle encore, fit madame d'Alte, dont les yeux vagues se dirigèrent vers le dessus de porte orné d'une peinture d'après Boucher, que j'approuvai son projet et que je le plaisantai en lui disant qu'il allait prendre une leçon, pour quand il suivrait l'exemple de son ami.

"Ah! reprit après un court silence madame d'Alte émue par une subite réminiscence, il me revient soudainement à l'esprit la réponse qu'il fit à ma plaisanterie! Il convint qu'il était sage qu'il apprit à se marier.

"Mais quand mettras-tu cette science à profit? lui ai-je encore dit. Et, au lieu de me répondre, comme chaque fois que je faisais allusion à son mariage, par une

:: Fiancée Imaginaire ::

fin de non-recevoir, je me souviens, oui, je me souviens parfaitement, dit madame d'Alte, émue, qu'il posta: Eh! qui sait? peut-être plus tôt que vous ne le pensez!

"Comment, continua madame d'Alte qui, maintenant se parlait à elle-même, cet incident ne m'est-il pas encore revenu à la mémoire?... Je n'y avais pas attaché d'importance, puisque c'étaient des propos tenus en riant... Maintenant, tout s'éclaircit à mes yeux. Il avait voilé la confiance qu'il voulait me faire sous cette apparence légère!... Si j'avais deviné son intention, si je l'avais encouragé, il se fût ouvert à moi! ! !

Paule écoutait ces mots avec avidité. Quelle certitude nouvelle ils lui apportaient! A sa mère, en personne, Jehan avait fait soupçonner ses projets, et de ce qu'elle n'avait pas pénétré l'allusion ne prouvait point qu'il ne l'avait pas faite! Elle ne s'illusionnait donc pas en se considérant comme la fiancée de Jehan.

Une joie secrète la pénétra à cette nouvelle révélation, qui couvrit ses joues d'une rougeur intense, Madame d'Alte était trop impressionnée elle-même pour le remarquer. La découverte inattendue qu'elle croyait avoir faite des sentiments de son fils, la bouleversait! Il était venu vers elle avec une confiance voilée, et elle ne l'avait point deviné! Ces grands garçons sont quelquefois timides pour parler à leurs mères de leurs amours!

Comme Paule, dans un autre sens, son imagination interprétant les faits passés, sur lesquels nul ne pouvait l'éclaircir vraiment, madame d'Alte en vint au même résultat: la persuasion totale de l'amour de son fils pour Paule Delfeuil et son projet d'en faire sa femme.

Cela la lui rendit subitement chère.

Si le mariage s'était conclu, elle eût peut-être, dans son affection exclusive, été un peu jalouse de celle qui aurait pris le cœur de son fils, mais là, l'amour si fidèle et tendre de Paule n'était qu'un hommage de plus rendu à la chère mémoire, et la mère douloureuse ne lui en était que reconnaissante.

Aussi lui témoignait-elle une sympathie croissante qui acheva de mettre Paule à l'aise, et, lorsque celle-ci, rappelée aux convenances par la pendule qui sonnait, se retira, madame d'Alte l'embrassa derechef, en lui faisant promettre de revenir la voir bientôt et très souvent.

XII

PAULE était revenue chez elle, légère de son allégresse, qui la portait. Sa mère guettait son retour, anxieuse de l'entrevue de laquelle la volonté de sa fille l'avait tenue éloignée, et elle se hâta de l'interroger.

Mais Paule, que ses craintes avaient, le matin même, subordonnée à sa mère, forte maintenant de leur inanité, ne prit point en bonne part cette précipitation. On n'allait pas la poursuivre de questions? entraver sa liberté?

Elle répondit avec humeur:

— Que voulez-vous savoir?

— Mais comment tu as été reçue par madame d'Alte!

— Comme sa fille, dit Paule avec importance.

— Comme sa fille, répéta madame Delfeuil, abasourdie.

— Parfaitement.

Et celle-ci, insistant, Paule lui raconta orgueilleusement que Jehan avait laissé pressentir clairement, à sa mère, son projet de l'épouser sous peu.

Madame Delfeuil en montra un certain étonnement qui exaspéra Paule:

— Pourquoi cette surprise? ne vous l'avais-je point déjà dit, et n'avez-vous pas confiance en mes paroles, qu'il leur faut une sanction?... Madame d'Alte n'a pas cette suspicion devant moi. Avant de me dire ce qu'elle savait des intentions de Jehan, elle m'a demandé si les bruits répandus étaient exacts, s'il était vrai que nous nous aimions et nous étions engagés ensemble. Et, après ma réponse, dont elle n'a pas douté, elle m'a avoué que, de son côté, elle savait tout et, de suite, m'a traitée avec une affection, une tendresse, même, qui m'ont été au cœur!

— Alors, demanda madame Delfeuil, que vas-tu faire désormais?

(Suite à la page 45)

Le Tricot

ABREVIATIONS DES TERMES EMPLOYÉS

Tric.—Tricoter	1 jeté—ajouter 1 maille en passant la laine par dessus l'aiguille	Emm.—emmanchure s.c.—simple crochet d.c.—double crochet Tr. c.—triple crochet P.m.g.p.—Passer maille glissée par dessus	Com.—Commencer Aug.—Augmenter Rab.—Rabattre Ram.—Ramasser Rep.—Répéter
Env.—à l'envers			
End.—à l'endroit			
M.—Maille			
Ens.—Ensemble			
	Ch.—chaîne		
	J.c.q.—jusqu'à ce que		

PULL-OVER POUR HOMME

exécuté au tricot en coton perlé D. M. C. No 5

FOURNITURE: Coton perlé D. M. C. No 5, 4 pelotes de 50 grammes en Ecrû et 2 pelotes de 50 grammes en Bleu-Indigo 336.

VARIANTES: Gris-Cendré 414 et Rouge-Turc 321; Jaune-Ble 712 et Vert-Emeraude 912; Bleu de Ciel 717 et Bleu-Indigo 322.

EXECUTION: Ce pull-over est fait en Coton perlé D. M. C. No 5 doublé et tricoté avec des moyennes aiguilles. Le fond est écri avec un effet décoratif de bandes bleu foncé.

DEVANT: Monter 110 m. avec le fil double bleu (on prend pour cela le fil de deux pelotes à la fois). Faire 24 aiguilles en tricotant toujours à l'endroit. Faire 1 aiguille à l'endroit pour introduire le double fil de coton écri: 51 m. en coton écri, 8 m. en coton bleu (qui continuent, tricotées toujours à l'endroit, la bordure sombre du bas), 51 m. en coton écri. Faire les trois parties séparées du devant sur une seule aiguille, mais avec 6 pelotes de fil (en raison du doublage du fil, il faut 2 pelotes de la même couleur pour chacune des parties. Les parties claires sont exécutées avec un point côtelé chevronné.

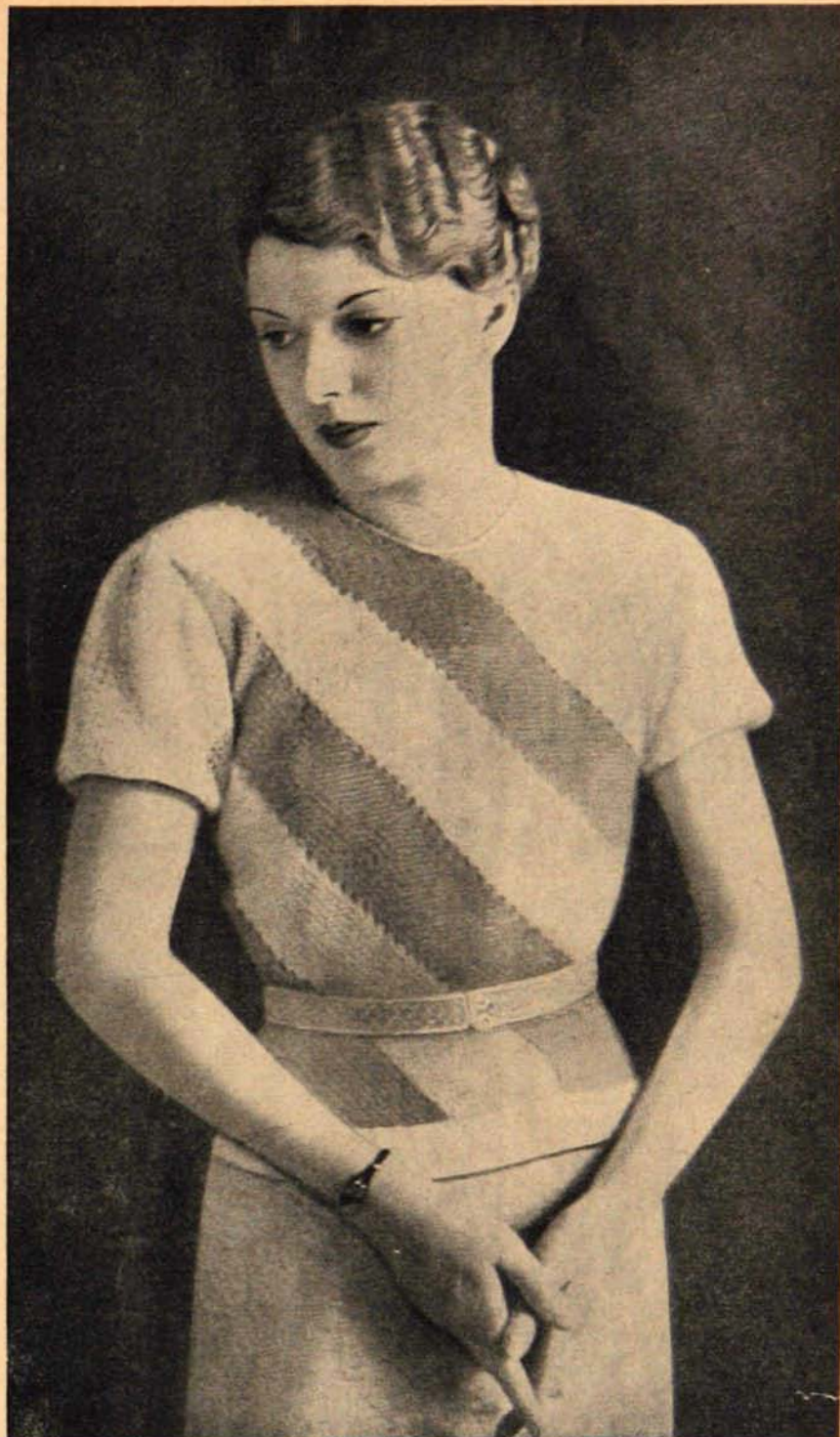
1re aiguille (elle est faite sur l'envers de l'ouvrage): Glisser 1 m., 2 m. à l'envers, 3 m. à l'endroit, 3 m. à l'envers, 3 m. à l'endroit et ainsi de suite.

Aux aiguilles suivantes, faire des m. à l'endroit sur les m. à l'endroit et des m. à l'envers sur les m. à l'envers, en prenant

soin toutefois d'avancer à chaque aiguille, d'une m. vers la droite, les 3 m. à l'envers qui forment les rayures en relief à droite de la bande bleue et de reculer à chaque aiguille, d'une m. vers la gauche, les 3 m. à l'envers qui forment les rayures en relief à gauche de la bande bleue. Il s'ensuit que les m. à l'endroit suivent le même mouvement et qu'on obtient un effet de chevrons dirigés vers le bas et séparés au milieu par la bande bleue. La bande bleue se continue tout d'abord droite et, toujours séparément, épouse le mouvement de l'encolure écrie. Depuis l'épaule continuer cette étroite bande bleue sur une hauteur de 92 aiguilles qui deviendra l'encolure du dos.

DOS: Le commencer par 106 m. en coton bleu et l'exécuter comme le devant: il n'y aura que 49 m. de part et d'autre des 8 m. de coton bleu qui forment la bande centrale. Remarquer que l'encolure est plus haute que celle du devant et que la bande bleue, droite, s'arrête au niveau de l'encolure des parties claires.

Lorsque les deux parties du pull-over sont tricotées et réunies par une couture surjetée avec les bandes centrales, tricoter encore deux bandes bleues larges de 5 m. à l'endroit et longues de 46 centimètres, pour border les emmanchures. Coudre ensemble les deux pièces du pull-over sous les bras et sur les épaules, border les emmanchures avec les deux bandes séparées et fixer à l'encolure du dos la bande bleue qui vient de l'encolure du devant.



BLOUSE AU TRICOT

exécutée en Lin pour tricoter et crocheter D. M. C. No 16

FOURNITURES: Lin pour tricoter et crocheter D. M. C. No 16, 5 pelotes de 20 grammes en blanc et 3 pelotes de 20 grammes en écri.

EXECUTION: Cette blouse peut être faite soit en blanc et écri comme notre modèle, soit en blanc ou en écri rayé d'une couleur assortie à celle de la jupe, du chapeau ou de l'écharpe. Nous avons voulu la montrer toute entière pour en faciliter l'exécution, c'est pourquoi elle est mise pardessus la ceinture de la jupe, serrée par une ceinture claire; elle fera tout aussi bien sous la ceinture de la jupe comme une blouse ordinaire.

Le bas de la blouse et des manches est tricoté avec des aiguilles fines, en simple tricot à côtes: 2 m. à l'endroit, 2 m. à l'envers, 2 m. à l'endroit et ainsi de suite.

Le corps de la blouse est travaillé en un point presque uni, avec de grosses aiguilles, ce qui produit un tissu ajouré d'une grande légèreté. Il est nécessaire d'avoir un nombre pair de mailles.

1re aiguille: Glisser 1 m., 1 m. à l'endroit prise par derrière, * 1 m. à l'endroit, 1 m. à l'endroit prise par derrière; reprendre de *.

2ème aiguille: Glisser 1 m., 1 m. à l'envers prise par derrière, * 1 m. à l'envers, 1 m. à l'envers prise par derrière; reprendre de *.

Reprendre depuis la 1re aiguille. La blouse se fait en quatre parties: un devant, un dos et deux manches. Il faut tout d'abord établir le patron de ces pièces.

DEVANT: Monter 166 mailles avec le lin blanc sur les aiguilles fines. Faire 27 aiguilles de côtes simples. Prendre les grosses aiguilles.

28ème aiguille: Glisser 1 m., 1 m. à l'endroit, 1 diminution à l'endroit, faire douze fois: 2 mailles à l'endroit et 1 diminution

à l'endroit; 62 mailles à l'endroit, faire treize fois: 1 diminution à l'endroit et 2 m. à l'endroit.

29ème aiguille: A l'envers: 1 m. en lin écri, 28 m. en lin blanc, 28 m. en lin écri, 28 m. en lin blanc, 55 m. en lin écri. Il faut prendre un peloton séparé pour chacune des rayures, afin de ne pas avoir de longs fils tendus à l'envers par le passage d'une rayure à l'autre.

La 30ème aiguille, à l'endroit, commence par 54 m. en lin écri. On continue en suivant la forme du patron et en inclinant les rayures d'une maille à chacun des rangs. La ligne en biais indiquée de chaque côté de l'encolure représente une ligne de 8 diminutions avec 3 mailles, faites sur l'endroit de l'ouvrage pour donner le mouvement de la poitrine. L'époulevé se termine avec 32 mailles en trois aiguilles: aux deux premières on rabat 10 m. en chaîne, et 12 m. à la dernière.

DOS: Monter 156 mailles en lin blanc sur les aiguilles fines. Faire comme pour le devant 27 aiguilles de côtes simples. La 28ème aiguille se travaille comme celle du devant, sauf 52 m. au milieu, au lieu de 62. Le dos se fait comme le devant, mais avec une seule rayure en écri, commencée à la 29ème aiguille par 55 m. en lin écri au début de l'aiguille. L'encolure se travaillera suivant le patron. La fermeture de la blouse doit être invisible.

MANCHES: Monter 100 mailles avec le fil écri sur les aiguilles fines, faire 14 aiguilles de côtes ordinaires, comme au bas de la blouse, continuer d'après le patron, avec les grosses aiguilles et le lin blanc, le point employé pour le corps de la blouse.

On peut renforcer l'encolure et les bords de la fente de fermeture par un rang de m. serrées au crochet.





La Petite Poste

Les annonces de la Petite Poste sont publiées à raison de —

UNE INSERTION: 75c

Cette somme donne droit à dix-huit (18) mots abrégés. La Direction n'accepte aucune formule FANTAISISTE et se réserve le droit de retrancher ce qui ne serait pas conforme au règlement.

Chaque annonceur devra fournir pour le renseignement de la Direction, outre le pseudonyme le nom et adresse véritables — ceci est OBLIGATOIRE. Chaque envoi devra être accompagné du montant requis — bon postal ou timbres.

Les annonces doivent nous être adressées avant le douze du mois qui précède la publication de la revue.

Ceux qui désireront se faire adresser leur courrier à La Revue Moderne, n'auront qu'à ajouter quelques timbres en plus, pour que nous leur en fassions l'expédition. Le courrier non réclamé, après un période de soixante (60) jours sera détruit.

On devra adresser: —

La Petite Poste,
La Revue Moderne,
320, rue Notre-Dame est,
Montréal

AVIS

Nous ne nous chargeons d'aucun message pour les correspondants. La correspondance doit se faire DIRECTEMENT entre eux.

On voudra bien aussi prendre note qu'il est ABSOLUMENT inutile de demander le nom et l'adresse véritables des correspondants, et qu'à l'avenir nous ne répondrons plus aux lettres de ce genre.

La Direction

* * *

Désirent des correspondants, les jeunes filles dont les noms suivent —

Mesdemoiselles:

THALIE. — (Corr. inst. dist. 45 ans et plus, célib. ou veuf, rép. ass.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

GILBERTE. — Veuve dist. (Corr. dist. 45 ans et plus, ayant bonne position; but sérieux.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

GISLAINE. — Instruite, sérieuse. (Corr. bons, sages, professionnels, pauvres de préférence.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

MYETTE DE BONHEUR. — (Corr. dist. et inst. de 28 ans et plus.) C. P. 82, Station C, Montréal, P. Q.

MARIELEINE. — Jeune fille inst. et dist. (Corr. inst. et dist. de 24 à 35 ans.) C. P. 136, Lennoxville, (Sherbrooke), P. Q.

J. VADEBONCOEUR. — (Corr. inst. bonne éducation, de 30 à 35 ans.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

YVETTE LEMONDE. — (Corr. grands, inst. bien éduquée, de 35 à 45 ans, prof. ayant bon. position; ville ou campagne.) C. P. 32, Station Delorimier, Montréal, P. Q.

BENOITE MURDOCK. — Sage, inst. (Corr. et corr'tes inst. gais, de la ville de préférence; but: se distraire et faire connaissance, rép. ass.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

SUZON MARTIN. — (Corr. Jeune veuf ou célib. inst. dist. et trouvant la vie belle.) C. P. 183, Kapuskasing, Ont.

ALINE DE VERCHERES. — (Corr. dist. de 30 ans et plus.) C. P. 257, Sherbrooke, P. Q.

T. HAMELIN. — (Corr. sobres, bonne position, de 25 à 35 ans.) Hôtel-Dieu, avenue des Pins, Montréal, P. Q.

Désirent des correspondantes, les messieurs dont les noms suivent —

Messieurs:

JEAN-CHARLES BERGERON. — (Corr'te jeune fille de 18 à 20 ans.) 3300, boulevard Gouin ouest, Cartierville, P. Q.

ARMAND LALIBERTE. — De bonne famille. (Corr'tes dist. honn. de 22 à 35 ans; but: faire connaissance.) 1216, rue Saint-André, Montréal, P. Q.

J. R. BOURQUE. — Veuf, 43 ans, dist. cultivé, proper-bilingue. (Corr'tes dist. filles ou veuves de 35 à 40 ans; but: distraction, connaissance.) s/de S. Koschuck, 120, rue Cameron, Fort William, Ont.

IDEALISTE. — Inst. 30 ans. (Corr'tes, ville, de 25 à 33 ans; but: éch. d'idées et connaissances.) 320, rue Notre-Dame est, Montréal, P. Q.

Et elle n'entrevoit pas comment elle eût pu se passer d'elle désormais. Elle ne le prévoyait même pas!

XIII

UN jour, madame d'Alte accueillit Paule en lui disant:

— Demain, monsieur des Gerbets déjeune ici, je compte sur vous pour m'aider à le recevoir. Je voudrais faire faire un petit opuscule sur Jehan, sur sa courte et glorieuse vie, avec l'historique abrégé de notre famille. Monsieur des Gerbets va rechercher des documents dans nos papiers, les miens, ceux de mon fils, et se chargera de le rédiger. Dans la perspective de cet inventaire, j'ai visité le secrétaire de mon Jehan, feuilleté ses notes, sa correspondance, à laquelle je n'avais jamais touché, espérant, attendant toujours son retour. Tous ces papiers, maintenant, sont pour moi des reliques, tous ces objets qu'il a touchés, conservés!!!

S'interrompant, elle reprit, hésitant un peu:

— Y en a-t-il qui soient des souvenirs de vous? Je me le suis demandé? Il y a des fleurs, des rubans, de menues fantaisies... Tout cela est anonyme.

Paule se taisait, tremblante. Ces souvenirs, de qui Jehan les tenait-il? Ils étaient anonymes, disait madame d'Alte, si l'un d'eux avait porté un nom qui détruisait son échafaudage de rêves?

Madame d'Alte fit encore:

— Tout nous est commun désormais, dans la pensée de Jehan, voulez-vous venir avec moi, je vous montrerai mon pauvre trésor?

Paule, plus anxieuse que jamais, la suivit dans la chambre qui avait été celle de Jehan, et que sa mère avait réussi à conserver telle qu'il l'avait habitée, et disposée de façon qu'on eût pu croire qu'il venait de la quitter ou allait y revenir. Paule y avait pénétré déjà avec émotion, elle y rentra plus impressionnée. Son regard, d'abord, effleura toutes choses. Le souvenir lui en était resté de sa première visite, mais, vues avec une autre disposition d'esprit, lui semblèrent différentes, hostiles même. Le soleil, qui baignait d'or les tentures rouges des murs et des fenêtrés, leur prêtait une sorte d'insolence hardie, dressée comme un défi en face du deuil qui faisait cette chambre déserte. Paule se vit dans la glace ovale, encadrée de peluche écarlate, qu'une grosse cordelette suspendait au-dessus de la cheminée. Elle se trouva d'une pâleur qu'accentuait sans doute la nuance violente des draperies. Ses yeux se reportèrent sur le vaste bureau occupant un des panneaux de l'appartement. Il était encombré de livres, de lettres, de brochures, de journaux. Seul, un crucifix d'ivoire, voilé de crêpe, posé en évidence sur le sous-main de maroquin rouge, témoignait que la mort était venue interrompre le cours heureux et confiant d'une jeune vie, à laquelle l'avenir semblait assuré.

Madame d'Alte avait respecté même le désordre de ce bureau. Si un papier se déplaçait au cours d'un époussetage, par ses soins, il était remis à son rang.

Tandis que Paule demeurait comme hypnotisée devant les vastes tiroirs clos du bureau ministre, madame d'Alte était allée relever le coin un peu chiffonné de la courteline du lit qui, étroit et bas, occupait un angle de la pièce. Elle revint vers la jeune fille, un trousseau de clefs à la main, et en introduisant une dans le panneau, libéra tous les tiroirs. Elle les ouvrit ensuite l'un après l'autre. Paule vit des lettres, des factures, des imprimés.

Il y avait encore quelques bouts de rubans, quelques fleurs desséchées... un bouquet de violettes, entre autres. Il y avait aussi quelques objets de cotillon, dans une boîte de cretonne fleurie qui avait certainement la même origine. Un à un, madame d'Alte les montrait à Paule, dont le sentiment, maintenant, avait changé. Elle ne craignait plus de trouver là le secret d'un autre amour de Jehan, mais elle était honteuse de pas découvrir un souvenir d'elle, gardé.

Tout à coup un cri, comme de triomphe, plutôt que d'émotion, lui échappa. C'était un banal porte-plume figurant un fouet de chasse; elle se rappela le lui avoir donné à la matinée de madame Vémy.

Elle fut heureuse de le dire à madame d'Alte.

— Voyez comme il l'avait conservé! fit-elle avec un attendrissement qui n'était pas joué, car, maintenant, elle croyait à la réalité de sa chimère.

— Oui, répondit madame d'Alte, rêveuse, oui, vous-même vous avez sans doute aussi quelque souvenir de lui?

— Oui, dit à son tour Paule, j'ai un carnet où il a écrit son nom chéri, et une petite boîte qu'il m'a donnée un soir de bal. Ce sont mes trésors à moi: un jour, je vous les apporterai...

— Pauvre petite! fit madame d'Alte compatissante.

Et elle allait refermer le tiroir lorsque la main de Paule s'interposa.

— Cette photographie!

C'était celle d'un groupe de cinq à six personnes, pris dans un bal costumé et Paule s'y trouvait, déguisée en bergère.

— Voyez, madame, fit la jeune fille plus émue encore, c'est le seul portrait qu'il avait de moi!

Madame d'Alte prit son face-à-main pour reconnaître Paule.

— Oui, c'est vous, et bien ressemblante, malgré votre travestissement. Vous lui aviez donné cette épreuve?

— Non, madame, il l'avait achetée chez le photographe qui, ayant pris, à cette réunion, plusieurs groupes de danseurs et de danseuses, les vendait à qui voulait. Elle date de 1912. Oh! continua Paule exaltée, quel prix il y attachait, mon cher, mon bien-aimé Jehan!

Madame d'Alte regardait plus attentivement la photographie.

— Mais Jehan y figure aussi! Ce beau mousquetaire, c'est lui!

— Oui, c'est lui, répondit Paule, il s'était rapproché de moi au moment où l'on a voulu prendre ce groupe. C'était à dessein. Hélas! cette seule image nous a réunis!

Et, silencieuse, Paule la baisa.

— Vous avez cette photographie? lui demanda madame d'Alte.

— Non, fit Paule, non, je n'en ai aucune de lui.

Spontanée, madame d'Alte, qui s'était assise devant le bureau de son fils, se leva et, se dirigeant vers le secrétaire placé entre les deux fenêtres, l'ouvrit et y prit une grande et belle photographie de Jehan. Elle l'apporta à Paule.

— Tenez, dit-elle, permettez-moi de vous l'offrir en souvenir de lui!

Cette fois, les larmes de Paule coulèrent pour tout de bon et, dans la familiarité nouvelle de leurs relations, elle se jeta au cou de madame d'Alte et l'embrassa avec effusion.

Après ce nouveau témoignage d'affection, la jeune fille n'eut donc garde de se dérober à la prière, que la baronne lui avait faite, d'être là le lendemain au déjeuner auquel M. des Gerbets était invité.

Il lui en coûtait, néanmoins, un peu, de se retrouver en face de lui, qu'elle avait aperçu bien des fois, mais auquel elle n'avait pas parlé depuis la scène des aveux mystérieux, dont il avait si mal gardé le secret.

Lui, était curieux de la revoir. Une absence l'avait tenu éloigné de Ville-Abbé depuis quelques semaines. Au retour, il avait été mis au courant des événements qui s'étaient succédés depuis son déplacement, et les commentaires sur la nouvelle situation de Paule avec madame d'Alte avaient occupé une grande place dans ces informations. M. des Gerbets se proposait, pour les contrôler, d'aller chez les Delfeuil, mais n'en avait point encore trouvé le temps.

Il ne s'attendait point à voir Paule, ce matin-là, chez madame d'Alte et en y entrant il eut, l'apercevant, — car elle s'était arrangée pour le devancer, — un mouvement de surprise si vif, qu'il le réprima mal.

Madame d'Alte ne s'en aperçut pas, ou feignit de ne pas le remarquer. Elle accueillit avec sa grâce coutumière, et toujours un peu exagérée, ce vieil ami. Car le chevalier des Gerbets était le vieil ami de toutes les anciennes familles de Ville-Abbé.

Après avoir répondu à son amabilité, il s'approcha de Paule et, ayant repris possession de tous ses moyens, il lui dit, avec cette malice déguisée qui était sa manière:

— Vous! Paule, est-ce que je ne m'abuse pas?

Ce fut madame d'Alte qui répondit pour elle:

— Non, mon cher ami, non, vous ne vous trompez pas! c'est bien Paule Delfeuil, la fiancée de mon bien-aimé Jehan qui consacre, sinon à me consoler, du moins à tromper ma dure solitude, toutes les ressources de sa jeunesse, de son esprit, et surtout de son cœur.

— Ceci n'est pas pour m'étonner, fit M. des Gerbets, renseigné maintenant, et prenant vite le diapason. Je la connais trop pour être surpris de la générosité de ses sentiments, qui répondent si bien à la bienveillance des vôtres.

:: Fiancée Imaginaire ::

Les choses étant ainsi posées, la cause commença, facile et aimable de part et d'autre. Bien entendu, Jehan en fit les frais et la brochure projetée pour rendre hommage à son souvenir. Néanmoins, et bien que le sujet ne fût pas épuisé, une fois dans la salle à manger, et le déjeuner commencé, M. des Gerbets peu à peu changea de conversation. Tout en le faisant, il observait Paule, si naturelle, si aisée dans le rôle qu'elle remplissait près de madame d'Alte, et si sa phrase d'arrivée n'avait pas exactement traduit son sentiment intime, actuellement elle en eût été la fidèle expression. Il ne pouvait en croire ses yeux de la voir traitée en fille par madame d'Alte, si fière! Il remarquait quelle place elle avait prise en cette maison, et faisait honneur à sa diplomatie. On n'eût pu, désormais, s'y passer d'elle. Outre les petits services discrets qu'elle rendait à la dame de céans, les domestiques, eux-mêmes, s'adressaient à elle pour les ordres secondaires.

M. des Gerbets faisait ses remarques personnelles tout en causant, ce qui était sa tactique accoutumée. Ainsi on ne pouvait se mêler d'investigations habilement dissimulées sous de vains ou futiles propos. La chronique de Ville-Abbé les inspirait principalement ce jour-là.

— Il n'y a guère plus de monde en ville, disait-il, on émigre plus tôt que chaque année vers la campagne.

— N'est-ce pas forcé? répondit madame d'Alte, tant de réparations s'imposent dans les propriétés, abandonnées depuis la guerre, aux déprédations des logements militaires.

— C'est évident, continua M. des Gerbets, vous-même, madame, ne pensez-vous pas à retourner dans votre terre de Blévières?

— Je devrais le faire, ma présence y serait bien nécessaire... Je n'ai pas le courage d'y rentrer sans Jehan!

— Je le comprends, acquiesça M. des Gerbets, cependant, pour le travail qui nous occupera sous peu, il serait peut-être utile que vous vistassiez vos archives. Certains documents peuvent nous manquer.

— Croyez-vous? fit madame d'Alte. J'ai presque tous mes papiers de famille ici. Nous n'allions à Blévières qu'en passant. Néanmoins, ajouta-t-elle, si c'était indispensable, j'irais...

— Il faudra y rentrer un jour ou l'autre! fit M. des Gerbets.

— Je le sais, mais je m'épouvante encore de la solitude qui m'attend là-bas. Ici, j'ai ma chère Paule, à Blévières...

— Mais ne pouvez-vous l'emmener? interrompit M. des Gerbets.

Cette proposition inattendue tomba au milieu du paisible entretien comme une pierre violemment jetée dans l'eau calme d'un lac, qu'elle trouble: Paule devint très rouge, madame d'Alte, soucieuse.

Ce fut pourtant elle qui répondit:

— J'y avais déjà songé... mais ce serait peut-être trop lui demander.

— Oh! protesta vivement Paule, vous savez bien, madame, que vous pouvez disposer de moi...

— Et puis, continua madame d'Alte qui, surprise par cette éventualité évoquée, voulait réserver sa décision jusqu'à la réflexion qui la lui dicterait, j'ignore si monsieur et madame Delfeuil consentiraient à se séparer de leur fille.

— Moi, reprit M. des Gerbets, je n'en doute pas. Si elle s'était mariée, ils l'eussent bien laissée partir!

Puis, sentant le terrain brûlant, il se déroba.

— Voyez les Mervil, ils n'ont plus leur fille. A propos, fit-il se tournant vers Paule qui avait gardé un prudent silence, savez-vous que la comtesse de Lavard, votre amie Lucy, rentre demain de son voyage de noces?...

XIV

MADAME D'ALTE préparait son départ pour la campagne que diverses circonstances avait retardé de quelques jours. Paule disposait ses affaires pour une absence d'au moins trois mois.

Elle en avait prévenu ses parents, sans même solliciter leur acquiescement. Pourtant madame d'Alte l'avait priée de le faire.

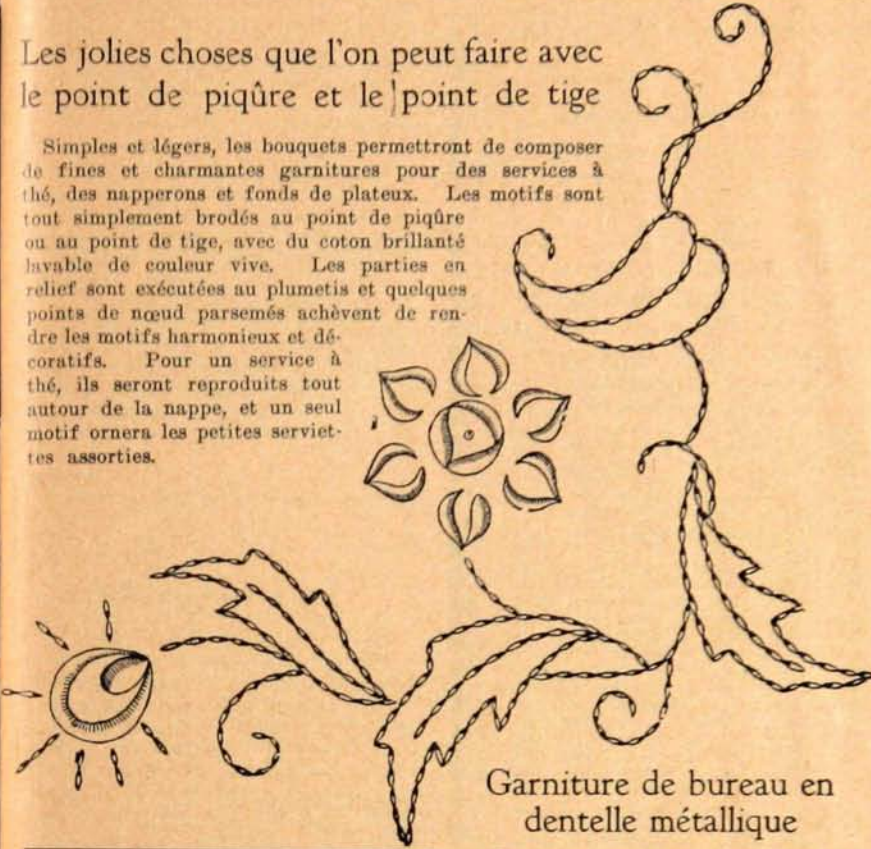
— Il serait convenable, lui avait-elle dit, que j'allasse demander à monsieur

(Suite à la page 49)

Pour embellir la maison

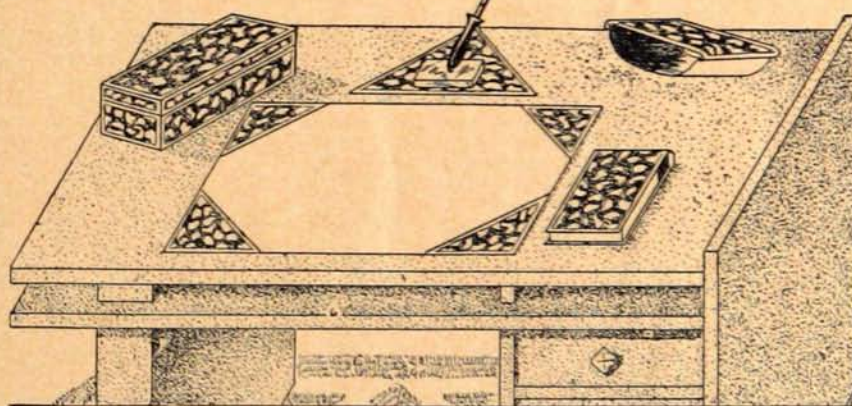
Les jolies choses que l'on peut faire avec le point de piqûre et le point de tige

Simple et légers, les bouquets permettront de composer de fines et charmantes garnitures pour des services à thé, des napperons et fonds de plateaux. Les motifs sont tout simplement brodés au point de piqûre ou au point de tige, avec du coton brillant lavable de couleur vive. Les parties en relief sont exécutées au plumetis et quelques points de nœud parsemés achèvent de rendre les motifs harmonieux et décoratifs. Pour un service à thé, ils seront reproduits tout autour de la nappe, et un seul motif ornara les petites serviettes assorties.



Garniture de bureau en dentelle métallique

Voici une garniture du bureau très simple, dont la richesse n'exclut pas la sobriété.



Fournitures: La quantité de fournitures ne peut être arbitrairement fixée. Elle est, en effet, fonction des dimensions que chacun désire donner aux différents objets qui composent cette garniture. On choisira de la panne de couleur, foncée mais vive et du fil de métal. Le bleu de roi et l'argent font un ensemble somptueux et discret à la fois.

Se procurer dans une maison spécialisée d'articles pour pyrogravure un coffret en bois blanc, une monture de buvard, un bloc-notes sur carton et un morceau de carton très fort, tel, par exemple, une des faces d'un vieux carton à dessin.

CONDUITE DU TRAVAIL

A) **Préparation des éléments.** — Prendre de la toile architecte. Y dessiner les patrons des différents objets, soit les quatre angles du sous-main, un rectangle d'une dimension légèrement supérieure à celle du bloc-notes en largeur et de longueur un peu inférieure à trois fois celle du bloc, un rectangle égal au dessus à garnir de la monture du buvard et un triangle équilatéral pour le dessus du stylophore. En ce qui concerne le coffret enlever le couvercle et tracer deux rectangles égaux au petit côté de la boîte et deux égaux au grand côté. Procédons de même pour le couvercle en ajoutant un troisième rectangle égal au dessus.

Autour de tous ces patrons tracer intérieurement une ligne à un pouce de celle qui les détermine; seule la partie ra-

battue du portefeuille sera destinée à être garnie.

Les lignes parallèles serviront à déterminer l'emplacement d'un galon d'entourage.

A l'intérieur encore de tous ces patrons, dessiner des vermiculures; plus ces vermiculures seront petits, plus l'ensemble sera joli, quoique un peu plus long à exécuter.

B) **Exécution des motifs.** — Le galon se fait en mailles serrées sur 1/2 pouce de large. Les motifs s'exécutent en demi-bridés en suivant bien exactement les dessins tracés sur la toile architecte.

C) **Montage.** — Quand les motifs et les galons sont terminés, les coudre sur la toile architecte et les réunir entre eux par des brides de Venise (tendre le fil entre les motifs et le recouvrir en tournant sans festonner).

Découper les différents ensembles de la toile architecte et les coudre soigneusement sur les morceaux de panne coupés sur les patrons en ménageant de quoi faire les rentrés.

D) **Finition.** — Triangle du stylophore: Couper un deuxième morceau de panne et doubler pour former le dessous.

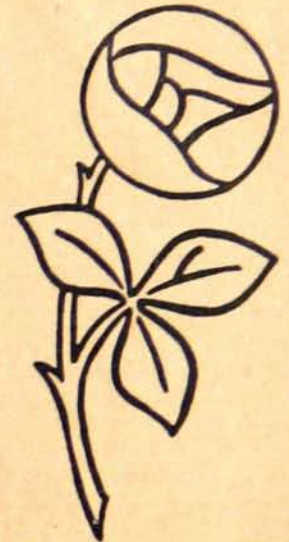
Sous-main: Recouvrir le morceau de carton dessous et dessus. Doubler les angles comme il a été fait pour le triangle du stylophore. Coudre les angles au bord du sous-main sans tendre trop pour permettre l'introduction d'une feuille de buvard.

Bloc-notes: Doubler la pièce tout entière: plier et coudre les deux côtés pour

former la poche qui recevra la feuille cartonnée du bloc.

Buvard: Le motif est simplement collé sur le dessus du buvard.

Coffret: Coller les quatre côtés de la



Cette rose de grandeur naturelle peut se relever par un trait à l'encre de chine sur le canevas pour faire de la tapisserie au point compté. Elle peut aussi être utilisée au point de tige, au point de chaînette ou de feston, en bordure de rideaux légers, de chemins de table, de tabliers d'enfant, d'essuie-mains, etc.

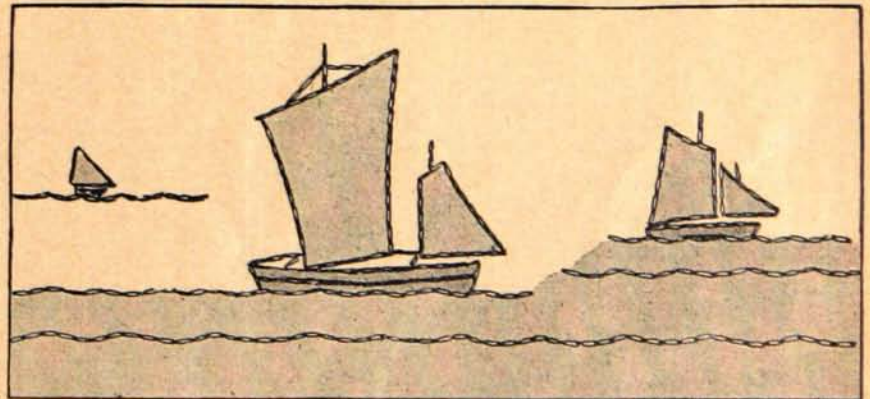
La bruine

La bruine? Avec un peigne en métal, une brosse à dents, des encres de couleur ou simplement de la couleur délayée dans l'eau, quelques feuilles et quelques fleurs séchées, vous faites des merveilles. Il vous suffit de poser la feuille et la fleur séchée sur l'objet à décorer, puis au-dessus, ayant trempé la brosse dans le liquide coloré, vous brossez le peigne de fer. Le liquide s'épand en gouttelettes, en pluie, sur l'objet, et la fleur posée se détache en ombre blanche aux délicats contours. Vous pouvez alors soit peindre cette silhouette, soit la laisser telle.

Vous pouvez aussi plus commodément acheter un pochoir et avec un pinceau et de la peinture faire les ombres. Avec ce procédé, il est possible de faire sur un papier mural des frises fort amusantes.

boîte et le fond, puis les quatre côtés du couvercle et le dessus.

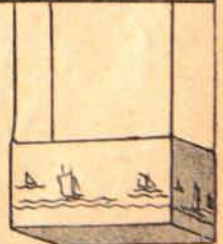
Ces collages doivent être faits à la colle, bien étendue, sans excès, en prenant soin de ne pas tirer les motifs à la pose.



Pour la chambre de bébé

Voici de gentilles choses à exécuter pour la chambre de Bébé.

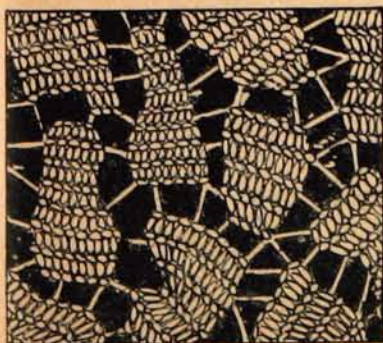
D'abord, un amusant plafonnier orné de petits bateaux brodés au point tige sur pongé blanc. On pourra utiliser le même motif pour des coussins, des rideaux qui peupleront la chambre de Bébé d'un souffle d'aventure. Sur fond blanc, les vagues seront brodées en bleu pâle. Sur fond bleu, les bateaux et les vagues seront brodés en blanc et les bateaux en bleu très vif.



RIDEAUX DE LUXE

Soie — Bruges — Fillet, etc., et toutes dentelles véritables. Nappes — Couvre-lits — Aubes — Surplis — Modèles nouveaux et exclusifs. — Démonstration à domicile.

La Dentellière Belge Enrg.
CH. 6160 — 1831 de LaSalle, Montréal



VERMICULURES

À LA DÉCOUVERTE DES IDÉES

L'Amour conjugal

Tout-à-l'heure, je me suis surprise à fredonner un chant d'autrefois, sorte de mélodie douce et prenante qu'il me souvient d'avoir entendu chanter par ma mère.

Cela chantait d'une façon émouvante, l'assurance d'un inviolable amour qui résiste à tous les orages de la vie, et doit survivre même dans l'au-delà.

“Non, non, mon ange,
Jamais le coeur ne change,
L'amour d'un jour,
Ce n'est pas de l'amour;”

disaient les premiers refrains. Et la dernière strophe résumait ainsi toute la constance des coeurs fidèles:

“Au ciel même l'on s'aime,
Comme le ciel,
L'amour est éternel.”

Est-ce dû un peu à l'influence de ce qui berça ma petite enfance, mais, je n'ai jamais pu me résigner à croire qu'il y eut du bonheur dans la vie conjugale, voire même d'entente possible, sans cette fidélité à toute épreuve qui se trouve dans l'amour vrai, fort, durable... et éternel, des deux époux.

D'aucuns souriront peut-être devant cette affirmation, un peu... passée de mode si vous voulez, mais que je soutiens avec plus de force, depuis que la vie m'a donné l'expérience.

Assurément vous n'êtes pas forcés de partager mon opinion, mais, malgré toutes les questions d'intérêt que vous pouvez faire valoir en controverse, avouez au moins qu'elle a du bon cette conviction qui consiste à faire fleurir au centre de la famille, le bonheur, cette fleur aussi belle que fragile, celle qui ne s'épanouit que dans un terrain bien préparé, entretenu avec vigilance et amour par les deux sociétaires: mari et femme.

Autrefois, l'on se pressait moins que de nos jours en matière de mariage, on s'étudiait l'un l'autre dans l'intimité familiale, chacun se montrait sous son vrai jour, et tout en profitant bien du temps heureux des fiançailles, on apprenait à se connaître, à s'aimer et à se supporter.

Puis, c'était fort de cet amour inaltérable et sûr, que les époux s'engageaient dans la rude montée de la vie conjugale, laquelle nous donne moins de sentiers fleuris que nous le souhaitons, mais beaucoup de soucis, parfois des revers démoralisants, et aussi d'amers chagrins qui font la route sombre et rocailleuse.

Mais... “quand on s'aime, tout est facile”, a dit quelqu'un, aussi, lorsque le mauvais sort entre dans un foyer où règne l'amour vrai, les liens se resserrent pour la lutte, le courage se renforce par le support de l'amour mutuel, le malheur s'en retourne, et tout rentre dans l'ordre.

Je pense que si les femmes d'il y a trente ans revenaient parmi nous, elles seraient effarées de voir tant de jeunes ménages désunis, de femmes abandonnées ou tout simplement malheureuses, au lieu de jouissances factices, et d'un confort moderne qui étonnerait sûrement celles d'entre ces aîeules, — nombreuses — qui n'avaient tout juste que le nécessaire, et encore!... mais ce qu'elles connaissaient à fond l'art d'être heureuses, en dépit des épreuves inévitables et même de la pauvreté!

Est-ce à dire que tous les ménages sont malheureux aujourd'hui? Evidemment non, mais l'on sait fort bien que les séparations de coeur se multiplient de plus en plus dans la vie commune, sans compter les nombreux cas de divorces qui vont grossir les dossiers des avocats.

A quoi attribuer tous ces malheurs qui menacent de détruire la base sociale en

NOTRE CONCOURS

SUJET:

Quelles doivent être les deux principales qualités de la femme pour qu'elle soit la fée de son foyer?

1er Prix: \$2.00

“Fée Dora”

Mlle Gilberte Brais
10609, Grande Allée
Ahuntsic, Montréal

Les fées, ces êtres charmants, immatériels, qui captivaient nos imaginations enfantines n'étaient plus que souvenir d'antan, lorsque le concours de La Revue Moderne est venu les faire sortir de l'oubli. A la femme d'aujourd'hui de retrouver la baguette magique enfouie dans les profondeurs du coeur féminin, car l'épouse comme la mère étend sur les siens le sceptre de sa domination si elle possède ces deux qualités maîtresses: “Toulli de soi et le sens de l'esthétique”.

Être la fée de son foyer, n'est-ce pas l'idéal de toute jeune fille bien née, au jour de ses fiançailles? L'amour de la femme, le vrai, est toujours en quelque sorte une abdication qui a sa grande et profonde douceur. Celle qui sait au besoin sacrifier ses goûts, sourire malgré la lassitude, être douce et bonne lorsqu'au dedans d'elle-même gronde l'orage, ne possède-t-elle pas un petit bout de cette baguette d'or qui jadis semait joie et sourire. Le mari peut rentrer triste, fatigué de son labeur, il est assuré de trouver la gaieté auprès de sa délicate compagne qui oublie ses tracasseries journalières pour se pencher sur ceux de son époux et partager ses ennuis. Sans l'abnégation l'épouse ne peut posséder cette délicatesse, ces qualités de patience et d'égalité d'humeur qui sont l'apanage et le complément nécessaire de l'oubli de soi.

Mais, la femme ne gardera pas longtemps sa sérénité, si elle ne puise en elle les ressources nécessaires pour résister à l'enlèvement qui la guette au contact quotidien des tâches ménagères; cependant si elle possède le sens de l'esthétique, cette harmonie du beau tant moral que physique qui communique même aux besoins les plus obscures un charme qui les ennoblit, à son insu, elle laissera deviner la beauté de son âme, par les vertus qu'elle pratique chaque jour, la beauté de son intelligence avide d'apprendre, de se renseigner pour s'unir plus étroitement aux siens et devenir collaboratrice de son époux; enfin la beauté matérielle par l'ordre qui règne sur elle et autour d'elle dans ce coin coquet pour lequel elle s'ingénie à confectionner ces mille petits riens qui font le charme et le rend accueillant pour qui en franchit le seuil.

Et, c'est ainsi que notre fée moderne, malgré ses robes courtes, puisant dans son coeur l'abnégation et dans son esprit le sens du beau, trouvera tôt ou tard la baguette magique qui gagne les coeurs et sème la joie. On ne conçoit pas abnégation

Si la lecture des manuscrits reçus a été agréable pour les Juges, leur belle tenue soignée m'a fait éprouver un vif plaisir. J'ajoute que les réponses marquées de bon sens et de sagesse font également honneur aux concurrentes et à LA REVUE MODERNE.

La bonté a obtenu un suffrage presque général. L'économie, la propreté, la douceur, la générosité, la gaieté sont aussi au nombre des qualités mentionnées, et en plus d'être intéressantes, les réponses sont remarquables au point de vue du fond et de la forme.

Notre premier concours a confirmé mon opinion: les talents littéraires ne manquent pas chez nous, et la note jointe par un des Juges aux manuscrits retournés est une preuve à l'appui:

“C'est une tâche très délicate de juger les réponses des concurrentes. Toutes sont bonnes, un bon nombre sont excellentes. Les idées comme la littérature méritent des éloges. Ce n'est qu'après des heures d'indécision que j'ai pu me résoudre à décerner les prix. Il fallait faire un choix; parmi les meilleurs essais, je crois devoir décerner une mention à: Bébé à G. — Claude Ostiguy — Marthe-André — et Luce-Aimée.

Que les autres ne soient pas froissées; il serait équitable de les mentionner toutes. Qu'elles acceptent nos félicitations.”

Sincères remerciements aux Juges pour leur aimable bienveillance.

Félicitations aux lauréates et souhaits de succès aux concurrentes pour le concours du mois de novembre.

MARJOLAINE

2me Prix:

Un abonnement d'un an à

“La Revue Moderne”
“Étoile”

Mlle Juliette Loranger
437, rue Notre-Dame
Cap-de-la-Madeleine, P. Q.

Parler du bonheur, n'est-ce pas un peu l'enseigner? Prononcer son nom chaque jour, n'est-ce pas l'appeler? Et l'un des plus beaux devoirs de ceux qui sont heureux, n'est-ce pas d'apprendre aux autres à l'être?

Et être aimable est, à mon sens le plus puissant élixir du bonheur des autres. Il me semble qu'être aimable, est pour la femme un devoir.

Écoutez plutôt ce que disait l'autre soir un mari: “Comment me lassera-t-elle d'être heureux avec ma femme? Elle est toujours de bonne humeur; toujours son sourire cherche le mien. Et puis, elle me fait faire tout ce que je veux.”

Celles qui savent se montrer contentes, même quand elles ont des sujets de récriminer, sont des sages. Et c'est rudement à leur bonheur de mener un mari par le bout du nez, sans qu'il sente ni le joug, ni la laisse.

Mais pour que la femme soit vraiment la reine de son foyer, il ne suffit pas seulement d'être aimable. Il manque sans doute une qualité ou plutôt une vertu bien humble et bien commune; on ne se vante guère de l'avoir, on se vante souvent de ne pas l'avoir; et cependant, par l'économie, la femme épargne le travail et les jours de son mari, et réserve après elle un morceau de pain à ses enfants. Cette vertu que l'on traite de prosaïque ne peut-elle pas être appelée à bon droit une vertu héroïque, dans un temps où elle est si difficile à pratiquer et dans une société consumée par les rivalités du luxe et l'insatiable besoin de paraître.

Il n'est pas facile, mais possible, ce bonheur pour tous. Il est fait par l'amabilité de nos manières, par notre attention pour mettre les autres à l'aise; enfin par notre air enjoué et cette perpétuelle bonne humeur qui déride les fronts soucieux, chasse la tristesse et fait, pour ainsi dire, rayonner du soleil dans les coeurs, au sein de l'heureux foyer.

Il faut de même pratiquer une stricte économie, renoncer au luxe et au désir de paraître travailler ferme. C'est là qu'est le salut, la paix, le bonheur.

ETOILE

et sens de l'esthétique sans jugement droit, amour du devoir, ordre, propreté et nombre d'autres qualités qui en sont leurs satellites. Malheureusement les fées étaient rares et aujourd'hui encore ces qualités ne seront toujours que l'apanage de l'élite.

Fée DORA

s'attaquant à ce qu'il y a de meilleur dans le monde; le bonheur domestique?

Les causes sont nombreuses, il en est qui sont vieilles comme le monde, mais le grand mal du temps vient je crois que tout se fait en vitesse de nos jours.

Le mariage est sans contredit la plus importante décision de votre vie, si vous êtes appelée; il convient donc d'y apporter plus de réflexion, de jugement et de précision que pour le choix d'une toilette. Quand celle-ci ne vous plaît plus, vous le remplacez par une autre de votre choix, mais, quand vous serez mariée, ce sera pour la vie; et si vous êtes liée avec un homme pour lequel vous n'éprouvez pas le grand, le véritable amour, celui qui “jamais ne change”, pensez à ce que sera votre association commune.

HELENE

(Auteur de: “Au fil de nos pensées”)

La Maille perdue

Nous travaillions l'autre jour à un tricot de soie chatoyante et claire, beaucoup plus glissante que la laine; une maille s'est échappée de l'aiguille, nous avons voulu la reprendre et nous en avons laissé tomber trois, puis dix, l'une s'est sauvée d'un rang à l'autre et il a fallu recommencer une quinzaine de rangs de tricot, les loisirs de toutes une soirée.

Tout en poursuivant ainsi la fugitive notre esprit mal tenu par cette occupation machinale, s'est égaré à son tour, et c'est peut-être une des raisons qui nous aient au remaillage du tricot...

Nous songions à ces âmes, dont l'oeil ne s'annonçait brillante et qui n'ont pas tenu leurs promesses. Dans l'ensemble de leurs qualités d'intelligence et de coeur, il y avait une lacune, quelque chose comme cette maille que nous poursuivions tout à l'heure, indécision, défiance de soi ou des autres, emportement, entêtement, frivolité, suffisance, orgueil... c'était peut-être autre chose.

La maille qui manquait ne laissait pas un grand vide, en certains cas, elle était presque imperceptible, les intimes seuls ont pu s'en apercevoir; mais en d'autres vies son absence a été destructive, la chaîne a été rongée, la trame a manqué et l'étoffe qui s'annonçait belle et soyeuse, au lieu d'un dessin uniforme, offre des anomalies, des teintes mal assorties.

Dans notre propre vie, n'y a-t-il pas aussi des mailles qui tombent? Nos actions répondent-elles au but que nous avons tracé. Savons-nous vouloir long temps, toujours, ce que nous avons décidé?... Si nous nous apercevons que de temps à autre, glissent ces anneaux fabriqués au prix de mille efforts, ne les laissons pas détruire la trame de notre vie physique et surtout de notre vie morale.

Reprisons patiemment, remaillons avec soin et n'abandonnons pas le chef-d'oeuvre dont nous avons fait l'ébauche d'un coeur vaillant et qui rappelle par plus d'un côté la tapisserie éternelle de Pélopie. Nous défaisons si souvent, et involontairement ce que nous avons fait la veille et nous n'attendons pas même en récompense le retour d'Ulysse. Nous poursuivons dans des âmes qui demeurent étrangères, des rêves qui ne se ressemblent pas.

GINEVRA

C'est l'éducation qui fait les mœurs domestiques, inspire les vertus sociales, prépare des miracles inespérés de progrès intellectuel, moral, religieux; c'est l'éducation qui fait la grandeur des peuples et maintient leur splendeur, qui prévient leur décadence et, au besoin, les relève de leur chute. — Mgr DUPANLOUP

.. Fiancée Imaginaire ..

(Suite de la page 46)

et à madame Delfeuil l'autorisation de vous emmener, tout en les remerciant de vous permettre de vous consacrer à moi comme vous le faites, mais je n'ai pas le courage de cette démarche! Excusez-moi donc auprès d'eux, et servez-moi d'intermédiaire en cette circonstance. Dites-leur bien que je ne fais aucune visite, que je ne vois personne, afin qu'ils ne s'étonnent pas de mon abstention à leur égard, et emportez la permission de m'accompagner.

Paule s'était bien gardée de transmettre ce message. Elle redoutait comme le feu l'intrusion de ses parents dans ses relations avec madame d'Alte. Devant eux, non seulement elle eût été un peu gênée de l'attitude qu'elle avait adoptée, mais ils eussent pu, la constatant, et devant certains de ses propos, soit tenus par elle-même, soit répétés par madame d'Alte, la poursuivre ensuite d'embarrassantes questions. Puis, si elle se sentait assez souple pour se mettre à la hauteur de madame d'Alte, et éviter toutes les fausses notes, elle redoutait que la simplicité de sa mère, et la rondeur un peu vulgaire de son père, en les discréditant auprès de la baronne si raffinée, ne nuisent à sa propre situation. Elle entendait rester absolue maîtresse du terrain un peu glissant où, pourtant, elle s'affermait chaque jour davantage. Or, si elle avait fait part à ses parents de la communication obligeante de la baronne d'Alte, ils s'en fussent sans doute autorisés pour y répondre directement par une visite, une lettre, une démarche quelconque et entrer en rapports avec elle, ce qu'elle voulait éviter à tout prix.

Ainsi, monsieur et madame Delfeuil avaient été avertis seulement de son voyage, et, bien que concevant une certaine amertume du procédé employé envers eux, ne s'y étaient point opposés.

Un matin, ils étaient sortis, suivant leur habitude: monsieur Delfeuil pour aller à son cercle, lire les journaux récemment arrivés, madame Delfeuil pour faire son marché. On vint prévenir Paule, qui était dans sa chambre, que M. des Gerbets la demandait.

Elle descendit sans hâte, croyant à quel détail se rapportait à la biographie de Jehan, qu'il écrivait assidûment, et pour laquelle il la consultait souvent, car elle avait aidé à en réunir les documents. Mais, à son entrée dans le salon, le chevalier, qui l'y attendait, se jeta à son cou!

Elle recula un peu, très surprise, très intriguée même de cette effusion inattendue, mais lui, haletant d'une course rapide, s'écria à mots entrecoupés:

— Ah! ma chère, chère enfant! Je suis si heureux! j'ai couru! je voulais être le premier à vous apprendre la bonne nouvelle, à jouir de votre joie.

— La bonne nouvelle? répéta Paule à cent lieues de deviner ce dont il s'agissait.

— Oui... Jehan d'Alte est revenu!

Paule se sentit défaillir, mais n'osant encore comprendre, répéta de nouveau:

— Revenu? Comment? On a retrouvé et ramené son corps?

— Non, non, revenu en chair et en os, et très bien portant!

Alors Paule tomba sur le tapis, complètement évanouie.

Monsieur des Gerbets s'empressa autour d'elle, et, suivant la maladresse que chacun commet en premier lieu, essaya de la relever au lieu de profiter de sa position étendue, si favorable à la reprise des sens. Il n'y réussit pas; ce frêle corps, inerte, était pesant. Alors il sonna, et la bonne, arrivant, fut éperdue.

— Rassurez-vous, dit-il, la joie fait peur, elle ne tue pas. Mademoiselle a une syncope.

Cependant il aida la servante à la transporter sur le lit de repos, de style empire, qui occupait une embrasure, à la dégrafer, à lui faire respirer des sels, à lotionner ses tempes d'eau vinaigrée. Elle ne revenait point à elle!

Sur ces entrefaites, madame Delfeuil entra... Elle se précipita sur sa fille, affolée, elle aussi! Et monsieur des Gerbets lui répéta le même encouragement.

— Paule, dit-il, s'est évanouie d'émotion en apprenant le grand bonheur qui lui échoit en partage.

Madame Delfeuil était trop occupée à ranimer Paule pour s'enquérir de ce qu'é-

tait ce bonheur, mais celle-ci revenant à elle, rouvrait les yeux tandis que M. des Gerbets l'énonçait:

— Jehan d'Alte est rentré!

Là, madame Delfeuil se releva.

— Il est ici?

— Oui, chez sa mère, bien entendu.

— Comment se fait-il?

— Oh! j'ai peu de détails? Dès que j'ai vu son retour, je suis accouru pour être le premier à vous l'apprendre, mais on m'a pourtant donné quelques renseignements.

Paule, se redressant un peu, témoignait qu'elle l'écoutait, alors il continua avec complaisance:

— Il paraît que, dans la dernière lettre qu'il écrivit à sa mère il lui disait: A bientôt. C'est qu'il avait un projet d'évasion. Il le mit à exécution, mais il avorta. Lorsqu'on le rattrapa, pour s'échapper, il tira sur les soldats qui le poursuivaient. Il en tua un et blessa grièvement un officier. On le condamna à la forteresse. Très peu de temps avant l'armistice, il tenta encore de se sauver, mais, de nouveau, on le reprit et, dans le combat qu'il soutint contre ses gardiens, c'est lui, cette fois, qui fut atteint; il eut un bras et une jambe cassés. On le porta à l'hôpital, où, prétend-il, la haine teuton ne le garda au-delà des soins nécessaires. C'est seulement le jour de la signature de la paix qu'on ouvrit sa geôle. Il n'a pas perdu de temps pour arriver ce matin à Ville-Abbé!

Maintenant Paule, qui savait, refermait les yeux.

— Voilà qu'elle s'évanouit de nouveau! fit sa mère angoissée.

Et ne retenant pas l'expression de son inquiétude et de son mécontentement:

— Il aurait fallu lui apprendre cela avec ménagement, elle est si sensible!

M. des Gerbets l'était aussi, aux reproches. Il prit mal celui-là.

— Madame, fit-il, vous reconnaissez bien injustement ma bonne intention!

Et, cherchant des yeux son chapeau, il s'en saisit et s'éloigna.

Madame Delfeuil le rappela:

— Voyons, voyons, ne vous fâchez pas! vous, un si parfait ami! Et ne me laissez pas dans l'embarras et la peine comme me voilà.

M. des Gerbets ne l'écoutait pas, mais une voix faible arrêta sa retraite:

— Monsieur des Gerbets!

Il revint près de Paule, qui était décolorée entièrement, mais avait toute sa connaissance.

— Moi, dit-elle, je vous sais gré... je vous remercie.

Elle n'en put dire plus, sa faiblesse la trahissait.

— Maman, murmura-t-elle seulement, je voudrais me mettre au lit.

La soutenant, on put lui faire gravir péniblement l'escalier, difficile pourtant, tournant à arêtes brusques. Alors M. des Gerbets s'esquiva pour aller porter ailleurs "la bonne nouvelle" tandis que madame Delfeuil déshabillait sa fille et la couchait.

Elle lui parlait tendrement, doucement, car, pour une mère, un enfant souffrant redevient un petit enfant.

— Remets-toi, lui disait-elle, calme-toi! L'émotion a été plus forte que toi, tu vas la surmonter. Car tu es heureuse, bien heureuse, n'est-ce pas, ma chérie?

Comme Paule ne répondait pas elle continua:

— Tu n'espérais plus, alors ton bonheur t'a fait peur, mais bientôt tu t'y accoutumeras, tu en goûteras toute la douceur.

Sans abonder dans le sens maternel, Paule dit seulement:

— Je voudrais être entièrement calme, dormir. Il n'y a que cela qui me remettra de cette secousse. Maman, fermez les rideaux, défendez ma porte, je ne veux ni lumière ni personne. J'ai besoin de silence et de solitude.

Madame Delfeuil obtempéra à son désir, non sans lui avoir fait prendre le cordial préparé, et se retira sur la pointe des pieds.

Sa mère n'avait pas plutôt refermé la porte que Paule se dressa sur son séant, comme hallucinée.

Ah! Jehan était revenu, Jehan était là, dans les bras de madame d'Alte qui, peut-être, lui parlait d'elle.

Un déchirement s'opéra dans sa pensée comme si un voile, brutalement arraché, lui montrait la réalité que, depuis cinq mois, elle s'était refusée à admettre.

Elle eut la sensation atroce de la folie... Jehan! Jehan!

L'aimait-il, vraiment, avait-elle rêvé qu'il était son fiancé, qu'il lui avait dit ces mots d'amour qui unissent pour la vie? L'avait-elle rêvé?

Avait-elle rêvé ce que ses amies prétendaient avoir deviné dans ses assiduités près d'elle?

Avait-elle rêvé les propos qu'on lui prêtait à lui-même, que son ami, monsieur de Bals, avait rapportés et que madame d'Alte, fouillant ses propres souvenirs, retrouvait sous-entendus dans les paroles de son fils?

Avait-elle rêvé que madame d'Alte, sans douter des sentiments de son fils pour elle, l'avait accueillie, comme une fille? Avait-elle rêvé l'intimité, l'affection qu'elle lui témoignait aux yeux de tous?

Au milieu de ce mélange atroce d'imagination et de vérité, elle ne savait plus.

Mais ce qu'elle savait, c'est que, prise à son propre piège, s'étant enflammée pour un souvenir, pour une image disparue, pour un être charmant, dont son illusion, entretenue par tant de concours, avait fait le héros de sa vie, c'est que, maintenant, véritablement, sincèrement, passionnément, elle aimait Jehan!

Et dans un sursaut de crainte et de désespoir, elle se tordit les mains en s'écriant:

— Oh! Jehan! mon Jehan! te retrouver pour te perdre peut-être!

Elle eût préféré sa mort, qu'elle avait admise, à sa perte actuelle qui le laisserait indifférent à son amour. Car qu'allait-il dire, qu'allait-il faire?

Une honte lui montait au front. S'il la reniait, s'il déclarait qu'il ne lui avait jamais promis de l'épouser, qu'il ne l'avait jamais aimée!... Oh! elle eût voulu mourir là, tout de suite, pour ne pas connaître cette humiliation ultime. S'il s'avisait qu'elle avait argué de quelques attentions banales pour se parer du titre de sa fiancée et s'introduire près de sa mère?

A chaque image, se présentant à son esprit, de ce qui pouvait se passer, elle défaillait de nouveau sous la souffrance aiguë.

Que s'était-elle laissée séduire par les suppositions de Lucy Mervil, puisque c'était elle qui, la première, lui avait donné l'idée de ce roman vécu! Qu'avait-elle accueilli si légèrement, et sans preuves les propos qui en permettaient la crédibilité?

Et tout, tout ce qu'elle avait laissé supposer, tout ce qu'elle avait pu dire aux uns et aux autres, victime de son imagination et de son orgueilleux désir d'être quelqu'un! Elle rougissait de confusion en y pensant. Son illusion avait été si tenace, si épaissie que, comme un brouillard, elle lui avait caché peu à peu la réalité des choses.— Elle avait fini par être absolument sincère dans le rôle qu'elle avait pris.

Mais ce n'était qu'un rôle, qu'elle jouait; et au début de tout ceci qu'y avait-il?

Un mensonge.— Oui, un mensonge. Elle s'était menti à elle-même, après avoir menti aux autres. L'amour de Jehan n'existait réellement que dans son imagination. Elle avait pu lui plaire passagèrement, elle s'accordait cette petite consolation! — Jamais il n'avait pensé à l'épouser. Du moins, il ne lui en avait jamais laissé supposer l'intention.

Mensonges que tout cela! Mais comme elle en était punie! Quelle agonie morale lui causait le réveil de sa conscience devant le fait patent! Jehan revenu pour la démentir, l'écraser de son mépris, de son ironie, alors qu'elle l'aimait!

Et pour cet orgueil, qui l'avait entraînée en dehors, ou tout ou moins en marge de la vérité, quel châtiement plus terrible que celui qui l'attendait?

Etre la risée de toute une ville, apprenant qu'elle avait joué la comédie! Et on ne manquerait pas de supposer que c'était dans un but véral.

Le temps, en passant, accroissait son exaltation. Les partis les plus extrêmes se présentaient à son esprit. Elle ne savait lequel adopter. Aucun ne la satisfaisait. La fuite, c'était s'avouer coupable, avant même d'en avoir été convaincue. Pourtant, elle ne se sentait pas la force de le paraître. La seule ressource qui lui restait, était la mort. Non pas un suicide vulgaire, qui la trahirait aussi, mais une mort accidentelle.

Ses croyances la défendaient contre cette tentation... Elle la repoussait et demandait à Dieu de la pardonner... et de la reprendre à cette vie qu'elle avait si mal employée.

Inquiète de son silence, sa mère, pourtant, n'osait pas la troubler. M. Delfeuil, qui n'éprouvait aucune inquiétude sur le malaise subit de sa fille, attendait tout épanoui, au salon, son réveil pour la féliciter, et il répétait à sa femme, dans sa vanité satisfaite:

PLUS DE 21 MILLIONS VENDUS L'AN DERNIER

**ENRAYE,
LA DOULEUR
DES CORS
à l'instant**

EMPLÂTRE ANTI-COR

**BLUE
JAY**

Maintenant
25¢

FABRIQUÉ PAR UNE FAMEUSE MAISON
D'ARTICLES DE PANSEMENTS... BAUER & BLACK, LTD

— Tu vois que j'avais raison de ne pas la détourner d'aller chez madame d'Alte; maintenant Paule va faire un mariage splendide.

— Oui, répondait la prudente madame Delfeuil, parce que les choses ont tourné providentiellement bien, mais c'était, pour elle, jouer bien gros jeu!

On vint leur apporter un message de madame d'Alte pour Paule.

Là, il fallait bien troubler son repos, car il devait être important.

Madame Delfeuil entra doucement dans la chambre de sa fille, plongée dans l'obscurité qu'elle avait réclamée.

Elle commença par ouvrir les rideaux. — Que faites-vous? clama Paule mécontente, je vous ai dit que j'avais besoin de calme, cette lumière me fatigue.

— Elle est nécessaire, lui répondit sa mère, pour te permettre de lire cette lettre que t'envoie madame d'Alte.

D'un bond sur son séant, Paule s'en saisit.

Il n'y avait que deux lignes:

"Ma chère Paule, Jehan est revenu! Unissons notre joie comme nous avons uni nos larmes."
BARONNE D'ALTE

Paule laissa retomber la carte armoriée, dont la bordure de deuil avait été hâtivement coupée.

Madame Delfeuil la ramassa et la lut.

— On t'attend là-bas, dit-elle.

— Oh! fit Paule, je suis hors d'état d'y aller! Cette émotion m'a brisée, tuée même peut-être? Je me sens malade, à en mourir.

— Non, non, dit madame Delfeuil, c'est une sensation nerveuse.

Paule secoua la tête.

— Maman, écrivez à madame d'Alte, que j'ai été si remuée par cette nouvelle, apportée par monsieur des Gerbets, que je suis au lit, bien malade. Entendez-vous, dites: "bien malade".

Et elle ajouta avec une amertume dont le sens échappa à sa mère:

— Cela, c'est la vérité!

Madame Delfeuil était trop alarmée de son état pour lui résister.

— Ecrivez là, dit encore Paule, mon buvard est sur le bureau; vous le voyez?

**BIENFAISANTE AUX
PERSONNES ÂGÉES**

Aux repas, entre
les repas et au
coucher

12F

OVALTINE
ALIMENT-TONIQUE-
LIQUIDE

Douce et embaumée
la mousse du Savon
Baby's Own
aide à maintenir
blanche et saine
la peau
délicate
de Bébé-



**Savon
Baby's
Own**

"Le meilleur pour Bébé et pour Vous"
10¢ partout

Je veux lire votre lettre avant que vous l'envoyiez.

"Madame la baronne, écrit madame Delfeuil, ma fille a été si émue de l'heureuse nouvelle que, ce matin, monsieur des Gerbets lui a fait connaître, qu'elle a eu une grave syncope, et est à présent au lit, bien malade. Cela ne l'empêche pas de partager votre joie à laquelle nous nous unissons, mon mari et moi. Veuillez être assurés, madame la baronne, de nos sentiments respectueux".

Madame Delfeuil tendit la carte à sa fille.

— Recommencez, dit celle-ci, on n'écrit pas: "madame la baronne", à une égale. Et pas de sentiments "respectueux": "distingués", c'est assez.

Madame Delfeuil haussa les épaules, mais céda. A ce moment son mari entra, jovial.

Il vint embrasser Paule.

— Eh bien, ma petite! nous voilà contente! trop contente puisque tu en es malade! mais ce n'est rien, ou plutôt ce ne sera rien, fit-il avec un souriant optimisme. Ce soir, les roses refluriront sur tes joues... Et sur tes robes, ajouta-t-il en riant, car en voilà fini avec les toilettes noires, ma petite baronne d'Alte!

Paule haletait de souffrance devant ces propos, les larmes l'étouffaient, la fièvre l'avait prise et désordonnait les battements de son cœur, sa peau était brûlante et son visage, rouge comme braise allumée.

— Je suis très souffrante, fit-elle, je l'ai dit à maman. Seuls le silence et la solitude peuvent me soulager.

Sa mère, ayant achevé sa lettre, était descendue la remettre au porteur. En remontant, elle tâta la main de Paule.

— Tu as de la température, dit-elle.

— Oui, fit Paule, refermez les rideaux et laissez-moi seule.

Sa mère lui offrit des boissons, des calmants.

— Un verre d'eau, dit-elle, là, près de moi, et puis, je vous en conjure, laissez-moi me remettre.

— Mais si tu as besoin de quelque chose?

— Je sonnerai, allez, maman, merci.

Monsieur et madame Delfeuil sortirent de la chambre.

— Je suis inquiète, dit la bonne mère à son mari, si nous appelions le docteur?

— Attendons jusqu'à la fin de la journée, répondit-il, ce n'est probablement qu'une crise nerveuse.

XV

CHEZ madame d'Alte, c'était la joie immense et inespérée du retour.

Quand, le matin, Jehan était arrivé, sa mère, rentrant de la messe, prenait son chocolat dans la salle à manger. Le valet de chambre, qui ne le connaissait pas, avait été interdit devant ce poilu sale et déguenillé un peu, qui, sans lui rien dire, était entré tout d'un trait, lui demandant seulement:

— Où est madame?

Et il était venu d'un pas assuré dans la salle à manger.

Lorsqu'il en eut ouvert la porte, sur le seuil de laquelle il restait, madame d'Alte eut une sensation extraordinaire.

Quel était ce soldat?... Les traits à demi cachés par son calot, enfoncé jusqu'aux yeux, et sa longue barbe, rappelaient ceux de Jehan... Une ressemblance étrange l'abusait-elle, avait-elle perdu la raison, de se croire en face de celui qui dormait, là-bas, dans les cimetières d'Allemagne?

Elle ne parlait pas: la voix éteinte, la respiration coupée. Elle ne bougeait pas: paralysée par l'émotion.

Alors le soldat se découvrit, elle reconnut le beau front de son fils, vit mieux ses grands yeux bleu clair, tandis qu'il s'écriait de son timbre vibrant et joyeux:

— Maman!

Alors elle se jeta dans les jeunes bras qui se tendaient vers elle avec une joie et une tendresse intraduisibles.

Mais, bientôt, elle s'arracha de l'étreinte passionnément affectueuse, pour tomber à genoux.

— Merci, mon Dieu! dit-elle de toute son âme.

Puis, se relevant, elle revint à son Jehan bien-aimé.

Elle était tellement possédée du bonheur de le revoir, qu'elle ne songeait même pas à lui demander par quel miracle du sort il était revenu, après tant d'années de mortel silence. Elle le regardait, elle l'embrassait, elle tâta ses bras amaigris, ses mains diaphanes, caressait son visage creusé, sa longue barbe blonde, qu'il avait laissée pousser durant sa captivité, et qui le changeait tant. Elle remarquait la pâleur de ses joues et l'éclat un peu fébrile de ses yeux, mais rien ne l'inquiétait. Il était là, près d'elle, elle saurait conjurer la faiblesse ou la maladie et réparer ses forces.

Lui, jouissait de la tendresse passionnée de cette mère qu'il aimait beaucoup aussi, d'une affection mêlée d'un peu d'apitoisement, se sachant le seul but et la seule joie de sa vie; et prenant en considération ce qu'elle avait dû souffrir se le voyant ravi, comme ce qu'elle ressentait en le retrouvant.

Ils ne se parlaient même pas.

— Depuis quand, lui dit-elle enfin, es-tu libre? Où donc étais-tu? Tu as été malade, blessé peut-être?... On t'a donc retenu? Pourquoi?

Les questions, maintenant, se pressaient sur ses lèvres avec une telle volubilité qu'elles le faisaient sourire.

— Je vais vous dire, fit-il, mais auparavant si vous finissez votre chocolat et m'en faisiez apporter une autre tasse... J'ai voyagé toute la nuit, je meurs de faim.

Il avait faim et elle n'y avait pas songé! Riant et pleurant à la fois, elle sonna. Mais, devant le domestique, ses habitudes ancestrales de dignité et de tenue la reprirent sous leur joug.

— Qu'on apporte tout de suite, très vite, du chocolat à monsieur le baron, dit-elle.

Le valet de chambre retourna à la cuisine, éberlué.

— Monsieur le baron! ce sale poilu?

— Dis donc, fit la cuisinière, ce doit être le fils de madame.

Jehan, maintenant, racontait sommairement à sa mère l'histoire cruelle de sa longue captivité, dont les détails étaient revenus aux oreilles de M. des Gerbets, qui les avait exactement rapportés.

Elle le écoutait avec intérêt, frissonnant d'orgueil aux récits de la bravoure avec laquelle il avait voulu s'évader, et d'horreur à ceux des tortures qu'il avait subies. Mais, tout, pour elle, restait au second plan, s'effaçait devant sa joie ultime de l'avoir retrouvé. Et dans l'effusion de cette joie, elle s'écria:

— Que Paule va être heureuse!

— Paule? interrogea Jehan.

— Oui, ta fiancée... ta charmante fiancée! Ah! si tu me retrouves debout, c'est bien à elle que tu le dois, car, quand j'ai perdu tout espoir de te revoir, j'aurais sombré dans le désespoir sans le secours de son tendre dévouement.

— Ma fiancée! répétait Jehan interdit, je ne suis pas fiancé!

— Tu ne l'es pas officiellement, mon bien-aimé, et je te pardonne bien, n'en doute pas, la cachotterie que tu m'as faite de ton amour et de tes projets. D'abord, c'est ma faute si elle s'est prolongée, j'aurais dû comprendre les allusions que, plusieurs fois, tu m'as faites à ce sujet... mais j'étais si loin de soupçonner!... je n'ai pas saisi.

— Encore une fois, dit Jehan passant la main sur son front comme pour écarter les images qui troublaient sa lucidité, je

ne vois pas du tout de quoi vous voulez parler.

— Comment, fit sa mère soudainement inquiète de ce manque de mémoire qui pouvait lui faire craindre les pires catastrophes, tu ne te rappelles pas?

Puis, voulant se rassurer elle-même, elle ajouta:

— Il est vrai qu'ayant subi une telle épreuve, tes souvenirs peuvent être un peu confus.

— Ils le sont évidemment, convint Jehan, je ne retrouve pas, en eux, trace de la jeune fille dont vous m'entretenez.

— Quoi, fit sa mère sérieusement alarmée, tu as oublié Paule Delfeuil?

— Paule Delfeuil! fit Jehan avec un grand soupir de soulagement devant ce nom qu'il reconnaissait, attendez donc, il me semble que je me souviens... Paule Delfeuil, une grande brune... ah! non, je confonds!... une petite blonde plutôt?

— Une blonde, en effet, fit sa mère l'aidant, mais pas si petite.

— Oui, moyenne... je me rappelle maintenant, n'avait-elle pas beaucoup d'entrain, beaucoup d'esprit?

— Si, répondit madame d'Alte, et beaucoup de cœur. Elle t'aime tellement!

— Elle m'aime? fit Jehan de nouveau déconcerté.

— Passionnément! Tu n'as pas le droit d'en douter, toi qui l'as aussi aimée.

— Je l'ai aimée?... répéta Jehan soucieux, de cela je ne me souviens pas.

— Et vous vous étiez fiancés... Elle t'est demeurée fidèle, pauvre petite, et avec tant de dignité et de courage! Car elle aussi a beaucoup souffert de ta perte... Nous mêlions nos larmes...

Après ces mots, qui le bouleversaient, Jehan se tut. Qu'est-ce que cette histoire de fiançailles dont il ne se rappelait nullement, ce qui l'empêchait de la croire réelle? Le sens de la mémoire était-il donc obnubilé chez lui? Il y avait certainement une lacune dans ses souvenirs. "Est-ce que je perds la raison?" se demanda-t-il avec une telle anxiété que, pour ne pas éveiller, dans la pensée de sa mère, les craintes qui le hantaient, il n'osa pas se montrer trop catégorique dans le déni de son prétendu engagement.

Et sa mère se taisant, si visiblement tourmentée de cette absence de mémoire que cela augmentait son propre émoi, il reprit au bout d'un moment:

— Vraiment, après des années d'exil et de prison, on a un peu perdu le sens des choses. Tout vous est surprise, tout vous est étonnement en rentrant au milieu du monde civilisé. C'est même trop à la fois pour un pauvre cerveau désappris de communiquer avec ses semblables. Peu à peu je reprendrai le courant de la vie. Mais, ajouta-t-il, revenant à sa principale préoccupation et désireux de l'éclaircir, c'est mademoiselle Paule Delfeuil qui a dit que nous étions fiancés?

— Qui en a convenu, c'est autre chose, fit sa mère, la pauvre enfant avait gardé courageusement le secret de son chagrin de ta disparition et de son amour. Même ses parents l'ignoraient. Mais il a été deviné! Sa tristesse avait mis sur la voie, puis son émotion quand son amie, mademoiselle Gautin, a perdu son fiancé. On a rapproché ces indices de tes assiduités auprès d'elle, tes amis ont rappelé tes sentiments à son endroit. Alors votre amour réciproque a été une évidence.

Elle n'en voulait pas convenir encore, mais le jour où, te croyant mort, j'ai fait chanter un service pour toi, j'ai remarqué, à l'église, sa peine et ses larmes. Je l'ai priée de venir me voir. Elle a accédé à ma demande et, depuis, chaque jour, elle m'a apporté le réconfort de son affection et de son dévouement. Nous parlions de toi ensemble. Elle retrouvait en moi quelque chose de son Jehan bien-aimé, et moi, c'est en ton nom, en souvenir de toi, que je l'accueillais. Je n'y avais pas de mérite... elle est si agréable et, surtout, elle t'aimait tant!

Jehan écoutait ces explications dans un sentiment complexe. Elles paraissaient plausibles, s'enchaînaient à merveille, étayées sur des témoignages irrécusables, mais il les entendait comme l'histoire d'un autre, pas la sienne, puisqu'il ne se souvenait point y avoir participé.

— Je ne comprends rien à cet imbroglio, dit-il, je me rappelle maintenant mademoiselle Delfeuil, mais comme une vague relation mondaine. Je ne l'ai point aimée, jamais je n'ai pensé à l'épouser!

— Alors, comment se fait-il? reprit madame d'Alte plus inquiète encore.

— C'est une chose à éclaircir, dit Jehan, et nous le ferons. Mais il en est bien d'autres que je désire savoir. Vous et moi,

:: Fiancée Imaginaire ::

cela suffit à l'heure présente après tant d'angoisses de votre côté et de tristesses du mien. Entretenez-moi plutôt de vous, de tout ce que vous avez fait depuis des années que je n'ai eu de vos lettres. Pensez que j'ignore tout de vous, de nos parents, de nos amis, de notre pays, de la France! Je sors d'un enfer où j'étais privé de toutes nouvelles.

Madame d'Alte, très étonnée de l'indifférence de son fils pour celle à laquelle elle le croyait si attaché, ne voulut pas, néanmoins, — ou n'osa pas, — insister. Ne se souvenait-il plus vraiment? Ce fait qui l'alarmait, elle l'écarta au moyen d'une autre hypothèse. Peut-être préférait-il, ne les lui ayant jamais révélés, ne pas parler de ses sentiments intimes avant d'avoir revu Paule. Alors elle respecta son désir et l'entretint de sa vie pendant ces années de guerre, où elle perdait, chaque jour, l'espoir de le revoir.

Les heures passaient. Jehan finit par s'en apercevoir.

— Maman, dit-il, je vais monter faire au moins une sommaire toilette, voyez comme je suis malpropre, après huit jours de voyage et en sortant de ma geôle. Ma chambre, — et il hésita un peu, — est toujours la même?

— Penses-tu que j'eusse voulu lui donner un autre emploi? fit madame d'Alte qui l'y accompagna.

En y entrant, la retrouvant exactement la même que lorsqu'il l'habitait, il eut une étrange impression, tant les choses extérieures ont de puissance sur nous. Il lui parut que cinq années étaient abolies, qu'il s'éveillait d'un cauchemar. Dans cet appartement, arrangé naguère par ses soins et à son goût, il retrouvait subitement sa mentalité d'avant-guerre, sa gaité, son insouciance, sa joie de vivre.

La joie de vivre! comme il l'éprouvait à cette heure, après en avoir connu le dégoût et le découragement! Il alla vers la croisée et l'ouvrit. Les mêmes fleurs s'épanouissaient dans le même jardin. Les arbres avaient peut-être grandi? Ils lui parurent plus feuillus. Le chant des oiseaux lui fut familier. Près du marronnier, c'était toujours le même banc aux lames vertes et la table de fer laquée. Il revint s'asseoir devant son bureau où il retrouva ses livres, ses journaux, sa correspondance, datant de cinq années. Il ouvrit son armoire où il aperçut, soigneusement plié, tout son linge de corps et, derrière l'autre battant, ses vêtements.

Se retournant vers sa mère qui assistait, silencieuse, à sa rentrée dans la vie normale il lui dit:

— Vous m'attendiez donc toujours, ma pauvre maman, que tout cela est intact comme à mon départ?

— Non, répondit-elle, je ne t'attendais plus! mais je voulais que les choses matérielles gardassent ton souvenir dans une fidélité immuable.

Jehan vint l'embrasser.

— Envoyez-moi le valet de chambre, dit-il, et qu'il m'apporte de l'eau chaude, je n'ai que le temps de m'habiller avant le déjeuner. C'est toujours à midi?

— Toujours, veux-tu un bain?

— Oh oui! fit-il avec empressement, comme s'il avait oublié cette douceur, oui, si cela ne doit pas me mettre en retard?

— Tu as bien le temps, dit sa mère.

Elle descendit donner ses ordres et, pendant que Jehan faisait sa toilette, elle s'empressa d'envoyer à Paule son message et de prévenir aussi quelques amis de son bonheur retrouvé.

A l'heure exacte, Jehan reparut dans la salle à manger, le teint rosé et rafraîchi, bien coiffé, vêtu de ses habits civils qui flottaient un peu sur son torse amaigri, mais soigné, élégant, joyeux comme autrefois.

— Voilà votre Jehan d'avant-guerre, maman, lui dit-il en l'embrassant, à la barbe près, toutefois, mais je m'en débarrasserai ces jours-ci.

— Pourquoi? dit madame d'Alte, elle te va très bien.

— Non, je ne la garderai pas, elle me rappelle de trop vilains jours.

Puis s'asseyant à table à sa place d'autrefois, il continua:

— Malgré mon chocolat de tantôt j'ai une faim de loup et je suis tout disposé à déguster les bons petits plats de... Comment s'appelaient donc votre cuisinière: Julie, Sophie, Euphémie?

:: Fiancée Imaginaire ::

— Sophronie, fit sa mère en riant à sa belle humeur, mais ce n'est plus elle, j'en ai déjà eu trois ou quatre depuis. Le temps n'est plus où l'on gardait cinq ou six ans ses domestiques.

— Je vous le disais, fit Jehan, tout est changé, partout, et en toutes choses. Je ne m'y reconnaitrai plus! Si vous saviez ce que j'ai déjà eu d'étonnements depuis que j'ai passé la frontière! L'habillement des femmes, par exemple! Vous aussi, vous avez des jupes courtes! Ce que cela modifie votre silhouette!

— Et encore les miennes sont longues, dit madame d'Alte, je ne suis la mode, de très loin, que pour ne pas me singulariser.

— Mais vous vous coiffez toujours de même. J'aime vos cheveux relevés, je ne les imaginerais pas autrement. Seulement ils ont un peu blanchi, ma pauvre maman!

— Dame! il y avait de quoi!

— Je vous trouve aussi plus pâle?
— C'est tout ce noir, dit-elle, j'aurais voulu le quitter, maintenant, que, — Dieu en soit loué! — il n'a plus de raison d'être, mais je n'ai rien d'autre dans ma garde-robe!

Elle ne disait pas que, pour descendre, elle avait arraché littéralement le crêpe qui garnissait sa robe de deuil.

Au milieu de leur repas, on apporta une lettre à madame d'Alte; c'était celle de madame Delfeuil répondant à la sienne. Elle la déchacha vivement, étonnée de ne pas reconnaître l'écriture de Paule.

A sa lecture, un cri lui échappa:

— Paule est malade!

— Mademoiselle Delfeuil? fit Jehan, comment le savez-vous?

— Sa mère me l'écrit. C'est l'émotion de ton retour qui l'a trop violemment secouée.

— Elle l'a déjà appris?

Pour toute réponse madame d'Alte lut à son fils la lettre de madame Delfeuil.

— Ah! si monsieur des Gerbets connaît mon retour, tout Ville-Abbé, à l'heure présente, en est informé! Philippe de Bals, que j'ai rencontré à la gare, l'aura mis au courant.

— Et il s'est précipité chez les Delfeuil, continua madame d'Alte, il aura appris cela à Paule sans ménagement. Pauvre petite, elle est si sensible!

Et, relisant la lettre encore une fois, elle répéta: "Grave syncope, bien malade".

Une autre préoccupation hantait Jehan.

— Vous avez prévenu la famille Delfeuil de mon arrivée? demanda-t-il.

— Oui, j'ai envoyé de suite un mot à Paule. N'était-elle pas la première que je dusse avertir de ma joie, en la préparant à la sienne propre, de te voir? Si tu le veux bien, nous irons chez elle cette après-midi.

— Je n'irai pas chez les Delfeuil, maman, fit Jehan. A quel titre m'y présenterais-je? A vous entendre, on m'y accueillerait comme un fiancé. Or, je vous le répète, je ne suis pas fiancé à mademoiselle Delfeuil.

— Alors? questionna madame d'Alte, interdite.

— Que voulez-vous que je vous dise, sinon mon impression de tout à l'heure? Il faudra que cette histoire s'explique, mais je ne suis pas en état de m'en occuper dès aujourd'hui. Je ne veux pas bouger d'ici, ni voir personne. Donnez-moi quelques jours pour me reprendre, chère maman, je vous assure que je n'ai pas encore recouvré mon équilibre moral, et qu'il me faudra, pour cela, quelque délai. Laissez-moi le temps de ressusciter, dit-il, en riant à présent, fermez votre porte aux visiteurs, peut-être très affectueusement empressés, mais qui me mettraient en fuite, et bientôt, je pourrai faire ma rentrée dans le monde en possession de toutes mes facultés.

Sa mère n'insista pas; malgré sa gaieté, elle lui trouvait l'air las d'un convalescent.

On prit le café au jardin, sous le grand marronnier. Madame d'Alte causait beaucoup. Jehan, peu. Allumant sa cigarette il restait songeur.

— Qu'as-tu? lui demanda sa mère.

— Moi, rien du tout, mais j'ai perdu l'habitude de parler après tant de mois de solitude et de silence dans ma prison et dans mon hôpital.

Madame d'Alte le comprit et la fatigue intellectuelle qui l'anéantissait un peu.

Tout à coup, regardant autour de lui, il murmura:

— Me revoir ici, quel rêve! Et vous avoir retrouvée saine et sauve, maman! Savez-vous que tout mon voyage a été hanté de la crainte que vous ne fussiez plus.

La chaleur de ce jour de juin devenait plus lourde. Jehan y succombait, s'alanguissant dans un demi-sommeil.

Il le secoua en se levant:

— Je vais faire la sieste, dit-il, il y a si longtemps que je n'ai couché dans un vrai, un bon lit. C'est une volupté que je n'ai pas le courage d'attendre jusqu'à ce soir.

Sa mère l'accompagna dans sa chambre pour s'assurer qu'il ne manquait de rien et, l'embrassant encore, le laissa se reposer.

Il dormit jusqu'à sept heures du soir! Pourtant son sommeil aurait dû être troublé par le bruit répété de la sonnette de la rue.

Comme Jehan l'avait prévu, tout Ville-Abbé, maintenant, savait son retour quasi miraculeux, et chacun se précipitait chez madame d'Alte pour lui témoigner une heureuse sympathie. Comme on avait partagé sa peine, on s'associait à sa joie. Les uns venaient mettre leur carte, d'autres, demander à la voir, c'était une procession.

Profitant de ce que Jehan dormait, sans précisément ouvrir sa porte, elle l'avait entre-baillée pour les plus intimes, trop contente de pouvoir communiquer son immense bonheur.

M. des Gerbets vint des premiers; il aurait bien voulu voir, de ses yeux, le ressuscité, et madame d'Alte eut grand-peine à l'en décourager.

— Je lui eusse aussi donné des nouvelles de sa fiancée. Vous savez qu'elle s'est évanouie dans mes bras?

Et il raconta la scène.

Madame d'Alte l'écouta avec grand intérêt.

— Pauvre enfant! conclut-elle, j'espère que cela n'aura pas de suites fâcheuses?

— Assurément non. Jehan ira-t-il, après sa sieste, s'informer d'elle?

— Mais je vous dis qu'il veut absolument prendre quelques jours d'entier repos dans une retraite complète. Il est très déprimé, il faut avant tout qu'il se remette.

Du reste, d'après ce que m'a écrit madame Delfeuil, Paule ne pourrait le recevoir.

— Ah! fit la curiosité éveillée de M. des Gerbets, madame Delfeuil vous a écrit?

— Elle m'a appris la maladie de Paule.

Il aurait peut-être poursuivi son interrogatoire mais l'entrée de madame de Pays l'interrompit et il se retira.

XVI

LA situation, pendant quelques jours, demeura sensiblement la même chez les Delfeuil comme chez les d'Alte.

Paule reste souffrante, sinon même malade: elle ne quitte pas son lit. Le docteur, appelé, ne lui trouve aucun organe atteint, mais, prévenu qu'il était des événements passés, un grand ébranlement nerveux et, suggestionné peut-être par les desirs de la jeune fille, il a déclaré que, pour s'en remettre, il lui fallait du temps, du repos et un calme absolu.

Paule a interprété cette prescription à sa guise. Le repos, c'est le lit; le calme absolu, c'est la solitude. Ainsi étayée par l'avis du médecin, sa volonté a dû s'imposer. Madame Delfeuil n'a pu que s'incliner, mais tout cela trouble son entendement.

Avoir failli mourir de joie de savoir revenu un fiancé passionnément aimé, et ne pas chercher à le revoir! Elle ne s'explique pas cela. Elle s'explique encore moins que Jehan d'Alte ne soit pas accouru, tout de suite, près de celle qu'il aime. . .

Chaque jour, madame d'Alte fait prendre verbalement, par sa femme de chambre, des nouvelles de Paule. C'est tout, et madame Delfeuil estime que c'est peu.

Pourtant, de la part de madame d'Alte, c'est déjà beaucoup.

La joie immense de revoir son fils est, non pas diminuée, mais troublée par le déni de ses fiançailles avec Paule. Les faits parlent contre son dire, semble-t-il, pourtant, seul il peut savoir s'il s'est ou non engagé vis-à-vis de la jeune fille. Certainement, il y a en tout ceci un mystère. Qui l'éclaircira? Si Jehan s'était fiancé sans le lui dire, et craignait sa désapprobation, il devait être désormais rassuré par l'accueil, qu'en son absence, elle avait réservé à celle qu'il aimait. Mais l'aimait-il encore? Peut-être, après tant d'années de séparation s'était-il détaché d'elle et ne voulait-il plus poursuivre ses antérieurs projets? Qu'allait-il, alors se passer? Dans l'impossibilité de le prévoir, madame d'Alte ne veut pas couper les ponts, ce qui

explique la démarche quotidienne qu'elle fait faire, près de celle qui lui est toujours si chère, pour lui prouver son intérêt persistant.

Elle n'osait guère interroger Jehan sur la question épineuse qui la tourmentait. Elle ne voulait nullement l'influencer au point de vue de son avenir. Et, par-dessus tout, elle était attentive à ne pas le troubler ni le contrarier.

Lui, se laissait vivre dans une insouciance délicate qui touchait presque à l'inconscience. Il ne pensait à rien, ni au dur passé, ni au souriant avenir. Le seul présent lui semblait tellement agréable qu'il s'y abandonnait entièrement. Il jouissait de tout: de son retour en France, de sa sécurité, de son indépendance, du repos qui ne lui était pas mesuré, de la tendresse de sa mère, du confort de ses habitudes, de sa vie facile et sans soucis, du soleil, des fleurs, de l'espace, de tout ce dont il avait été privé.

Pourtant, une ombre venait un peu obscurcir sa joie, mais plus faiblement que celle qui ennuageait l'horizon d'âme de madame d'Alte. C'était le souvenir des propos avec lesquels elle l'avait accueilli, l'entretenant de ses fiançailles comme d'un fait acquis. S'il n'en parlait pas, il y pensait beaucoup. Une réflexion approfondie ne lui rappelait rien de ce genre. S'il s'était engagé, il s'en serait souvenu. S'il avait aimé mademoiselle Delfeuil, il ne l'eût pas oubliée.

Peut-être avait-il fait une cour un peu vive à cette jeune fille? Il n'en avait pourtant pas conscience, mais il aimait à plaisanter avec les jeunes femmes. Avait-il tenu à celle-ci, en riant, des propos inconsidérés qu'elle aurait pris au sérieux?

Il ne trouvait que cette explication à la situation présente et cela ne le satisfaisait point, car, eût-elle été exacte, elle eût prouvé que la jeune fille avait pu se croire aimée; mais, de là à des fiançailles, un pas immense restait à franchir, qui ne l'avait pas été.

De son côté, il ne s'était certainement agi que d'un marivaudage sans conséquence. Mais si la jeune fille avait pris pour argent comptant la déclaration que, peut-être, il lui avait faite en plaisantant? Avec une personne de cette éducation, ayant les croyances et la chasteté de Paule, parler d'amour c'est parler de mariage. Elle s'était sans doute persuadée que Jehan voulait l'épouser. Comme elle n'avait pas dû, — cela il ne se le rappelait pas non plus, — repousser ses avances, elle avait cru acquiescer à sa demande, et c'est ainsi, selon toute probabilité, qu'elle avait pu se prévaloir de ces fiançailles qui, pourtant, n'avaient jamais existé que dans son imagination.

Tout ce roman, alors, ne serait né que d'une illusion? . . . Le rétablissement de la vérité s'imposait. Mais comment y arriver? Tout s'était uni pour fortifier la jeune fille dans sa méprise: les observations de ses amis à elle, les assertions de ses camarades à lui-même, puis l'accueil maternel que lui avait fait madame d'Alte, croyant le réserver à la fiancée de son fils.

Jehan avait la sensation d'être pris dans un écheveau de circonstances qui l'emprisonnaient comme des fils enchevêtrés. Pour s'en dépêtrer, il faudrait en couper quelques-uns, briser un cœur de jeune fille, contrister sa mère. . . Ces difficultés l'effrayaient, il ne savait comment les aborder, et remettait de jour en jour de le faire.

A chaque pas, il retrouvait, chez lui, le souvenir de Paule. Un des premiers jours, il s'était extasié devant un merveilleux bouquet, où les genêts d'Espagne aux fleurs d'or, les pivoines blanches, et les lys jaunes étaient groupés en une harmonie parfaite.

— C'est Paule qui l'a fait, lui avait dit sa mère.

Une autre fois, il remarqua, sur une petite table du salon, un jeté de broderies anciennes d'un goût délicat.

— C'est l'ouvrage de Paule, dit encore madame d'Alte, elle m'a arrangé cela avec de vieux bonnets, retrouvés au grenier.

Ce coussin de toile grise, au jardin, c'était encore elle. Elle, la disposition nouvelle des précieuses porcelaines et faïences dans la vitrine du salon. C'était elle qui avait choisi cette tenture neuve. Elle qui avait donné l'habitude de servir le thé sous le grand marronnier, les jours de beau temps. C'était elle qui lisait à haute voix ce livre à demi coupé, resté inachevé.

Jehan était comme imprégné de sa présence occulte. Il lui en venait maintenant une curiosité de le revoir. Il l'avait connue intelligente, très avisée, même, mais

Je possède cette COUVERTURE depuis 11 ans



et je l'ai lavée régulièrement!

RIEN de plus simple que le lavage des couvertures s'il s'agit de Couvertures MOSSFIELD... qui offrent la garantie de nombreuses années d'usage et de confort. Ecrivez pour obtenir gratuitement un exemplaire de la brochure: "Comment laver les Couvertures".

PORRITTS & SPENCER
(CANADA) LIMITED

Hamilton — Ontario

Fabricants des
COUVERTURES

Mossfield
Pure Laine

pas affinée au point dont témoignaient les changements qu'elle avait opérés dans la maison de sa mère.

Rangeant peu à peu ses affaires personnelles, ou plutôt, les feuilletant, car leur ordre était parfait, il ne retrouva plus sa photographie qu'il croyait bien avoir laissée dans son bureau.

— Je l'ai donnée à Paule, lui dit sa mère, elle n'en avait point.

Un soir, il était revenu depuis cinq jours seulement, il dit à sa mère:

— Demain, vous me reverrez en uniforme.

— Oh! fit-elle, alarmée.

— Oui, je dois aller me faire démobiliser à Tours, où est le dépôt de mon régiment.

— Tu resteras longtemps absent? questionna madame d'Alte, déjà désolée.

— Quelques jours à peine. Je pense qu'on ne me retiendra pas longtemps là-bas. Au retour, je m'arrêterai à Paris. Il faut que j'aille chez mon tailleur, mon bottier, puis je veux jeter un coup d'œil sur la capitale d'après-guerre, ensuite, je vous reviendrai, ma petite maman, et, si vous le voulez bien, nous fuirons à la campagne.

Il partit donc le lendemain, comme il l'avait dit, par un train matinal qui facilitait son voyage et lui épargnait les rencontres.

Malgré cette précaution, les regards curieux qui, dans les petites villes, vous guettent à chaque coin de rue, derrière la guipure d'un modeste rideau, les broderies d'un store élégant, ou l'étalage d'un magasin, constatèrent son départ. En dépit de l'uniforme et de sa grande barbe, l'opinion, étant prévenue de sa présence, il fut aisément reconnu, et la nouvelle courut comme une trainée de poudre.

— Monsieur d'Alte est reparti!

Les conjectures en découlèrent non moins rapidement. . . On savait pertinemment qu'il n'était pas allé chez les Delfeuil. On n'ignorait pas davantage la maladie soudaine de Paule, qu'on ne voyait plus. Alors la conclusion s'imposa: ses fiançailles étaient rompues et la jeune fille en était malade de chagrin.

M. des Gerbets fut l'un des premiers à le supposer. Depuis le retour de Jehan d'Alte, M. Delfeuil n'avait pas paru au



cerce; impossible donc d'être fixé par lui. Il était dans le caractère du chevalier de prendre, comme il le disait volontiers, le taureau par les cornes, aussi il se rendit tout droit à l'hôtel d'Alte.

Son fils absent, la baronne recevait. Son aîné se retirait n'ayant, pas plus que son aîné, de raisons d'être. Elle sortait de l'une et de l'autre pour reprendre son ancien train de vie.

— Quoi! chère amie, lui dit M. des Gerbets en entrant, qu'apprends-tu? L'oiseau serait déjà envolé?

— Oh! très temporairement, il est allé se faire démobiliser.

— Ah! je comprends... une affaire de deux jours...

— Un peu plus, il reprendra, en passant, contact avec Paris.

— Puis il vous reviendra?

— J'y compte bien. J'ai été assez privée de lui pour ne plus accepter de séparation.

— Figurez-vous, chère amie...

Et, prenant sa figure la plus fermée, M. des Gerbets conta à madame d'Alte le bruit persistant, qui courait la ville, de la rupture des fiançailles, de son fils. Il présenta la chose comme une information plus ou moins certaine, mais n'ajouta aucune appréciation personnelle sur le fait lui-même. Le vieux routier voulait, avant de s'engager plus avant, savoir d'où venait le vent.

Madame d'Alte parut vivement contrariée de cette communication et, pour ne pas s'abandonner au déplaisir qu'elle lui causait, eut une réponse brève au point d'en être ambiguë.

— Que peut-on savoir de tout cela?

— Rien, probablement, fit le chevalier des Gerbets, des suppositions... On s'attendait à voir les fiancés tomber dans les bras l'un de l'autre, termina-t-il avec sa coutumière ironie.

— On oublie que Paule est malade, dit madame d'Alte, ou bien on l'ignore.

— On l'ignore si peu qu'on attribue sa maladie au désespoir que lui cause l'infidélité de son fiancé.

— Dieu! que les gens sont bêtes! fit madame d'Alte exaspérée.

— Tenez, fit-elle au bout d'un moment de silence, pendant lequel elle tenta de reprendre son sang-froid, parlons d'autre chose, monsieur des Gerbets, car cette malveillante curiosité me fait sortir de mes gonds.

La baronne était très gênée de la situation équivoque que la mentalité de Jehan lui faisait à lui comme à mademoiselle Delfeuil. Elle en souffrait, même. Evidemment, cette souffrance était relativement bien légère en comparaison de la joie du retour de son fils; mais elle avait tellement associé son souvenir à la pensée de la jeune fille, qu'elle était complètement désorientée de la scission qui se manifestait entre eux. Elle devinait, aussi, la tristesse et sans doute l'inquiétude de Paule, devant l'abstention de toute démarche de son fiancé, et eût bien voulu y apporter remède. Sa place lui semblait indiquée au chevet de celle qui, depuis des mois, s'était entièrement consacrée à elle, et réellement son cœur l'y eût conduite, mais qu'aurait-elle pu lui dire, avec la crainte d'être ensuite désavouée par Jehan? Alors elle ne se montrait pas!

Monsieur et madame Delfeuil, à mesure que les choses se prolongeaient, étaient de plus en plus outrés de l'attitude de monsieur et de madame d'Alte à leur égard. Est-ce que la première visite du fiancé, après son retour chez sa mère, n'appartenait pas à la fiancée? Où bien, si l'état de celle-ci ne l'autorisait pas, sa mère, qui n'avait eu aucun scrupule d'accaparer Paule si longtemps, n'aurait-elle pas dû remplacer son fils, et être son interprète près de leur fille?

Ce fut dans ces sentiments qu'ils apprirent le départ de Jehan, sans savoir le but de son voyage. Alors, leur mécontentement ne connut plus de bornes. Qu'était ce gentilhomme qui se conduisait comme un pleutre, disait M. Delfeuil, s'être engagé à sa fille et la délaisser ensuite! Il ne parlait de rien moins que d'aller lui en demander raison, et sa femme, après avoir inutilement et imprudemment rappelé maintes fois qu'il avait toujours été

favorable à ces fiançailles, tandis qu'elle ne les avait jamais vues d'un bon œil, — était, à présent, obligée de le calmer.

Rien n'était perdu encore, ni définitif. Sinon madame d'Alte eût-elle envoyé chaque jour prendre des nouvelles de Paule?

Alors il fallait s'expliquer avec elle, clairement et une bonne fois, ripostait M. Delfeuil, offensé dans son orgueil par les racontars qui couraient la ville, et lui étaient tellement désobligeants qu'il se terrait, tant qu'il le pouvait, n'osant même plus se montrer à son cercle, car lui aussi redoutait les questions.

Il n'avait pas assez d'empire sur soi-même pour cacher son ultime mécontentement à Paule qui se remettait très lentement, mais peu à peu.

— Vois, lui disait-il, où nous a menés ton aveugle confiance en ce jeune homme, qui la méritait si peu! Que va-t-il se passer maintenant? Comment sortirons-nous de cette impasse? Qu'attends-tu de l'avenir?

— Qu'en sais-je, faisait Paule, que ces reproches irritaient autant qu'ils la contristaient, et pourquoi me poursuivre de vos récriminations? Est-ce ma faute si Jehan a changé d'avis?

— Changé d'avis, fulminait M. Delfeuil changé d'avis! Je voudrais voir cela! Nous ridiculiser tous, ainsi, aux yeux de la ville entière! Ah! cela ne se passera pas ainsi!

Paule, alors, était terrifiée à la pensée des démarches que le dépit pouvait dicter à son père, et ces craintes s'ajoutaient à sa torture morale.

Ah! qu'elle payait cruellement, avec le sang de son cœur, son imprudent mensonge du début! L'expiation en était si affreuse qu'elle dépassait peut-être même la faute commise dans une inconscience qui la diminuait. Mais elle ne s'en excusait pas. Elle courbait la tête sous le coup qui la frappait, le jugeant mérité.

Alors qu'elle se tordait, sur sa couche, de tristesse, de remords et d'inquiétude, les visites et les cartes affluaient à la porte de madame Delfeuil, — comme à celle de madame d'Alte, — pour féliciter Paule et ses parents de la résurrection du fiancé.

— Bien sûr, pensait Paule avec la plus douloureuse amertume, les condoléances de la rupture des fiançailles... imaginaires pleuvront de même!

Elle ne s'ouvrait d'aucun de ses sentiments à sa mère, ne pouvant le faire en toute vérité, et cette impossibilité de s'épancher augmentait encore sa peine. Madame Delfeuil, de son côté, souffrait du manque de confiance de sa fille. Elle souffrait aussi de son visible chagrin, sans trop oser lui en parler. Enfin, plus prudente que son mari, elle se gardait de toute appréciation sur la conduite des d'Alte, qui eût pu, leur étant répétée, compromettre l'avenir. Il fit le château en Espagne de Paule s'écroulait, il ne fallait pas qu'ils y eussent donné un coup de pioche, ni elle ni M. Delfeuil.

Cela l'incitait aussi à ne voir qui ce soit, prenant prétexte de la maladie de Paule; et, obligée de sortir, quelquefois, pour ses courses de ménage, elle les faisait en courant, aux heures les plus matinales.

Un jour, pourtant, elle rencontra M. des Gerbets.

— Comment va Paule? dit-il l'abondant.

— Seulement mieux.

— Il serait bon que ce fût plus vivement, et qu'on la rejoive. Il court des bruits absurdes, vous savez?

— Oh! dit madame Delfeuil, on ne peut empêcher les gens de parler, cela a peu d'importance.

— Je ne trouve pas, quand il s'agit d'une jeune fille. On raconte que Paule est malade de chagrin.

Madame Delfeuil haussa les épaules pour se dispenser de répondre.

— Et que ses fiançailles sont rompues? On arrivait rue de la Tannerie, devant la maison des Delfeuil.

— Tenez, fit madame Delfeuil lui montrant, de loin, comme réponse une femme qui sonnait à sa porte; vous voyez cette personne, c'est la femme de chambre de madame d'Alte. Chaque matin, celle-ci l'envoie prendre des nouvelles de Paule.

— Alors que ne vient-elle la voir elle-même? Pourquoi Jehan est-il reparti sans se présenter chez vous?

— Parce que, répliqua vertement madame Delfeuil, madame d'Alte, comme son fils, savaient que Paule ne pouvait les recevoir.

Et son ton acerbe, qui n'avait d'autre motif que sa contrariété de ces investigations dans leurs secrets de famille, induisit tellement bien en erreur M. des Gerbets, que, quittant madame Delfeuil qui rentrait chez elle, il murmurait à part lui:

"Ah! bah!... est-ce du côté de Paule que viendrait la rupture? Eh! eh! cela serait assez piquant et curieux à connaître".

XVII

AU bout d'une semaine, comme il l'avait promis, Jehan revint à Ville-Abbé.

Il n'avait pas prévenu de son arrivée. Quand sa mère, un peu avant l'heure du dîner, le vit entrer au salon, elle eut un cri de joie. Ce n'était plus le prisonnier qui revenait, ni le combattant, c'était son beau Jehan d'avant-guerre, ayant dépouillé, avec l'uniforme sali et usé, la mentalité de sa longue captivité, et repris son élégance, son allant et sa gaieté d'autrefois. Sa longue barbe était tombée sous les ciseaux du coiffeur, qui n'avait respecté que l'affreuse petite moustache étroite, devenue à la mode. Ses jolis cheveux blonds étaient peignés en arrière, découvrant le dessin très pur de son front. Ainsi, il avait l'air très jeune, plus même peut-être que son âge. Il restait visiblement amaigri et pâli encore, mais son air de vie et de santé ne permettait pas de s'en inquiéter. Sa mère, après l'avoir longtemps embrassé, ne se lassait pas de le regarder.

— Comme tu es beau, mon Jehan!

Il souriait, heureux, et la laissait dire.

Il s'informa des occupations de sa mère en son absence.

— Je me suis ennuyée, dit-elle, d'abord et surtout. Ma maison, de nouveau vide, me donnait le cauchemar. Il me semblait être retombée dans ma misère. Pour changer mes idées, j'ai reçu, et fait quelques visites: partout j'ai trouvé, à ton endroit, la plus vive sympathie et le regret de ne t'avoir pas encore vu...

— Je vous reviens, à ce sujet, dans les meilleures intentions, répondit Jehan gaiement.

:: Fiancée Imaginaire ::

ment, et disposé à me prêter à toutes les effusions de vos amis. Je renonce à la retraite qui, les premiers jours, m'a été si douce. Je m'abandonne à votre vouloir. Vous pouvez me présenter en liberté à qui il vous plaira, je tâcherai de vous faire honneur.

— Tu me fais d'abord plaisir, lui dit sa mère. On te savait si peu sauvage que ta façon de te dérober à toute reconnaissance étonnait... Alors, quand on viendra me voir, je te ferai appeler?...

— Et j'accourrai!

— Puis nous ferons quelques visites ensemble, surtout aux environs, car bien des gens sont déjà partis pour la campagne.

— Nous ferons les visites que vous voudrez.

La mère et le fils, après le dîner, étaient revenus au salon dont les fenêtres étaient restées ouvertes. On apercevait le jardin sous la clarté demi-lunaire qui, succédant immédiatement au crépuscule, n'avait pas laissé la nuit interrompre la lumière. Le marronnier faisait, au milieu de cette lumineuse perspective, une grande tache d'ombre qui se prolongeait de quelques massifs d'arbustes. Le sable des allées paraissait blanc sous cet éclairage fantastique, et les fleurs prenaient, de sa transparence légère, des teintes opalines. C'était un décor délicieux.

Quoique peu sentimental par nature, Jehan avait été sévère de tant de jouissances qu'il se montrait plus sensible à la beauté des choses. Il s'accouda sur le balcon de fer de la croisée, un peu silencieux et rêveur.

Sa mère, au bout d'un moment, s'approcha de lui et, passant son bras sous le sien:

— A quoi penses-tu? lui dit-elle.

— Et vous? répondit-il pour éluder la question.

— Je pense, dit-elle, à celle qui souffre loin de toi et serait si heureuse d'être ici ce soir! Toi, tu l'oublies...

— Non, fit Jehan sincère. Au contraire, je pense sérieusement qu'il n'est plus permis de tarder à éclaircir la situation équivoque qui m'est faite. Maintenant que je vais reprendre rang dans le monde, sortir, voir des amis, il se peut qu'on me parle de mes fiançailles.

— Tout le monde t'en félicitera.

— Je serai alors dans la nécessité de répondre que je ne suis pas fiancé.

— Oh! mon Dieu, fit madame d'Alte consternée, que va devenir ma pauvre petite Paule?

— Vous ne l'avez pas revue?

— Non, je n'ai jamais été chez elle — je n'allais nulle part. — J'eusse bien commencé maintenant, surtout la sachant malade, mais que lui dire? Je ne connais pas assez tes sentiments ni tes projets pour lui en parler, alors je me suis abstenue. Mais il m'en a coûté, car je dois lui paraître une ingratitude, heureuse de son affection dans la douleur, la dédaigne dans la joie.

— Mes sentiments, répondit Jehan, ils sont bien simples. Je n'ai jamais songé à épouser mademoiselle Delfeuil. Je n'ai aucune affection particulière pour elle. Je me la rappelle comme une aimable et plaisante jeune fille, avec qui j'ai peut-être flirté certains jours: c'est tout.

— Alors comment se dit-elle ta fiancée?

— Cela, c'est ce que je ne puis comprendre... et voudrais bien savoir.

— Oui, fit madame d'Alte soucieuse, c'est ce qu'il faudrait approfondir.

— Que raconte mademoiselle Delfeuil de nos prétendues fiançailles?

— Oh! elle est fort réservée, fort discrète. A peine ai-je pu avoir d'elle quelques détails qui, tu le devines, m'étaient précieux, sur les débuts de ce qu'elle appelait votre amour. Elle m'a confié qu'elle t'aimait depuis les quelques journées qu'elle avait passées chez moi lors de la quête de la Consolation, il y a de cela bien longtemps.

— Je me rappelle parfaitement cette circonstance.

— Elle m'a aussi parlé de plusieurs réunions où vous vous étiez rencontrés, puis de la dernière fois où vous vous étiez vus, à la veille de la guerre, à une matinée chez madame Vémy.

— J'en ai gardé le souvenir précis... c'était le 13 juillet 1914. En effet, j'y ai vu mademoiselle Delfeuil, je l'ai fait danser, nous nous sommes promenés dans le parc.

Le roman du mois de novembre

TENTATION MORTELLE

par Mary FLORAN

... est l'histoire d'un de ces mariages dans lesquels la question argent joue le premier rôle pour un des partis.

L'irréparable déception pour l'un, la chaîne trop lourde pour l'autre créent une situation douloureuse où devant la triste vérité, l'amour doute encore de sa découverte et cherche à s'illusionner.

L'auteur a su nouer une intrigue captivante en plaçant ses personnages dans des alternatives angoissantes qui tiennent le lecteur en suspens jusqu'au dénouement où la paix vient enfin combler le vide des cœurs.

:: Fiancée Imaginaire ::

— C'est ce jour-là, m'a-t-elle dit, que vous vous êtes fiancés.

— Là, je perds la tête, dit Jehan, car je ne me rappelle rien qui, de loin ou de près, ressemble à des fiançailles. Tenez, je me souviens même, je puis vous le dire maintenant, que j'étais alors très occupé d'une jolie Anglaise que j'avais rencontrée, quelque temps auparavant, chez nos amis de Boulogne. J'étais donc bien loin de songer à me fiancer à mademoiselle Delfeuil!

— C'est incompréhensible! car, enfin, Paule n'a pas inventé cette histoire de toutes pièces?

— De toutes pièces, non, mais elle s'est sans doute exagérée les choses. A force d'y réfléchir je ne vois que cette solution au problème.

Et il raconta à sa mère, tout au long, l'explication qu'il avait trouvée de l'illusion de Paule, causée probablement par des paroles imprudentes dont il ne se souvenait nullement.

Madame d'Alte fut très frappée de cet éclaircissement et demeura un moment songeuse.

— Mais fit-elle enfin, tout cela ne t'engage-t-il pas, Jehan?

— Non, je ne suis pas responsable des erreurs d'une tête exaltée!

— Qui a cru en toi.

— Si elle s'est trompée?

— Que de mal on peut faire par légèreté, sans le vouloir! On ne devrait pas jouer avec le cœur des jeunes filles!

— Mais, maman, ma chère maman, croyez bien que je ne me suis pas rendu coupable de ce crime. Je n'ai pas dépassé les limites du flirt le plus anodin, si même je les ai atteintes. Ces façons sont courantes entre jeunes gens, à présent. Mademoiselle Delfeuil n'était pas assez ingénue pour les ignorer, et j'ajouterais qu'elle est trop avisée pour ne pas les avoir réduites à leur juste valeur.

— Pourtant, tu estimes qu'elle en a été dupe!

— Oui, et cela m'étonne d'elle, telle que je la connaissais.

— C'est qu'elle vaut mieux que tu ne pensais, qu'elle a plus de candeur, de loyauté...

Jehan sourit, à cette affirmation qui le laissait sceptique.

— Comme vous la défendez, maman, comme vous l'aimez!

— Beaucoup, répondit madame d'Alte, tu as été la cause primordiale de cette sympathie. Pouvais-je ne pas chérir celle dont je croyais que tu avais voulu faire ta femme? Puis, une intimité continue avec cette charmante fille me l'ayant fait bien pénétrer, je me suis personnellement attachée à elle. Oh! je ne te le cache pas, j'avais rêvé pour toi quelque mariage plus brillant, mais, avec les leçons de la guerre, l'ai changé d'avis et j'ai trouvé, en Paule, tant de qualités, unies à une si profonde, si touchante affection pour toi, que je n'ai pu qu'applaudir à ton choix.

Son choix!... Jehan resta quelque temps sans parler; il s'était remis à la fenêtre, regardant le magique paysage lunaire, et sa mère respectait son silence. Son choix! il n'avait pourtant pas choisi Paule Delfeuil!

A force de se l'entendre dire, on arriverait peut-être à le lui persuader.

Mais non, il ne se laisserait pas influencer de la sorte, il garderait sa liberté. Ce n'était pas au moment où il la recouvrait, qu'il irait l'aliéner par un mariage inattendu! Seulement, ce qui s'imposait, c'était de détromper Paule, et comment le faire?...

Il quitta la fenêtre et vint se rasseoir près de sa mère pour en étudier, avec elle, les moyens.

Aller chez elle pour lui dire brutalement: "Vous vous êtes méprise, jamais je n'ai voulu vous épouser"? C'eût été grossier. Cruel, même, puisqu'elle l'aimait...

Lui écrire?...

Jehan inclinait vers ce parti car il lui répugnait de blesser directement un cœur et une dignité de femme. Mais que lui dire? Ne marchait-il pas dans l'inconnu? Il ne savait, au juste, quel souvenir elle avait pu garder de leur dernier entretien; et il était nécessaire qu'il le connût pour pouvoir le démentir efficacement, en même temps qu'avec mesure et tact. Car il était aussi possible qu'elle opposât, au déni de Jehan, des arguments en faveur de sa propre cause qui pourraient l'em-

barrasser, et qui, s'il ne les connaissait pas d'avance, ce qui lui permettrait de les combattre, lui feraient peut-être la carte forcée d'une parole à tenir.

Cette perspective le préoccupait quand même un peu. Mais il ne mettait pas en doute l'entière bonne foi de Paule. L'estimant, la pensée qu'elle avait pu profiter des circonstances pour s'imposer, sinon à lui, qu'elle croyait mort, du moins à sa mère, n'effleura jamais son esprit. Et en cela il lui rendait justice, puisque tels n'avaient été son intention ni son but, dans l'étrange aberration qui l'avait fait se dire et bientôt, se croire, la fiancée du disparu.

En tout cas, Jehan avait conclu qu'il fallait qu'il la revît.

Où? Ce dernier point, le plus délicat, restait litigieux.

L'appeler pour lui infliger une si douloureuse désillusion, n'était-ce pas odieux?

Ce fut l'avis de madame d'Alte. Jehan le combattit. On pouvait l'engager à revenir, comme auparavant, et puisqu'elle était si intelligente, il suffirait de lui marquer, par un silence absolu sur les prétendues fiançailles, et par une indifférence, courtoise quand même, qu'elle n'avait plus à compter trouver un époux rue Notre-Dame.

Jehan développa ses arguments et, comme il en est toujours, le faisant, il en trouva d'autres plus probants encore pour servir la thèse qu'il soutenait.

Madame d'Alte hésitait, mais le désir de Jehan de sortir de cette impasse, accru par cet autre désir de revoir celle que, sans son approbation, on avait unie à sa mémoire, et qu'on introduisait, maintenant, dans sa vie recouverte, le rendit si pressant qu'il convainquit sa mère et que, le lendemain, la messagerie quotidienne porta à Paule le billet suivant:

"On me dit que vous êtes mieux. Faites-m'en profiter, je suis si privée de vous! Venez cette après-midi. Nous nous réjouissons de votre visite. Si vous êtes fatiguée, je vous enverrai l'auto à deux heures. Une bonne réponse n'est-ce pas?"

"BARONNE D'ALTE"

Paule recommençait à descendre. Sa santé étant redevenue normale, elle ne pouvait continuer à vivre, claustrée comme depuis deux semaines. Elle exagérait les soins pour légitimer la solitude dans laquelle elle entendait demeurer. Et le chagrin, aux multiples faces, qui la brisait, rendait plausibles les précautions dont elle s'entourait encore.

Elle était au jardin, quand arriva le message de madame d'Alte. On l'y lui porta. Le lisant, elle pâlit davantage. On l'appela pour lui apprendre quoi?

Le "Nous nous réjouissons de vous voir" la fit trembler d'émotion: "Nous", c'était lui. Il était donc revenu et désirait la revoir? Elle eût dû être heureuse. La crainte de ce qui, fatalement, se passerait, l'en empêcha. Sa première pensée fut de se dérober. Qu'est-ce qui l'attendait là-bas, sinon la honte d'être convaincue de mensonge? Jehan ne pouvait se souvenir de fiançailles imaginaires. Alors, pour être confondue, pourquoi le revoir, puisqu'il serait encore plus perdu pour elle? Pourquoi subir le charme, qui s'exerçait à distance sur elle, rien que par la pensée, — de celui qu'elle adorait, sinon pour souffrir davantage ensuite?

Pourtant un attrait invincible la portait quand même à se rendre à l'appel de madame d'Alte.

Sa mère, ayant vu qu'une lettre était arrivée, vint aux nouvelles.

Paule lui tendit la carte armoriée, sans ajouter un mot.

— Eh bien? demanda, sans plus, la prudente madame Delfeuil.

— Irai-je? répondit Paule.

— Consultons ton père, proposa madame Delfeuil, qui ne voulait pas assumer la responsabilité d'un si grave conseil.

M. Delfeuil savait depuis le matin que Jehan était de retour, aussi la communication l'en étonna moins, et lui causa même un mouvement de satisfaction.

— Enfin! dit-il, il n'est pas trop tôt!

Puis, pour ne pas désarmer de suite, il reprit, s'adressant à Paule:

— Pourquoi t'appeler? C'est à lui de venir.

Et comme on ne lui répondait pas, s'animant à ses propres paroles:

— C'est trop commode, continua-t-il, on rentre, après une absence qu'on avait crue éternelle, on se réinstalle dans sa vie, dans ses habitudes, on voyage, puis, quand on a pris tout son temps, on fait dire à sa fiancée de passer chez soi!... Un coup de sifflet! Ici, Médor, brave

PROTÉGEZ VOTRE SANTE

BOVRIL

LA FORCE MÊME DU BOEUF

chien fidèle!... Non, c'est en prendre trop à son aise et nous traiter véritablement en valets. Il faut répondre à ce monsieur qu'il n'y a pas plus loin de la rue de Notre-Dame à la rue de la Tannerie que de la rue de la Tannerie à la rue Notre-Dame, et que nous l'attendons.

Paule secoua la tête.

— Tu ne veux pas, fit son père, tu es donc toute à la dévotion de ces gens-là? Tu as perdu toute dignité?

Madame Delfeuil intervint, dans son but habituel d'apaisement.

— Madame d'Alte a, pour agir ainsi, quelque raison qui nous échappe.

— Alors, tu vas lui envoyer ta fille comme cela, à la première sommation?

— Elle y a tant plus été.

— Mais le jeune homme n'était pas là.

— Raison de plus aujourd'hui qu'il y est, car il est rentré, probablement.

— Il l'est, fit M. Delfeuil, je l'ai vu tout à l'heure.

— Tu voulais être fixé, c'est le moyen de l'être.

— Alors, tu accompagneras ta fille?

Paule s'éleva vivement contre cette prétention, inspirée par les motifs qui l'avaient toujours fait écarter ses parents de ses relations avec madame d'Alte, et qui, aujourd'hui, étaient plus justifiés que jamais. Elle ne voulait pas de témoins à l'humiliation terrible au-devant de laquelle elle courait, et elle déclara que, si elle allait chez madame d'Alte, elle voulait s'y rendre seule comme toujours.

— Mais si tu es souffrante, insista sa mère, si tu te trouves mal?

— On me secourra, soyez tranquille, fit Paule, non sans amertume.

— Alors tu veux accepter?

Paule hésita encore.

— Oui, dit-elle faiblement.

M. Delfeuil leva les bras avec colère et sortit de la chambre.

— Au moins, fit-il, se retournant avant d'en franchir le seuil, accepte l'auto, ils peuvent bien te faire prendre!

Il venait de penser que si l'on voyait, — et on la verrait! — sa fille dans l'automobile de la baronne, on ne prétendrait plus que Jehan d'Alte l'avait vilainement délaissée!

XVIII

ALORS Paule va chez madame d'Alte!...

Elle ne sait pas bien comment elle s'y est décidée ni si elle a dit oui. L'émotion, la crainte oblitérent sa conscience du temps et des choses. Elle agit comme une somnambule. Elle n'a rien pu prendre au déjeuner et, sitôt après, est montée s'habiller. Elle est prête d'avance et demeure là, le cœur palpitant, immobile, se refusant, — pour garder son sang-froid, à songer à ce qui va advenir.

Elle perçoit le bruit de l'auto dans la rue peu fréquentée et celui, spécial, de sa trompe. Son trouble augmente et la paralysie. Elle reste sur place, sans courage pour marcher au-devant de sa destinée. Non, elle a trop présumé de ses forces, elle n'ira pas...

Cependant sa mère entre.

— L'auto est là, ne te fais pas attendre. Alors comme une automate, elle descend.

Elle est dans la rue, le chauffeur lui ouvre la portière, elle monte. L'odeur poivrée des œillets attire son attention sur le joli bouquet qui garnit le cornet de cristal aux ornements dorés. D'ordinaire, il restait vide. On a donc mis ces fleurs pour elle?

Elle veut y trouver un motif d'encouragement, fait un signe d'adieu à sa mère, restée sur le pas de la porte. L'auto démarre.

Rue Notre-Dame, l'émoi, moins grand, éprouvait cependant un peu madame d'Alte et son fils.

C'était une merveilleuse journée de juillet, claire et chaude. Ils étaient venus au jardin après le déjeuner et s'y étaient,

comme de coutume, attardés. Entendant le ronflement de l'auto qui partait, madame d'Alte se leva.

— Rentrons, dit-elle, Paule sera là dans dix minutes à peine.

— Pourquoi rentrer, demanda Jehan du fond de son grand fauteuil d'osier, on est si bien ici!

— Je préfère, pour la première fois depuis ton retour, recevoir Paule au salon, loin de tous regards indiscrets. Ici, ceux de nos voisins plongent, à souhait pour leur curiosité.

Elle ramassa son ombrelle, son livre, sa tapisserie. Jehan se chargea de son panier à ouvrage et la suivit.

Revenue dans le salon, elle rangea plusieurs choses, repliant des journaux, redressant un coussin affaissé, déplaçant des bibelots. Elle était visiblement nerveuse.

— Avez-vous préparé un flacon de sels? fit Jehan, plaisantant pour affecter une liberté d'esprit qu'il ne possédait pas du tout.

— Dans quel but?

— Mais si la belle enfant, en me revoyant, se paie encore le luxe d'une syncope?

— Tu es insupportable! fit la mère en riant.

— A mon tour de me mettre sous les armes, continua-t-il.

Et, devant la glace, il retoucha son nœud de cravate et lissa ses cheveux en arrière d'un geste qui lui devenait habituel. Puis, il alla s'asseoir dans le fauteuil placé près de la porte-fenêtre qui restait ouverte sur le jardin, et prenant une revue, commença de la lire avec une attention simulée.

Car lui aussi était nerveux.

N'allait-il pas revoir celle que tout le monde désignait comme sa fiancée? Quelle impression allait-elle produire sur lui? Il eut, d'avance, celle qu'il ne la connaissait plus. Ce qu'on lui en avait dit la lui faisait prévoir différente du vague souvenir qu'il en avait gardé. Elle avait laissé, dans cette maison où elle passait tout son temps, comme le parfum de sa présence. En cet intérieur élégant, mais forcément un peu suranné et austère d'une personne âgée, il y avait maintenant l'atmosphère que crée, autour d'elle, une jeune femme. Jehan en avait reconnu le charme un peu subtil, et subi l'influence. Il en avait été préparé à la venue de celle qui avait rajeuni son vieux home, et y avait marqué son passage.

La place qu'elle y avait prise, la lui laisserait-il? Non, sans doute, à moins que?... Car, qu'allait-il apprendre d'elle? Lui-même, que lui dirait-il? D'abord il était décidé à ne lui marquer que par son attitude la réalité nette de ses sentiments à son égard. Mais la réflexion avait modifié ses intentions. S'il ne l'interrogeait pas, il ne saurait point ce qu'il importait qu'il connût: la base de son illusion.

Le son d'une trompe avertit du retour de l'auto. Jehan se leva.

— Vais-je au-devant d'elle? demanda-t-il à sa mère qui, debout, arrangeait des fleurs sur la cheminée.

— Non, fit celle-ci, je veux être témoin de votre revoir et, ajouta-t-elle dans ce sentiment de la tenue qui la dominait toujours, qu'il n'ait pas lieu devant les domestiques.

Jehan s'aperçut qu'elle était pâle et tremblante. Affectueusement il lui prit les mains.

— Comme vous voilà émue! lui dit-il.

— Heureuse aussi, répondit-elle, souriant.

La porte s'ouvrit. D'ordinaire Paule venait seule au salon, comme chez elle. Le valet de chambre, bien qu'il n'eût pas d'ordres spéciaux, l'y amena et l'y introduisit.

Sur le seuil, elle eut un moment d'hésitation qui donna à Jehan le temps de la regarder.



Il fut surpris. Comme elle avait changé à son avantage! Il ne se la rappelait pas jolie. Aujourd'hui elle l'était, avec sa robe blanche si simplement élégante, le grand chapeau de tulle noir auréolant ses cheveux qu'il ne croyait pas si blonds, avec ce charme, cette vie, que lui donnait l'ardeur de ses sentiments, et la morbidité qu'elle devait à son émotion.

Elle faisait de courageux efforts pour la vaincre. Elle vint à madame d'Alte et, comme de coutume, celle-ci l'embrassa.

— Ma petite Paule, fit-elle, quel bonheur, n'est-ce pas?... bien inespéré!

La jeune fille ne répondit pas: le moment délicat était venu de se tourner vers Jehan. Il en supprima la gêne en s'approchant rondement et gaiement:

— C'est un revenant qui vous salue, lui dit-il.

Elle sourit, mise à l'aise par ce ton qu'elle reconnaissait si bien pour n'appartenir qu'à Jehan, et qui était celui de leurs antérieurs entretiens.

— Il est le bienvenu, fit-elle lui tendant la main, et comme délivrée d'un poids immense de voir supprimées, du coup, toutes sentimentales effusions qui l'eussent bien embarrassée.

Cependant Jehan, prenant sa main, s'inclina et la baisa.

Il la sentit frémissante sous ses lèvres et en fut un peu troublé.

Alors se relevant, il regarda la jeune fille. Ses yeux s'attachèrent aux siens fixement, et il y lut tant de tendresse, éperdue, en même temps que si craintive, si humble même, que cela le toucha.

— Asseyez-vous, fit madame d'Alte, qui avait été bien aise de retrouver un fauteuil, car ses jambes faiblissaient tant elle était remuée.

Et elle montra à Paule le tabouret à cousin qui était son siège habituel.

La jeune fille s'y plaça d'un souple mouvement dont Jehan remarqua la grâce.

— Eh bien! continuait madame d'Alte, dites-moi Paule, nous qui avons tant pleuré ensemble, aurions-nous jamais osé espérer que nos larmes se changeraient en joie? Aurions-nous imaginé le jour d'aujourd'hui!

— Non, madame, dit Paule, mais il n'en est peut-être que meilleur.

Et elle se tourna du côté de Jehan, sous le regard ardent duquel elle avait baissé les yeux, heureuse, mais gênée un peu.

Elle savait que, naguère, il raillait volontiers les propos exaltés, et craignait déjà que ceux-ci lui déplussent. Mais elle l'y vit bienveillant et écouta, plus tranquille, madame d'Alte qui poursuivait:

— Vous vous y attendiez si peu que vous avez succombé sous l'émotion en apprenant la grande nouvelle?

— Oui, madame, fit Paule avec une charmante confusion, je suis même toute

honteuse de n'avoir pas su être plus maîtresse de moi, mais j'ai été tellement surprise!

— Ne vous excusez pas, intervint Jehan, une syncope n'est pas volontaire, on ne peut rien là contre.

Paule sourit: — Vous voilà bien indulgent pour les pauvres femmes que nous sommes!

— Oui, répondit-il gaiement, mais à charge de revanche, car, nous aussi, nous avons besoin de mansuétude.

— A quel propos? demanda Paule un peu intriguée et inquiète déjà.

— Ah! bien, repartit Jehan, si vous allez exiger comme cela une confession générale, la première fois que nous nous revojons!...

— Parlez-nous plutôt de votre santé, interrompit madame d'Alte, s'adressant à Paule, et un peu étonnée du tour de l'entretien, sans se douter qu'il ne servait qu'à masquer des sentiments profonds, — comment allez-vous?

— Beaucoup mieux, madame, je vous remercie, je reste encore très fatiguée, mais enfin je ne ressens plus de maux.

— Vous n'avez pas une mine de malade, remarqua Jehan. Et à part lui il songeait que ce joli teint, ces lèvres d'un beau rouge, n'allaient peut-être pas sans quelque artifice, mais que le gracieux visage, qu'il avait sous les yeux, possédait un attrait que, dans ses souvenirs — si confus! — il ne retrouvait pas à la Paule d'avant-guerre.

— J'ai pourtant été bien souffrante, répondit-elle, et, s'adressant à madame d'Alte, — ces ébranlements nerveux sont longs à vaincre.

— Vous avez été au moins quinze jours à la chambre?

— Même un peu plus.

— Vous m'avez bien manqué, ma petite Paule, d'autant que Jehan est reparti. L'avez-vous su?

— Oui, répondit-elle, mon père l'avait entendu dire.

— Et, intervint Jehan, vous m'avez cru retourné... en Silésie?

— Oh! non, fit-elle, je ne pense pas que vous ayez gardé, de ce pays, un souvenir vous y rappelant.

— Grand Dieu! fit Jehan, j'y ai assez souffert!

Et la conversation s'établit banale, quoique animée, entre ces trois personnes qui avaient, sur le cœur, tant d'autres choses à se dire.

Bien que le temps ne durât point à madame d'Alte, elle s'inquiétait un peu du détachement parfait dont Jehan faisait montre. Elle se disait que des fiancés, après des circonstances aussi tragiques, ont de douces confidences à échanger. Elle se rendait compte que sa présence y pouvait mettre obstacle, et cherchait un moyen de s'évader. Tout à coup, elle s'aperçut que Paule n'avait pas, comme elle le faisait d'ordinaire, quitté son chapeau.

— Vous n'êtes pas décoiffée, Paule, pourtant vous passez l'après-midi avec moi, ainsi que vous le faites habituellement? Enlevez donc votre chapeau.

Soumise, Paule se leva pour aller, selon sa coutume, le mettre dans le vestibule. Jehan se leva aussi, pour le lui prendre des mains.

— Laissez-la faire, lui dit sa mère, elle l'accroche elle-même, n'est-ce pas, Paule?

— Oui, madame, répondit celle-ci, j'ai pour lui une place de prédilection.

Elle sortit. Jehan, par politesse, la suivit. Elle se décoiffa, il vit les jolis cheveux

à la teinte éclaircie, moirés par les ondes d'une adroite ondulation, et les petites boucles qui frisaient sur le cou blanc, bien dégagé. En posant son chapeau sur un des champignons du porte-manteau, elle le regarda de ses yeux pleins de tendresse, alors, cédant à une impulsion très secrète et irraisonnée, contre laquelle sa volonté n'eut ni le temps ni la force de réagir, il l'attira à lui et l'embrassa furtivement.

Elle ne se déroba point, mais ne lui rendit pas son baiser. Elle devint rouge de joie et, le précédant, entra au salon sans lui parler.

— Si nous allions au jardin, proposa Jehan, on étouffe ici, ne trouvez-vous pas?

— Je veux bien, fit madame d'Alte pensant que l'occasion de s'esquiver, qu'elle cherchait, allait naître tout naturellement, peut-être même pourriez-vous m'y devancer, j'ai justement une lettre à écrire.

Mais elle avait compté sans Paule qui, précipitamment, avait passé son bras sous le sien pour la retenir.

— Oh non! chère madame, je vous en prie, ne nous quittez pas, venez aussi vous reposer et vous rafraîchir un moment à l'ombre du marronnier. Je ne resterai pas bien longtemps aujourd'hui, je veux jouir tout le temps de votre chère présence, dont j'ai été si privée.

La jeune fille se raccrochait aussi éperdument à sa présence, sachant que, devant elle, le sujet brûlant, qui l'affolait, ne serait pas abordé, et bien que mise un peu en confiance par le baiser de Jehan, elle retardait de tous ses vœux, et de tous ses efforts, le moment qui serait pour elle l'ultime épreuve.

Force fut donc à madame d'Alte de suivre les jeunes gens au jardin, et ils s'installèrent tous trois sous le grand marronnier; madame d'Alte et Paule sur le banc, Jehan, en face d'elles, dans son fauteuil d'osier qu'il avait retrouvé avec délices.

Mais, au bout d'un moment, madame d'Alte prétextait un ordre urgent à donner pour s'éloigner. Alors Paule sentit le cœur lui manquer... car Jehan, sûrement, allait parler.

Il la regarda en silence, remarquant son émotion; et, l'attribuant à leur premier tête-à-tête, il voulut d'abord la rassurer.

— Vous avez une bien jolie robe, lui dit-il.

— Je suis charmée qu'elle vous plaise.

— Mais pourquoi ce ruban noir?

— Vous le demandez? fit-elle, donnant dans le piège.

— Quoi? dit-il avec un étonnement joué, car sa mère l'avait averti, vous portiez mon deuil?

— Oui, fit-elle avec cette confusion qu'il ne lui avait pas connue naguère, et qu'il trouvait touchante chez cette fille si vivante, spirituelle et un peu osée, — oui, mais assez discrètement pour que cela ne fût pas remarqué.

— Vous ne vouliez pas qu'on sût vos regrets? Vous en rougissiez donc?

— Oh! non, mais je ne me croyais pas le droit de les afficher.

— Vous êtes admirable, tout simplement fit-il, résistant à l'attendrissement qui lui venait, et plaisantant pour réagir contre lui, — garder ainsi un si lourd secret! Cela, ce n'est pas féminin.

— Les femmes savent souffrir, dit Paule sérieusement.

— Racontez-moi donc vos souffrances, fit Jehan se carant dans son fauteuil et allumant une cigarette, elles m'intéresseront vivement.

— A quoi bon, fit Paule attristée de ce persiflage auquel elle ne se sentait pas le courage de donner la réplique.

:: Fiancée Imaginaire ::

— Mais à raviver mes souvenirs... C'est pour cela que je vous disais tantôt avoir besoin d'indulgence. J'ai vu tant de choses terribles, éprouvé tant de sensations diverses, mais toujours poignantes, que j'ai la mémoire un peu altérée. J'ai oublié! oublié! c'est effrayant! Tout cela me revient progressivement, — je l'espère du moins, — mais il faut m'y aider généreusement.

Plus morte que vive, Paule pensa que l'heure fatale avait sonné.

— Que voulez-vous que je vous rappelle? dit-elle.

— Tenez, la dernière fois où nous nous sommes vus...

— Eh bien! murmura-t-elle tremblante, c'était à Plouquet, chez madame Vémy, quelques jours avant la guerre.

— Oui, dit-il, vous avez raison. Je revois très bien, maintenant, ce jour de gaité et de joie, le dernier! Il faisait une journée comme celle-ci, splendide! La réunion était nombreuse. On dansait au salon, et l'on se promenait dans un merveilleux jardin.

— Vous voyez bien, dit Paule, que vous vous souvenez!

— Attendez!... ne nous sommes-nous pas promenés ensemble longuement?

— Oui, fit Paule, de plus en plus impressionnée.

— Et ensuite... ne nous sommes-nous pas assis... sur un banc comme celui-ci?

— Oui, dit encore Paule qui ne se soutenait plus.

— Maintenant, fit Jehan se renversant davantage en arrière, comme s'il était très las... continuez... moi je ne sais plus... qu'est-ce qui s'est passé entre nous?

Paule se taisait, incapable de prononcer une parole. Jehan remarqua son trouble mais, d'abord, il n'en eut cure.

— Quoi, fit-il, vous ne savez pas non plus? C'est terrible cette amnésie, cela se gagne. Voyons, aidons-nous mutuellement... Dans ce temps-là, il me semble que j'avais, avec les femmes, une formule spéciale. Je leur disais: "Je remets entre vos mains mon cœur et ma vie". Ne vous l'aurais-je pas dite, par hasard? Je ne m'en souviens plus, mais j'en étais bien capable!

Paule ne répondit pas encore, elle se sentait prête à pleurer.

— Allons, vous ne voulez pas en convenir, reprit Jehan, riant de son beau rire insouciant, c'est la preuve certaine que je vous ai fait cette déclaration.

"Ne dites pas non, ni que vous l'avez oubliée, sinon... pourquoi eussiez-vous porté mon deuil?"

Paule aurait voulu sourire aussi, et les sanglots l'étouffaient visiblement.

— A cette déclaration, poursuivit impitoyablement Jehan, n'ai-je même pas ajouté quelque précision?

— Non, murmura Paule, mais... n'était-ce pas assez?

— Pas assez! répéta Jehan... et c'est pour cela, cela seulement que vous avez consacré votre vie, et immolé d'avance votre avenir à mon souvenir?...

— Oui, murmura Paule aux abois, car elle sentait imminente l'explication complète qui pouvait, qui devait même briser son cœur.

Et, dans sa détresse, elle se résolut soudainement, oubliant toute dignité, à jeter dans la balance, pour la faire pencher de son côté, l'aveu de son amour.

— Oui, continua-t-elle, pour cela, pour cela seulement, car il est des sentiments que la réciprocité consacre à jamais, même en dehors de tout serment échangé.

Et après ces mots, dont la puissance s'augmentait de l'émotion poignante avec laquelle ils avaient été dits, Paule baissa les paupières sur les larmes qui emplissaient ses yeux et, la poitrine haletante par les battements précipités de son cœur, qui imposaient aussi à ses lèvres et à ses mains un fébrile tremblement, elle se tut définitivement.

N'avait-elle pas tout dit, tout ce qu'il lui était permis, tout ce qu'il lui était possible de dire pour sauver sa cause, sans aggraver sa faute inconsciente et primordiale? Maintenant elle attendait, dans la résignation passive et douloureuse du condamné qui se sait coupable, la sentence qui déciderait de sa destinée.

(Suite à la page 58)



ALINE C. L. — Je vous sais fidèle et vous ne sauriez croire combien vous me faites plaisir lorsque vous vous adressez à moi comme vous venez de le faire. Vous avez reçu l'envoi, n'est-ce pas? et vous êtes satisfaite? — Je ne sais si j'aurai l'avantage de répondre à votre aimable invitation, mais j'en garde la douceur au fond de mon cœur et je vous en remercie. Plus chanceuse, ma pensée vous porte dans votre petit "pays", mes meilleures amitiés.

GRAZIELLA — Pourquoi il y a des soirs comme celui-là? Parce que le cœur se fait mieux entendre quand tout s'apaise autour de soi. Tout en l'écoutant, ma petite fille, il faut le reconforter par la foi, le réchauffer d'espérance, et quand je vous parle d'espérance, Graziella, je ne veux pas dire l'attente de jours éblouissants de soleil et de joies qui passent sans combler le vide du cœur. Non! l'espérance — la mienne — c'est l'attente de la force qui nous fait regarder l'avenir avec confiance en la bonté de la divine Providence, et du courage qui nous aide à faire face aux misères de la vie sans trembler. Cette espérance tempère la souffrance, elle l'adoucit, et quand, le matin, on se replonge dans les traces de la besogne, on y apporte un rayon de beauté qui fait travailler sans amertume. Je vous comprends, petite fille, dont le rêve est brisé par le bouleversement général et qui regardez l'avenir avec inquiétude, je sais aussi que la main secourable se fait souvent rare. Mais quand on le veut, il n'y a pas de souffrance sans valeur et on arrive ainsi à l'heure de Dieu, la *renanche sur la vie*. Vous l'aurez, croyez-moi, si vous Lui parlez en toute confiance, si vous demandez avec *soumission*, si vous acceptez d'être, tant que ce sera sa Volonté. Essayez, petite amie, vous y trouverez une consolation. — Ma pensée reste près de vous... si elle pouvait répondre à votre appel! Hélas! je ne puis que vous assurer que je vous aime bien, petite fille éprouvée, et que je voudrais vous donner l'apaisement qui reconforte. Apportez-moi votre peine, venez à moi aux heures rudes, je suis là toujours avec toute mon amitié.

SOLITAIRE — J'avais raison, vos pensées se réfléchissent dans la paix, et je vous remercie de votre amabilité. Elle m'a valu un double profit: un plaisir et une douceur. Le monde souffre, je pourrais dire atrocement, des idées nouvelles qui ont fait la guerre aux vieilles traditions, aux vieux principes, à la dignité des sentiments, au lieu de leur tendre amicalement la main et de former une étroite union. L'amitié a été une des premières victimes, tuée par l'égoïsme qui ne veut jamais céder sa place, et "le soutien aux endroits plus montants des chemins de la vie", que doit être l'amitié, est aujourd'hui presque inconnu, répétition souvent. Si l'on savait comme il y a encore de belles exceptions, quelles radieuses étoiles resplendissent dans l'Idéal, comme la vie serait bonne pour ceux qui la croient injuste et méchante! — Je vous remercie des bons moments que je vous dois. Je suis convaincue que vous pouvez faire beaucoup de bien en mettant ainsi en lumière les bonnes choses dont on oublie souvent de s'occuper et qui semblent être étrangères à la jeunesse frivole, éprise de liberté et de plaisirs. Semez, Solitaire, le sillon est large ouvert et votre geste est si naturel, si facile! — L'automne est revenu... qu'il soit favorable à votre inspiration et aux causeries qui vous ramènent chez nous, petite amie que j'ai toujours hâte de revoir.

ESMERALDA — Avec quel plaisir je vous ai lue, fidèle petite amie, et comme votre pensée m'a été douce! La mienne vous a visitée là-bas... j'ai eu quelques minutes l'illusion d'une bonne causerie avec vous. Comme les rêves sont courts! — Ce que vous me dites ne me surprend pas; on semble être sans cesse à l'affût, prêt à croquer la proie convoitée, comme le loup rôdeur. Cela vient de l'ambition effrénée du jour, de l'égoïsme monotoneux qui dévore le monde? On ne saurait dire exactement; la jalousie et l'envie font aussi leur bonne part, et je vous comprends, car je crois très difficile de "s'endurcir" sous ce rapport. Le champ d'action ne vous manquera pas, vous aurez sans doute l'embarras du choix, et votre œuvre ne perdra rien de sa valeur. Vous êtes trop généreuse, Esmeralda, pour que la route reste un peu assombrie. D'ailleurs, vous le savez aussi bien que moi: il faut donner sans rien attendre, c'est ce qui fait la force du courage. — L'été a plutôt été un temps de maladie et d'inquiétudes par les rechutes; cependant un mieux sensible se manifeste depuis quelques jours, c'est de l'espérance. — Je n'ai pu suivre ces programmes, le temps m'a manqué; ils m'auraient sûrement intéressée de toutes façons. C'est dommage que la belle saison soit si courte et limite ces manifestations. — Oui, les activités du Club musical et littéraire se continueront durant la saison artistique, le mouvement fait son chemin. — Je me réjouis de la liberté qui va nous permettre les bonnes causeries qui me manquent et je vous attends bientôt. Je ne vous oublie pas, amie Esmeralda.

LAIS ET PETITE OMBRE — Le petit mot joint à votre réponse m'a été sensible et témoignage de votre sincère intérêt. Merci et au prochain concours.



Le COURRIER DU MOIS

Par MARJOLAINE

MOURON ROUGE — Votre billet m'a fait plaisir. Ne me remerciez pas, j'ai eu ma part de votre joie et j'ai admiré votre joli talent. Vous aimez le Beau, petite amie, et vous savez vous en entourer. Soyez-lui fidèle, il vous rendra la vie meilleure. Amitiés.

MYONNE — Arrêtez souvent ainsi, vous serez toujours la bienvenue. La porte est toujours ouverte... les petites filles "occupées" peuvent alors entrer "en passant". — La joie des petits s'est répandue jusqu'à moi. J'ai aimé votre joli mot, Myonne, car je pense comme vous. J'ai même l'audace de penser que l'on devrait enseigner aux enfants à semer des joies. L'enfance ainsi éduquée, comme plus tard le monde changerait! — J'irai probablement visiter ce musée quelque jour; ce que vous m'en dites me le fait désirer davantage. Mais le temps me compte les minutes, alors où trouver les heures libres. — Au revoir, petite amie, et n'oubliez pas votre promesse.

DIANE-AIMEE — Il est vrai que les lettres que je reçois ne se ressemblent guère; il n'en peut être autrement, chacune m'apportant les pensées et les idées de personnes différentes. Cependant, toutes sont intéressantes et — je suis fière d'avoir l'occasion de l'écrire — je n'en reçois pas de banales. Ne vous arrêtez plus à de si vilaines pensées, vous avez votre place ici et je vous y retrouve toujours avec plaisir, soyez-en certaine. — Je crois que votre "consigne" est aussi sage que prudente et c'est bien le désir des deux; vous êtes ainsi plus libres, plus à l'aise et votre amitié n'en est pas moins douce. — C'est un oubli que je regrette, mais je le comprends, cela nous arrive malgré la meilleure volonté du monde, et vous le réparez si gentiment que ni vous ni moi pouvons lui en tenir rigueur, n'est-ce pas? — Il faut m'écrire tout simplement comme si vous me parliez, ne pas vous laisser paralyser par la gêne et la timidité et venir à moi avec confiance. — La vie ne m'a pas été plus clémente à moi qu'aux autres, mais je l'ai toujours aimée, et pour ce, j'ai reçu de généreuses compensations. — Le cœur est le sanctuaire des souvenirs, mais ils doivent y vivre dans la paix, même s'ils y ont été gravés par la souffrance. Je comprends que vous vous souveniez, c'est une partie de votre vie, mais celle d'aujourd'hui a des droits qui prévalent sur ceux du passé. Vous le comprenez et vous savez apprécier votre bonheur. Que Dieu vous le garde longtemps, mon amie. — Il faudra revenir bientôt, Diane-Aimée, et me dire toutes ces choses dont vous parlez. Je vous attends.

BERNADETTE L. — Il est 9 h. p. m. Peut-être en ce moment lisez-vous notre revue en vous reposant dans le calme du soir. Nos pensées seraient ainsi près l'une de l'autre. Si la mienne avait une voix, elle vous dirait combien j'ai été touchée de votre amabilité à mon égard et un mer-

ci moins froid que celui que j'écris. Vous gâtez vos amies, Bernadette, et je devine quelle part de votre cœur vous y mettez. Ce m'est une douceur d'en bénéficier par tant de belles et bonnes choses venues de vous et qui souvent me rappellent votre amitié. — Voici les longues veillées revenues, les vôtres doivent être bien employées; c'est aussi le temps des intimes causeries, alors, je vous attends bientôt.

ROSETTE — La belle saison est moins favorable à la correspondance, nous vivons "d'air et d'espace" durant ses jours, et c'est en effet le temps où la jeunesse "s'amuse". Ce que j'en pense? Ma petite amie, je crois qu'il faut de la gaieté et de la distraction à la jeunesse, qu'elle doit rire et chanter avec l'amabilité, la bonne grâce et le charme que donne une éducation saine et sage. C'est l'exercice moderne qui est un erreur et un mal. La distinction, la réserve, la bonne tenue sont encore la plus belle parure de la jeune fille; malheureusement, le progrès a voulu réformer les vieilles méthodes qu'il jugeait surannées et personne n'en ignore les déplorables effets. Cependant, la vraie jeune fille existe encore et celle-là sait s'amuser; on n'en peut donc penser que du bien et s'en réjouir, car l'heure du devoir la trouve toujours à son poste. — Il n'y a pas que de la tristesse à l'automne, petite Rosette; il vous faudrait l'examiner impartialement, en pénétrer l'esprit et lui donner crédit pour ses qualités. *Étudiez-le donc*, cela vous intéressera, et vous comprendrez pourquoi je l'aime. — Vous n'avez pu concourir? Il faudra vous reprendre au prochain concours... entendu? — Oui, "de l'ouvrage en quantité", et tant mieux; ainsi les jours sont bons et l'on éprouve une douce satisfaction. Vous le savez? — Vos lettres ne sont jamais un bavardage, petite amie, je les aime bien et vous attends bientôt.

PETITE — Entre mes mains? Non, Petite je n'y puis rien. Mais je vous souhaite le succès et je vous remercie de me dire que le sujet du concours vous a beaucoup plu. J'espère qu'il en sera de même des autres et que j'aurai le plaisir de vous retrouver au nombre des concurrentes.

ORIGAN — Cette initiative vous est agréable; vous me le dites si aimablement que ma tâche en devient toute facile puisque nos lectrices sont contentes, et merci pour vos félicitations. J'aime tant l'automne et la nature est si belle en cette saison dans le petit pays que vous habitez, que je suis convaincue que vous l'aimerez vous aussi. Vous verrez combien les pensées s'approfondissent dans le calme de ce coin. — Je n'ai pas besoin de vous dire que votre pseudo me plaît... il est si proche parent du mien! et vous êtes la seule de chez vous à concourir. Sur ce point-là, je crois que par là l'intérêt est une exception. — Tous les travaux reçus jusqu'à ce jour sont excellents, ils nous font honneur; je crois que les Juges vont avoir

l'embarras du choix. — Ne parlez pas d'indulgence, amie Origan; nous voudrions avoir plusieurs prix pour mieux reconnaître tous les mérites. — Je souhaite que le prochain concours vous intéresse et au revoir.

YVONNE — De multiples occupations vous ont retenue... maintenant, de mon côté, le concours m'oblige à abrégé mon courrier. Mais je tiens à vous assurer que malgré mon travail, je ne vous oublie pas. Plus nos pages seront intéressantes, mieux elles vous plairont, n'est-ce pas? Qui n'aime à embellir son chez soi? — Quand le travail paraît plus lourd, petite amie, dites-vous que c'est une variation de température morale; cela passe comme la grisaille du ciel, que parvient à percer un brillant rayon de soleil, quand l'espérance vient réchauffer la bonne volonté. Vous êtes entourée, je pourrais dire comblée, et cela me fait plaisir de lire ce que vous me dites à ce sujet. Reconnaitre son bonheur, c'est savoir le conserver. Gardez votre foi en la vie; elle vous sera bonne tant que vous saurez cueillir "les petites joies de chaque jour". — J'aime beaucoup vos réflexions et votre conversation écrite; continuez les moi et revenez avec confiance au coin où je vous attends toujours.

GHISLAINE — Oui, si nous pouvions "d'un seul geste" tout comprendre, tout dire, que de choses cela simplifierait! Tout de même, entre nous, il n'est pas besoin de beaucoup de mots, n'est-ce pas? — Ne vous inquiétez pas, ma santé est bonne, et je vous remercie de vous y intéresser. — Oui, je me souviens... et je regrette encore la fuite de l'ombre, qui n'avait pas le droit d'avoir peur. Une autre fois, je lui demande d'être plus brave, ce n'est pas difficile entre amies. — Lorsque le temps vous le permettra, revenez; vous n'avez qu'à suivre la "lueur bleue", et nous nous retrouverons sans difficulté dans la rencontre de nos pensées. — Ce n'était pas une illusion, petite amie; je passe au milieu de votre petite vie"; cela rompt le silence et permet de se sourire. Il ne faut perdre aucune douceur. — Au revoir, Ghislaine.

MARIE-BLANDINE — Mais c'est une aubaine, et je m'en réjouis de tout mon cœur. J'espère que les bonnes surprises vous seront continuées. — L'automne me plaît malgré ses brouillards et ses pluies; le plus petit rayon de soleil me une telle splendeur dans le paysage aux mille couleurs! — Je passe votre réponse aux juges; nous en recevons beaucoup et le travail de chaque concurrente est remarquable. C'est une bonne note en faveur de nos nôtres. — Je vous dis au revoir, Marie-Blandine, avec l'espérance que vous trouverez parfois un moment pour me parler de vos études, de vos progrès, entre les heures de votre travail intellectuel. Mes amitiés.

ANDREE — Il me fait plaisir de vous avoir offert le moyen de chasser ce vilain "visiteur". Je souhaite qu'il ne revienne plus à l'assaut et que les concours qui suivront me redonnent le bon moment d'un aussi agréable billet.

MHEIR LIETH — Si je pense réellement ce que j'écris? S'il n'en était pas ainsi, quelle œuvre mensongère j'accomplirais au milieu de vous! Ce serait le comble de l'hypocrisie et je ne mériterais pas l'estime de mes correspondantes, de nos lectrices. Non, Mheir Lieth, je suis sincère et je crois si profondément que je ne saurais écrire un mot (du moins consciemment) qui pourrait faire du mal à celles qui viennent à moi. — La vie n'est pas aussi décevante et le monde aussi méchant que vous le croyez. La bonté et la sincérité existent, et si vous vouliez chasser le pessimisme qui vous aveugle, vous feriez d'étonnantes découvertes, et sans doute tout près de vous; il y aurait au moins quelques rayons de soleil dans votre cœur, quelques gais refrains sur vos lettres, et un peu d'espérance dans votre vie. N'ayez pas peur de l'avenir, remettez-le entre les mains de la Providence, faites votre devoir de votre mieux en *cherchant* tout ce qui peut le rendre plus agréable et tout ira bien parce que votre courage soutiendra votre moral. — Je vous donne une large place chez nous, mon amie, venez causer aussi souvent que vous aimerez; nous chercherons ensemble le moyen d'éclaircir votre horizon et de soulager vos épaules du poids qui les meurtrit. Vous voulez, n'est-ce pas? A bientôt.

ROSE EFUEILLÉE — Portez de la lumière dans votre cœur, petite Rose, c'est le seul moyen d'atténuer votre souffrance. Voyez, les jours sont tour à tour gris ou bleus, gais ou tristes, et cependant, le soleil n'interrompt jamais sa course, voilé ou brillant, il remplit sa mission. Notre soleil, c'est la foi dans l'espérance, nous devons en garder la chaleur en nous pour nous y reconforter aux jours de mauvais temps. Pensez à cela, petite amie, et dites-moi que vous voulez essayer. Vous aurez toujours votre place au courrier, et ici il fait toujours clair.

LILLY — THESY — CLAUDETTE — Je vous dis un affectueux bonjour et remets forcément ma réponse au prochain courrier. Ne soyez pas déçapointées... nous causerons plus longuement.

Pensées

*Ne passe pas un jour sans faire un peu de bien;
Le bien c'est le travail qui fuit l'ennui de l'heure.
Que ton esprit s'attache aux choses qui demeurent;
Tâche de mériter ton pain quotidien.*

*Ne perdons pas le temps en des paroles vaines,
Puisque pour être heureux le grand silence est bon,
Méditons donc souvent et parfois nous courbons
Sous l'hymne de beauté dont la nature est pleine.*

Louis-Joseph DOUCET

Ce que d'éminents compatriotes pensent et attendent de

“La Revue Moderne”

(Suite de la page 33)

gagé soigné et le goût de la culture française. Le domaine littéraire est encore presque inexploré dans notre pays, qui présente pourtant de grandes richesses. Pour créer un milieu favorable à l'épanouissement de la littérature nationale, il importerait surtout, à mon humble avis, de multiplier le nombre des lecteurs et de former un judicieux esprit critique. Souhaitons que LA REVUE MODERNE contribue de plus en plus activement à mener à bien cette tâche.

Mes meilleurs vœux.

BEAUDRY-LEMAN

■ ■ ■

Cher monsieur Bruchesi,

Dix-sept ans dans la vie d'un homme ne comptent guère, surtout au début. Mais quand il s'agit d'une oeuvre comme la vôtre, c'est déjà la maturité et l'assurance d'une survie prolongée pour l'excellente revue que vous rédigez.

Je me sens donc très à l'aise pour souhaiter à LA REVUE MODERNE, un succès aussi complet que le mérite l'effort poursuivi et les excellents résultats obtenus.

Veillez, cher monsieur, agréer l'expression de mes sentiments les plus sympathiques.

T. PARIZEAU

■ ■ ■

Monsieur le Rédacteur,

Je suis heureux d'apprendre que LA REVUE MODERNE entrera, le mois prochain, dans la dix-septième année de son existence. Pour une revue, et dans ce pays, c'est un anniversaire digne d'être signalé.

Ainsi, depuis seize ans, LA REVUE MODERNE s'en va chaque mois, dans des milliers de foyers canadiens-français, porter de nombreuses pages de saine et instructive lecture. Pour ma part, je la lis avec intérêt et je suis convaincu qu'il y a là, non seulement un puissant moyen de servir les Lettres, mais un instrument nécessaire à la défense de la langue et des traditions dont nous sommes fiers.

Aujourd'hui avec 100,000 lecteurs, demain — et pourquoi pas — avec 200,000, une revue comme la vôtre représente une force avec laquelle il faut compter; elle figure à sa place dans le domaine moral, intellectuel et matériel de notre petit peuple.

Recevez, monsieur le rédacteur, l'assurance de ma parfaite considération.

Albert HUDON

Cent vingt langues européennes

L'auditeur, qui possède un appareil de T. S. F. pouvant capter toutes les stations européennes, sera sans doute étonné d'apprendre qu'il peut entendre des émissions en cent vingt langues ou dialectes. Parmi ces émissions, quelques-unes ont un public très restreint, ne dépassant pas quelques dizaines de milliers de personnes.

Les plus grands groupes d'auditeurs européens sont constitués par les Allemands (80 millions); par les Russes (70 millions), suivis de près par les Français et les Italiens.

Parmi les groupes les plus restreints, mentionnons certain dialecte albanais qui est émis assez régulièrement par le poste italien de Bari.

•••

Les Européens mangent du pain

Une étude publiée sous les auspices de l'université de Stanford (Californie) est consacrée à la consommation du blé (donc de pain) en Europe, par tête d'habitant, depuis 1885 jusqu'à nos jours. Nous extrayons deux chiffres: la moyenne quinquennale de 1909 à 1914 et celle de 1929 à 1934, cette dernière étant indiquée entre parenthèses:

France 440 livres (380), Italie 324 (342), Espagne 306 (290), Belgique 394 (286), Angleterre 306 (270), Suisse 306 (266), Pays-Bas 216 (208), Suède 114 (196), Norvège 88 (126), Danemark 136 (138), Allemagne 146 (126), Portugal 82 (120), Finlande 92 (86)

Les manches larges sont confortables



6283

6299

6283. — Les manches larges sont les favorites du jour; leur simplicité s'harmonise avec l'encolure drapée, légèrement ouverte. La tunique de lainage est détachable. Métrage: pour un 36 (18 ans), 2½ verges de lainage en 54 pouces, et 2½ verges de soie en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.



6299. — Une haute nouveauté: une série de fronces à l'encolure et sur les épaules descendant jusque sur les manches. Le corsage est ouvert en V devant et les manches sont larges. Métrage: pour un 36 (18 ans), 4½ verges de crêpe de chine en 39 pouces. 12 à 20 ans et 30 à 44. Prix: 45 sous.

Si votre marchand local ne peut vous fournir ces patrons Butterick, demandez-les directement à The Butterick Company, 468 Wellington Street West, Toronto



FOURNISSEURS BREVETES DE
LEURS EXCELLENCES
LE GOUVERNEUR-GENERAL
et la
COMTESSE DE BESSBOROUGH



INZOLA
TELLI



PRIME PAR LA FORCE ET
PAR LA QUALITE

(Suite de la page 54)

¶ Son émotion si vive, et contre laquelle elle se défendait si courageusement, faisait pitié. Jehan ne résista pas à son spectacle. Lui qui, d'avance, était décidé à la pousser dans ses derniers retranchements, pour avoir le fin mot de ce qui s'était passé, n'eut plus le courage de le faire, devant l'émoi de ce jeune cœur, qui se révélait lui être si passionnément attaché. Aussi bien, pourquoi pousser plus loin son introspection? n'était-il pas fixé? Il éprouvait une satisfaction sincère à avoir la certitude, puisque Paule ne pouvait invoquer aucune promesse formelle de sa part, qu'il ne s'était pas engagé avec elle et que la liberté de son avenir lui appartenait toujours.

Cela acheva de le disposer favorablement envers la jeune fille qui n'avait eu, à son sens, que le tort de s'illusionner sur la valeur de ses propos, encore qu'il ne lui ait jamais tenus ceux qu'il venait de citer, et qu'il avait inventés pour la circonstance. Mais il avait pu lui en dire d'analogues. Il n'éprouvait plus, étant rassuré, que sympathie et compassion pour la pauvre enfant qui l'aimait tant et venait de lui en faire si délicatement l'aveu. Désarmé par lui, il renonça à son intention antérieure de dénoncer son illusion et de la déromper.

Il lui parut que c'eût été une cruauté dont il n'aurait su se rendre coupable. Il laissa au temps, aux circonstances et à une prudente attitude, le soin de l'éclaircir sur la réalité des choses. Comme allégué que l'explication fût terminée, il vint s'asseoir sur le banc à côté d'elle, et lui prenant la main, la baisa:

— Chère petite amie fidèle! lui dit-il.

Puis, sans rien ajouter, il alla retrouver son grand fauteuil et la laissa se reprendre. Le silence s'établit entre eux. Paule ne se serait plus risquée à remuer le sujet brûlant qui menaçait d'une irrévocable dénégaration ses propos et ses espérances. Pourtant, elle aurait souhaité, puisqu'elle avait dû l'affronter, en tirer quelque encouragement, sauvegardant sa situation de fiancée.

Ils continuèrent à se taire, et leur mutisme réciproque devenait pénible. Jehan, bien qu'encore un peu ému, lui aussi, voulut le rompre, et d'une voix qu'il faisait volontairement indifférente, demanda:

— Quand votre secret, si jalousement, je dirai même si pieusement gardé, a été divulgué?

— Oh! pas par moi! implora Paule.

— Je le sais, mais des amis, clairvoyants ou indiscrets, l'ont pénétré et trahi. Cela a dû faire du bruit dans Landerneau?

— Je ne puis vous renseigner, dit Paule, je ne voyais presque personne, et vous pensez qu'on ne m'en parlait pas.

— Vos parents?

— Mes parents n'ont été au courant que tardivement, peu avant le moment où madame votre mère m'a appelée.

Et pressée, par un reste d'inquiétude, de faire dévier la conversation, elle ajouta:

— Je lui ai dû de bien bons jours de consolation et de réconfort.

— C'est vous qui avez été très bonne pour elle. Aussi j'espère que vous allez continuer et que, puisque vous voilà guérie de cette indisposition dont je fus la cause bien involontaire, vous allez revenir ici tous les jours, comme auparavant?

— Je n'y suis plus nécessaire.

— Si, vous l'êtes toujours. Ma mère ne saura se passer de vous. Ce que je comprends parfaitement, ajouta-t-il avec une intention aimable.

— Madame d'Alte est bien indulgente pour moi, mais, maintenant que vous êtes étes près d'elle!

— Vous avez une double raison d'y venir, dit Jehan plaisantant un peu.

— Oh! fit-elle d'un geste de souriante dénégaration.

— Alors ce n'était pas la peine de tant me pleurer! remarqua-t-il.

— Au même moment, le valet de chambre s'approchait.

— Madame la baronne, dit-il, fait demander si on prendra le thé au jardin?

— Oui, répondit Jehan, apportez-le.

— Nous eussions pu nous informer de la préférence de madame votre mère, observa Paule.

— Mais puisqu'elle nous consultait... D'abord, la voilà.

Madame d'Alte, en effet, vint se rasseoir près d'eux. Paule, se levant, prépara, comme elle le faisait d'ordinaire, la table pour y déposer le plateau. Elle accomplit cette besogne avec l'aisance que donne l'habitude. Jehan la regardait agir. Elle coupa le gâteau offrit les *toasts*, accomplit

les rites habituels, tandis qu'une causerie badine et sans portée recommençait entre eux.

Le soleil descendait à l'horizon, la température fraîchissait. Paule s'avisait qu'il était temps qu'elle s'en allât. Madame d'Alte ne la retint pas, dans le souci qu'elle avait de la santé de cette convalescente, dont c'était la première sortie.

Avec Jehan, elle alla la remettre en auto.

— J'espère que cette promenade ne vous aura pas fatiguée? lui dit-elle.

— Nullement, fit Paule.

— Alors, à bientôt! lui dit Jehan.

Ce fut le seul espoir, — et combien précaire! — que Paule remporta de cette journée passée avec celui dont elle ne savait pas si elle pouvait encore se dire la fiancée.

XIX

MADAME DELFEUIL, entendant l'auto qui ramenait Paule s'arrêter devant la porte, se précipita dehors, et, si Paule n'avait congédié si vite le chauffeur, elle l'eût rejointe sur le seuil. La jeune fille la trouva dans la cour.

— Eh bien? lui dit madame Delfeuil, visiblement inquiète.

— Quoi? fit Paule sans s'arrêter.

— Tout s'est bien passé?

— Parfaitement.

Et elle monta d'un trait dans sa chambre, sans s'inquiéter de sa mère qui la suivait. Là, madame Delfeuil s'assit sur une chaise basse, tandis que Paule défaisait son chapeau en silence.

— Tu as vu... monsieur d'Alte? risqua timidement madame Delfeuil.

— Naturellement, dit Paule, visiblement agacée.

— Et... ses sentiments pour toi, dont tu doutais?

— C'est vous qui éveillez mes soupçons avec vos craintes! Dieu merci, elles ne sont pas justifiées! Jehan est le plus délicieux garçon qu'on puisse imaginer, et sa mère la meilleure et la plus aimable des femmes.

— Alors, fit madame Delfeuil, contente

malgré la sécheresse que Paule lui témoignait, tu as été bien reçue?

— Comme toujours: on ne peut pas mieux.

— J'en suis bien heureuse! Viens m'embrasser, ma petite fille, je me réjouis de ton bonheur.

Paule s'approcha sans empressement, et se laissa embrasser sans tendresse ni reconnaissance.

— Voilà ton rêve réalisé, continua sa mère, bientôt sans doute, tu me quitteras, comme les autres. Je resterai seule, mais je serai consolée, te sachant satisfaite.

— Il n'est pas question encore que je vous quitte, répondit Paule.

— Vous n'avez pas parlé de votre prochain mariage?

— Pas un mot! dit Paule, la première fois que nous nous revoyons, vous n'y pensez pas! Vous ne voyez qu'une chose: aller à la noce. Nous n'en sommes pas là!

— Pourtant, fit madame Delfeuil avec sévérité, il conviendrait que ce sujet fût abordé.

— Il le sera en temps et heure, maman, ne précipitons pas les choses.

— Enfin, fit madame Delfeuil, qui aimait les situations nettes, tes fiançailles tiennent toujours?

— Rien n'est changé, répondit Paule.

Et madame Delfeuil, sentant qu'elle n'obtiendrait pas davantage de son altière enfant, la quitta sur ce mot.

Paule n'en pouvait dire d'autre. Ne s'était-elle pas trop avancée en le prononçant? Elle en eut la crainte. Hors de la chère présence, qui illuminait et transformait toutes choses pour elle, les réalités prenaient leur revanche et s'imposaient à ses réflexions.

Elle avait le cœur en joie d'avoir retrouvé celui que, maintenant, elle aimait d'un si grand amour, de l'avoir revu aimable, prévenant, galant et même un peu tendre; mais si peu! Était-ce assez pour qu'elle fût rassurée sur ses intentions? Elle se rappelait toutes ses paroles; il n'y avait pas de décisive, pas une! Mais il y avait ce baiser furtif de l'antichambre. Ne valait-il pas toutes les promesses, tous les serments? Elle frémissait encore en se

:: Fiancée Imaginaire ::

remémorant sa douce esquise... D'avance, il l'avait encouragée pour la partie terrible qui s'allait jouer entre eux, et elle se demandait, maintenant que l'heure du péril était écoulée, comment tout s'était passé? Elle avait été si troublée qu'elle se le rappelait à peine... Jehan croyait-il vraiment avoir tout oublié? Pourquoi ne l'avait-il pas interrogée davantage?

Les propos qu'il disait lui avoir tenus, elle n'en avait pas gardé le souvenir; elle n'avait pas voulu le témoigner mais bien, à son tour, lui faire confiance. Elle n'avait pas voulu non plus le tromper, quand il lui avait demandé s'il n'avait rien ajouté à cette déclaration. Elle eût pu, peut-être, lui laisser croire qu'il s'était engagé davantage. Plus encore que parce qu'elle n'avait pas osé le faire, elle n'avait pas consenti à lui mentir. Cette fois, c'eût été sciemment, et elle en eut un scrupule, puis une peur superstitieuse que cela lui porte malheur. Elle lui avait seulement montré son amour.

De cela, elle ne se repentait pas. N'était-ce pas cet aveu qui l'avait attendu un moment et amené, près d'elle, dans une effusion brève, mais tendre? Il n'y avait pas répondu par un semblable, elle ne pouvait donc être sûre qu'il l'aimait; pourtant ce baiser, ce bienheureux baiser?

Elle eût bien voulu une certitude plus probante encore, mais ne devait-elle pas se réjouir déjà de celles acquises? Elle ne les avait pas méritées, concluait-elle, en un retour sincère sur elle-même. Il eût été juste, malgré la part d'inconscience qu'il y avait eue dans sa conduite, qu'elle fût punie, mais elle avait déjà tant souffert depuis quinze jours, que cette expiation avait, peut-être, détourné le châtiement. N'arriverait-elle pas à l'écartier définitivement à force de patience, de résignation, d'oubli de soi et d'amour, cet amour qui obtient tous les pardons!

Un peu reconfortée par cet espoir, elle descendit au salon. Son père l'y attendait, et son premier mot fut le même que celui de sa femme:

— Eh bien?

Mais, plus autoritaire, il exigea une réponse formelle. Paule ne s'y déroba pas. Elle dit, brièvement, tout en gardant la réserve indispensable, le plaisir qu'elle et Jehan avaient eu à se revoir, la joie de madame d'Alte devant la leur.

— Alors, dit M. Delfeuil, pourquoi en ont-ils différé le moment et pourquoi, depuis son retour, n'a-t-on pas vu monsieur d'Alte, ici?

— Mais parce que j'étais malade, mon père, incapable de le recevoir.

— Nous étions là, ta mère et moi, il aurait pu y penser. Enfin, puisqu'ils t'ont jugé aujourd'hui assez bien portante pour aller chez eux, tu ne l'étais pas moins pour les recevoir.

— Madame d'Alte tenait à ce que notre première réunion ait lieu là même où, elle et moi, avions tant parlé de l'absent, fit Paule, qui n'avait trouvé que cette mauvaise raison à donner.

— C'est un manque d'égards complet envers nous, dit M. Delfeuil.

— Comme vous exagérez, papa! fit Paule.

— Va-t-on, oui ou non, faire sous peu une démarche près de nous? reprit-il.

— Je n'en sais rien, dit Paule s'irritant, et je ne vais pas le demander.

— Après tous les bruits qui ont couru de la rupture de vos fiançailles, elle serait pourtant nécessaire.

— Comme ces bruits étaient faux, ils n'ont aucune importance. Ce que je puis dire, c'est que si vous manifestez des exigences, tout à fait déplacées, du reste, vous indisposerez la famille d'Alte, et compromettrez mon mariage.

Devant cette menace, M. Delfeuil se tut. Il y tenait, à ce mariage, et ne se refusait pas aux concessions, mais ne put s'empêcher de dire que les jeunes filles d'après-guerre, avec leurs prétentions d'arranger leur avenir à elles toutes seules, étaient bien inconséquentes et bien émancipées.

En même temps que cette scène familiale se passait rue de la Tannerie, la semblable lui faisait pendant, chez les d'Alte.

Une fois Paule mise en voiture, Jehan rentra au salon.

— Eh bien! lui dit sa mère, l'as-tu reconnue, enfin?

— Non, répondit-il sincèrement, la revoyant, je me la suis bien rappelée, mais

(Suite à la page 60)

MLM

Club Musical et Littéraire de Montréal

Présidente Mme S. Paradis-Gamache

Directeur M. Gérard Gamache

pianiste-professeur

Directrice de la partie littéraire Marjolaine

rédactrice des pages féminines de "La Revue Moderne"

Siège Social: 6518, rue Poupard

Tél. CA. 9215

Le Club musical et littéraire de Montréal est un mouvement de propagande artistique, un centre d'union essentiellement attaché au domaine musical et littéraire, deux causes qui, chez lui, marchent de pair.

Son but est de fournir aux personnes qui aiment à entendre de la belle musique et s'intéressent à la bonne littérature, l'occasion de former un groupe d'Amis des Arts, de servir une oeuvre intellectuelle, de participer à des réunions où, pendant quelques heures, en bénéfice absolument personnel, on s'évade de l'ardu labeur quotidien pour retremper ses forces au contact de la Beauté dans une atmosphère où ne rayonne plus que la splendeur du Vrai.

Le Club musical et littéraire de Montréal a pris sa place dans le domaine de l'action. Par ses excellents concerts, par ses conférences et ses diners-causeries, il affirme la véritable valeur de son mouvement et assure le triomphe de sa cause.

Le succès ne tend la main à une initiative que si elle rencontre plus de sympathie que d'enthousiasme et intéresse une élite qui en fasse son oeuvre. C'est sur cette élite que compte le Club musical et littéraire de Montréal pour remplir les obligations sérieuses qu'il s'est créées afin que son action soit de celles qui demeurent.

Les activités de la Saison de 1935-1936

Durant la saison artistique 1935-36, les membres du Club musical et littéraire de Montréal auront l'avantage d'entendre 12 conférences, dont: une conférence précédant chacun des 6 concerts de la saison, et les 6 autres données à chacun des 6 diners-causeries (Concerts et diners-causeries à 8 h. 30 p. m.).

Chaque membre peut inviter des amis aux diners-causeries et doit en fournir le nom et adresse à la Direction, deux jours avant la date du dîner. Le prix du couvert est à la charge de chaque convive, soit membre ou invité. Un programme musical clôture toujours le dîner-causerie.

• De l'autre côté

Nos relations et même nos intimes demeurent trop souvent des étrangers pour nous; leur personnalité échappe à nos regards parce que nous ne sortons pas de notre moi pour les pénétrer.

L'obstination à nous en tenir à nos seules façons de voir et de juger, l'entêtement à croire inexactes les jugements que nous n'avons pas formulés, l'incapacité à admettre les sentiments que nous n'approuvons pas nous enferment dans une tour qui nous isole de nos semblables.

Les dangers de l'incompréhension à l'égard d'autrui sont multiples et graves; elle fait commettre des injustices incessantes, elle crée des malentendus de toutes sortes; elle nous rend inutiles, parfois même dangereux, pour nos frères. Nous manquons au prochain: les affligés, qui attendent normalement de nous voir partager leurs larmes, nous trouvent au contraire insensibles à leur détresse que nous ne pénétrons pas; ceux qui comptent de notre part une sentence équitable sont déçus et lésés parce que leurs arguments ne nous atteignent pas; nous offensoons des gens faute d'avoir appris quel langage il convient de leur parler. Elle est immense, la liste des méfaits que peut causer la difficulté à se dégager de sa personnalité pour entrer dans celle des autres; aussi est-ce un devoir précis et pressant d'opérer en nous cette transposition de vues sans laquelle on ne peut être ni bons ni même justes.

« Voir avec les yeux d'autrui? Comprendre et juger avec son cerveau? Sentir avec son cœur? Programme irréalisable! » dit-on.

Evidemment, on n'obtient jamais ce résultat sous une forme aussi absolue; mais, en s'astreignant à une impartialité sincère de pensée, et surtout en s'appliquant à écouter loyalement les confidences des autres, on peut arriver à discerner la nature de nombre d'humains.

Il ne s'agit pas ici de modifier nos opinions, encore moins s'agit-il d'abdiquer nos principes; il s'agit seulement d'admettre que notre prochain puisse être autre que nous et de ne pas estimer, à priori, que tout ce qui en lui diffère de nous est blâmable, répréhensible ou faux.

Avec une constante bonne volonté, avec une bienveillance modeste, nous arrivons à franchir le terrible fossé qui nous sépare de nos proches, mais nous n'en avons pas réellement le désir; la bonne volonté nous manque, la bienveillance aussi; quant à l'humilité, elle est contraire à notre nature pétrie d'orgueil; regardant comme parfait ce que nous pensons, nous ne voulons pas démordre de notre petite vérité, créée de toutes pièces en appréciant le monde d'après nos vues mesquines. Le reste ne compte pas, que dis-je? n'existe pas. Cette partialité étroite nous emprisonne dans notre minuscule sphère à laquelle nous donnons, sottement, l'importance d'un univers.

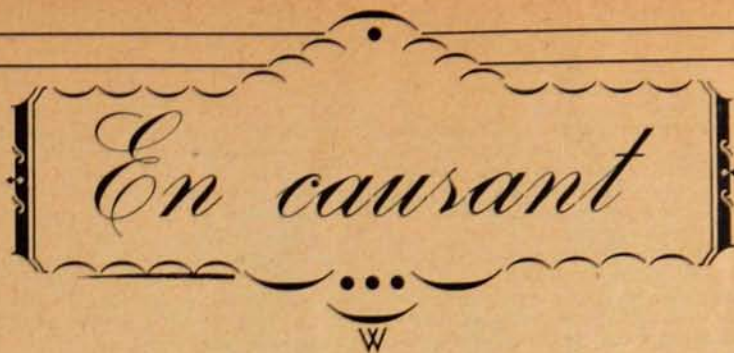
C'est là une grande pauvreté intellectuelle, une infériorité morale.

« Mais, me direz-vous, sans doute, chacune de celles à qui vous demandez de réaliser ce plan altruiste n'est pas seule en jeu, ce n'est pas elle seule qu'elle doit vaincre; en admettant qu'elle s'applique de son mieux à pénétrer l'âme de telle personne, peut-elle se flatter d'y arriver si cette personne demeure impénétrable? La compréhension d'autrui que vous l'engagez à acquiescer ne va pas sans qu'autrui ne s'y prête et n'y collabore? »

C'est juste; nous rencontrerons parfois des êtres qui se taisent, qui se cachent, qui se masquent; mais si nous leur donnons confiance et leur montrons que notre entreprise est inspirée par une sympathie désintéressée, ils ne demeureront pas longtemps dans leur mutisme; le besoin instinctif de tout humain de se révéler devant une âme aimante fera tomber cette barrière au moment où nous la disons infranchissable.

Se pénétrer les uns les autres en toute affection, c'est là un des procédés les plus efficaces pour supprimer nombre de nos maux et pour atténuer ou consoler ceux qui sont inévitables.

(Le Petit Echo de la Mode)



LA MUSIQUE COMME ETRE VIVANT

- Sa raison d'exister
- Sa triple influence:
 - artistique
 - intellectuelle
 - morale

Par GERARD GAMACHE

(Suite et fin)

Observez sur la rue, dans les bureaux, à l'usine, au foyer, où vous entendez parfois fredonner des airs populaires, des airs de cantiques, des chants patriotiques; voyez passer ces personnes toutes rayonnantes de joie, manifestant leur bonheur de vivre. Ce sont là des gens heureux. Oui; chaque son qu'ils font entendre est pour eux comme un souffle de vie renouvelée. N'est-ce pas là une influence morale évidente?

Et j'entends par là tout ce qui concerne le droit chemin dans la vie, tout ce qui peut nous attirer vers les bonnes actions, enfin tout ce qui peut nous élever vers la perfection.

Alors, vous voyez que la musique n'est pas que le plaisir du moment, ou encore, un souvenir stérile.

La musique a une influence morale sur l'être humain à tel point que, même à son travail, une personne ayant une certaine sensibilité marquée pour les sons, soit par la mélodie qu'ils forment dans leur succession, ou dans l'harmonie qui se dégage de leur ensemble, cette personne, dis-je, se sent plus énergique et en possession de meilleurs moyens de résistance contre l'ennui, l'affaissement, le découragement.

Cette influence donne un élan vers l'action; le travail devient un plaisir et non une corvée. En effet, j'ai connu un ténor qui a, aujourd'hui, fait sa marque dans le domaine musical et qui, autrefois, travaillait dans une usine, à Montréal. J'allais quelquefois causer avec lui. Ses compagnons de travail ont souventes fois souligné, devant moi, le joyeux entrain à la besogne que donnait à chacun d'eux, le concert de la journée. C'est ainsi que ces braves travailleurs appelaient les chants dont les gratifiait si généreusement notre ténor. Il faut dire qu'il avait une voix puissante et il savait dominer l'harmonie qui se dégageait de près de quarante machines qui, je vous le dis, ne demandaient le concours ni des timbales ni de la grosse caisse. Dans ces dispositions, ses compagnons de travail commençaient leur journée avec une joyeuse ardeur; ils donnaient le maximum de rendement parce qu'ils travaillaient avec un entrain toujours soutenu par un chant qui renouvelait leur force et leur énergie. Ils ne considéraient pas le contre-maître comme un tyran, mais plutôt comme un ami, car ils avaient conscience que leur travail était bien fait et qu'ils n'avaient rien à craindre, leur énergie ayant été soutenue par la force magnétique des sons.

La sérénité existe donc dans les milieux où la musique règne.

La musique n'est pas morale mais elle a une influence morale comme art chrétien. Comme art païen, je ne tiens pas à lui faire place ici, car cet art, né de la terre pour retourner à la terre, n'a rien qui puisse nous élever bien haut. Comme art chrétien, son inspiration vient de Dieu pour retourner à Dieu. Ne peut-il pas y avoir là une influence morale?

On peut être, violoniste, violoncelliste, flûtiste, pianiste, sans être artiste, et on peut être artiste sans être virtuose sur aucun instrument. Il va sans dire qu'un artiste-compositeur sera beaucoup plus complet s'il peut rendre par un instrument, l'œuvre qu'il a créée.

Et ici, je peux dire que le piano est certainement l'instrument le plus complet et le plus pratique pour le compositeur. En effet, le piano a, en plus des autres instruments, exception faite pour l'orgue et la harpe, la possibilité de la mélodie et de l'harmonie obtenues simultanément; et, en fournissant au compositeur le moyen de méditer avec les sons, il donne l'idée complète de l'œuvre.

Le piano est l'instrument prédestiné de l'artiste compositeur, parce qu'il possède à lui seul tous les registres de l'échelle des sons.

On me dira peut-être que l'instrument mélodique a une âme plus vivante dans la mélodie que le piano; qu'il pénètre peut-être plus dans l'âme ou dans le cœur; que, par sa sensibilité sonore, il s'insinue peut-être aussi plus facilement. Admettons-le. Mais le piano, lui, embrasse la musique dans son ensemble, la détaille à volonté, lui donne l'aspect d'un être complet.

L'étude du piano est bien simple en elle-même. Mais si l'on veut en connaître tous les effets, et par le fait, connaître les moyens qui obtiennent ces effets; si l'on veut traduire des sentiments avec toute la sensibilité que possède l'artiste, il faut, à ce titre, être en possession des secrets du pianiste virtuose. Car, si par un manque de moyen on n'obtient pas le résultat attendu, il y a une faute, et cette lacune je la considère comme une négligence de culture pianistique. Cette culture, pour être fructueuse, doit être consciencieusement dirigée; c'est-à-dire que tout doit être au point et que l'on doit apprendre à analyser les choses par la base.

Le piano, je le répète, est un instrument très sensible, à tel point que si l'artiste sait s'en faire un ami, il deviendra à l'unisson des sentiments de son maître.

Permettez-moi, ici, de donner quelques détails sur l'étude du piano telle que je l'entends.

Le piano étant un instrument à clavier, doit être joué avec les doigts. Les doigts sont les serviteurs du cerveau, alors, pour rendre la pensée intégralement, ces serviteurs doivent recevoir une discipline à toute épreuve.

Le piano, je le répète, est un instrument très sensible, à tel point que si l'artiste sait s'en faire un ami, il deviendra à l'unisson des sentiments de son maître.

Permettez-moi, ici, de donner quelques détails sur l'étude du piano telle que je l'entends.

Le piano étant un instrument à clavier, doit être joué avec les doigts. Les doigts sont les serviteurs du cerveau, alors, pour rendre la pensée intégralement, ces serviteurs doivent recevoir une discipline à toute épreuve.

Dans l'étude du piano, il n'y a pas seulement le côté de la dextérité des doigts, il y a aussi le son, qui est le point caractéristique de l'artiste. Escamoter des notes sous des doigts plus ou moins agiles, n'est pas le propre de l'artiste. Pour produire un son riche et sobre à la fois, il faut que chacun des doigts se rende maître des vibrations de la corde par l'entremise du mécanisme de l'instrument, afin que le caractère de l'artiste se manifeste dans la sonorité. Je ne veux pas parler ici, des moyens techniques du piano; cela n'appartient qu'au professeur en charge d'un élève.

Seulement, je me permettrai de mentionner quelques-unes des qualités requises par le pianiste-virtuose-interprète. Pour être interprète, il est nécessaire de rencontrer la pensée intime de l'auteur, de ne rien changer au sens défini par lui, mais, il est aussi nécessaire d'affirmer sa conviction et sa sincérité dans l'exécution d'une œuvre, et ne pas jouer seulement ce qui est écrit, parce que c'est écrit, mais parce que l'œuvre est comprise et vécue. Alors l'ayant assimilée à ce point, l'œuvre interprétée doit être doublée du cachet personnel de l'interprète; autrement, où donc serait l'art? Je résume; il faut qu'un artiste interprète vive la vie de l'auteur dans l'exécution de son œuvre, et il faut aussi qu'il soit assez artiste pour la présenter avec une éloquence qui lui est propre, avec son propre timbre, sa propre verve; enfin que l'artiste reste lui-même tout en respectant le caractère propre de l'auteur.

Comment peut-on, alors, interpréter fidèlement une œuvre tout en conservant sa personnalité? Voici; il y a le son qui doit être caractéristique, l'éloquence, qui est personnelle; la délicatesse, la richesse, la clarté, le détail, sont autant de qualités qui doivent dominer chez l'artiste-interprète.

La culture du son doit se faire pendant le travail technique des doigts, afin de pouvoir donner différentes couleurs à la même note, et je considère que le travail très lent et très fort donnera à chacun des doigts, la résistance, la dextérité, l'agilité, l'indépendance. Et ces facultés acquises produiront, selon la forme des doigts, un son riche et sobre, une ampleur dégagée.

Le pianiste est donc le maître absolu de ces moyens et il a, en plus du chef d'orchestre, cet avantage de produire lui-même le son, tandis que le chef d'orchestre est voué au talent de chaque instrumentiste. Mais par contre il obtient une infinité de détails que l'on ne saurait obtenir d'un seul instrument.

La symphonie, c'est l'ensemble de tous les instruments et de toutes les voix. C'est la réunion de tous les organes sonores. C'est la forme la plus complète, sous laquelle on présente une œuvre musicale.

Et, en dernier lieu, je dois conclure que Dieu, créateur de la beauté et de l'art, se complaisant dans l'harmonie de sa symphonie céleste, est l'Artiste des artistes.

Pensées

Le naturel toujours sort et sait se montrer; vainement on l'arrête, on le force à rentrer: il rompt tout, perce tout, et trouve enfin passage.

BOILEAU

On façonne les plantes par la culture, et les hommes par l'éducation.

J. J. ROUSSEAU

L'éducation est l'apprentissage de la vertu: l'instruction, l'apprentissage de la science. — Mme MONMARSON

(Suite de la page 58)

la reconnaître, non. Elle est transformée. Physiquement, elle est beaucoup mieux qu'autrefois: jolie, même. Moralement? Vous l'avez métamorphosée, maman, car je ne vois que votre influence qui ait pu l'affiner de la sorte. Elle est gracieuse, distinguée, sachant vivre et se tenir de façon à n'être déplacée dans aucun milieu, même le plus aristocratique.

— Vois-tu! fit la baronne, enchantée du compliment, pendant ton absence, — pourtant je la pensais sans fin! — je formais celle que je croyais ta fiancée, je l'initiais, rien que par l'exemple, à nos habitudes familiales, à nos traditions, comme à nos façons d'être et de penser. Je voulais qu'elle fût tout à fait digne de ton souvenir. Maintenant, elle l'est d'être ton épouse.

— Oh! fit Jehan, se défendant, nous n'en sommes pas là!

Voyant sa mère interdite il continua: — J'ai causé avec elle, je l'ai interrogée. Il en est comme je l'avais prévu: je ne lui ai jamais fait une déclaration ni une promesse formelles. J'ai plaisanté, elle m'a pris au mot: c'est tout.

— Alors, reprit madame d'Alte, que comptez-vous faire?

— Je n'en sais rien. D'avance, j'étais bien résolu à la convaincre de son erreur et, sinon à me dégager, puisque nul serment ne me liait, du moins à affirmer ma liberté en l'avertissant, loyalement, qu'elle n'avait pas à compter sur moi... Mais je l'ai trouvée si charmante d'abord, puis si humble, n'invokant aucun souvenir menaçant mon indépendance, que je n'ai plus été si jaloux de la sauvegarder, immédiatement, du moins. Les sentiments qu'elle a témoignés pour moi, l'agrément de sa personne, la réserve de son attitude, tout cela m'a porté à ne pas brusquer les choses.

— Que lui as-tu dit?

— Rien, ni oui, ni non. Je ne lui ai pas fait voir l'inanité de son illusion, mais je ne lui ai pas dit un mot, un seul qui la justifie.

— Bref, tu l'as laissée dans l'incertitude?

— Plutôt et encore n'en suis-je pas persuadé!... elle a tellement les yeux fermés sur la réalité des choses!... Elle ne s'attend peut-être pas, tant elle croit que c'est arrivé, à ce que je les lui confirme? Elle vit dans son rêve.

— Et tu l'y entretiens, en quelque sorte, en ne la détrompant pas. Est-ce bien loyal?

— Oui, répondit Jehan, sans hésitation, car je ne veux pas renoncer à cette jeune personne sans l'avoir observée, étudiée; sans avoir raisonné l'impression et le sentiment nouveau qu'elle m'a inspirés. C'est bien permis?

— Et ensuite?

— Ensuite, si elle continue de me plaire et que je me décide à l'épouser... (dans

un temps donné, car ce ne serait pas à présent), je le lui dirai, et je la demanderai à ses parents.

— Et si, au contraire, tu abandonnais ce vague projet?

— Eh bien! les choses se dénoueront d'elles-mêmes, sans heurt ni catastrophe. Pendant le temps que nous avons encore à rester ici, mademoiselle Delfeuil viendra vous voir comme par le passé. Puis nous partirons pour la campagne.

— Et, interrompit madame d'Alte, que dira-t-on autour de nous?

— Rien du tout. Je ne me poserais pas en fiancé, mais en homme qui ne veut pas se marier maintenant, ce que tous et chacun comprendront. De ne pas rompre brusquement nos relations avec mademoiselle Delfeuil, lui épargnera toute humiliation, en ne dénonçant pas l'illusion qu'elle a pu se faire. Et quand nous reviendrons, cet hiver, tout sera oublié.

Madame d'Alte resta soucieuse, mais n'insista pas.

Jehan avait été sincère en lui disant qu'il était perplexe.

Paule avait fait sur lui une vive impression. Elle lui plaisait physiquement. Son amour le flattait. Son humble soumission le touchait, ainsi que sa longue fidélité, avec le sacrifice qu'elle comportait des joies de la jeunesse et des promesses de l'avenir.

Peut-être, en d'autres circonstances, ne lui eût-elle pas inspiré les mêmes sentiments. Avant la guerre, il fréquentait nombre de femmes séduisantes, autrement jolies que Paule, et au milieu desquelles elle eût passé inaperçue à ses yeux. Mais il avait été sevré, depuis tant d'années, de ces aimables relations, que la première qu'il revoyait devait, forcément, s'imposer davantage à lui. Et il la retrouvait sous son toit, près de sa mère, parée de tout le charme du foyer reconquis! A cet attrait, s'ajoutait encore la puissance indéniable de l'amour, qui appelle l'amour.

Il pourrait, plus tard, contracter, et il contracterait sans doute puisqu'il était libre de le faire, — ce qu'il se plaisait à se répéter, — une union plus flatteuse, serait-il jamais aimé comme par cette enfant?

En tout cas, il n'était pas sûr pour le mariage; il n'y avait même pas encore pensé! Et ce n'était pas au moment où il reprenait pied dans la vie heureuse et facile qui avait été la sienne, qu'il irait aliéner sa liberté.

Satisfait qu'elle ne soit pas compromise par le passé, il entendait bien la sauvegarder. Et il s'applaudissait d'avoir strictement surveillé ses paroles et de n'en avoir dit aucune pouvant l'engager. Mais... ses regards avaient-ils été aussi prudents que ses lèvres?... Et puis ce baiser, ce baiser dans l'antichambre? Il se le reprochait, il s'en voulait de n'avoir pas su résister à l'entraînement qui l'avait vaincu.

XX

LE train de vie recommencé continua sans changement entre les d'Alte et Paule. Pas un jour ne se passa qu'elle ne vint rue Notre-Dame, mais les heures de ses visites variaient avec les occupations de madame d'Alte qui, désormais, n'était plus tout à elle comme autrefois. Elle faisait des visites avec Jehan, à Ville-Abbé et aux environs, ils acceptaient des invitations à déjeuner et à dîner. Alors Paule venait le matin ou le soir, mais ne manquait jamais: on ne le lui eût pas permis! Quand elle partait, on lui disait: "A demain" en lui faisant préciser l'heure à laquelle on l'attendrait.

Jehan était au moins aussi ému que sa mère à l'attirer chez eux. Pourtant, il ne se départait nullement de la ligne de conduite qu'il s'était imposée: il ne s'engageait pas. Il ne cherchait aucune occasion de se trouver seul avec Paule. Au contraire, il semblait qu'il les fuyait. Nul tête-à-tête ne les avait réunis depuis le jour de leur incomplète explication. Tout en redoutant qu'elle se renouvelât, Paule eut, pourtant, voulu avoir avec Jehan quelques instants d'intimité qui lui eussent permis de deviner le fond de son cœur et de sa pensée. Mais, toujours, il se déroba et, malgré ses galantes attentions, qui avaient comme un reflet d'amour, la jeune fille demeurait perplexe et s'inquiétait.

La baronne avait chargé son architecte de faire exécuter à son château de Blévières des réparations intérieures. Elles n'étaient pas terminées et rendaient, étant en cours, impossible l'habitat de la vieille demeure. Madame d'Alte ne le regrettait pas trop. Partir, c'était séparer Jehan de Paule et

interrompre l'intimité qui l'attachait visiblement à la jeune fille.

Jehan, qui avait paru pressé, au début, de retourner à Blévières, semblait n'y plus penser. De plus en plus, il se laissait gagner par l'influence que Paule exerçait sur lui, et s'y abandonnait sans défense.

Elle avait pris place, dans sa vie aussi. Rentrant chez lui et l'y retrouvant installée, il s'était si bien accoutumé à sa présence, qu'elle faisait maintenant partie de sa vie de son existence familiale. Il ne s'en rendait peut-être pas compte, mais il n'est pas nécessaire de reconnaître un sentiment pour l'éprouver: les plus vifs s'imposent à nous sans discussion.

Un jour, madame d'Alte reçut une lettre de son architecte, la priant de venir juger si les travaux de Blévières, sur le point d'être terminés, étaient à son goût, avant qu'il ne congédiât les ouvriers.

— Allons-y en auto, proposa, de suite, Jehan. Ce sera une grande journée, mais puisque nous ne pouvons y loger encore, c'est la seule façon de rentrer ici le soir même.

On prévint Paule que, le lendemain, on s'absenterait, et la mère et le fils partirent de bonne heure.

Ils revinrent, dans la nuit, de leur excursion, dont ils étaient enchantés. Jehan, surtout, avait eu grand plaisir à revoir, après tant d'événements et tant d'années, cette propriété qu'il aimait et à laquelle il s'intéressait.

— Il ne faut plus tarder à y venir, dit-il à sa mère. Ici, j'aurai à m'occuper; à Ville-Abbé je suis trop désœuvré.

Madame d'Alte pensa à Paule, mais elle ne le dit pas, et énonça seulement:

— Dès que les peintres auront fini, on nettoiera et nous pourrions nous installer, ce sera très prochain.

Jehan, lui, songea que ce séjour à Blévières serait le facile moyen de dénouer les relations avec Paule. Pourtant, même là, il ne l'avait pas oubliée.

Il y avait au potager des fruits superbes. — Si nous en reportions une corbeille à Paule, dit-il.

Madame d'Alte acquiesça.

— Et puis aussi quelques fleurs, regardez la splendeur de ces bégonias et de ces iris.

— Ils arriveront fanés.

— Non, avec quelques précautions.

Et il arrangea lui-même une gerbe de bégonias et d'iris, mouchetés comme des orchidées, et un panier de pêches veloutées et d'abricots d'or.

Le lendemain, grâce aux soins pris, le bouquet et la corbeille étaient aussi frais l'une que l'autre.

— Il faut les porter chez madame Delfeuil, dit-il au valet de chambre.

— De la part de monsieur le baron?

— Si vous voulez, cela n'a pas d'importance. Vous direz que c'est pour mademoiselle Paule.

Ce fut à madame Delfeuil que l'envoi fut remis. Les fruits l'émerveillèrent, et devant la gerbe de fleurs, son cœur s'émut:

— Paule, dit-elle en la lui remettant, cette fois, c'est ton bouquet de fiançailles!

— Qui parle de fiançailles? demanda Charles Barryl, qui partait au lycée.

— Tais-toi, fit Paule. Un bouquet de fiançailles est blanc, et celui-ci, tu le vois bien, a toutes les couleurs de l'arc-en-ciel.

Madame Delfeuil prit la réponse pour elle.

— C'est vrai! convint-elle.

Et tout bas, elle murmura:

— Quand donc se décidera-t-il?

A ce moment, une absence se préparait pour Paule. La fille aînée de sa sœur Dachiet devait faire sa première communion, dans le pensionnat d'Amiens où elle poursuivait ses études. C'était une fête de famille à laquelle Paule ne pouvait se dispenser d'assister.

— Alors vous partez? lui dit Jehan, maussade. En voilà une idée! Il n'y a pas de premières communions si tard en saison, c'est un prétexte pour vous en aller.

— Toutes les coutumes ont été bouleversées par la guerre, et on fait justement la cérémonie des premières communions avant la dispersion des élèves du pensionnat.

— Vous êtes enchantée de ce déplacement?

— Non, répondit Paule, le regardant tendrement, mais je ne puis m'y refuser.

— Vous serez longtemps absente?

— Le moins possible... Deux jours sans doute.

— Hâtez-vous de revenir, dit Jehan, ironique, que vais-je devenir sans vous?

Elle sourit pour toute réponse. Ah! s'il disait vrai, pourtant! mais comment

:: Fiancée Imaginaire ::

pénétrer ses véritables sentiments, puis, qu'il plaisantait toujours?

La veille de son départ, il lui dit:

— A quelle heure votre train? si j'allais vous y mettre?

Déjà ravie, elle répondit:

— Huit heures quinze.

— C'est trop tôt! je ne me lève pas à cette heure indue.

Il vit la petite figure s'assombrir.

— J'irai plutôt vous rechercher. Quel jour?

— Samedi à cinq heures, je crois.

Mais elle pensa: "Viendra-t-il?"

Elle partit sans l'avoir revu et le cœur gros.

Lui, de la savoir éloignée, fut complètement désespéré. Il voulut réagir, prit l'auto, s'en fut faire une de ces longues randonnées qu'il affectionnait. Le soir, il se rendit chez un de ses amis, M. de Chhalose, qui, marié depuis la guerre, recevait agréablement et volontiers ses camarades. Il y fut excessivement gai, aimable, charmant.

Quand il prit congé, la porte n'était pas refermée sur lui qu'une de ces dames disait:

— Il est charmant, monsieur d'Alte, mais, malgré les bruits qui courent, je ne le crois pas sûr pour le mariage.

— Grand Dieu non! fit une autre et, à la place de mademoiselle Delfeuil, je ne serais pas tranquille.

— Cela traîne joliment en longueur, cette histoire de fiançailles?

— C'est mon avis, et cela pourrait bien finir par un non-lieu.

— Ce serait très malheureux pour cette petite Delfeuil, il paraît qu'elle l'adore.

— Ecoutez, elle a visé un peu haut!

— Et c'est un fameux orgueil que de se croire apte à fixer un Jehan d'Alte!

— Elle peut en être punie. On ne la plaindrait guère, vous verrez?...

Jehan était bien loin de soupçonner les propos dont il était l'objet. La même pensée le dominait toujours: Paule. Il se répétait cent fois: "Demain, demain je la reverrai!"

Vraiment, elle lui était nécessaire! Il se rendait compte, à présent, que peu à peu elle s'était imposée à lui et que, maintenant, il l'aimait.

Le lendemain, il demanda à sa mère:

— Les Delfeuil sont gens honorables?

— Parfaitement honorables. Ils n'appartiennent pas à l'aristocratie, tu le sais, et même n'ont nulle alliance, nulle accointance avec elle, mais ce sont de très braves gens. Ils habitent Ville-Abbé de père en fils, on n'a jamais entendu un propos désobligeant sur eux. Madame Delfeuil est normande, fille d'un cultivateur, je crois, et aussi d'une famille sans reproches.

— Et les sœurs de Paule sont mariées convenablement?

— Très convenablement. Monsieur Barryl, qui a épousé l'aînée, a une exploitation agricole en Normandie. Monsieur Dachiet, mari de la seconde, s'occupe d'assurances à Amiens. Le fils est à Paris, dans les affaires, j'ignore lesquelles.

— Y a-t-il de la fortune dans la maison?

— Une honnête aisance, je crois. Je pourrai m'informer si tu le désires. J'ai laissé dire qu'on donnait cent mille francs de dot aux filles.

— Cent mille francs de dot: de quoi payer leurs épingle!

— Il est bien tard pour t'en aviser, fit madame d'Alte sévèrement.

— Oh! cela me laisse bien indifférent!

— Du reste, tu as, Dieu merci, une situation qui te permet de ne pas regarder à la fortune pour choisir ta femme.

Jehan ne répondit pas.

— Et quant à la famille, continua madame d'Alte, tu as admis la possibilité d'une mésalliance.

— Oh! mésalliance, fit Jehan, c'est un bien gros mot pour une chose désuète! La guerre a disposé les classes à l'égalité et, sur ce point, a bien changé mes idées.

Celui qui, dans ma captivité, m'a témoigné le plus d'attachement, était un pêcheur breton.

Se levant, il regarda sa montre.

— Encore quatre heures avant qu'elle revienne, dit-il à part lui, non, c'est absurde, et je suis littéralement envoûté!

Toujours pour réagir il se défendit d'aller à la gare, comme il l'avait projeté,

(Suite à la page 62)

Toutes les ménagères aiment
une belle argenterie,et le nettoyeur
"OLD DUTCH"leur offre le moyen de se procurer
un service complet pour un prix
minime.

PAR sa campagne d'annonce dans tous les principaux quotidiens et magazines du Canada, le nettoyeur Old Dutch rend possible à toute ménagère, à toute fiancée prévoyante, au jeune homme ou au garçon, de se procurer un service complet d'argenterie garantie *Al Quality Plus Silverware* Wm. A. Rogers, à un prix minime.

Le dessin *Croydon* est le dernier mot de l'élégance et de la beauté, et les quatre offres comprennent: 6 cuillers à thé, 1 couteau et une fourchette à dîner, 3 cuillers à soupe de forme ovale ou 3 fourchettes à salade. N'importe lequel des morceaux, au choix sera envoyé sur réception de 3 panneaux du moulin à vent de l'étiquette Old Dutch et 50 sous.

Quand on compare la valeur régulière de chaque morceau avec le prix auquel il peut être obtenu par l'offre spéciale de Old Dutch, on comprend facilement quel marché splendide les fabricants de Old Dutch offrent à la ménagère économe.

LE COIN D E S

L'ennui de Solweig

C'était au temps où les fées osaient encore se montrer aux hommes, parce que ceux-ci les respectaient et les craignaient. Aujourd'hui, ils riraient du hennin pointu des fées et ne songeraient qu'à leur ravir la baguette magique grâce à laquelle on peut changer une citrouille en carrosse doré et des souris en chevaux blancs. Aussi les déesses des bois et des sources se cachent-elles dans les endroits les plus insoupçonnés pour n'apparaître qu'aux petits enfants lesquels n'ont pas encore appris à n'aimer que la laideur des choses réelles.

Donc, au temps des fées était un royaume gouverné par une jolie reine de seize ans. Dans son palais de cristal et de porphyre, entourée d'une foule de courtisans, Solweig, la petite reine, se languissait d'ennui. Il est vrai que le moindre de ses désirs était exécuté sur-le-champ et que la vie a peu de charme lorsque l'on ne peut rien désirer.

Pour distraire la souveraine, ses médecins avaient tout essayé: elle avait entendu l'oiseau qui parle, elle avait vu l'arbre qui marche; ses robes étaient tissées de soie d'araignés, si fines que la princesse était obligée de voiler sa nudité par de merveilleux bijoux. Et pourtant Solweig ne souriait plus jamais et son beau visage était couleur de cire.

Comme elle était fort bonne et que tous ses sujets l'adoraient, le royaume était plongé dans l'affliction, à tel point que la vie semblait s'être arrêtée dans le pays. Les pêcheurs délaissaient leurs filets, les femmes leurs quenouilles, et chacun ne pensait qu'à trouver quelque chose pour distraire la petite reine qui mourait d'ennui.

Janik, le bouffon de la cour, prétendait connaître le véritable remède: "Il faut que Solweig se marie" ricanait-il, en agitant sa marotte. Comme il était aid, contrefait, malicieux et qu'il riait toujours, les gens graves se refusèrent à l'entendre, car il ne saurait être question d'écouter les conseils tombant d'une bouche riieuse. Un conseiller doit toujours être sérieux et ne parler que pour élaborer une sentence profonde.

Mais un jour, la fée Douceline, marraine de Solweig, vint au palais et à la stupéfaction générale, prononça ces paroles: "Il faut que ma filleule se marie". Bien entendu, tous les courtisans affirmèrent qu'ils étaient depuis longtemps de cet avis, et se disputèrent la paternité de l'idée. Janik, seul, ne montra aucun enthousiasme. Il dit simplement: "Il sera très difficile de trouver un mari pour notre petite reine, un homme qui sache distraire Solweig".

Le lendemain, le héraut de la cour parcourut toutes les villes du royaume sur son grand palefroi et annonça que la princesse épouserait celui qui parviendrait à lui faire prendre goût à la vie.

Ce fut alors une farouche compétition à laquelle prirent part tous les jeunes gens du pays. Les plus forts allaient combattre les dragons redoutables pour leur enlever leurs trésors et les porter aux pieds de Solweig. Les plus savants écrivaient les plus jolies choses du monde et allaient les lire à la cour; les plus intelligents s'ingéniaient à trouver mille drôleries pour faire sourire leur souveraine.

Mais celle-ci restait insensible à la force, à la science et à l'intelligence; et nul ne parvenait à l'intéresser.

Nos sceptiques lecteurs d'aujourd'hui savent bien que c'est le moment où l'amoureux vainqueur doit se révéler et gagner le cœur et la main de la belle princesse. Eh bien oui, c'est vrai: Solweig avait un amoureux inconnu, un pauvre jeune homme de vingt ans, Alain, qui l'avait vue une fois dans les jardins du palais et qui depuis rêvait jour et nuit à l'inaccessible objet de sa flamme.

Pendant la compétition, Alain, dans sa mansarde, ne cessait d'écrire à Solweig

des lettres qu'il n'envoyait jamais, car il avait le malheur de les relire et de les déchirer ensuite, la plume ayant trahi son amour.

Une nuit, tout son être se révolta contre l'impuissance dans laquelle il était de traduire son sentiment, il comprit qu'il était impossible de peindre avec des mots ce qui fait éclater un cœur, ce qui fait tourner le monde, et il s'enfuit vers la mer, décidé à abrégier une vie devenue un supplice.

Mais la fée Douceline veillait et lui apparut sur la grève où il allait mettre fin à ses jours. La fée de sa baguette toucha le front et le cœur d'Alain; de ses yeux des larmes coulèrent et de sa poitrine le sang jaillit. "Voilà, dit la fée, avec quoi il faut écrire ta lettre d'amour à Solweig".

Et le Poète écrivit à la princesse avec le sang de sa chair, avec les larmes de son cerveau, la plus jolie déclaration d'amour du monde.

Elle fit sur la princesse l'effet d'un philtre magique Alain et Solweig se marièrent et eurent beaucoup d'enfants.

SAINT-JAMES



ENFANTS

Comment décorer les cartes et le papier à lettres

C'est une chose très amusante que de décorer son papier à lettres, ou des cartes, pour écrire à ses petites amies.

Mais ce n'est pas une chose très facile, quand on est encore très novice en dessin.

Il y a bien la bruine, donnant la façon de procéder pour enjoliver le papier, mais voici encore une autre manière facile et jolie, d'orner des cartes de correspondance, de menu, de dinette ou d'invitation. D'abord, les initiales, qu'on découpe bien soigneusement dans un catalogue de grand magasin.

On cherche dans le titre, généralement écrit en gros caractères, les deux initiales de son nom et on les découpe. Mais ce n'est pas tout. Les lettres ainsi présentées ne pourraient servir qu'à la peinture à la bruine, et se détacheraient en blanc, sur le fond de couleur.

Ici, nous allons avoir des lettres de couleur vive, sur papier blanc ou clair.

Pour cela, les lettres détachées seront décalquées soigneusement sur un papier un peu fort, ou un carton mince.

Puis, on découpera ensuite de nouveau ces lettres avec des ciseaux, et on se trouvera avoir dans le carton, les lettres à jour. C'est ce carton qu'on placera dans l'angle du papier à lettres et des cartes et sur lequel on passera, dans les lettres ajourées, un petit pinceau trempé dans l'encre de couleur.

On aura ainsi son chiffre imprimé en rouge, bleu, vert, jaune, violet, sur papier blanc, rose ou azur. Il est facile d'appliquer ce procédé, qui ne demande aucune connaissance du dessin à des découpeuses de silhouettes amusantes: personnages, animaux, maisons, fleurs ou fruits.

Pour réussir, il n'y a qu'à chercher dans les catalogues nombreux de magasins de tous genres, pour y trouver à découper un sujet de décoration simple et amusant.

Des poussins, des chats, des chiens, des clowns, etc., qui simplement reproduits par une teinte plate en encre de couleur, forment une décoration en silhouettes très facile à réaliser. Ce procédé peut s'appliquer à l'ornement de boîtes de bois blanc ou de carton uni, de couvertures de livres, de cahiers. Pour ces derniers, ne mettre que des initiales qu'on peut, d'ailleurs, enclore dans un cercle de couleur, également par le même moyen. Ne pas choisir de poussins ou autres idées du même genre, pour orner ses livres de classe.

On n'aurait certainement aucun succès auprès de son professeur, car les sujets de dissipation, sont déjà nombreux à l'étude. N'y apportez pas de décorations fantaisistes.

La dame que voici

Qui a lissé nos cheveux,
Boutonné nos pélerines?
Qui aime à nous voir joyeux,
Qui tendrement nous câline?
Qui de nous prend grand souci?
C'est la dame que voici...
Regardez ses yeux si doux,
C'est notre maman à nous!

Qui a, pour notre plaisir,
Poussé notre escarpolette?
Qui vient pour nous endormir
Chanter près de nos couchettes?
Qui comprend nos petits coeurs,
Qui sait consoler nos pleurs?
Regardez-la, je vous prie,
C'est notre maman chérie!

Qui a préparé pour nous
Une si rose chambrette,
Où les dodos sont si doux
Près des rideaux à fleurettes?
Qui sait bien nous éveiller
Au matin, par un baiser?
C'est celle que nous aimons,
C'est notre maman, voyons!

ALICE VERLAY

A mes petits amis

ESTELLE MONGEAU (7 ans). — Rien ne doit être embarrassé autour de vous, petite Estelle, et vous devez avoir beaucoup d'ordre. Je vous en félicite. . . continuez, à l'exemple de maman sans doute.

LAURENT BARNABE. — Votre intérêt me fait plaisir; puisque vous aimez votre page et que vous désirez qu'elle soit continuée, vous en serez un ami fidèle, n'est-ce pas gentil concurrent?

CONSTANCE B. — Vous n'avez trouvé que le premier; n'importe, continuez à tenter la chance, un autre concours vous sera peut-être favorable.

FRANÇOISE H. — Vous avez bien travaillé, petite Françoise, vous avez de la bonne volonté, et cela est un gros atout dans la vie. Je vous souhaite meilleure chance la prochaine fois.

MYOSOTIS (7 ans). — Votre nom me rappelle une promesse que je n'ai pas oubliée. Vous me faites plaisir en prenant part au concours, petite fille, et je compte que vous vous intéresserez également à ceux qui suivront. Amitiés à qui de droit.

JEAN BOURASSA. — Comme c'est gentil de votre part! Je remercie votre aimable maman, sa sympathie m'est très douce. Vous devez être un studieux, Jean, et sous bonne direction, je le vois. Au prochain concours, n'est-ce pas?

MARGUERITE DAOUST. — Je vous félicite, petite Marguerite; vous recevrez votre prix dans quelques jours. Pardonnez à ma curiosité, mais dites, est-ce bien vous qui avez écrit votre réponse? — Je suis heureuse de votre chance.

MARJOLAINE

Notre concours

CHARADE

Mon premier (dé) sert à faire mon dernier (coudre).
Et les ciseaux font mon entier (découdre).

Réponse:

Découdre

LE RESULTAT

Le tirage au sort entre les bonnes solutions reçues a favorisé:

Mlle Marguerite Daoust
685, avenue Stuart,
Outremont, P. Q.

qui recevra dans quelques jours: "Aux douze coups de minuit" par Madame A. B. Lacerte.

Nos petits lecteurs et lectrices ont prouvé un réel intérêt à ce concours et nous nous rendons au désir qu'ils expriment de voir se continuer cette page.

Nos félicitations, à l'heureuse gagnante et au mois prochain pour un nouveau concours.

MARJOLAINE

(Suite de la page 60)

et il attendit, car Paule avait dit que, si elle le pouvait, elle viendrait le soir même de son retour.

Elle ne vint pas. Il ne s'en étonna point, mais la soirée lui sembla mortellement longue.

Le lendemain matin, il pensa qu'elle viendrait sitôt le déjeuner, et ne sortit point pour ne pas la manquer. La journée se passa encore sans l'amener. Vers cinq heures, n'y tenant plus, il dit à sa mère:

— Ne trouvez-vous pas étrange que nous n'ayons pas encore vu Paule?

— J'en suis un peu survenue.

— Serait-elle souffrante?

— C'est peu probable, elle n'est jamais arrêtée.

— Si j'allais aux nouvelles?

— C'est délicat! Si, comme je t'en ai souvent prié, tu avais fait aux Delfeuil, au moins une visite de politesse, il serait très simple d'aller t'informer de Paule, mais n'y ayant jamais mis les pieds...

— Vous croyez que cela m'embarrassera pour me présenter chez eux? Pas le moins du monde. Il y a commencement à tout. Je commence!

Et, de son pas alerte, il se dirigea vers la rue de la Tannerie, mais, en y entrant, la réflexion le fit ralentir. Il avait suivi son impulsion première, n'y admettant point d'entraves, pourtant il ne fallait pas commettre d'impair. Qui allait-il demander? Paule? C'était tellement contraire aux convenances! Il avait sonné que sa décision n'était pas encore prise.

A la bonne, il dit:

— Madame Delfeuil est-elle là?

— Non, monsieur.

— Monsieur Delfeuil?

— Non plus, monsieur et madame sont absents.

— Et mademoiselle Delfeuil?

— Aussi, monsieur.

— Quand doivent-ils rentrer?

— Je l'ignore, monsieur.

— Ah! fit Jehan décontenancé. Je pensais, ajouta-t-il, qu'ils devaient revenir aujourd'hui. Ils sont à Amiens, n'est-ce pas?

— Ils sont partis pour Amiens, je ne sais s'ils y sont encore.

— "Où seraient-ils", pensa Jehan, mais il n'osa pousser plus loin son interrogatoire. Alors il prit deux cartes de visite dans son portefeuille et les remit à la servante.

— Vous direz, ajouta-t-il, que je pensais monsieur et madame Delfeuil de retour.

Il rentra chez lui tout déconfit.

— Ils ne sont pas revenus, dit-il à sa mère, et la bonne ne sait où ils se trouvent.

— Ils ne lui ont pas fait de confidences, voilà tout, répondit-elle, ils sont certainement restés à Amiens un jour de plus.

C'était plausible, mais Jehan acquiesçait le tour d'esprit, familier aux amoureux: il se tourmentait à plaisir.

"Si ses parents l'avaient emmenée, las de cette situation équivoque que je lui fais, pour m'en séparer", se dit-il.

Il eut beau repousser cette pensée comme absurde, elle continua de le taquiner. Il se disait encore que, mettant les choses au pis, et que monsieur et madame Delfeuil aient éloigné Paule, il ne tenait qu'à lui de dire le mot qui la ferait revenir. Et la même question qui, déjà, l'avait hanté, se représenta à son esprit.

"Qu'attends-je?"

La journée s'acheva dans ces réflexions alternées, Jehan passa la soirée avec sa mère, ils causèrent longuement, surtout des temps révolus, et le jeune homme se défendit de prononcer le nom de Paule.

Le jour suivant, il s'éveilla avec la ferme résolution d'attendre désormais avec patience, et sans autre démarche, le retour de Paule.

Il se révoltait contre son emprise sur lui, et s'en vouloit de la capitulation de sa belle insouciance devant la relative épreuve d'une absence de quelques heures.

Mais ces résolutions d'amoureux s'envelopent au premier souffle du désir, comme les feuilles brûlées de soleil au moindre zéphyr, et Jehan, étant sorti pour se distraire, fut tout surpris de se trouver rue de la Tannerie, ayant pris ce chemin pour rentrer chez lui.

La façade de la maison Delfeuil était muette: volets et porte fermés.

En rentrant, il ne put résister à demander à sa mère:

— Rien de Paule?

— Moi, rien, et toi?

Ce simple mot éveilla en lui d'autres pensées. Il n'avait rien reçu non plus. N'eût-elle pu lui envoyer quelques lignes, voire même la banale carte postale? Il se rendit compte qu'elle n'était pas assez sûre de lui pour l'avoir fait. Il ne pouvait

qu'approuver sa réserve et, pourtant, il la regretta. Sitôt le déjeuner, il sortit en auto. Une très longue promenade le ramena seulement à la fin de la journée. Le respect humain l'empêcha de s'informer de Paule. Du reste, le silence de sa mère le renseigna, si elle était venue, elle le lui eût dit.

XXI

LES Delfeuil ne revinrent à Ville-Abbe que le jeudi, à la fin de l'après-midi.

Monsieur Delfeuil était allé visiter des propriétés dévastées qu'il possédait dans la Somme, et pour lesquelles il comptait obtenir d'importants dommages de guerre. Sa femme et sa fille l'avaient attendu chez madame Dachiet, en compagnie de madame Barryl et de sa fille, qu'elles avaient ramenées à Ville-Abbe.

En rentrant chez eux, monsieur et madame Delfeuil trouvèrent les cartes de Jehan d'Alte.

— Enfin! murmura madame Delfeuil satisfaite.

— Il n'est que temps, remarqua son mari qui ne voulait pas trop le paraître.

Léonie Barryl ajouta d'un ton acerbe:

— Ce qu'il y a de spécial, c'est qu'il ait justement choisi, pour venir, le jour où il vous savait absents.

— Il nous croyait rentrés, dit Paule.

— Oh! toi, tu le défends, riposta sa sœur, tu es dans ton rôle.

Madame Delfeuil voulut, comme de coutume, apporter sa politique d'apaisement.

— C'est une démarche, en tout cas, la première, et elle mérite d'être prise en considération.

— Et d'être rendue, fit monsieur Delfeuil, pressé de jouer un rôle dans cette idylle. J'irai demain chez monsieur d'Alte.

— Demain? releva Léonie moqueuse, quel empressement!

— Oh! pas demain! fit Paule, pas demain! Je tiens auparavant à revoir madame d'Alte.

Elle regarda la pendule. Elle eût bien voulu y courir avant le dîner. A elle aussi le temps avait tellement duré! Mais l'heure était trop tardive, et elle sentait bien qu'on ne lui eût pas permis de s'évader. Maintenant que les relations avec les d'Alte allaient devenir officielles, elle n'aurait plus toute sa liberté. Mais il fallait bien en venir là et, au fond, elle était contente.

Après le dîner, on décida de conduire Simone Barryl à la foire. Car c'était la foire de Ville-Abbe. Elle était établie à demeure, dans un champ spécial, avec des alignements de baraques en bois, un cirque, construits de façon définitive, de belles allées de tilleuls centenaires, aboutissant toutes à un kiosque central. C'était un lieu de réunion. Le soir, surtout, la société villaboisienne s'y donnait rendez-vous. On circulait entre les boutiques, on allait manger de la galette chaude, déguster une glace ou voir quelque spectacle forain.

Monsieur et madame Delfeuil, leurs deux filles, leur petit-fils et leur petite-fille se promenaient donc à la foire.

Jehan d'Alte, ne sachant que faire de sa soirée, après n'avoir su que faire de sa journée, était venu y occuper son désœuvrement, et ayant rencontré son ami de Bals, faisait, avec lui, les cent pas sous les tilleuls qu'éclairaient, d'en bas, de nombreux becs de gaz et, d'en haut, le ciel étoilé et pur d'une belle nuit d'août, dont l'azur perçait entre les feuilles rapprochées des cimes.

A un détour, il se trouva face à face avec Paule qui, accompagnée de Charles Barryl et de sa sœur, marchait devant ses parents et madame Barryl. La reconnaissant, il s'arrêta, atteint d'un trouble qu'il n'avait jamais connu. Puis, mû par un attrait dont la puissance dépassait son vouloir, il s'avança vers elle, tandis que monsieur de Bals poursuivait son chemin.

— Enfin! lui dit-il, vous voilà!

Elle leva les yeux sur le cher visage ému.

— Oui, répondit-elle seulement.

Mais son regard en dit plus long.

Cependant, monsieur et madame Delfeuil s'étaient rapprochés. Alors Jehan se ressaisit, peu soucieux de l'attention des passants dont il était le point de mire, il vint saluer les parents de Paule, avec sa grâce et son aisance accoutumées, et leur rappela que, les croyant de retour, il était allé pour les voir.

Les braves gens, charmés, balbutiaient un peu, témoignaient leurs regrets d'avoir manqué cette aimable visite.

— Je la renouvellerai; si vous m'en permettez fit Jehan, pressé de les mettre à l'aise, tant leur embarras était à la fois touchant et ridicule. Ma mère viendra aussi vous voir, maintenant que mon retour inattendu a mis fin à sa retraite.

Et s'adressant à Paule:

— Vous lui avez, vous nous avez bien manqué depuis quelques jours. Nous vous verrons demain? Ma mère vous attendra à déjeuner.

Madame Delfeuil intervint. Maintenant, il paraissait qu'on lui en avait donné le droit.

— Je ne pense pas que Paule puisse aller déjeuner chez madame d'Alte, ma fille Barryl nous quitte demain.

— Oh! fit celle-ci, déjà conquise par le charme de Jehan, je ne voudrais pas être un obstacle à cette réunion.

— Eh bien! madame, fit Jehan avec sa bonne humeur coutumière, je ne jouerai pas avec vous au plus généreux, et, puisque vous m'en donnez la permission, j'accepte votre sacrifice de renoncer, demain, à la présence de mademoiselle votre sœur. Voici six jours que vous en jouissez et que nous en sommes privés, ainsi, nous serons dédommagés.

Saluant le groupe des Delfeuil, Jehan fit à Paule: "A demain" et s'en fut tout joyeux, tandis que Léonie Barryl disait à sa mère:

— Il est délicieux!

Ce fut le cœur libre et heureux comme elle ne l'avait jamais eu que Paule arriva, le lendemain, rue Notre-Dame.

Jehan, dès le vestibule, vint au-devant d'elle.

— J'ai cru mourir de votre absence, lui dit-il en riant.

Ce persiflage l'attrista. Ce n'était donc pas encore sérieux?

Néanmoins, pour lui complaire, elle répondit sur le même ton:

— Et moi donc!

— Plutôt que de périr vous fussiez revenue.

— Cela ne dépendait pas de moi.

— Alors, si vous aviez été libre, vous seriez rentrée le lendemain?

— Je ne serais pas partie, répondit-elle.

Il la regarda. Plaisantait-elle, comme lui? Il en eût été fâché. Il insista.

— Pour ne pas nous imposer cette séparation?

Elle dit simplement:

— Oui.

Mais il comprit bien qu'elle ne raillait pas, et en fut heureux. Il l'introduisit au salon.

— Maman, dit-il, je vous ramène notre transfuge.

Elle protesta:

— Peut-on dire!

— Cinq jours de voyage et pas même une carte postale!

— Oh! fit-elle, vous n'eussiez pas voulu!

— Non, dit-il, j'aurais voulu mieux.

Après le déjeuner, madame d'Alte raconta à Paule qu'elle avait reçu une lettre de son architecte, lui disant que les travaux de Blévières étaient terminés.

— Je vais aller en prendre livraison, comme on dit, fit-elle, et, si Jehan y consent, nous installer là-bas, car l'époque où je m'y rendais d'ordinaire est bien dépassée.

— Oui, répondit Paule, c'est le moment des départs pour la campagne. Nous-mêmes irons bientôt en Normandie, chez ma sœur Barryl. Mes parents attendaient les vacances de son fils, qui est chez nous, pour s'accorder, à leur tour, les leurs.

Madame d'Alte regarda Jehan, étonnée qu'il prit son parti d'une nouvelle et plus longue séparation, alors qu'elle l'avait vu si désespéré de celle-ci.

— Pour mon compte, dit-il, j'ai le grand désir de m'évader de Ville-Abbe. Ces rues désertes me donnent le cafard, puisqu'il est convenu que cet intéressant animal a remplacé le spleen. Et je me réjouis de recommencer cette vie de château dont j'étais déshabitué. Quand partons-nous, maman?

— La semaine prochaine, répondit madame d'Alte, en regardant Paule, qui était devenue très pâle.

On ne parla plus de rien et Paule, arrivée si joyeuse rue Notre-Dame, en repartit la mort dans l'âme. Cette séparation serait-elle définitive?

Le lendemain, lorsqu'elle revint, toujours aussi incertaine et triste, mais avide de profiter de ses derniers jours de bonheur, Jehan, à l'encontre de son habitude, l'emmena au jardin.

— Venez, lui dit-il, j'ai des plantes nouvelles à vous montrer.

Toujours docile, elle le suivit et ils s'attardèrent un instant devant un massif de verveines.

— Nous ne jouirons pas longtemps de ces jolies fleurs, dit Jehan, nous partons lundi pour Blévières.

Paule ne répondant pas, il reprit:

— Ma mère m'a dit que, si je n'étais

:: Fiancée Imaginaire ::

pas revenu, vous l'y eussiez accompagnée.

— Oui, pour ne pas la laisser isolée.

— Pourquoi ne viendriez-vous pas avec nous?

— Elle n'est plus seule.

— Ici non plus elle n'est pas seule, et pourtant, ne saurait se passer de vous.

Puis, en riant, ce qui ôtait à son propos toute valeur, il ajouta:

— Ni moi non plus, du reste.

— Oh! vous! fit Paule avec un geste de dénégation dont elle ne put vaincre l'amertume et le chagrin.

— Eh bien! moi, oui, moi? Qu'avez-vous à récriminer?

Paule restait immobile, submergée par des sentiments divers; alors, l'entraînant un peu plus loin, vers les bosquets du fond du jardin, il reprit, sérieusement cette fois:

— Nous sommes à un tournant grave de notre vie, Paule, sous peu nous allons être séparés, sera-ce pour toujours?

— Pour toujours? répéta Paule, angoissée.

— Peut-être! Les circonstances sont trop importantes pour que nous ne nous expliquions pas clairement et sincèrement. Vous avez cru que nous étions fiancés, c'est de mon devoir de vous dire que ces fiançailles n'ont existé que dans votre imagination: je n'avais jamais songé, Paule, à vous épouser.

Il attendit, pensant qu'elle se défendrait. Elle n'en fit rien. Pâle à mourir, elle regardait son rêve tomber brisé à ses pieds.

Il poursuivait:

— Je vous avais tenu, en riant, des propos légers que vous avez pris au sérieux.

Il s'arrêta encore, attendant une réponse qui ne vint pas. Alors il continua:

— Oh! je ne vous accuse pas. Le coupable ce fut moi. "On ne badine pas avec l'amour". Et j'ai été bien surpris, rentrant à mon foyer, d'y trouver, m'attendait, une tendresse fidèle. Je ne la méritais pas, puisque je n'avais pas gardé votre souvenir. De cela je suis excusable, ne m'étant jamais engagé avec vous, Paule, comme vous l'aviez supposé.

— Je me suis bien trompée! fit la jeune fille aux abois. Moi non plus je ne puis vous accuser... Mais, ajouta-t-elle dans un véritable cri de douleur, pourquoi ne m'avez-vous pas dit tout cela plus tôt?

— Parce que, d'abord, vous voyant si confiante, si persuadée de notre réciproque entente, je n'étais pas sûr de ma mémoire et, ensuite, de mon cœur... maintenant je suis fixé...

Il s'arrêta, regardant Paule qui défaillait.

— Je vous aime, continua-t-il, ce que vous avez rêvé peut devenir une réalité. Voulez-vous être ma fiancée... pour de bon?

Paule, à ces mots, devint d'une pâleur mortelle et un violent tremblement nerveux l'ébranla toute.

Etait-il possible? Son entendement ne l'abusait-il pas... Le rêve, imprudent, dangereux, coupable peut-être, dont elle s'était si follement bercée qu'il avait presque troublé sa raison, ce rêve, dont elle refusait de se détacher, car il lui paraissait qu'elle mourrait de son réveil, et dont, pourtant, elle n'osait espérer l'accomplissement, ce rêve devenait une réalité!

Elle succombait littéralement sous l'émotion, sous la joie inattendue, et un double et profond sentiment la dominait.

Celui de son indignité et celui de sa reconnaissance envers le Maître de toute destinée... Il lui semblait que son inconséquent mensonge était pardonné, puisqu'elle atteignait au sommet du bonheur et, en même temps, recouvrait la paix qu'elle avait perdue. Car, puisque Jehan connaissait, sinon toute la vérité, du moins sa partie essentielle: à savoir qu'il ne lui avait point été fiancé, elle n'avait plus le remords de tromper celui qu'elle adorait!

Sous l'empire de ces émouvantes pensées, elle restait immobile, les yeux clos, presque absente, si impressionnée que Jehan, d'abord étonné, s'effraya ensuite.

— Paule, dit-il, vous ne me répondez pas?

Et lisant enfin dans ses yeux tendres et mouillés de larmes, qui venaient de se lever sur lui, la réponse que les lèvres frémissantes de la jeune fille ne pouvaient formuler, il ne résista plus à leur muette invite, ni à son propre désir, et l'embrassa passionnément.

F I N

"Santé!"



La Bière **MOLSON'S** *Export*

• LA • BIÈRE • QUE • VOTRE • ARRIÈRE • GRAND - PÈRE • BUVAIT •

28

ANS DE PROBITÉ
COMMANDENT VOTRE *Respect*

PENDANT PRÈS DE TROIS DÉCADES cet établissement s'est inspiré d'un sens sérieux et total de la responsabilité envers ses clients et les marchands qui servent ces derniers.

Cette responsabilité, la maison l'a recherché délibérément et regardée comme le principe essentiel de sa politique.

C'est elle qui a inspiré toute opération et jusqu'au moindre procédé de motorisation, de fabrication, de vente et de service des autos Hupmobile.

Il en est résulté — tout naturellement — parmi ses vendeurs, un degré d'honneur qui a provoqué l'étonnement et l'admiration de l'industrie entière.

D'où la confiance et la fidélité de centaine de milliers de propriétaires, dont la bonne opinion est regardée par cette compagnie comme un actif sans prix.

D'où, enfin, depuis toujours, la justesse de cette croyance de Hupp qu'il n'y a pas de meilleure méthode pour OBTENIR de la bonne volonté que de chercher à la MERITER.



Hupmobile

••• 28 ANNÉES DE PROBITÉ COMMANDENT VOTRE RESPECT